DICAL ROOM
RAL LIBRARY
Y. OF MICH.
JAN 2 1925

31e Année. N° 24. 15 Décembre 1924.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Pierre Benoit	*Le Puits de Jacob.* — I	721
Ch. de Lasteyrie. . .	*Le Bilan du Bloc National*	756
Cte de Sainte-Aulaire.	*Souvenirs de mon Ambassade à Vienne*	783
Claude Farrère. . . / Paul Chack.	*Le Combat de Coronel*	810
François Mauriac. .	*Le Désert de l'amour.* — III	839
G. Lacour-Gayet. . .	*L'Impératrice Eugénie avant son règne*	879
Jean Allary	*Les Progrès du Communisme en Grande-Bretagne.*	893
Paul Hazard.	*Une Nouvelle espagnole de Chateaubriand.* . . .	906
Henry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	929
H. Truchy.	La Vie financière : *Le Prélèvement sur le capital.*	939
André Chaumeix. . .	La Politique : *France et Grande-Bretagne* . . .	951

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La *Revue de Paris* PUBLIERA au cours de l'année 1925 :

Le Divertissement provincial, par **H. de Régnier,** de l'Académie française;
C'est Chose finie, par **René Boylesve,** de l'Académie française;
Claire Tecel, par **J.-H. Rosny;**
Les Barbares, par **Jean d'Esme;**
Dyrendal, par **Johan Bojer;**
Parmi les Hommes, par madame **Karen Bramson;**
L'Interpellation Malevergne, par **M. Missoffe;**
et le **Puits de Jacob,** par **Pierre Benoit,** dont la première partie paraît dans la présente livraison

DES ROMANS ET NOUVELLES de Rudyard Kipling, Henri Duvernois, Noëlle Roger, Paul Morand, A. Arnoux, F. Mauriac, René Bizet, J. Kessel, Maurice Courtois-Suffit, Maxwell, de la Comtesse de Noailles, de Marcelle Tinayre, d'André Corthis;

Des Articles politiques de François-Marsal, du comte de Fels, de L. Loucheur;

Une série de **Propos de théâtre,** par **Gérard d'Houville;**

La Vie de Disraeli, vicomte Beaconsfield, par **André Maurois;**

Les Mémoires du comte de Sainte-Aulaire de Laugel;

Des Lettres inédites de madame de Staël, Chateaubriand, Balzac, Wagner;

Réflexions et Enquêtes sur la sécurité,
par **M. Ludovic Naudeau;**

L'Histoire de la coopération britannique pendant la Grande Guerre,
par le général Huguet;

Une Enquête sur la situation financière,
par Paul Leclère;

Le Sport contre l'Éducation physique,
Par Georges Hébert;

Comment la Bulgarie est entrée en guerre,
par M. Savinsky, ancien ministre de Russie à Sofia;

Des Études historiques par MM. Silvain Lévi, Charles Diehl, le général Bordeaux, le général Camon, Lacour-Gayet, Arthur-Lévy, Geoffroy de Grandmaison, Lemonnier, Contenson;

Des Études littéraires de Paul Souday et Thibaudet, etc.

LE PUITS DE JACOB

Puis-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?

BÉRÉNICE

I

A Balata, faubourg méridional de Constantinople et l'un des plus misérables ghettos européens, naquit vers 1896 une fillette du nom d'Agar Mosés. — Elle était la dernière de sept enfants. La même année, elle perdit son père. — Il s'était approché imprudemment, au moment des massacres, des cadavres arméniens qui gisaient dans la rue. Un coup de fusil anonyme, comme il en sort un peu de partout au cours d'une émeute, l'abattit sur un de ces corps mutilés.

Les quatre aînés de la famille se débrouillaient déjà à peu près. La minable communauté juive de Balata vint en aide à la mère et aux trois plus jeunes enfants, qui étaient des filles. Agar et l'avant-dernière, Sarah, fréquentèrent l'école grecque du Fanar. Puis, Sarah étant morte d'une de ces épidémies levantines mal définies, Agar continua d'aller seule à l'école. Là, elle commença à se rendre compte que, si déshéritées que fussent les petites filles parmi lesquelles elle grandissait, elles trouvaient encore le moyen de la considérer comme un objet d'opprobre. Avant de connaître les vicissitudes de la tragique et sombre race dans laquelle l'avait fait naître la destinée, elle eut toutes les occasions de se les imaginer. Des meurtrissures aussi précoces eurent sur son âme leur répercussion naturelle. Ce qu'il pouvait y avoir de spontanéité s'en trouva bien vite

desséché. Cette mince fleur se recroquevilla. Mais, en même temps, un besoin amer et forcené de jouissances terrestres s'emparait de cette enfant en guenilles qui trottinait sans bruit, par les soirs de pluie et de neige, le long de l'eau brune et clapotante de la Corne d'Or. Mornes hivers de Constantinople! Horreur indicible de la boue orientale, lorsque le vent de la mer Noire secoue comme autant de haillons les hideuses masures des quartiers populeux de Stamboul. Tant de misère ténébreuse donne son paroxysme de lumière au moindre éclair qui troue la nuit. Dans une de ces familles israélites où elle était invitée, quelquefois, à venir fêter le sabbat, la petite Agar se prenait à rêver voluptueusement devant le morceau de soie violette frangée d'or qui servait de gaine à la Thora. Elle n'en apercevait ni les trous ni les taches. Une fois, elle s'enhardit jusqu'à y toucher. Elle pâlit au contact de l'étoffe moirée. Pouvoir être un jour vêtue d'un tissu aussi magnifique que celui dont s'enveloppait le Livre Saint! Elle ne fit part à personne de cette monstrueuse pensée, non par peur d'être battue, mais par crainte d'être raillée.

Sans grandes difficultés, elle était devenue la première de sa classe. On ne l'en félicitait pas. La maîtresse se servait d'elle pour faire honte aux autres enfants de se laisser ainsi distancer par une petite pauvresse, une petite réprouvée. Elles-mêmes, elles étaient, ces fillettes grecques, ces fillettes arméniennes, bien bas de par leurs origines sur les échelons de la misère. Mais elles paraissaient presque riches à côté d'Agar. Certaines pouvaient se vanter d'avoir porté quelquefois des robes faites pour elles... Qui pouvait dire, au contraire, la provenance des loques sans nom sous lesquelles la petite juive s'avançait dans l'existence?

La première de sa classe! L'écriture, la lecture, l'arithmétique; un peu d'histoire sainte aussi — cela, c'était la passion d'Agar. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi son origine la faisait honnir de ses camarades, puisqu'elle descendait d'une race dont on leur apprenait les fastes, alors que l'histoire de leur pays à elles était à peu près négligée. La destinée tour à tour étincelante et lugubre du peuple de Dieu surexcitait, exaltait son imagination. L'épisode de la femme dont elle portait le nom, abandonnée sur l'ordre de l'Éternel dans le

désert, l'emplissait de l'idée que la vie terrestre n'est tout entière qu'injustice. Mais presque aussitôt, la magique aventure d'Esther venait corriger cette iniquité par l'évocation de brèves et éblouissantes perspectives. Les oripeaux qui enveloppaient la Thora l'aidaient à imaginer les atours dans lesquels la nièce de Mardochée fut présentée au Roi des Rois. Quel coup au cœur elle avait dû sentir, cette Esther, en voyant le sceptre d'or descendre lentement sur sa tête! N'était-il pas fou d'espérer seulement qu'un jour, quelque chose de semblable pourrait avoir lieu pour elle, Agar? En attendant, dans la petite tour de Babel qu'était son école, elle avait, sans s'en être aperçu, appris cinq langues, ce qui devait lui être l'appui le plus efficace, vu le genre d'existence que les événements allaient l'appeler à mener.

Sa mère était morte de privations, tout de suite après la petite sœur Sarah. Son autre sœur avait disparu; les frères aussi. Agar restait seule au monde. Mais cette solitude modifiait si peu sa vie que ce fut à peine, le jour où elle se fit totale, si elle s'en rendit compte. Elle gagnait maintenant, chez une blanchisseuse du Fanar, de quoi subsister, couchant la nuit dans la boutique, entre les cordes qui ployaient dans l'ombre sous l'humide linge blême dont elle avait la garde. Elle était vêtue à peu près convenablement, mais, à treize ans, elle n'avait jamais eu encore une robe neuve.

A quelque temps de là, un événement se produisit dans sa vie. Elle franchit le pont de Galata et s'en vint habiter Péra.

Ce fut de la façon la plus humble qu'elle fit son entrée dans le grand caravansérail levantin. A la lumière de morceaux de bougies récoltés chez sa blanchisseuse, elle s'était ingéniée à apprendre, seule, la nuit venue, un peu de couture. Ce genre de travail, elle jugeait qu'il était la meilleure manière d'arriver à pénétrer un jour dans l'univers merveilleux plein du scintillement des brocarts d'Esther et des velours de la Thora. Elle parvint à faire admettre ses services chez une couturière du quartier du Tunnel. Il y avait là une demi-douzaine d'ouvrières. Agar, la plus jeune, et la dernière venue, ne faisait que les courses. La nuit, là aussi, elle restait en sentinelle, couchant sur un grabat, entre deux portes. Lorsque tout le monde était

parti, et que le silence régnait dans l'immeuble, elle se relevait, allumait le gaz et faisait de nouveau courir sa chère aiguille. Dans un vieux journal, elle s'ingéniait à découper les patrons de somptuosités imaginaires. Une ou deux fois par mois, lorsque la vanité de son effort l'épouvantait, elle se laissait entraîner à sortir par ses camarades, toutes fillettes fort débrouillardes, et dont on pouvait croire que la plupart étaient déjà en assez bons termes avec le loup. Sa malchance voulut qu'un soir, rentrant seule, elle tombât au milieu d'une rixe qui finit en rafle. Elle fit la connaissance du poste de police turc, le *Caracol*. Le secrétaire du commissaire, jeune homme des plus avantageux, ne la laissa pas longtemps moisir au violon. Nulle rançon ne parut à Agar au-dessous du prix de sa liberté reconquise. Et d'ailleurs, comment eût-elle pu poser ses conditions, discuter d'égale à égal, avec ce seigneur aussi comminatoire que galant? Quand elle quitta le poste, sous la pluie de la nuit, les membres brisés, le cœur engourdi d'une tristesse résignée et morne, elle regagna en une marche chancelante sa soupente, et, jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube vinssent errer sur les vitres grises, elle se consola avec ses chiffons.

Queiques jours plus tard, elle eut à livrer une robe de soirée au Péra Palace. Sa patronne lui avait recommandé à la fois d'être très polie et de ne laisser la marchandise que contre paiement des trente-cinq livres dues. La cliente était une chanteuse qui connaissait des succès flatteurs dans un café-concert de la place du Taxim. Agar pénétra avec son carton dans le hall de l'hôtel. Elle resta éblouie de ce luxe, de ces dorures, de ces plantes vertes, de ces vieux messieurs somptueux effondrés dans des fauteuils de cuir, de ces jeunes gens pleins de morgue qui, juchés sur de hauts tabourets, suçaient avec des pailles des boissons aux couleurs plus belles que les velours de la Thora. Au même instant, elle se sentait saisir par le bras : c'était le portier qui venait l'informer avec rudesse qu'il y avait une entrée spéciale pour les fournisseurs.

Sur le palier où s'ouvrait la porte de la cliente, elle attendit, son carton ouvert à côté d'elle. La femme de chambre, à qui elle avait confié la robe, reparut.

— Madame veut te parler.

Agar entra et resta clouée sur le seuil. La robe, elle venait de la recevoir, lancée à toute volée, en pleine figure.

— C'est cela que tu m'apportes, petite sotte? C'est cela que ta patronne n'a pas honte de m'envoyer? Reprends cette horreur, et bien vite! Est-ce que c'est du travail?

La fillette ne s'était pas décontenancée. D'un coup d'œil rapide, ella avait examiné l'ouvrage. Elle se rendit compte des petites malfaçons qui venaient de mettre la chanteuse hors d'elle-même.

— Madame a raison, — fit-elle, sur le ton le plus posé. — Mais ce n'est pas grand'chose. Si madame m'y autorise, je peux, tout de suite, arranger...

Son calme, son air tranquille et modeste firent impression sur la jeune femme. Elle se radoucit.

— Comment, toi, tu sauras? Quel âge as-tu donc? Quatorze ans, peut-être.

— Quinze ans, madame.

— Comment t'appelles-tu?

— Agar Mosès.

— Ah! Agar Mosès. Et moi, sais-tu comment je m'appelle?

— Oui. Madame Lina de Marville.

— Cela, c'est mon nom d'emprunt. Mon vrai nom est Rachel Bernheim. Comprends-tu?

Pour la première fois depuis qu'elle y avait pénétré, Agar osa regarder en détail l'appartement de sa coreligionnaire. Si banal qu'il fût, jamais elle ne s'était avisée d'un tel confort, d'un tel luxe. Les mille petits bibelots criards dispersés un peu partout, les mystérieux objets de toilette, les robes et les dentelles émergeant des malles, jonchant les tapis et les fauteuils, les petits coussins brodés, gansés de nœuds roses, le lit, enfin, avec ses draps traînant à terre et découvrant généreusement le corps de Lina de Marville, nu dans sa chemise de soie transparente... La gorge de l'enfant se serra. Il y avait une telle détresse admirative dans son regard que la chanteuse en fut flattée et touchée.

— Puisque tu te crois assez adroite, tâche alors de m'arranger ça. Ce sera toujours mieux. Assieds-toi près de la fenêtre, tu auras plus de lumière. Tu trouveras tout ce qu'il faut pour

coudre, là, sur le guéridon, dans cette bourriche à bonbons.

Agar se mit à l'œuvre. Par bonheur, le mal n'était pas très difficile à réparer; quelques agrafes à déplacer, un froncé à reprendre, la ceinture à remonter légèrement...

Lina de Marville la regardait faire avec sympathie.

— Mais tu as des doigts de fée, sais-tu?

Agar, les yeux baissés, poursuivait fiévreusement son travail, sans répondre.

— Regarde-moi donc un peu. Est-elle drôle, cette gosse. As-tu déjeuné?

La femme de chambre venait d'entrer, déposant sur une petite table un plateau encombré de *toasts*, de gâteaux, de raviers à beurre et à confitures, de petits brocs de porcelaine...

— J'ai déjeuné. Merci, madame.

— Tu prendras bien tout de même une tasse de chocolat.

Maintenant, madame de Marville, debout, beurrait des rôties.

— Tiens, c'est pour toi.

— Voulez-vous d'abord essayer la robe, madame?

— Tu es consciencieuse, toi, au moins. Tu ne veux rien accepter avant d'avoir terminé ton travail. Allons-y... Hum! il y a bien encore quelques petites choses... Enfin, je la garde, ta robe. Mais c'est bien à cause de toi, tu sais. Tu pourras dire à ta patronne qu'elle a de la chance. Combien gagnes-tu, chez elle?

— Quinze piastres par jour.

— Pauvre gosse! Comme c'est exploité. Dis-moi, n'as-tu rien de meilleur à te mettre que ce que tu as sur le dos?

Agar secoua son front pâle.

— Tiens, alors, ouvre cette armoire. Compte : premier, deuxième portemanteau. Le troisième, décroche-le et apporte-moi tout cela sur le lit. Regarde, voilà un tailleur que j'avais envoyé la semaine dernière au teinturier. Je ne sais pas comment il s'y est pris, toujours est-il que la ceinture de la jupe a raccourci de trois travers de doigt. Je ne peux plus y entrer. Mais toi, tu es plus mince que moi. Je crois que ça t'ira. D'ailleurs, nous allons voir tout de suite. C'est moi qui veux faire l'essayage. A mon tour.

Elle riait, ravie de l'aventure.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends? Déshabille-toi donc.

Agar demeurait immobile, les lèvres serrées, plus blême encore que de coutume. La chanteuse comprit.

— Pauvre petite, — murmura-t-elle.

Et, avec ce tact, ce respect de la pudeur d'autrui qui est l'apanage de bien des courtisanes, elle cessa de réclamer de l'enfant le navrant étalage de sa misère.

— Dans quoi était ma robe quand tu l'as apportée?

— Dans un carton, madame.

— Où est-ce, ce carton?

— Sur le palier.

— Va le chercher.

Elle fouillait dans ses armoires, ses malles. Elle en retira un petit chapeau cloche en feutre sombre, des souliers, un peu de linge, une robe. Elle empila le tout dans le carton, et mit par-dessus le tailleur gris.

— J'aurais été contente — dit-elle — de voir comment il t'allait. Mais il vaut mieux que tes camarades d'atelier ne te voient pas revenir avec lui. Elles seraient jalouses et te feraient des histoires. Je connais les femmes. Tu habites chez tes parents?

— Je n'en ai plus.

— Où restes-tu, alors?

— A l'atelier.

— Tu es libre, le soir, après le dîner?

— Je peux m'arranger pour être libre.

— Bon. Eh bien, viens ce soir au *Maxim's*, tu connais, le théâtre où je chante. Je passe à onze heures. Tâche d'arriver vers dix heures. Tu demanderas ma loge à Théodore, le chasseur nègre. Tu m'aideras à m'habiller et je te verrai avec ton tailleur. Tu es jolie, tu sais. Approche-toi donc un peu.

Agar obéit, blanche comme une morte. La jeune femme l'avait fait asseoir auprès d'elle, au bord du lit. Le contact de ce corps tiède et parfumé donnait le vertige. Agar ferma les yeux.

— Tu es coiffée à la va-comme-je-te-pousse. Tiens, prends ce flacon. Tu en frictionneras ce soir tes cheveux. Puis, tu les arrangeras comme ceci, comme cela...

Elle divisait en nattes les cheveux d'Agar, des cheveux bleus à force d'être sombres. Elle les groupait sous la nuque en un

lourd chignon, les aplatissait en bandeaux sur les tempes, avec de petites tapes.

— Hein, qu'en dis-tu? Ce n'est déjà pas mal. Tu verras, ce soir, quand ils seront souples, et que tu seras convenablement fringuée. Voici ma carte. Loge 11, n'oublie pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Madame, l'argent de la robe?...

— C'est vrai! Où ai-je la tête? Tiens, je le mets dans une enveloppe. Trente-cinq livres, c'est bien cela. Et voici une livre pour toi. Tu prendras une voiture pour ne pas trimballer ton carton dans la boue, vois, il recommence à pleuvoir. Quel sale pays!

Agar s'enfuit. Elle courut d'un trait jusqu'à l'atelier. Elle commença par passer dans la resserre où elle couchait, fit rapidement de tout ce qu'elle venait de recevoir un ballot qu'elle cacha derrière un amoncellement de vieilles caisses. Alors, son carton vide à la main, elle entra dans la pièce où ses camarades travaillaient.

— Une fois autre, tu tâcheras d'aller plus vite, — lui dit la couturière. — Tu as l'argent?

Agar lui remit l'enveloppe.

Elle passa le reste de la journée dans une exaltation qu'elle eut toutes les peines du monde à cacher à ses compagnes. Restée seule, elle ne prit même pas la peine de manger, pour consacrer plus de temps à sa toilette. Et puis, il y avait sans doute quelques retouches à faire au fameux tailleur gris. Elle s'habilla avec une sorte de ferveur fébrile. Mais un immense désappointement l'attendait. Elle avait oublié que sa maîtresse, qui habitait l'étage au-dessus, avait, en s'en allant, emporté, comme d'habitude, la clé du salon d'essayage. C'était là que se trouvait la seule glace. Agar ne put se contempler dans ses atours.

Dehors, la pluie tombait sans arrêt. Elle attendit sous le porche que passât une voiture. Elle fit signe au cocher... C'était décidément la journée des grands événements.

— Place du Taxim, — dit-elle d'une voix tremblante.

Arrivée devant la porte du music-hall, il lui sembla qu'elle n'oserait jamais la franchir. Heureusement, le chasseur Théo-

dore se trouvait là. Il la conduisit sans difficultés à la loge 11. Lina de Marville y scintillait dans le décor merveilleux des cartes postales en couleurs, des flacons de fard et des boîtes à poudre.

Elle s'exclama devant la transformation de sa protégée.

— Voyez-vous cela, Nathalie! C'est à peine imaginable. Je vous avais dit qu'elle était jolie; mais à ce point! Je ne l'aurais pas cru moi-même.

La personne à laquelle elle s'adressait était une grosse dame décolletée en pointe, à la mode de 1895. Son cou, ses doigts, ses gros bras nus disparaissaient sous un étonnant étalage de bijouterie.

Lina, très grande dame, fit les présentations.

— Une vieille amie à moi, madame Nathalie Lazaresco. Ma petite, tu m'as porté bonheur : je pars dans huit jours pour le Caire où mon impressario me fait un pont d'or. Si jamais tu te trouves dans l'embarras, tu n'auras qu'à t'adresser à madame Lazaresco. N'est-ce pas, Nathalie chérie?

La grosse dame, une main sur l'estomac, attesta que sa bienveillance était irrévocablement acquise à mademoiselle Mosès.

Agar écoutait à peine. Elle ne vivait que pour Lina de Marville, somptueusement vêtue d'une robe bleu-nattier, pailletée d'argent. Dans la glace, devant laquelle elle était en train de se poudrer, la jeune femme lui souriait.

— Es-tu contente, mon chou?

— Très contente, madame.

— Parfait. Je veux que tout le monde soit content. Je n'ai pas besoin de toi, Nathalie m'a aidée à m'habiller. Il faut que tu m'entendes chanter, tu sais. Nathalie, tu vas me faire le plaisir de prendre cette enfant avec toi, et vous irez, toutes deux, vous installer dans la salle à une bonne place. Tu lui feras boire ce qu'elle voudra. Puis, quand j'aurai terminé mon numéro, vous viendrez me retrouver. Je vous emmène chez Tokatlian, où Ruchdy Pacha offre à souper en mon honneur...

— La petite n'est peut-être pas assez habillée, — hasarda Nathalie.

— Tu parles. Jolie comme elle est. Ils seront tous assez

heureux de se rincer l'œil. Il y a Grégoire Stamboulian, le colonel Fakry Bey, le commandant Connor, le lieutenant de Jumièges, et cette petite frappe de Chabrias Gérontopoulo, avec Nicole et Marfa, naturellement... Rien que des copains.

Dans la salle du café-concert, l'entrée d'Agar et de madame Lazaresco fut accueillie par des sourires et des plaisanteries que la jeune fille ne remarqua pas.

— Vous n'avez peut-être jamais pris encore de champagne, ma mignonne, — dit sa nouvelle amie. — Garçon, une bouteille de Cordon Rouge.

Agar but une coupe de champagne, puis une seconde. D'extraordinaires horizons, brillants et vagues, surgirent et se mirent à défiler devant ses yeux.

Elle écoutait la voix lointaine de madame Lazaresco, qui égrenait un chapelet ému de lieux communs.

— J'ai de la sympathie pour la jeunesse. J'en ai beaucoup. Mais à condition qu'elle soit sérieuse. Les jeunes filles ne savent ce qu'elles peuvent perdre à ne pas être sérieuses. C'est ainsi que j'ai eu une amie pour laquelle le premier secrétaire d'ambassade de M. Constans, le Ministre de France, se serait coupé en quatre. J'avais beau répété à cette petite sotte : « Fais attention, ne pousse pas à bout ce jeune homme », eh bien! elle a préféré filer avec un deuxième comique de la tournée Baret. Vous m'écoutez?

— Oui, madame.

— Vous avez raison. Madame de Marville pourra vous le dire : je n'ai jamais donné que de bons conseils. Savez-vous chanter?

— Non, madame.

— Avez-vous de la voix?

— Je ne crois pas, madame.

— On a toujours un peu de voix. Il s'agit de savoir en tirer parti. Il peut se faire aussi qu'on n'en ai pas du tout. C'est très rare, mais, enfin, cela peut arriver. Alors, on a toujours la ressource de se rabattre sur la danse. Ah! voici madame de Marville. Nous reprendrons cette conversation. Lina est décidément très en beauté, ce soir. Qui croirait que j'ai à peine trois ans de plus qu'elle, quatre tout au plus?

La chanteuse faisait son entrée en scène, saluée par une

tempête d'applaudissements, auxquels se mêlaient quelques sonores et sympathiques cris d'animaux. Son succès fut incontestable. Elle dut bisser l'air fameux :

C'est Isabelle
Que l'on m'appelle.
J'suis infidèle,
Mais pas cruelle,
Et pour marcher je n'ai pas les pieds en dentelles.

Ce fut du délire quand elle reparut, travestie en saute-ruisseau, pour détailler une chanson encore plus spirituelle, dont le refrain était :

Moi, j'suis clerc d'avoué,
J'demeure à Saint-Quentin dans l'Aisne,
Je gagne six francs par semaine,
Blanchi, nourri, couché.

L'enthousiasme de la salle fut alors sans bornes. Un vieux turc en redingote faisait tournoyer son fez au bout de sa canne. Des Italiens applaudissaient à bout de bras, avec de tragiques rictus dans leurs faces rasées. Un groupe de marins américains pleurait.

— Chère Lina, — dit madame Lazaresco, fort émue, elle aussi. — Elle a réellement un genre de talent bien à elle. Tenez, voilà qu'on lui apporte des fleurs. Quelle gerbe, ma petite! Il y en a bien pour vingt livres. C'est sûrement de la part de Ruchdy Pacha, à moins que ce ne soit le petit Gérontopoulo... de toute façon, c'est une attention.

Elle s'était levée.

— Allons. Il est temps d'aller la retrouver.

Arrivées aux premières marches de l'escalier menant aux coulisses, elle glissa une carte dans la main d'Agar.

— Venez me voir, mon enfant, venez le plus tôt possible, et, vous savez, vous n'aurez pas à vous en repentir. Tous les jours, entre trois et cinq heures. Madame Nathalie Lazaresco, 18, rue Glavani, second étage, première porte à droite.

II

Du pont du paquebot qui l'emportait, Agar regardait Constantinople s'effacer dans la brume matinale. Cette ville

où elle était née, où elle avait vécu jusqu'à ce jour, il fallait donc que ce fût seulement en la quittant qu'elle la trouvât belle. Au lieu du cloaque où elle traînait, un an plus tôt, ses souliers troués, elle voyait maintenant une merveilleuse cité de tulle et d'or s'échafauder à l'horizon, y vaciller, déjà sur le point de disparaître. La jeune femme frissonna à la pensée vague que sa destinée serait peut-être de ne connaître la valeur des choses que le jour où elle les perdrait.

Le bateau doublait la pointe du vieux Sérail, blanche et noire de marbres et d'ifs. Bientôt, il ne resta de la magnifique apparition qu'un brouillard au rose duquel les fumées des navires ancrés dans le port mêlaient leurs transparentes grisailles. Vers le sud, presque immédiatement, les îles des Princes surgirent. Des dauphins d'argent se poursuivaient sur la mer.

Éblouie, près de défaillir sous le faix de tout cet azur, Agar quitta le pont et descendit dans la cabine de seconde classe, où le peu d'affluence de voyageurs, en cette saison, lui permettait d'être seule. Elle commença par ranger ses bagages, déposés là au petit bonheur, dans le tohu-bohu du départ, par des porteurs payés trop tôt. Il y avait deux grandes belles malles, une valise toute neuve et un élégant nécessaire de voyage. Chacune des malles était pourvue d'une étiquette sur laquelle s'étalaient en ronde ce nom et cette qualité : *Mademoiselle Jessica, artiste chorégraphique.*

Six mois avaient suffi à madame Lazaresco pour opérer cette métamorphose, et il y avait un peu plus d'un an de la première visite d'Agar à Lina de Marville, retombée depuis dans les ténèbres où sombrent les étoiles filantes. La nuit même du fameux souper, sur les instances de la bonne dame convaincue par les œillades et les compliments des convives que l'affaire valait décidément la peine qu'elle s'en occupât, Agar s'était laissé arracher sans peine par madame Lazaresco la promesse qu'elle irait la voir dès le lendemain. A partir de cet instant, elle n'avait pas eu de guide plus habile, sinon plus désintéressé.

La méthode de madame Lazaresco, dont l'excellence était attestée par trois ou quatre cas d'éclatante réussite, consistait à n'épargner ni le temps, ni la peine, ni l'argent pour former

des sujets d'élite. Elle ne brûlait pas banalement les étapes. Au lieu de lancer tout de go la jolie fille qui avait la chance de tomber entre ses mains, elle la faisait, autant que possible, et pour peu que le sujet lui parût d'avenir, passer par des gradations savantes, s'ingéniant à discerner dans quelle voie elle aurait le plus de chances de mettre en valeur ses dons naturels. Il fallait une mise de fonds préalable. Madame Lazaresco n'hésitait pas à avancer les premières sommes. Elle s'arrangeait pour les faire couvrir rapidement par un monsieur sérieux et discret, de préférence en puissance d'épouse. M. Grégoire Stamboulian, coulissier à Galata, joua auprès d'Agar ce rôle initial. Il donna le nécessaire pour qu'elle pût paraître en public vêtue de façon convenable, et en même temps, il fournissait à madame Lazaresco l'argent que réclamait l'éducation de son élève. Elle dut assez vite abandonner l'espoir d'en faire une chanteuse. Agar avait une voix trop ténue, et qui manquait d'aplomb. Mais, comme danseuse, il apparut qu'elle devait arriver à des résultats satisfaisants et rapides. Sa conformation physique l'y prédisposait. Grande, un peu maigre encore, la jeune fille avait les jambes longues et fines, les hanches harmonieuses, et ce charmant dos arqué, fendu, qui sait si bien, en se cambrant, en se renversant, exalter les désirs, surtout lorsque, comme c'était le cas, l'impassibilité presque dure du visage accroît le caractère lascif des mouvements en le compliquant de mystère.

En quelques mois de leçons, Agar était devenue une danseuse passable, quoique toujours un peu froide. Madame Lazaresco la fit débuter, à titre d'essai, aux Petits-Champs, à l'occasion d'une fête de charité. Elle y obtint un succès qui eût pu lui permettre d'avoir immédiatement un engagement assez avantageux sur une scène de Constantinople. Mais son manager-femelle s'y opposa. Madame Lazaresco avait pour principe que l'on ne doit jamais débuter dans la ville dont on est originaire, où, tôt ou tard, la jalousie des petites camarades finit par déterrer des attaches généralement peu flatteuses pour la vanité de protecteurs éventuels. L'éducation artistique d'Agar, devenue, sur ces entrefaites, mademoiselle Jessica, étant achevée, la bonne Nathalie jugea le moment venu de passer à son éducation mondaine, ce qui consista à

lui apprendre le parti que l'on peut et que l'on doit tirer des hommes. La brave dame possédait sous ce rapport un lot surprenant de règles et d'axiomes, tous marqués au coin de la psychologie la plus réaliste : défiance raisonnée des jeunes gens; mépris à peu près constant de la beauté masculine, qui se traduit d'ordinaire par un manque à gagner; prudence surtout, grande prudence dans l'ascension. Ce fut par application de ce dernier principe que M. Grégoire Stamboulian ne fut liquidé que lorsque Agar eut été assurée d'une protection plus rémunératrice. Du courtier de Galata, elle avait retiré, outre ses frais d'éducation et le prélèvement opéré à son profit personnel par madame Lazaresco, une somme de trois cents livres qui fut immédiatement placée à la Banque Ottomane. Le successeur, comte de Künersdorf, administrateur de la Dette, était un gentilhomme russe qui devait rentrer dans son pays trois mois après. Il avait prié madame Lazaresco de lui trouver une compagnie agréable pour l'aider à passer ses dernières semaines de Constantinople. On n'eut pas à se plaindre de lui. Madame Lazaresco jugea néanmoins que sa pupille n'avait pas tiré d'une telle occasion le parti qu'elle aurait pu; elle décida, en conséquence, qu'Agar devait, en voyageant, se perfectionner dans la connaissance des hommes et des choses. D'ailleurs, deux nouvelles élèves réclamaient sa sollicitude. Agard paraissait, pour le moment, lui avoir rapporté tout ce qu'elle pouvait. Madame Lazaresco conclut en son nom, et à peu près sans la prévenir, un contrat de deux mois avec le propriétaire d'un grand music-hall qui venait de s'ouvrir à Salonique. Elle tint à écrire elle-même le nom de mademoiselle Jessica, artiste chorégraphique, sur les belles malles, attention suprême de M. le comte de Künersdorf.

Les flots écumeux et verdâtres ruisselaient avec un murmure égal le long du hublot, faisant courir, au plafond de ripolin blanc, leurs ombres grises. Dans cette cabine où toute sa destinée, toute sa fortune se trouvaient à cette heure encloses, Agar s'assit sur la couchette. Elle prit dans la poche droite de sa jaquette le confortable portefeuille de cuir havane qui le comte de Künersdorf lui avait donné. Elle en éparpilla le contenu sur le lit. Des billets de banque d'abord; elle se mit

à les classer par ordre de dimensions, avant d'en faire le total. Soixante-dix livres, c'était bien cela. Puis, la lettre de crédit sur les succursales de la Banque Ottomane : huit cents livres, c'était cela encore, puisque aux trois cents livres de Grégoire Stamboulian étaient venues s'ajouter les milles livres du comte, somme dont il fallait défalquer les frais de voyage et le souvenir offert la veille du départ à madame Lazaresco. Le passeport, ensuite, illustré de la photographie où elle était représentée avec son éclatant diadème de danseuse. Le contrat avec le music-hall de Salonique, enfin ; elle en connaissait à peu près par cœur les dix-huit articles, elle tint à les relire, cependant, parce que, sur le papier, les mots ne lui faisaient jamais l'effet d'être les mêmes que dans sa mémoire. Les conditions qui étaient exposées là, Agar les avait acceptées avec cette docilité qui paraissait un des traits dominants de son caractère. Que ce fût horreur de la discussion ou fatigue devant elle, ou mieux encore, sentiment de l'*à quoi bon* de nos efforts pour redresser les iniquités du destin, toujours est-il que peu d'êtres pouvaient passer pour plus influençables qu'elle. Si, au lieu de lui faire rencontrer madame Lazaresco, le hasard l'avait mise sur la route de quelque conducteur d'âmes mystique et désintéressé, son existence se serait annoncée de façon tout autre, à la condition, bien entendu, que restât sauvegardé ce goût de l'imprévu, du merveilleux, si profondément enraciné dans le cœur de tous ceux de sa race.

La première des obligations auxquelles l'astreignait son contrat, était relative aux deux numéros de danse orientale qu'elle devait exécuter chaque soir. La plus grande de ses malles était pleine de costumes sous lesquels elle allait avoir à paraître sur les planches, toute une verroterie étincelante, diadèmes, bracelets, cache-gorges, etc., hérissés de barbares cabochons multicolores. Il y avait aussi les écharpes, à la fois aériennes et hiératiques, souples lamés d'Orient, qui tourbillonnent comme des nuages et cliquètent comme des sistres. La même malle contenait les morceaux de musique recopiés et adaptés par un *maëstro* roumain. Tels étaient les instruments de travail d'Agar. Ils devaient lui permettre de cheminer dans les sentiers les plus scabreux sous le fallacieux alibi de l'art. Grâce à eux, il lui serait peut-être pos-

sible de se soustraire à certains risques atroces, et de ne pas trop redouter le navrant appareil policier et sanitaire destiné à protéger les peu intéressants nourrissons de la société contre les misérables colporteuses d'amour. D'autres clauses avaient trait à la stricte observation des heures d'arrivée et de départ : six heures du soir, heure de l'apéritif, trois heures du matin, heure de la fermeture. C'étaient là les clauses scabreuses. L'art chorégraphique s'effaçait pour laisser pointer tout autre chose. Agar s'était d'abord imaginée qu'elle ne serait tenue qu'à exécuter ses deux danses, et qu'ensuite, on lui laisserait la liberté de s'aller coucher, seule autant que possible. Madame Lazaresco avait largement fait justice de cette prétention : « Est-ce que tu te crois, déjà, ma petite, une Napierkowska, une Mistinguett? Penses-tu que la danse suffirait à faire marcher l'établissement, s'il n'y avait pas la limonade, le champagne et le reste? » Agar s'était inclinée devant des paroles aussi riches de sens. Elle signa le papier qui lui faisait un devoir, par l'appât de sa beauté et de ses faveurs, de pousser de son mieux à la consommation. Moyennant quoi, elle devait recevoir deux livres par jour, plus le repas du soir, et dix pour cent du chiffre produit par les bouteilles de champagne qui seraient chaque nuit débouchées à sa table. « Petite sotte, lui avait dit madame Lazaresco, est-ce que tu ne te rends pas compte que c'est cela qui peut devenir le plus intéressant? Tu peux te faire rien qu'avec le champagne une moyenne de cinq livres par soir. Mais il faut être gaie, savoir plaisanter avec le client. Les messieurs qui viennent là, tu te l'imagines bien, ce n'est pas pour avoir devant eux des figures d'enterrement. »

Points cardinaux de la Méditerranée orientale, cafés-concerts de Constantinople, de Salonique, d'Alexandrie, de Beyrouth, qui voudrait consigner leurs fastes spéciaux, serait obligé de se reporter sans cesse aux immenses tumultes politiques et guerriers qui depuis quinze ans n'ont cessé de bouleverser ce coin du vieux monde. Guerres italo-turque, balkanique, gréco-turque, campagnes des Dardanelles, de Macédoine, du Sinaï, de Palestine, de Syrie, quelle diversité d'échantillons humains n'ont-elles pas fait défiler dans ces caravansérails du plaisir facile et rapide! Mademoiselle Jessica arrivait au

bon moment. Sans s'en rendre compte peut-être, elle tint le rôle qui lui était désigné dans ces extraordinaires annales. Du Casino de la *Tour-Blanche* à Salonique, elle passe au *Casino Belle-Vue* d'Alexandrie, puis au *Miramar* de Beyrouth, puis à la *Mascotte* de Constantinople, pour revenir, après des intermèdes au Caire, à Alep, à Athènes ou à Smyrne, encore à la *Tour-Blanche*, puis encore au *Belle-Vue*, puis encore au *Miramar*, puis encore à la *Mascotte*. A ce jeu, le vaste Orient tumultueux devient une petite ville, où l'on se retrouve à chaque tournant de rue. Et cependant quel kaléidoscope! Agar vit planer sur Salonique le zeppelin fantôme, après avoir entendu tonner dans les Détroits des Iles grecques les canons de la corvette fantôme *Hamidié*. Elle assista au débarquement des blessés putréfiés de Seddul-Bahr, au retour triomphal de Zagloul Pacha, couvrant la mer égyptienne de petites barques pavoisées. Elle vit pousser la barbe blanche de Sarrail, baller la manche vide de Gouraud, luire le binocle de Vénizélos, descendre du Zappéion les civières des marins français assassinés. Elle connut un terrible petit général, à bonnet d'astrakan, qui s'appelait déjà Enver Pacha, et un grand colonel roux qui ne s'appelait encore que Moustapha Kemal Bey. Elle connut, elle connut... que lui importait! Le matin, se réveillant dans une ville nouvelle, dans une chambre la veille encore ignorée, tandis que le soleil insinuait ses rais ardents entre les fentes des rideaux, il lui arrivait de ne plus se rappeler la nationalité du jeune homme qu'elle retrouvait là, dans son lit, à son côté, sommeillant écrasé de fatigue. Pour s'en souvenir, elle devait, se redressant sur son séant, saisir du regard un détail de l'uniforme dont les pièces éparses jonchaient le tapis ou les fauteuils. Vareuse bleue ou kaki d'un soldat de France, casquette plate d'un officier d'Allenby, képi fendu d'un Serbe, kolbak d'un cavalier de Wrangel, képi grec, képi italien, kalpalk turc... La mémoire lui revenait alors, et elle se recouchait avec précaution, afin de ne pas troubler les ultimes minutes de quiétude du jeune dormeur qui allait dans quelques instants disparaître pour toujours sur les chemins de l'aventure militaire et de la mort.

C'était en 1911 que, quittant le giron de madame Lazaresco,

elle était arrivée à Salonique pour y faire ses premières armes. Depuis, douze années s'étaient écoulées, douze années à peu près interchangeables dans son souvenir, en dépit des prodigieux événements qui avaient remué l'univers. Ces dix années de la débauche la plus exécrable de toutes, la débauche régulière, réglementée, à heures fixes, avaient respecté sa santé physique et sa beauté. Quant au moral, qui eût pu en parler? Personne ne connaissait Agar, elle-même peut-être moins que tout autre. Ses vieux enthousiasmes enfantins avaient disparu au plus profond de son être, et il n'était guère possible de dire s'ils y dormaient ou s'ils étaient morts. Elle ne s'était attachée à aucun homme, et aucun de ceux qui l'approchèrent n'avait eu le temps de s'attacher à cette errante, que semblait animer un perpétuel besoin de cieux nouveaux. Seules, quelques-unes de ses compagnes de travail parurent avoir été plus favorisées. Sa beauté, encore que toujours un peu froide, sa bonté, encore que toujours un peu distante, avaient valu à mademoiselle Jessica quelques-unes de ces amitiés de femmes, brûlantes et troubles, orageuses et rapides. Telle fut l'amitié de cette Nadèje, une Géorgienne aux yeux verts, tuée par la cocaïne à Constantinople au printemps de 1919. Telles Baby et Katby, deux petites jumelles smyrniotes, mortes toutes deux tragiquement, l'une pendue à Brousse par les Turcs, l'autre fusillée à Athènes par les Grecs, misérables et futiles agents de renseignements, qui n'avaient jamais compris le danger des piastres et des drachmes dont on avait payé leurs services, dans la lutte où elles avaient sans le savoir travaillé l'une contre l'autre. Telle aussi sa coreligionnaire, cette sombre et belle Thamar (avec qui elle avait vécu six mois), et dont elle n'avait jamais eu de nouvelles, non plus que de la petite chanteuse française, Reine d'Avril. Celle-ci était sa préférée, peut-être parce que Agar l'avait sauvée à deux reprises, une première fois à Beyrouth, de la police, et une seconde fois, à Alexandrie, de la misère... Elle était partie brusquement, et depuis Agar n'avait plus eu de véritable amie. La vie avait continué pour elle avec ses hauts et ses bas, ses périodes de prospérité, alternant avec les périodes de dénûment noir, pendant lesquelles, avec une robe qui a coûté cent livres sur le dos, et des souliers de satin troués aux pieds, on est

obligé, pour parfaire le prix du billet de troisième classe qui vous emportera vers une ville plus propice, ou simplement parfois pour manger, d'accepter les hommages d'un chauffeur de taxi ou d'un Bédouin suspect. Hideuses étreintes, pendant lesquelles on voit passer et repasser l'ombre menaçante de l'hôpital... Et puis, en moins de huit jours, sans raison, à l'improviste, la belle chance aux ailes d'or qui revient, et, derechef, l'insouciance heureuse et fleurie.

Pour le moment, en ce printemps de 1923 qui la trouvait à Alexandrie, elle en était à une des époques les moins souriantes qu'elle eût eu à traverser jusque-là. La vingtaine de milliers de francs qu'elle avait emportée de Constantinople, comme mise de fonds pour ses débuts, tour à tour fondue, reconstituée, augmentée, rognée, se trouvait maintenant réduite à quelques livres, à la suite d'une grippe qui l'avait contrainte à garder la chambre pendant un mois. Cette maladie l'avait obligée à résilier son engagement au Casino Belle-Vue. En vain, dès qu'elle fut sur pieds, elle erra chez les directeurs des divers musics-halls, diminuant à chaque visite ses prétentions. Peine perdue. Tous les engagements étaient déjà conclus pour le restant de la saison. On était au moment où il lui eût fallu refaire sa garde-robe d'été, et elle n'en avait pas les moyens. Elle avait connu à maintes reprises ce genre de disgrâce, et toujours le salut était venu à temps. Elle ne s'inquiétait donc pas outre mesure, mais elle était obligée de s'avouer que rarement l'avenir s'était présenté sous d'aussi peu agréables couleurs.

Elle avait déjeuné ce jour-là dans un petit restaurant du quai, fréquenté par des acteurs des troupes grecques. En regagnant sa chambre, située au troisième étage d'un immeuble du boulevard de Ramleh, elle trouva une lettre sous sa porte.

C'était M. Sampietri qui l'invitait à passer d'urgence à son bureau.

M. Sampietri était un impresario maltais qui lui avait proposé plusieurs fois des engagements alors qu'elle était déjà pourvue. Elle était allée le voir l'avant-veille. Maintenant qu'elle avait besoin de lui, voilà qu'il déclarait n'avoir rien à

lui offrir. Cette lettre inattendue devait pourtant être l'indice d'une bonne nouvelle...

— J'ai quelque chose pour toi, ma petite, — lui cria-t-il, dès qu'il la vit entrer.

— Ici?

— Ça non, par exemple. Tout est au complet, à Alexandrie, jusque dans les plus petites boîtes, tu le sais bien. Ce serait pour ailleurs. Mais tu n'as pas peur des voyages.

— Où faudra-t-il aller?

— A Caïffa.

Elle le regarda avec une surprise désappointée.

— Tu ne sais pas où c'est, Caïffa?

— Si, — dit-elle. — J'y suis passée en venant de Beryouth. Le bateau s'est arrêté deux heures. Mais je ne suis pas descendue.

Elle eut une moue.

— Ça n'a pas l'air très joli, ni bien important.

— C'est une ville qui n'en est qu'à ses débuts, — dit M. Sampietri. — Dame, d'abord, c'est moins gai. Mais c'est toujours dans des endroits comme ça que se trouvent les situations d'avenir.

Il lui expliqua qu'il n'y avait à Caïffa qu'un seul café européen. Devant le développement chaque jour plus considérable apporté à la ville par les Anglais et les Israélites, le propriétaire du café, un ami à lui, avait décidé d'adjoindre un concert à son établissement. Il avait déjà l'orchestre; il lui écrivait pour avoir des artistes.

— Il tient à commencer prudemment; d'abord, une chanteuse ou une danseuse. Puis, si ça marche, et il est sûr que ça marchera, il verra à en faire venir d'autres. Mais il est certain que celle qui aura été là la première, pour peu qu'elle sache y faire, aura dans l'établissement une place privilégiée, sera consultée sur le programme, le choix des artistes... Une sorte de direction artistique, quoi.

— Et qu'est-ce que j'aurai?

— Une livre égyptienne par jour pourcommencer, le repas du soir, plus le dix pour cent sur les consommations, comme de coutume. Ça va?

— Ça va. Mais pour un mois seulement, et pendant ce temps,

tu tâcheras de te débrouiller pour me trouver quelque chose à Alexandrie, parce que ça ne doit pas être drôle là-bas.

— C'est promis, ma petite Jessica. Pour quelle date puis-je télégraphier ton arrivée?

— Comment y va-t-on, à Caïffa?

— Tu prends ici le train à quatre heures du soir. Tu changes de nuit à Kantara, à cause du canal, et tu es le lendemain matin à neuf heures à Caïffa. A présent, n'oublie pas qu'en Palestine les trains ne circulent pas le dimanche.

— Nous sommes vendredi. Tu peux télégraphier que j'arriverai mardi matin. Mais d'ici là, qu'on m'envoie l'argent du voyage.

— Entendu.

A la date fixée, elle descendait sur le quai de la gare de Caïffa. Des belles malles du comte de Künersdorf, il ne restait maintenant plus qu'une, bien avachie. L'autre avait été remplacée de façon peu honorable par une longue manne d'osier à housse grise.

Elle laissa ses bagages à la consigne, prit une voiture et se mit à la recherche de son café.

Le premier contact avec sa nouvelle résidence fut désastreux. Il pleuvait. L'eau transformait en un mortier gluant la poussière de plâtre de cette ville qui paraissait un chantier de construction. Nulle trace du laisser-aller, de la bonhomie orientale. Les quelques musulmans que l'on rencontrait n'avaient pas l'air d'être chez eux. Aucune de ces disputes pittoresques entre charmants petits voyous indigènes. Le silence. Une atmosphère de phalanstère et de police. Là, tout près, au midi, vaguement aperçu dans un moutonnement de nuages sombres, un énorme promontoire pelé et jaunâtre : le Mont Carmel. Des individus vêtus comme des ouvriers d'une banlieue européenne croisaient la voiture, y jetant un coup d'œil inquiet et furtif. Agar eut un sentiment de malaise en croyant reconnaître dans ces êtres falots des coreligionnaires.

Elle finit par découvrir le café au bord de la mer. Il se composait d'une rotonde ouverte sur une terrasse en bois que des pilotis dressaient au-dessus des flots. Quand le ciel était clair, la vue devait être assez agréable.

Le patron, M. Divisio, brave petit homme grisonnant, s'inclina à plusieurs reprises devant Agar. Il avait l'air fort ému à la pensée que cette élégante jeune femme dépendait désormais de son établissement.

— J'ai visité à votre intention, mademoiselle, tout près d'ici, deux ou trois très jolies chambres. Vous pourrez choisir et vous installer dans celle qui vous plaira le mieux.

— Merci, — dit-elle. — Quand commençons-nous?

— Ce soir, si vous voulez bien. J'ai fait poser des affiches dans toute la ville. Je crois que nous aurons du monde. Vous verrez.

— Il faut que je répète.

— Bien entendu. J'ai convoqué pour trois heures, monsieur Léopold Grünnberg, mon chef d'orchestre.

A trois heures, quand Agar revint, M. Léopold Grünnberg, grand garçon blond et malingre, était déjà là. Il composait, avec son piano, tout l'orchestre qu'il était chargé de diriger. Il était en train de discuter avec M. Divisio.

— Le bateau ne sera pas ici avant douze jours. Vous avez donc deux semaines pour me trouver un remplaçant.

— Vous quittez Caïffa? — lui demanda Agar, quand il eut fini de la faire répéter, avec beaucoup d'habileté d'ailleurs.

Il poussa un soupir de satisfaction.

— Ce n'est pas trop tôt.

C'est une chose navrante, quand on arrive pour y rester dans un nouvel endroit, de commencer par rencontrer quelqu'un qui se réjouit d'en partir.

— Vous êtes israélite? — dit timidement Agar.

— Bien sûr. Sans ça, je ne serais pas ici.

— Je le suis aussi, — murmura-t-elle.

— Ah! Enchanté. Oui, mais vous, avec votre métier, vous ne risquez pas d'être embrigadée dans la combinaison.

— Quelle combinaison?

Il la regarda avec étonnement.

— Le Sionisme, tiens.

— Ah, oui, — fit-elle, — vous êtes venu d'Europe pour coloniser par ici.

— On nous a joliment mis dedans, — dit-il. — De belles

promesses, un pays merveilleux. Quand on voit ce que c'est! Un jour, vous aurez l'occasion d'aller vous promener à l'intérieur. Vous pourrez regarder... Rien que des cailloux. Six mois, je serai resté six mois. Cela suffit. Je m'en vais, et je ne suis pas le seul, vous savez.

Son cœur débordait d'amertume, il était heureux de le vider.

— Si encore, on était employé de façon rationnelle. Moi, par exemple, j'étais étudiant en médecine à Bonn. On aurait pu m'utiliser. Ah! oui, on m'a mis dans une équipe routière, à casser des pierres entre Djenin et Naplouse. Elle est jolie, je vous le jure, la terre des Ancêtres. Par bonheur, je suis citoyen américain. Sans cela, je n'aurais même pas pu obtenir de passeport pour repartir. Les colons viennent de moins en moins nombreux, vous savez. Alors, ceux qui y sont, on tient à les garder.

Agar demeurait muette. Elle n'aimait pas à se prononcer sur les choses qu'elle ignorait. Elle était seulement attristée d'entendre dire que la terre qu'elle avait parée dans son enfance de si belles couleurs n'était qu'un champ de cailloux stérile.

Léopold Grünnberg eut une quinte de toux.

— Vous comptez rester longtemps ici? — demanda-t-il.

— Un mois au moins. A présent, vous savez, si je m'y plais, je peux prolonger.

Il haussa les épaules, éclata d'un rire qui se transforma de nouveau en toux.

— Je suis bien tranquille sur ce point, — dit-il.

Le soir, pour les débuts de mademoiselle Jessica, le public n'était peut-être pas des mieux triés, mais il vint nombreux, et il montra par ses bravos qu'il appréciait un genre de divertissement dont il avait dû être depuis longtemps sevré.

Agar, pourtant, dansa beaucoup moins bien que d'ordinaire. Elle en attribua la faute à Léopold Grünnberg, qui lui parut l'accompagner d'une façon plus décousue et nerveuse que l'après-midi. Exécutant sa seconde danse, elle crut trouver une autre explication. Il y avait dans un coin de la salle, seul à une table, un petit homme, sorte de gnome cagneux

au visage caché par d'énormes lunettes noires. Elle concevait un singulier énervement à voir, tandis qu'elle dansait, les verres de ces lunettes braqués sans cesse, obscurs et fixes, dans sa direction.

III

Le brouillard s'était dissipé, et maintenant une nuée d'étoiles brillaient sur la mer. Le succès de cette première soirée dépassait les espérances de tous. Il n'y avait pas eu assez de champagne. M. Divisio en fit mettre une bouteille de côté, et, vers trois heures du matin, après le départ du dernier client, il invita Agar et Léopold Grünnberg à venir la vider avec lui.

— Mes enfants, — dit-il, — laissez-moi vous remercier du fond du cœur. Vous, mademoiselle Jessica, vous avez été tout simplement admirable. Quel corps, quelle grâce, quels costumes! Mes habitués n'en revenaient pas. Vous verrez la réclame qu'ils vont vous faire. Caïffa n'est pas une ville si désagréable, quand on la connaît. Quant à vous, cher monsieur Léopold... Ah! Quel malheur que vous vous en alliez!

— Vous êtes trop bon, monsieur Divisio, — dit le jeune homme. — Cela me met encore moins à l'aise, pour vous apprendre une nouvelle peu agréable. Cette après-midi, je vous avais donné douze jours pour me remplacer. Voici qu'il me faut vous prier d'abréger ce délai. Je pars dans huit jours. Le *Texas*, le paquebot sur lequel je dois m'embarquer, arrive demain matin, en avance d'une semaine sur la date annoncée.

— Quel contre-temps! — fit M. Divisio.

Il reprit :

— Je ne peux pas dire que je ne me sois pas douté de quelque chose de ce genre quand, ce soir, j'ai vu entrer M. Cochbas, et lorsqu'il est venu vous parler. C'était la première fois qu'il venait chez moi.

— C'est lui, en effet, qui m'a appris l'arrivée prématurée du navire. Le *Texas* amène quelques nouveaux colons. Isaac Çochbas vient en prendre livraison. Par la même occasion, il

a tenu à tenter un dernier effort pour me faire réintégrer le bercail.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Ce que vous pouvez penser.

— M. Cochbas, — dit Agar, — n'est-ce pas ce petit homme bossu, avec de grosses lunettes noires, qui était assis à cette table pendant le concert?

— En effet, — répondit Léopold.

— Qui est-ce?

— Un homme qui a une grosse influence en Palestine.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Un tas de choses. Officiellement, il est administrateur du groupement auquel je viens de tirer mon coup de chapeau, la Colonie du *Puits de Jacob*, près de Naplouse. Il contrôle également les services de l'immigration. Il fourre son nez un peu partout, et il paraît que Sir Herbert Samuel, le Haut-Commissaire britannique, prend souvent son avis, pour éviter qu'il le donne sans qu'on le lui demande. Les Sionistes seraient tous obligés de quitter le sol palestinien que c'est sûrement celui-là qui se réembarquerait le dernier. C'est un véritable fanatique de la nouvelle œuvre.

— Il est si influent que cela? — dit M. Divisio, qui se grattait la tête.

— Je vous le dis. Pourquoi?

— Parce que je crains qu'il ne me cause des ennuis. Pendant qu'elle dansait, il n'a pas cessé de regarder mademoiselle Jessica avec un drôle d'air. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas? Quand il s'est retiré, il m'a appelé sur le pas de la porte, et il m'a dit de façon fort sèche que des spectacles comme celui-ci étaient peu de nature à relever le niveau moral des nouveaux arrivants.

— Pour le voir rester coi, — dit Léopold en riant, — vous n'auriez eu qu'à lui citer l'ordonnance de février 1921, par laquelle son cher Sir Herbert a autorisé l'ouverture dans toute la Palestine de maisons de prostitution, chose qui ne s'était pas vue jusqu'à ce jour sur la sainte terre de nos ancêtres.

— Merci de la comparaison, — dit Agar.

— Mon établissement n'est pas un lupanar, — protesta M. Divisio.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, — fit Léopold, riant toujours et toussant : — seulement, *qui peut le plus peut le moins.*

— Le vilain petit bonhomme, en tout cas, — dit Agar. — Qu'il revienne ici, et je me charge bien...

— Mon enfant... — commença avec inquiétude M. Divisio.

— Soyez tranquilles, — dit le pianiste. — Vous ne le reverrez plus. Le café-concert, ce n'est pas son genre. Pour franchir le seuil de celui-ci, il a fallu qu'il tînt joliment à me voir revenir. J'en ai quelque orgueil, vous savez. J'ai beau ne pas couper dans ses illusions, je suis forcé de reconnaître qu'il est le contraire d'un imbécile. Si tout le monde avait eu sa foi, son intelligence, sa ténacité, peut-être serait-on arrivé à faire quelque chose dans ce sale pays.

— Il y est depuis presque aussi longtemps que moi, — dit M. Divisio.

— Il y est arrivé âgé de vingt-cinq ans, et il doit en avoir aujourd'hui quarante. Il n'a quitté la Palestine que pendant la guerre, et encore pour y revenir moins d'une année après sous l'uniforme anglais. C'est le Baron qui l'avait envoyé, vers 1905, pour étudier la comptabilité de la colonie de Richon-le-Zion.

— Le Baron? — dit Agar.

— Vous êtes juive, — fit Léopold, en haussant les épaules, — et vous n'avez jamais entendu parler du baron Edmond de Rothschild, peut-être?

— Monsieur Cochbas connaît personnellement le baron Edmond de Rothschild? — dit M. Divisio, avec une crainte respectueuse.

— Il a été pendant cinq ans un de ses secrétaires à Paris. Le Baron l'a donc envoyé ici. Isaac Cochbas y est resté. Le Baron, qui tenait à lui, a fait tout ce qu'il a pu pour le faire revenir. Il n'a jamais voulu rien entendre. Il dit que tout effort pour relever le Temple est frappé de stérilité, qui n'est pas poursuivi sur le sol d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Une quinte de toux plus violente secoua Grünnberg.

— Hum! Assez causé. Voici la brume qui se lève de nouveau. Allons nous coucher, voulez-vous? Je préfère ne pas crever ici, quitte à être privé de la joie de ressusciter, au jour marqué par les Prophéties, dans la terre de Jérusalem.

Le *Texas* leva l'ancre huit jours après, emportant Léopold Grünnberg vers de nouvelles destinées. Agar s'était prise d'amitié pour ce jeune homme. Elle souffrit d'un départ qui lui faisait davantage sentir sa solitude dans une ville à laquelle elle sentait qu'elle ne parviendrait pas à s'habituer. Une lettre de M. Sampietri lui apporta quelque réconfort : il lui faisait espérer un engagement à Alexandrie à l'expiration de celui qu'elle avait conclu à Caïffa. Son intérêt de bon courtier était de multiplier les droits de mutation.

Agar ne laissa aucune illusion à M. Divisio sur son intention de le quitter au bout de trois semaines. Il hocha la tête d'un air navré.

— Vous aviez pourtant si bien réussi, — dit-il. — Je ne comprendrai jamais pourquoi les gens ne font que passer, dans ce pays.

La succession de Léopold Grünnberg se trouvait assurée par un jeune isréalite russe du nom de Samuel Lodz. Il était lui aussi en rupture de ban avec sa colonie, installée sur la rive ouest du lac de Tibériade. Seulement, n'ayant pas de consul dont il pût se réclamer, il n'arrivait pas à obtenir son passeport, et végétait tristement à Caïffa. Il se vantait de posséder une culture musicale raffinée, et ne cachait pas l'écœurement où le plongeait son travail chez M. Divisio.

Le soir du départ de Léopold Grünnberg, qui était également le soir des débuts de Samuel Lodz, Agar commença ses danses vers dix heures. La première personne qu'elle aperçut dans la salle fut M. Isaac Cochbas.

— Il vient essayer de ramener à la colonie le nouveau pianiste, — se dit-elle, pour dissiper un malaise dont elle ne discernait pas la cause.

Tant qu'elle dansa, les lunettes noires demeurèrent fixées sur elle avec une immobilité insupportable.

Vers minuit, Samuel Lodz roula sa musique et prit congé, sans que M. Cochbas ait même eu l'air de s'en apercevoir.

« Tiens, il reste, pensa Agar. Tant mieux, j'aurai peut-être ainsi l'occasion de lui dire ce que j'ai sur le cœur. »

Elle continuait à lui en vouloir de la réflexion qu'il avait faite, huit jours plus tôt, à M. Divisio.

Au même instant, le garçon de salle s'approcha d'elle.

— Mademoiselle Jessica, il y a un monsieur qui vous fait demander si vous voulez prendre quelque chose avec lui.

— Qui?

— Celui qui est là-bas, contre la balustrade, avec des lunettes noires.

— Ah! par exemple!

Agar se leva tout d'une pièce. Maintenant, elle était devant le petit homme bossu, le regardant bien en face.

Lui, toujours assis, un coude sur la table, n'avait pas bougé.

Elle était vêtue d'une toilette bleu et or qui lui laissait les épaules et la gorge à peu près nues. Ces yeux qu'elle ne voyait pas, mais dont elle sentait les regards traîner sur sa chair, lui causèrent une sensation de malaise inexprimable.

— Vous m'avez fait demander, monsieur? — dit-elle, sur son ton le plus cavalier.

— Oui, mademoiselle, — répondit-il, d'une voix très douce, musicale presque.

Et il lui réédita son invitation.

— C'est mon métier d'accepter, — fit-elle.

— Que désirez vous prendre?

— Du champagne, autant que possible.

Elle avait recours, pour cacher son trouble, à l'impertinence.

Il répliqua avec le plus grand calme.

— Autre chose, si vous voulez bien. Je n'ai pas les moyens de vous offrir du champagne.

Parlant ainsi, il venait de retirer ses lunettes. Agar resta comme médusée. Les yeux d'Isaac Cochbas venaient de lui apparaître. Des yeux de myopes, mais veloutés et noirs, admirables de tristesse et de profondeur. Ils répandaient sur cette face disgrâciée une force lumineuse et pensive.

La danseuse continuait à rester debout, incapable de comprendre ce qui lui arrivait.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Machinalement, elle obéit.

— Vous êtes venu parler à monsieur Lodz? — demanda-t-elle, pour dire quelque chose.

— Monsieur Lodz? Qui est-ce?

— Le nouveau pianiste. Il a quitté lui aussi sa colonie, comme monsieur Grünnberg. Alors, j'ai pensé...

Il secoua la tête.

— Vous vous êtes trompée. Je ne suis pas venu pour monsieur Lodz.

Il ajouta, détachant nettement chacun des mots de sa phrase :

— Je suis venu pour vous.

— Pour moi! — fit-elle.

Et se forçant pour éclater de rire :

— Pour moi! et vous n'avez pas eu peur, en franchissant ce seuil? peur pour votre niveau moral?

— Il faudrait beaucoup me plaindre si j'étais aussi facile à tenter, — dit-il doucement.

Agar se mordit les lèvres.

— Vous avez mal interprété les paroles qu'on vous a rapportées. Ce n'est pas pour moi que j'ai peur.

— Pour qui, alors?

— Pour les autres, mes frères, nos frères, ceux qui avancent dans la vie d'un pas moins affermi. Et encore, non. Parlant de la sorte, ce n'était pas à eux que je pensais. C'était à l'œuvre, à l'œuvre dont ils sont les pionniers élus, et dont ils ne doivent pas être, même une seconde, détournés.

— Quelle œuvre?

Il ne répondit pas tout de suite. Il la regardait avec une sorte de commisération qui emplissait Agar à la fois de crainte et de colère.

— Vous êtes Juive, pourtant, — dit-il enfin.

— Que vous importe?

— Juive! N'avez-vous jamais réfléchi, n'avez-vous donc jamais songé que vous avez des devoirs envers vos frères, envers tous ceux de votre race?

Elle eut un rire plein d'amertume.

— Des devoirs, moi? Vous m'amusez. Et eux, mes frères, comme vous dites, est-ce qu'ils se sont jamais préoccupés de savoir qu'ils en avaient envers moi, quand j'étais petite, et seule, et malheureuse comme les pierres? Ma mère aussi était Juive. Elle est morte de faim. Et pourtant, il ne manquait pas de Juifs riches, à Constantinople, à l'époque où cela s'est passé.

— Vraiment, — fit-il, avec tristesse, — vraiment, jamais dans votre malheur un des nôtres ne vous a tendu une main secourable?

Elle eut une seconde d'hésitation. Elle revit la misérable famille de Balata où elle était accueillie, petite, et où elle avait eu pour la première fois le spectacle merveilleux de la Thora, dans sa gaine de moire et d'or... Mais elle sacrifia à sa rancœur présente ce pauvre souvenir.

— Jamais, — fit-elle âprement, — jamais. Ou si, plus tard, quand il y en a qui m'ont trouvée jolie et m'ont désirée.

Elle comptait sur ce mot pour provoquer un éclat, quelque chose par quoi il bondirait, qui lui ferait abandonner une seconde cette attitude obstinée et calme dont elle finissait par se sentir exaspérée. Son calcul fut déçu.

— L'air est humide, — dit-il, — vous avez une écharpe. Couvrez-en vos épaules. N'allez pas prendre mal, au moins.

Il continua, et sa voix se faisait de plus en plus douce.

— Vous avez été malheureuse, je comprends. Croyez-vous que cela m'étonne? Les souffrances de notre peuple sont des souffrances dispersées. La grande disgrâce des souffrances dispersées, c'est que ceux qui voudraient leur venir en aide ne savent où aller les chercher. Bientôt, il n'en sera plus de même. Le jour où tous, les persécutés, tous, ils seront ici.

— En attendant, ceux qui y sont venus repartent, — dit-elle.

Il y eut dans son œil un éclair si douloureux qu'elle regretta sa phrase.

— Monsieur Grünnberg vous a parlé? — demanda-t-il.

— Oui.

— Que vous a-t-il dit?

— Qu'on les a trompés, lui et les autres; que le pays où on les a fait venir n'était qu'un horrible champ de pierres.

Il hocha la tête.

— Des pierres, il y en a encore, c'est la vérité. Mais il y en aura de moins en moins. Nous en avons déjà enlevé beaucoup, et à la place de chacune d'elles croît déjà le blé pacifique... Vous verrez.

— Qu'est-ce que je verrai?

Elle répéta sa phrase. Mais il parut ne pas l'avoir entendue.

Il avait remis ses lunettes. Il finissait de vider, à petites gorgées, sa chope de bière hollandaise. Maintenant, privé du prestige de son magnifique regard, il n'était plus qu'un pauvre avorton cagneux, vêtu d'un ridicule complet gris où flottaient ses jambes grêles, ses bras terminés par d'osseuses mains de phtisique, toutes parsemées de taches de rousseur.

Muette, Agar en était à se demander avec étonnement comment un aussi piètre personnage avait pu lui causer une impression autre que la pitié dont elle se sentait à cette minute uniquement saisie, lorsqu'elle aperçut M. Divisio, qui, depuis un moment, lui clignait de l'œil de façon discrète. A l'autre bout de la salle, des petits messieurs élégants — la jeunesse dorée de Caïffa — entouraient une table recouverte pour la circonstance d'une nappe blanche. Le garçon disposait des coupes autour d'un seau à glace d'où émergeaient les goulots de deux bouteilles de champagne.

Agar leur fit signe qu'elle allait arriver.

— Excusez-moi, je vous quitte, — dit-elle à Isaac Cochbas.

Il sembla sortir d'un rêve.

— Me quitter? Vous vous en allez?

— Oui, vous voyez, on m'attend.

Il avança une main tremblante comme pour retenir Agar.

— Venez avec moi, — dit-il d'une voix lointaine.

— Où? — fit-elle en se reculant.

— Là-bas. Où était Léopold Grünnberg, où je suis; où sont nos frères.

— Ce serait drôle, — dit-elle, en riant.

Elle s'était levée.

— Allons, il faut que j'aille retrouver ces messieurs. J'ai pris rendez-vous avec eux. Rentrez chez vous bien sagement. Bonsoir.

Il s'était levé lui aussi. Il tenait à la main son feutre marron. Elle voyait ses genoux se choquer l'un contre l'autre.

— Je reviendrai, — dit-il.

— A votre aise.

Quand vers trois heures du matin, au moment de la fermeture du café, Agar se retrouva seule avec M. Divisio, il lui dit avec un sourire un peu inquiet :

— Eh bien, vous en avez eu une conversation avec mon

sieur Cochbas. Il n'a pas réussi à vous endoctriner pour sa colonie, au moins?

— Pensez-vous! — fit elle.

Et elle eut un geste canaille pour souligner l'improbabilité d'une telle hypothèse.

Quelques jours plus tard, elle était en train de causer, à l'heure de l'apéritif, avec plusieurs clients notables de l'établissement. Il y avait M. Toufik, un avocat libanais, M. Luzzano, un commerçant aisé de Caïffa, M. Montana, directeur de l'agence locale d'émigration d'une Compagnie de navigation.

— Le *Canada* a essuyé un sacré coup de mer au large de la Crête, — disait M. Montana, en parlant d'un des navires de sa Compagnie qui était arrivé dans l'après-midi.

— Il a amené beaucoup de colons?

— Une douzaine, alors que l'année dernière, à la même date, il en avait débarqué plus de cinquante. Les affaires du Sionisme n'ont pas l'air en très bonne voie.

— Douze seulement? Je croyais qu'il y en avait vingt-cinq d'annoncés, — dit M. Toufik, qui était l'avocat de la Compagnie.

— Oui, mais les autres se sont évaporés en route. Ils ont dû trouver mieux. Isaac Cochbas en a fait une tête, quand il a connu ce déchet. Il m'a presque fait une scène. Comme si j'étais responsable!

— Il est à Caïffa? — demanda Agar.

— Oui, il vient de Naplouse chaque fois qu'un paquebot amène des colons.

— On le verra peut-être ici ce soir?

— Ça, j'en doute, ma belle. Ce n'est pas un fameux client pour les cafés, vous savez.

— Il n'est venu ici que deux fois, — dit Paul Trumbetta, un des jeunes gens qui se montraient les plus assidus auprès d'Agar, — et seulement depuis que tu es là. Il te fait la cour.

— Tu n'y connais rien, — dit Pierre Stephanidis, fort joli garçon de la même équipe. — C'est elle qui est amoureuse de lui.

— Vous êtes deux idiots, — dit-elle. — L'autre soir, c'est

lui qui m'a invitée le premier. Vous n'avez qu'à le devancer aujourd'hui, et vous verrez si je mets les pieds à sa table, pourvu qu'il y ait du champagne à la vôtre, naturellement.

— Bravo, — dirent-ils, — et tope-là.

Le soir, ainsi qu'elle l'avait prévu, M. Cochbas était à son poste, à la même table. Agar fut obligée de s'avouer qu'elle eût été déçue de ne pas l'y voir.

Elle dansa, comme de coutume, et, comme la fois précédente, le garçon s'approcha d'elle.

— Mademoiselle Jessica, c'est le monsieur aux lunettes qui vous prie de venir à sa table.

— Dis-lui que je suis invitée pour toute la soirée, — répondit-elle.

Et elle alla s'asseoir au milieu des jeunes gens qui menaient grand bruit, autour d'un nombre respectable de bouteilles de champagne déjà vidées.

D'autres bouteilles furent apportées, et bientôt ce fut la bacchanale la plus bruyante, sinon la plus distinguée.

A sa table, M. Cochbas demeurait immobile. On eût dit que, derrière les lunettes noires, ses paupières étaient fermées.

— Jamais Jessica n'a été aussi rigolote que ce soir, — opina le jeune Trumbetta, qui buvait dans la coupe de la danseuse.

— Regardez-moi la tête de son amoureux, — dit Pierre Stephanidis. — Quel vilain singe!

Il attirait Agar contre lui, promenant ses lèvres sur sa gorge, sur ses épaules, plus bas encore.

— Eh! là! Eh! là, — criaient les autres.

Mais elle ne le repoussait pas.

A une heure, le vacarme et le tas de bouteilles vides n'avaient fait que croître. Isaac Cochbas était toujours là.

Profitant de l'inattention de ses adorateurs de plus en plus ivres, Agar s'était éclipsée quelques intants. Au moment où elle rentrait dans la salle, elle se trouva sur le seuil de la porte nez à nez avec Cochbas.

Il l'avait saisie au poignet. Elle l'entendit lui murmurer d'une voix sourde :

— N'avez-vous pas honte?

— Quoi? — fit-elle avec arrogance.

— Je répète : n'avez-vous pas honte?

— Lâchez-moi, — dit-elle, hors d'elle-même.

Et comme il resserrait davantage son étreinte :

— Si je n'ai pas honte? Ah oui! Je comprends, monsieur est blessé dans son orgueil de voir une fille du Peuple Élu entre les bras des Goym. Si cela te déplaît, c'est le même prix, tu sais. En voilà, un phénomène. Voulez-vous me lâcher?

Cette dernière phrase, elle l'avait criée. Sur la terrasse, tout le monde s'était retourné. Des réflexions, des protestations fusèrent.

Isaac Cochbas chancela, parut hésiter; puis, repoussant Agar avec violence, il disparut dans la rue obscure.

Le lendemain, après une nuit et une matinée durant lesquelles elle dormit mal, Agar arriva au café à l'heure de l'apéritif. Il n'y avait encore personne sur la terrasse, sauf, toujours à la même table, Isaac Cochbas.

Il vint à elle quand elle entra.

— J'ai des excuses à vous adresser, — dit-il. — Asseyez-vous un instant avec moi, pour me prouver que vous n'avez pas de rancune.

Décontenancée, confuse même, elle obéit.

— Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

— Il faut me pardonner, à moi ausi, — murmura-t-elle. — J'avais bu, vous savez.

— Nous sommes tous les deux à plaindre, — fit-il.

Ils se turent. Plus troublée qu'il ne peut se dire, Agar tournait machinalement sa cuiller dans le picon-citron que le garçon venait de lui verser.

— Vous repartez? — dit-elle enfin.

— Demain matin. Le prochain bateau d'immigrants est le 6 avril. Vous rentrez le 3 avril en Égypte, dans dix jours, n'est-ce pas?

— Oui.

— Nous ne nous reverrons donc plus.

Elle se tut.

— Écoutez, — dit-il, — écoutez, — et sa belle voix musicale avait comme une cassure, — si je vous demande quelque chose, me l'accorderez-vous?

— Quoi?

— Voici. On vous a dit du mal de l'œuvre que nous poursuivons. Je veux que vous puissiez voir qu'on vous a menti, que nous ne trompons pas nos frères, que nous ne nous trompons pas nous-mêmes. Vous allez reprendre votre vie, mener vos pas là où le veut votre Destin. Si votre témoignage n'est pas pour nous, que du moins il ne nous desserve pas.

— Que faut-il faire?

— Je repars demain en automobile, à midi. Vous pouvez être libre jusqu'à cinq heures, n'est-ce pas? Eh bien, accompagnez-moi. Oh! pas bien loin d'ici, à une petite heure, trente-cinq kilomètres à peine. Cela suffira pour vous donner une idée de la façon dont nous poursuivons notre tâche. Je continuerai ma route et vous reviendrez à Caïffa par la même automobile. Dites-moi que vous acceptez.

— J'accepte.

Il lui prit les mains avec émotion.

— Mademoiselle Jessica..., — commença-t-il.

— Ne me donnez pas ce nom, — dit-elle d'une voix sombre — Ce n'est pas le mien. Je m'appelle Agar, Agar Mosès.

PIERRE BENOIT

(A suivre.)

LE BILAN DU BLOC NATIONAL

— 1919-1924 —

En arrivant au pouvoir, le Cartel des gauches a proclamé son intention nettement arrêtée de répudier toute solidarité avec la Chambre précédente et de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire la situation financière qui lui était laissée par l'ancienne majorité.

Il s'agit — disent les organes du Cartel — de mettre un terme à la politique de désordre et de dissimulation qui pendant quatre ans a été celle du Bloc national.

Il s'agit de démêler l'écheveau embrouillé des budgets, de projeter la lumière dans les arcanes de la Trésorerie. A cet effet, il convient de dresser au plus tôt un inventaire rigoureux du passé, établissant l'actif et le passif du pays, faisant ressortir l'état complet de ses ressources et de ses dettes.

La publication de cet inventaire — dit le *Progrès Civique* — est « la condition même de la grande réforme fiscale qui doit être l'œuvre de la présente législature et qui marquera la reprise de la République par les Républicains ».

Et M. Herriot de proclamer à la Chambre : « Il faut dire la vérité au pays. Pour la première fois depuis longtemps le Gouvernement la lui dira... même dans ce qu'elle a de plus douloureux et dût-il mettre en cause son existence ministérielle. »

Autant il est naturel qu'au moment de prendre le pouvoir, un Gouvernement veuille établir l'inventaire de la situation

dont il va assumer la responsabilité — autant il est excessif de la part de ce même Gouvernement de prétendre qu'il est le premier à dire la vérité au pays. C'est insinuer que ses prédécesseurs la lui avaient dissimulée. Sans doute, dans la chaleur de la discussion, les mots ont dépassé la portée de la pensée de M. le Président du Conseil; s'il en était autrement, on peut être assuré que M. Herriot ne manquerait pas de venir justifier par des faits précis l'accusation que sous une forme détournée il porte contre ses adversaires.

En réalité, n'est-ce pas faire preuve d'une certaine naïveté que de se figurer que l'établissement de cet inventaire va apporter sur l'état de nos finances des révélations sensationnelles?

Nul n'ignore que la publication des divers documents budgétaires — partiellement suspendue pendant la guerre — a repris régulièrement depuis 1920. Tous les états, toutes les statistiques prévues par les lois ou règlements ont été établis normalement par l'administration des finances.

Tous ceux qui présentaient un intérêt général ont été imprimés soit dans les publications du Gouvernement, soit dans les rapports des commissions des finances de l'une ou de l'autre Assemblée.

Enfin, depuis la réorganisation du contrôle des dépenses engagées en 1923, le contrôle du Parlement sur les services financiers s'exerce avec une rigueur naguère inconnue.

Dans ces conditions, sous un nom nouveau, destiné à frapper l'imagination du grand public, l'inventaire que prépare l'administration des finances consistera surtout dans la mise au point des divers documents publiés chaque année.

Je reconnais que, par leur abondance même, ces documents sont parfois malaisés à consulter, à interpréter.

Si M. Clémentel parvient à les grouper, à les coordonner sous une forme plus claire, s'il arrive à dégager les faits essentiels des éléments si complexes de notre comptabilité publique, il facilitera la compréhension de notre situation financière et fera œuvre utile au point de vue du crédit public.

La France n'a rien à cacher.

Toute publication qui peut éclairer l'opinion — en deçà ou au delà de nos frontières — doit être accueillie avec faveur.

Sans mettre en doute que cet inventaire ne soit rédigé sous une forme objective, on doit reconnaître toutefois que son objet véritable n'est pas de présenter une situation comptable à une date déterminée, mais d'effectuer une opération politique tendant à rejeter sur le Bloc national la responsabilité de toutes les difficultés que rencontre actuellement le Bloc des gauches.

Dès lors, si l'on place le débat sur le terrain politique, il ne saurait suffire pour établir le départ des responsabilités entre les partis, de dresser un bilan à la date du 11 mai 1924; il faut remonter plus haut et rechercher dans quel état la Chambre du Bloc national a trouvé les finances à son arrivée au pouvoir, dans quel état elle les a laissées à l'expiration de son mandat. Il faut établir en quelque sorte deux situations, l'une à la date du 16 novembre 1919 — l'autre à la date du 11 mai 1924.

C'est la comparaison entre ces deux situations qui seule peut permettre de porter un jugement équitable sur l'œuvre accomplie par l'ancienne majorité.

A un moment où celle-ci se trouve si violemment — et si injustement — attaquée, il m'est apparu comme un devoir, à moi qui pendant plus de deux ans ai eu la lourde charge de diriger les finances du pays, de venir par des chiffres précis rétablir la vérité des faits et présenter en quelque sorte le bilan du Bloc national.

LA SITUATION EN 1919

Rarement une assemblée s'est trouvée en présence d'une situation aussi difficile que la Chambre issue des élections du 16 novembre 1919.

On était au lendemain du Traité de Versailles. La France sortait victorieuse d'une guerre implacable : elle avait mené à la victoire les armées de l'Entente; elle jouissait dans le monde d'un prestige incomparable; mais, pendant quatre ans, elle avait servi de champ de bataille au monde entier; ses plus

riches provinces avaient été systématiquement dévastées, 1 500 000 de ses fils avaient été tués.

Ses finances, auxquelles le Traité de Versailles n'apportait aucun allègement immédiat, étaient dans un complet désarroi. A aucune époque de notre histoire depuis la Révolution, même au lendemain de nos désastres de 1815 et de 1870, la perturbation de nos changes, de notre budget, de notre Trésorerie n'avait été plus grave.

Quel douloureux contraste entre l'éclat de notre victoire et l'étendue de nos ruines!

Au 31 décembre 1919, la dette intérieure de la France s'élevait à 176 102 millions. Sa dette extérieure, calculée au pair du change, représentait plus de 40 milliards, dont une trentaine environ pour les dettes dites interalliées.

A ces chiffres s'ajoutait la dette des Réparations. Celle-ci, en vertu du Traité de Versailles, était mise à la charge de l'Allemagne : mais, par les lois du 31 mars et du 17 avril 1919, c'était le Trésor français qui était le débiteur direct de toutes les victimes de la guerre pour les dommages causés à leurs personnes ou à leurs biens.

Je ne m'arrêterai pas aux évaluations de dommages telles qu'elles avaient été établies en 1919 au cours d'enquêtes hâtives et forcément incomplètes. Grâce à l'action des commissions cantonales, grâce à l'abaissement des coefficients, réalisé par les pouvoirs publics, les chiffres primitivement envisagés ont pu être considérablement réduits. Actuellement, l'évaluation des dépenses de reconstitution ne dépasse pas 100 milliards, sur lesquels une dizaine environ avaient été payés antérieurement au 1er janvier 1920. Au 31 décembre 1919, la dette de reconstitution s'élevait donc à 90 milliards environ. La valeur actuelle des pensions, établie dans les mêmes conditions ressortait à 40 milliards environ. En additionnant ces divers éléments, le montant total de la dette de la France (au 31 décembre 1919) pouvait être évalué au chiffre impressionnant de 346 milliards, soit :

Dette intérieure.	176 milliards.
— extérieure (au pair)	40 —
— des Réparations	130 —
	346 milliards.

Au point de vue budgétaire, la situation se présentait dans des conditions non moins préoccupantes. Pendant toute la guerre la France avait vécu sans budget régulier. Jusqu'à la fin de l'année 1917, le Gouvernement se bornait à demander tous les trois mois au Parlement les crédits nécessaires pour les besoins des armées et le fonctionnement des services publics. Les crédits étaient votés sous forme d'allocations provisoires qui, totalisées en fin d'année, faisaient à ce moment l'objet d'un vote définitif. En 1918, le Gouvernement avait essayé d'établir un budget pour les dépenses ordinaires des services civils, — mais tous les crédits militaires, toutes les dépenses exceptionnelles, c'est-à-dire 40 milliards sur 50, étaient demeurés en dehors de ce budget et continuaient à s'effectuer au vu des autorisations trimestrielles votées par le Parlement. La même procédure fut suivie en 1919 : les trois quarts des dépenses de l'État se trouvaient donc engagées suivant des procédures de fortune, en dehors de tout budget régulier.

Au cours de l'année 1919, les dépenses auxquelles le Trésor avait dû faire face s'étaient élevées au chiffre de 54 200 millions, se décomposant de la façon suivante :

Dette publique	7 903	millions.
Budgets militaires	18 185	—
Services civils	9 257	—
Comptes spéciaux	3 387	—
Dépenses recouvrables	15 481	—
Total.	54 213	millions.

En face de ces 54 200 millions de dépenses, les recettes s'élevaient seulement à 11 586 millions, soit :

Pour les recettes ordinaires.	9 707	millions.
— extraordinaires . .	1 879	—

Ainsi, le déficit du Trésor ressortissait pour cette seule année 1919 à 42 627 millions. Les recettes couvraient tout juste le cinquième des dépenses de l'État, — les quatre cinquièmes restant devaient être payées par l'Emprunt.

Comment la Trésorerie a-t-elle pu supporter cette charge écrasante?

En dehors de diverses opérations de crédit à l'Étranger, elle y a fait face en émettant pour plus de 25 milliards de Bons de la Défense nationale et en réclamant à la Banque de France une avance supplémentaire de 8 350 millions.

Cette avance revêtait un caractère particulièrement grave. A aucun moment de la guerre, le Trésor n'avait fait appel au concours de la Banque de France pour des sommes aussi élevées.

En 1917 il lui avait demandé	5 100	millions.
En 1918	—	4 650	—

En 1919 — première année de la paix, — il lui réclamait une somme presque double de celle dont il avait pu se contenter en 1918, dernière année de la guerre.

Cet accroissement des avances à l'État s'était traduit par une augmentation presque corrélative de l'émission des billets. Celle-ci était passée de

	31 055	millions au	31 décembre	1918,
à	37 660	— au	31 —	1919.

soit une augmentation de 6 605 millions pour douze mois.

Et au même moment, quand la situation financière était aussi grave, la situation économique se présentait dans des conditions non moins inquiétantes.

En 1919 nos importations s'étaient élevées à	35 799	millions.
— nos exportations	—	11 879	—

Notre balance commerciale présentait donc un déficit de 23 milliards 920 millions de francs. C'était autant de milliards que la France devait se procurer en devises étrangères et qui allaient peser d'autant plus lourdement sur notre change que depuis le printemps de 1919 nos accords financiers avec l'Angleterre et l'Amérique avaient été dénoncés.

Mais, dira-t-on, l'année 1919 était une année de transition. Ce n'était plus la guerre; ce n'était pas encore la paix. L'Europe entière était sous les armes, et la démobilisation de millions d'hommes, la transformation de milliers d'usines de guerre en usines de paix imposaient à tous les États des charges écrasantes.

Il serait injuste de méconnaître la lourde tâche qui incombait aux Gouvernements de l'époque, de nier les difficultés en présence desquelles ils se trouvaient. Mais peut-on sérieusement soutenir qu'au point de vue financier la majorité radicale-socialiste, qui présidait alors aux destinées de la France, ait fait son devoir vis-à-vis du pays?

Est-ce qu'elle n'aurait pas dû en 1918 et 1919 voter les augmentations d'impôts nécessaires pour réduire progressivement les déficits budgétaires? Est-ce qu'elle n'aurait pas dû percevoir la contribution sur les bénéfices de guerre au moment où ceux-ci étaient réalisés — comme en Angleterre — au lieu d'attendre des années pour les réclamer?

Ne devait-elle pas essayer de mettre un frein au gaspillage des deniers publics, s'efforcer de réprimer les abus intolérables commis dans la liquidation des stocks, dans la gestion des comptes spéciaux?

Dans l'ivresse de la Victoire, le Trésor a été mis au pillage. La majorité radicale-socialiste ne pensait qu'à flatter les masses électorales devant lesquelles elle allait comparaître.

Que dire des conditions dans lesquelles la Chambre de 1914 a voté la journée de huit heures? Était-ce le moment de réduire la production du pays, alors qu'elle était insuffisante et que tous les efforts du législateur auraient dû tendre à l'intensifier? Par son application intempestive, cette loi a coûté des milliards à l'État, aux chemins de fer, à l'industrie, elle a arraché à la terre des centaines de milliers de travailleurs, elle a été un des facteurs les plus agissants de la vie chère.

Mais élevons le débat. Les deux lois qui au cours de ces dernières années ont pesé si lourdement sur notre Trésorerie, la loi des pensions et la loi des dommages de guerre, ont été votées par la Chambre de 1914. C'est elle qui a engagé les dépenses : c'est le Bloc national qui a dû s'ingénier pour les payer.

Vis-à-vis des victimes de la guerre, tous les Français avaient un devoir sacré de solidarité auquel nul d'entre eux ne songeait à se soustraire; mais n'aurait-il pas été possible de limiter certaines dispositions manifestement abusives de ces lois, d'effectuer par exemple la reconstitution dans des

conditions moins onéreuses en interdisant les agissements des intermédiaires qui se sont tant de fois effectués au détriment des véritables sinistrés?

N'était-il pas imprudent de jeter dans l'opinion ce cri de ralliement : *l'Allemagne paiera*, alors qu'on ne savait ni quand, ni comment, ni quelle somme l'Allemagne paierait?

C'était d'autant plus dangereux qu'en ce qui concerne les Réparations, le Traité de Versailles était « plus riche de promesses que de réalisations ».

Nos alliés britanniques avaient obtenu des satisfactions concrètes, immédiates : l'Allemagne leur avait livré ses colonies, sa flotte de guerre, sa marine de commerce. La France n'avait pu obtenir que des promesses de réparations dans des conditions singulièrement lointaines et indéterminées; aucun versement matériel ne lui était effectué. Bien plus : la question capitale pour elle des dettes interalliées n'était pas réglée et demeurait suspendue sur sa tête comme une épée de Damoclès. Est-ce qu'avant même la signature de l'Armistice, la question n'aurait pas dû être abordée? Est-ce qu'il n'aurait pas été possible de la régler si nos négociateurs s'étaient montrés moins intransigeants dans l'énormité des sommes qu'ils entendaient réclamer à l'Allemagne?

Je pose ces questions — comme autant de points d'interrogation — sans avoir la prétention de les résoudre.

Admettons que mes observations ne soient point fondées, que le Traité de Versailles représente le maximum de ce qu'ait pu obtenir la France; admettons qu'au lendemain de la guerre il y ait eu des nécessités politiques auxquelles aucun gouvernement n'eût pu se soustraire et qu'il y ait eu de ce chef des fautes inévitables et un gaspillage impossible à prévenir, — n'empêche que les chiffres sont là, avec leur éloquence brutale, indiscutable, et que la majorité radicale-socialiste de la Chambre de 1914 a laissé à ses successeurs une situation financière singulièrement angoissante, aussi obérée pour le présent qu'handicapée pour l'avenir.

LA SITUATION EN 1924

En arrivant au Parlement, au lendemain des élections du 16 novembre 1919, le premier souci de la majorité a été de prendre d'urgence les mesures d'assainissement qui s'imposaient.

Conscients de la gravité du péril qui menaçait le pays, tous les partis de la Chambre — à l'exception des socialistes et des communistes — se sont efforcés au début de la législature de collaborer loyalement à cette œuvre de salut public. Les grandes lois fiscales du printemps de 1920 ont été votées par les quatre cinquièmes de la Chambre et par la quasi-unanimité du Sénat.

Cet élan d'union sacrée n'a été malheureusement que de courte durée : les divisions des partis n'ont pas tardé à reparaître. Dès la fin de 1920, les radicaux-socialistes reniaient les votes qu'ils avaient émis quelques mois auparavant et s'unissaient aux socialistes pour attaquer l'œuvre à laquelle ils avaient primitivement collaboré.

D'accord pour démolir, divisés pour reconstruire, radicaux-socialistes et socialistes ne se sont pas souciés d'opposer un programme concret à celui de la majorité. Se cantonnant dans une opposition systématique, ils ont sans trêve ni répit attaqué toutes les mesures proposées par le Gouvernement. Leurs attaques sont devenues d'autant plus vives, plus passionnées, qu'approchait l'époque des élections de 1924. Mécontent du poids des nouveaux impôts, le pays a donné raison aux hommes du Bloc des gauches. Ceux-ci viennent de prendre le pouvoir.

Dans quelle situation le Bloc national leur a-t-il passé les finances de la France?

En 1919, l'inflation était là qui nous guettait. Il fallait à tout prix arrêter le fonctionnement de la planche à fabriquer les billets, empêcher que le pays ne roulât dans le gouffre où allaient sombrer tant d'autres États. Ce sera l'honneur de la législature que d'être parvenue à éviter la catastrophe, d'avoir remis le pays dans le droit chemin.

A force d'énergie, au prix de mille difficultés, l'inflation put être enrayée au printemps de 1920. Quelques mois plus tard le Parlement votait une convention prévoyant à raison de 2 milliards par an le remboursement des avances consenties par la Banque de France à l'État. Par suite de la carence de l'Allemagne et de l'absence de tout paiement au titre des réparations, ce plan d'amortissement n'a pu être intégralement exécuté, la cadence des remboursements a dû être ralentie : de 1921 à 1924 l'État n'en a pas moins remboursé 3 800 millions à la Banque; le montant maximum des avances que la Banque était autorisée à consentir à l'État a été ramené de 27 milliards à 23 200 millions.

Le rétablissement de l'équilibre budgétaire était la contrepartie nécessaire de cette politique d'assainissement monétaire. Le pays ne pouvait continuer à vivre en suivant les errements de 1919 et en demandant à l'emprunt de subvenir aux quatre cinquièmes des dépenses de l'État.

Un des premiers actes de la législature a été d'établir un budget régulier. Ce budget a été divisé en deux parties : budget général — d'une part — comportant toutes les dépenses ordinaires ou extraordinaires de l'État; budget des dépenses recouvrables — d'autre part — comprenant toutes les dépenses effectuées au titre des Réparations.

Le premier devait être équilibré par l'impôt, à l'exclusion de tout appel au crédit.

Le second était alimenté par l'emprunt, en attendant que, conformément au Traité de Versailles, l'Allemagne eût commencé ses versements de réparations.

On a vivement critiqué cette conception des deux budgets. On lui a opposé le dogme de l'unité budgétaire. On l'a représentée comme un élément de confusion rendant difficile une appréciation d'ensemble de l'état de nos finances. On l'a même stigmatisée comme un expédient permettant de dissimuler au pays et à l'étranger les charges véritables de la Trésorerie.

L'institution des deux budgets n'a jamais masqué d'aussi noirs desseins. Quand elle a été soumise au Parlement en 1920, on peut dire qu'elle a rencontré une approbation générale.

Il pouvait paraître logique de présenter séparément les dépenses à la charge de la France — et celles à la charge de l'Allemagne, — de distinguer la part incombant au contribuable allemand, de celle incombant au contribuable français. C'était logique, à une condition : c'est que l'Allemagne exécutât ses engagements et que des versements effectifs de sa part vinssent amortir les avances du budget spécial.

Or cette condition n'a pas été remplie. Jusqu'à ce jour, les dépenses dites recouvrables n'ont jamais été recouvrées! Aujourd'hui, après les accords de Londres, même en envisageant l'hypothèse la plus optimiste et en admettant l'exécution intégrale du plan Dawes, il est certain que l'Allemagne ne nous remboursera jamais qu'une partie de nos dépenses de réparation. Dès lors, la conception des deux budgets devenait caduque et c'est avec infiniment de raison que M. Clémentel a préconisé leur fusion — qui avait été préparée par la loi des finances de 1924 — et qu'il a proposé pour 1925 le rétablissement de l'unité budgétaire.

La réalisation de l'équilibre du budget général a été l'œuvre du début de la législature. Grâce à l'énergie du Gouvernement de M. Millerand, le Parlement a décidé, par les lois du 25 juin et du 31 juillet 1920, la création de 8 milliards d'impôts nouveaux et procédé à d'importantes compressions de dépenses.

La mise en application de ce programme a demandé plus de deux ans d'efforts.

Au point de vue des recettes, il a fallu réorganiser les cadres de nos administrations financières bouleversés par la guerre, rétablir la perception normale des impôts sur tout le territoire, assurer le fonctionnement des nouvelles lois fiscales, etc.

Grâce aux mesures prises, l'ensemble des recettes budgétaires a passé :

de 11 586 millions en 1919,
à 24 202 — en 1923.

Il dépassera sans doute 28 milliards en 1924.

Les recettes permanentes, c'est-à-dire les impôts, ont passé :

de 9 milliards 707 millions en 1919,
à 21 — 529 — 1923.

Elles ont atteint 20 milliards 738 millions pour les 10 premiers mois de 1924, ce qui permet d'escompter pour l'année entière un produit de près de 26 milliards.

Il est à noter que, sans augmentation de tarifs, le recouvrement des impôts a donné :

2 464 millions de plus-values en 1922,
3 137 — — 1923.

En deux ans, le rendement des impôts s'est ainsi accru de 5 milliards et demi : on a prétendu que ces plus-values étaient dues à la hausse des prix, consécutives à la hausse des changes. C'est exact dans une certaine mesure, pour l'impôt sur le chiffre d'affaires : mais la plupart de nos impôts constituent des droits spécifiques, sans rapport avec le prix des objets qu'ils concernent. La plus grosse partie des plus-values provient donc de l'amélioration des conditions de la perception et du développement de la matière imposable.

Cette augmentation des recettes a été obtenue d'une façon progressive, sans entraver la vie économique du pays.

L'Angleterre, sans doute, dont aucune partie du territoire n'a été envahie par la guerre, a pu faire un effort fiscal supérieur au nôtre : mais elle l'a réalisé au prix d'une perturbation économique, qui a entraîné une crise de chômage des plus graves.

En France, nous avons évité ces difficultés.

Notre balance du commerce, qui en 1919 et en 1920 était en déficit de 24 et de 23 milliards, ne l'était plus que de :

2 295 millions en 1921,
2 551 — en 1922,
2 176 — en 1923.

Pour les 10 premiers mois de 1924, elle est créditrice de 1 380 millions.

Quant au chômage, on peut dire que chez nous il a été inexistant. Le pays entier travaille; avec les pertes de vies humaines éprouvées pendant la guerre, ce n'est pas du chômage qu'il souffre, mais bien au contraire d'une pénurie de main-d'œuvre.

En ce qui concerne la compression des dépenses, les efforts n'ont pas été moindres qu'en ce qui concerne la perception des impôts.

Malgré l'augmentation des charges de la dette publique, les dépenses de l'État — déduction faite des dépenses dites recouvrables,

s'élevaient au début de la législature à	31 155	millions,
elles avaient été réduites en 1923 à . .	24 163	—
soit en moins	6 992	millions.

Les budgets de la Guerre et de la Marine avaient été ramenés de 6 692 millions à 4 842 millions. Le nombre des fonctionnaires ou agents de l'État

qui se montait à	733 000 au 1er janvier 1920,
n'était plus que de	621 000 au 1er janvier 1924,
soit en moins.	112 000 agents.

Enfin, tous les comptes spéciaux existant en 1919, ravitaillement, charbon, marine marchande, etc., ont été supprimés. Pour le plus grand bien des contribuables à qui ces opérations ont coûté de 2 à 3 milliards par an, l'État a cessé de vendre de la farine ou de l'épicerie; il a renoncé à se faire armateur ou constructeur de bateaux. L'ancienne majorité avait supprimé le monopole des allumettes; la Chambre nouvelle s'est empressée de le rétablir. On ne saurait trop le regretter quand on considère les résultats si décevants de la plupart des exploitations d'État.

On conçoit que cette politique d'énergie n'ait pas été sans soulever des résistances, sans susciter des animosités contre la majorité qui la pratiquait, mais cette politique était une nécessité pour assurer le rétablissement de l'équilibre budgétaire. Grâce à elle, le déficit du budget général qui s'élevait en 1921 à 4 milliards 206 millions, qui en 1922 atteignait encore 3 milliards 300 millions, a été supprimée en 1923.

Le rapporteur général au Sénat, M. Bérenger, l'a constaté lui-même dans son rapport du 30 juin 1924. « Il est possible d'affirmer — dit-il — que le budget (général) de 1923 se soldera par un excédent d'une quarantaine de millions lequel doit d'ailleurs être porté à plus de 1 milliard 300 mil-

lions, si l'on fait entrer en ligne de compte, d'une part, l'amortissement pour 910 millions de titres de rente remis en paiement de la contribution extraordinaire des bénéfices de guerre et, d'autre part, des disponibilités d'environ 350 millions révélées par l'état de situation des dépenses engagées au 31 décembre 1923. »

« La liquidation du budget général de 1923, conclut M. Bérenger, est donc plus que satisfaisante. Elle dépasse en bénéfices les évaluations des dépenses engagées au 31 décembre 1923. »

Remarquons que ces résultats ont été obtenus en rattachant au budget ordinaire une annuité de 3 milliards 800 millions représentant les intérêts des capitaux empruntés au compte du budget des dépenses recouvrables au 1er janvier 1922.

En réalité, ce qui a dominé toute la situation financière de la France depuis l'Armistice, ce n'est pas l'équilibre du budget général; il a été virtuellement réalisé par les lois fiscales de 1920. — C'est exclusivement la question du budget des dépenses recouvrables.

Depuis 1919, l'Allemagne ne s'est acquittée que du paiement des frais des armées d'occupation. Elle n'a pas versé un centime au titre des Réparations. C'est la France qui a été obligée de supporter la charge intégrale des pensions militaires et des Régions libérées.

Était-il possible de différer ces dépenses? De dire à toutes les malheureuses victimes de la Guerre : « Nous ne vous paierons que quand l'Allemagne nous aura payés. » Évidemment non. Le Trésor français devait prendre la place de l'Allemagne défaillante.

C'est ce qu'il a fait. Pendant quatre ans, le budget des dépenses recouvrables a été alimenté exclusivement par l'emprunt.

Devant la carence persistante de l'Allemagne — et les difficultés de Trésorerie qui en découlaient — force a été de demander au pays de s'imposer un nouvel effort fiscal pour équilibrer les dépenses permanentes de ce budget. Dès janvier 1923, le gouvernement a réclamé au Parlement le vote des

ressources nécessaires à cet effet. Il n'a pas été suivi; l'opinion publique tout entière s'est insurgée contre de nouvelles augmentations d'impôts survenant deux ans à peine après les 8 milliards votés en 1920. C'était le moment où, pour vaincre les résistances de l'Allemagne, nos troupes entraient dans la Ruhr; le gouvernement craignit de rompre par son insistance l'unité morale du pays et, peut-être à tort, il crut ne pouvoir passer outre à l'opposition qu'il rencontrait. Ce n'est qu'en 1924, lors de la crise des changes, qu'il reprit ses projets et put obtenir le vote des 6 milliards de ressources supplémentaires — double décime et autres — qui lui étaient nécessaires.

Aux termes de la loi du 22 mars 1924, le service des emprunts, de la caisse des pensions, de l'Office des pupilles de la Nation, est désormais assuré par l'impôt — l'emprunt ne doit plus intervenir que pour faire face aux dépenses en capital de la reconstitution. Grâce à ces 6 milliards de recettes nouvelles, le gouvernement de M. Poincaré est parvenu à réaliser l'équilibre de l'ensemble du budget de l'État : budget général et budget des dépenses recouvrables.

Le gouvernement actuel conteste la réalité de cet équilibre. Le budget de 1924, proclame-t-il, nous a été transmis avec un déficit initial de 4 milliards. C'est à ce chiffre que s'élèvera l'écart entre les recettes et les dépenses de l'exercice. La reconduction budgétaire opérée en 1924 a masqué au pays la véritable situation.

L'exercice 1924 n'étant pas encore clos, il n'est pas possible de déterminer d'ores et déjà quels seront ses résultats définitifs. Les évaluations officielles ne peuvent constituer que des hypothèses. Admettons que ces hypothèses soient exactes, que le Gouvernement de M. Poincaré ait transmis à ses successeurs un budget en déficit de 4 milliards.

Faut-il rappeler à MM. les Radicaux-Socialistes que le budget de 1919 qu'ils ont légué aux élus du Bloc national comportait un déficit de 42 milliards — 42 milliards au lieu de 4. C'est à boucher ce trou de 42 milliards que la dernière législature s'est employée sans trêve ni répit et les 4 milliards qui, soi-disant, resteraient encore à trouver, seraient relativement peu de chose à côté des 38 milliards déjà comblés.

Mais ce prétendu déficit de 4 milliards existe-t-il réellement? Dans quelles conditions a-t-il été déterminé par le Gouvernement?

Si l'on se reporte aux tableaux annexes du budget, p. 280 et 281 ; on constate que l'état des crédits « ouverts ou demandés » (y compris tout le budget des dépenses recouvrables) ressortit à

	37 944	millions pour l'exercice	1923,
	41 582	— —	1924,
soit en plus	3 638	millions pour l'exercice	1924.

Ces 3 638 millions doivent être augmentés de 900 millions environ pour tenir compte du douzième de décembre afférent au budget des dépenses recouvrables. Au total, d'après les tableaux annexes, l'augmentation des dépenses du budget de 1924 serait de 4 milliards 1 /2 sur l'exercice précédent.

L'équilibre établi en janvier dernier par le Cabinet Poincaré supposait que les dépenses de 1924 ne pourraient dépasser celles de 1923, même qu'elles leur seraient inférieures; il semble donc de prime abord qu'il n'y ait qu'à s'incliner devant le déficit qui ressort des constatations ci-dessus et à reconnaître que des augmentations de dépenses imprévues sont venues déjouer les prévisions établies au printemps dernier.

En réalité, il n'en est rien.

Si au lieu de s'en tenir à la comparaison brutale de deux totaux, on examine le détail des chiffres budgétaires, on s'aperçoit aisément que l'exercice 1924 a été grevé de toute une série d'opérations d'ordre qui ont majoré fictivement ses dépenses apparentes.

Il y a d'abord 1 393 millions de crédits demandés au titre des exercices périmés.

Ces crédits, comme chacun sait, visent des dépenses atteintes par la prescription quinquennale. Elles se réfèrent à des opérations d'ordre et constituent pour la plupart des régularisations d'écritures pour des dépenses depuis longtemps payées par le Trésor.

Il y a ensuite 1 113 millions de crédits afférents au compte spécial du ravitaillement. D'après les justifications du contexte, ces crédits visent deux projets de lois déposés le 5 octobre 1917 et le 17 décembre 1918 pour régularisation de

crédits concernant des achats de céréales, des allocations pour réduction du prix du pain, etc. Ces achats ou ces allocations sont payés depuis longtemps.

Voici donc 1 393 + 1 113, soit 2 506 millions de crédits qui constituent des écritures de régularisation, se référant à des opérations antérieures à 1919. Le Bloc national ne peut en aucune façon en être rendu responsable. C'est un abus manifeste que de les imputer à l'exercice 1924, sans qu'aucune mention ne prévienne le public qu'il s'agit de simples opérations « d'ordre ».

Il y a plus.

Parmi les dépenses extraordinaires du budget de 1924, le gouvernement a fait figurer un crédit de 3 433 millions ouvert par l'article 105 de la loi du 22 mars 1924. Cet article 105 stipule que ces 3 433 millions feront l'objet d'un chapitre NL intitulé « Subvention au budget spécial des Dépenses Recouvrables ».

Les nouveaux impôts votés par la loi du 22 mars 1924 ont été en effet portés aux recettes du budget général. Comme ils avaient pour objet de fournir des ressources supplémentaires destinées à assurer l'équilibre du budget spécial des dépenses recouvrables, leur produit a fait l'objet d'un reversement en écriture du budget général au budget spécial.

Ces 3 433 millions constituent donc une opération d'ordre qui ne saurait avoir la moindre répercussion sur la Trésorerie. S'ils avaient fait l'objet, comme cela aurait dû être, d'une recette corrélative, les dépenses et les recettes auraient été majorées de la même somme et l'équilibre budgétaire n'aurait pas été modifié.

Or les évaluations de recettes n'ont pas été modifiées et l'opération figure seulement en dépenses. En ajoutant ces 3 433 millions à la masse des autres crédits budgétaires, il est bien évident que les dépenses apparentes de l'exercice ont été majorées d'autant. C'est exactement comme si la même somme avait été inscrite deux fois dans les écritures.

Si l'on additionne les 2 506 millions provenant d'opérations d'ordre se référant aux exercices antérieurs à 1922 et les 3 433 millions de subventions versées par un jeu d'écriture au budget des dépenses recouvrables, c'est au total une somme

de 5 939 millions dont les crédits de l'exercice se trouvent grossis d'une façon purement fictive.

Devant ces 5 939 millions le prétendu déficit de 4 milliards et demi disparaît. Comme M. Bokanowski et moi-même n'avons cessé de le soutenir, le budget de 1924 est en équilibre et laisse un excédent applicable aux crédits supplémentaires qui devront être demandés avant la clôture de l'exercice.

Les constatations que je viens de faire paraissent indiscutables : si je me suis trompé, le gouvernement le démontrera et je reconnaîtrai loyalement mon erreur : si, au contraire, j'ai raison, il est inadmissible que par des jeux d'écritures plus ou moins compliqués, on aille lancer dans la circulation des chiffres tendancieux qui égarent l'opinion.

L'honorable M. Clémentel, dans son projet de budget pour 1925, se trouve d'ailleurs confirmer l'exactitude de mes observations.

Le projet du budget de 1925 contient en effet toute une série de dispositions qui vont se traduire, au minimum, par un supplément de dépenses de deux milliards par an environ.

C'est d'abord le relèvement des traitements des fonctionnaires : il représentera, pour cette année, une dépense de près d'un milliard, sans parler des répercussions indirectes, mais inévitables, sur les pensions des retraités et sur les traitements des cheminots.

C'est ensuite la majoration des pensions de guerre qui va coûter de 7 à 800 millions, peut-être davantage.

Malgré toutes ces augmentations de dépenses, M. Clémentel arrive à boucler le budget de 1925 en proposant seulement la création de 1 700 millions d'impôts nouveaux. N'est-ce pas la meilleure preuve que le budget de 1924 était en équilibre, sinon par quel miracle d'écritures le Gouvernement arriverait-il à combler un déficit préexistant de 4 milliards, plus 2 milliards de dépenses nouvelles, avec seulement 1 700 millions d'impôts supplémentaires? N'est-ce pas l'aveu que le prétendu déficit de 4 milliards ne repose que sur des jeux d'écritures?

Laissons là le budget de 1924 et arrêtons-nous un instant aux augmentations de traitements que propose le gouvernement.

La situation d'un grand nombre de fonctionnaires, celle de nos officiers, de nos mutilés de guerre, est actuellement des plus dignes d'intérêt. Les uns et les autres sont victimes de la baisse du franc et se trouvent péniblement éprouvés par la crise de vie chère qui en a été la conséquence.

Les augmentations de traitement, prévues au budget de 1925, amélioreront-elles la situation de leurs bénéficiaires. Il est à craindre qu'il n'en soit rien.

Voici un petit fonctionnaire qui touchait 6 000 francs de traitement au 11 mai dernier : il va désormais en toucher 7 200 soit 20 p. 100 de plus.

Mais pendant cette période, le cours de la livre sera passé de 67 à 87 — soit une différence de 20 points qui représente une dépréciation nouvelle du franc de 30 p. 100.

Faisons la balance :

20 p. 100 d'augmentation de traitement,
30 p. 100 de dépréciation du franc,
différence en moins 10 p. 100.

Malgré un relèvement de 1 200 francs, le fonctionnaire en question touchera donc en novembre 1924 un salaire inférieur de 10 p. 100 à celui qu'il touchait au 11 mai dernier.

Mais il faut voir plus loin : lorsque les fonctionnaires auront obtenu le milliard d'augmentation qu'ils réclament, les cheminots, les mineurs, tous les ouvriers et employés de la ville ou des champs réclameront des relèvements analogues. Ce seront peut-être 4 ou 5 milliards de salaires supplémentaires pour lesquels des moyens de paiement devront être demandés à la circulation déjà si serrée de la Banque de France. Ce sera une nouvelle vague de vie chère et un danger redoutable d'inflation.

Comme en témoigne la délibération des retraités de la région Toulousaine, un grand nombre d'intéressés s'en rendent compte. Ils comprennent que le véritable moyen d'améliorer leur situation, ce n'est pas de procéder à des augmentations de traitements, qui ne sont qu'un leurre : c'est de poursuivre une politique de redressement financier qui seule peut assurer le relèvement du franc.

En dehors des questions budgétaires les élus du Cartel font porter leurs critiques sur la situation de la Dette publique. « Vous avez, disent-ils à leurs adversaires, essayé de rétablir l'équilibre budgétaire tout à fait *in extremis*, sous la poussée des changes : pendant toute la législature vous avez vécu dans le déficit et pratiqué systématiquement « une politique d'emprunt ». En quatre ans, vous avez augmenté la dette publique de près de 100 milliards et par vos émissions à jets continus, vous avez grandement détérioré le crédit public. »

Il est parfaitement exact que du 1er janvier 1920 au 31 décembre 1923, la Dette intérieure de la France s'est trouvée accrue de près de 100 milliards. Le tableau ci-dessous donne les chiffres officiels :

ÉTAT DE LA DETTE INTÉRIEURE
(en millions de francs).

	Au 31 déc. 1919.	Au 31 déc. 1923.
Dette perpétuelle et à long terme . . .	97 751	143 775
Dette à court terme	913	39 974
Dette flottante	51 058	63 658
Avances des banques	26 380	23 300
	176 102	270 708

Remarquons que, contrairement à l'opinion courante, le montant de la Dette flottante n'a augmenté que de 20 p. 100 depuis quatre ans; plus des 4/5 de la dette flottante sont antérieurs à la gestion du Bloc national et représentent l'héritage des Gouvernements antérieurs. La plus grande partie des sommes empruntées sous l'ancienne législature ont fait en effet l'objet d'émissions de rentes ou de Bons à 3, 6, 10 ans.

A quel usage ont été affectés les 94 milliards empruntés depuis 1919?

Leur emploi a été maintes fois donné dans les documents parlementaires.

Les sommes empruntées pour le Compte des Réparations représentaient environ 120 milliards au 31 décembre 1923; sur ces 120 milliards, 89 ont été dépensées du 1er janvier 1920 au 31 décembre 1923. On peut donc dire que la presque totalité des sommes empruntées depuis 1919 ont

servi à alimenter le budget des dépenses recouvrables : c'est-à-dire à payer pour le compte de l'Allemagne les pensions militaires, les indemnités de dommages de guerre, etc.

En contre-partie de l'augmentation de la dette publique, il faut donc tenir compte de la diminution de la dette des Réparations : ces deux dettes sont en soi de nature différente : mais elles sont également sacrées. La signature de l'État est aussi bien engagée vis-à-vis des pensionnés de Guerre ou des sinistrés des Régions libérées qu'elle peut l'être vis-à-vis des rentiers ordinaires.

Faisons donc la comparaison entre la dette des Réparations telle qu'elle existait au 31 décembre 1919 et au 31 décembre 1923.

Laissons de côté l'évaluation en capital des pensions de la loi de 1919, celles-ci étant payées aujourd'hui sur crédits budgétaires, et considérons seulement les dépenses de reconstitution des Régions libérées.

Celles-ci pouvaient être évaluées à 90 milliards environ au 1er janvier 1920; sur ces 90 milliards, 67 milliards six millions y compris les travaux d'État, avaient été payés au 31 décembre 1923 : les dépenses restant à régler ressortiraient ainsi à 23 millions, chiffre qui paraît légèrement supérieur à la réalité.

La comparaison des situations de 1919 et de 1923 s'établit dès lors de la façon suivante :

	Au 31 déc. 1919.	Au 31 déc. 1923.
Dette intérieure.	176 milliards.	270 milliards.
Reconstitution des Régions libérées.	90 —	23 —
	266 milliards.	293 milliards.

La différence, soit 27 milliards, représente jusqu'à concurrence de 22 milliards le paiement des pensions, des allocations, des intérêts pour les emprunts des régions libérées, etc.

On voit, en définitive, que l'augmentation de la dette publique, pendant la dernière législature, s'est trouvée presque entièrement contrebalancée par une diminution corrélative de la dette des Réparations.

Que, dans une œuvre aussi colossale que celle de la reconstitution, il y ait eu des erreurs commises, qu'il y ait eu des

indemnités réglées sur des bases excessives — que les sinistrés payés au début l'aient été parfois plus largement que ceux qui restent à régler aujourd'hui, nul ne saurait songer à le contester, et les abus signalés doivent être poursuivis avec la rigueur des lois : mais n'allons pas jeter la suspicion sur toute l'œuvre de la reconstitution, n'allons pas dénigrer ce magnifique effort que la France a accompli depuis l'armistice et qui fait l'admiration des étrangers.

Au 1er janvier 1924 :

sur 3 306 000 hectares de terres à remettre en état,
2 970 000 avaient été reconstitués;
sur 794 000 maisons détruites ou endommagées,
606 000 avaient été reconstruites ou réparées;
sur 23 000 usines sinistrées,
21 000 avaient été remises en état.

Grâce à la vaillance de leur population, les Régions libérées ont repris leur place dans la vie économique du pays. Au point de vue financier la progression des impôts qu'elles payent sont un témoignage éloquent des progrès de leur reconstitution. Pour les 10 départements envahis les recouvrements ont passé de

	964	millions en	1919,
à	1 919	—	1920,
	2 382	—	1921,
	2 819	—	1922,
	3 722	—	1923.

Pour les six premiers mois de 1924 ils s'élèvent à 2372; c'est environ un sixième de l'ensemble de nos recettes fiscales.

La prétendue « politique d'emprunt » qui a été suivie depuis 1919 a donc permis d'assurer le relèvement de nos régions libérées avec une rapidité sans pareil. Actuellement on peut dire que les trois quarts environ de la reconstitution sont effectués. Pour la parachever, une vingtaine de milliards environ restent encore à trouver.

Aucun Gouvernement ne peut songer à arrêter l'œuvre entreprise. Par suite des difficultés de la Trésorerie, les Pouvoirs publics peuvent être amenés à ralentir la cadence des travaux, à échelonner les paiements suivant des formules ingénieuses, ils ne peuvent tout de même songer à fermer bru-

talement les chantiers et à « mettre la clef sous la porte ». Tant que la France n'aura pas reçu de l'Allemagne des versements importants, elle se trouvera dans l'obligation de faire encore certains emprunts.

Le Gouvernement de M. Herriot ne saurait le contester. A quelques jours de distance, il aura procédé à trois émissions différentes :

1° Emprunt allemand pour la mise à exécution du plan Dawes.

2° Emprunt américain pour la stabilisation du change.

3° Emprunt français pour les besoins généraux du Trésor.

Laissons de côté l'emprunt allemand et arrêtons-nous un instant sur l'emprunt américain.

Depuis la guerre, le change est la préoccupation constante de tous les gouvernements. A quoi servirait de rétablir l'équilibre budgétaire, si une nouvelle dépréciation du franc devait venir le bouleverser?

A cet égard le Cabinet de M. Poincaré a laissé à ses successeurs une réserve de change, comme aucun Cabinet depuis la guerre n'en avait possédé. Nul n'a oublié qu'au mois de mars dernier — à la demande du Gouvernement français — la Maison Morgan a avancé à la Banque de France 100 millions de dollars.

Ces dollars — auxquels s'ajoutaient 4 millions de livres — ont constitué une réserve qui grâce à l'habile manœuvre de la Banque de France a permis d'arrêter l'offensive contre le franc et d'arrêter la crise des changes. Lors de la chute du premier Cabinet Poincaré cette réserve avait été intégralement reconstituée et présentait un bénéfice d'une certaine importance. En arrivant au pouvoir, le Gouvernement de M. Herriot l'a trouvée intacte et il a jugé que l'opération présentait un tel intérêt qu'avec raison, il a voulu remplacer par un emprunt à long terme les crédits à court terme que nous avait accordés la Maison Morgan.

Cet emprunt, bien entendu, ne pourra jouer un rôle régulateur sur les changes qu'à la condition formelle que les dollars prêtés par l'Amérique restent toujours disponibles pour le cas éventuel d'une nouvelle attaque sur le franc.

Quant à l'emprunt français dont l'émission vient de se

terminer, son objet a été défini de la manière suivante par l'honorable M. Clémentel à l'Assemblée des présidents de Chambre de Commerce.

Cet emprunt, a-t-il dit, est destiné :

« à soulager la Trésorerie en apurant l'arriéré laissé par les exercices précédents;

« à poursuivre le remboursement méthodique des avances de la Banque de France;

« à fournir à l'État le fond de roulement qui lui est nécessaire comme à toute entreprise. »

Cet emprunt, comme on le voit, est destiné à de multiples objets!

Que la Trésorerie de l'État manque d'élasticité, tous les ministres des Finances qui se sont succédé depuis bien des années en ont souffert et ont dû s'ingénier pour faire face aux charges écrasantes de l'État avec les ressources souvent insuffisantes dont ils disposaient. Il en était déjà ainsi à la veille de la guerre! On n'a point oublié au milieu de quels incidents politiques il avait fallu le 16 juin 1914 procéder à une émission de 805 millions de rente pour consolider une partie de la dette flottante et combler des déficits budgétaires.

L'emprunt actuel est émis conformément à la loi du 22 mars 1924 pour faire face aux besoins de la Trésorerie.

Celle-ci se trouve en effet grevée de certaines dépenses qui ne rentrent pas dans le cadre normal des budgets.

C'est ainsi qu'aucun crédit budgétaire n'est prévu pour l'amortissement de la dette de l'État envers la Banque de France, pas plus que pour certains remboursements de crédits ouverts à l'étranger.

De même en juin dernier le ministre des Finances a accordé au Crédit National un crédit supplémentaire de 724 millions, en sus du produit de l'émission du mois de janvier. Cette dépense a dû être supportée par la Trésorerie.

D'autre part, la loi du 22 mars 1924 obligeait le gouvernement à réaliser un milliard d'économies sur la dotation des services publics : cette économie n'a pas été réalisée. — Cette même loi instituait une Caisse des pensions militaires devant, par le jeu des annuités constantes, entraîner une économie annuelle de 6 à 700 millions pour le budget :

cette caisse ne fonctionne pas encore. — Enfin la loi de 1924 imputait sur fonds d'emprunt, au même titre que les dommages de guerre, les 1 200 millions de dépenses non permanentes du budget des dépenses non recouvrables : la Trésorerie a donc dû en faire les frais.

Ces diverses dépenses constituent la justification de l'emprunt actuel sans qu'il soit besoin d'y mêler des considérations politiques et de chercher, une fois de plus, à en rejeter la responsabilité sur le gouvernement précédent. Bien loin de contester la nécessité de cet emprunt on peut penser qu'il a été conçu d'une façon trop étroite. Au lieu d'être envisagé comme une simple opération de Trésorerie, il aurait dû constituer une opération de grande envergure destinée à permettre la consolidation d'une quantité importante des valeurs du Trésor qui viendront à échéance en 1924.

CONCLUSION

Tout l'ensemble des faits que je viens de rappeler permettent aisément d'établir une comparaison entre la situation financière que la Chambre du Bloc national a trouvée en 1919 et celle qu'elle a laissée en 1924.

En 1919 nous étions en pleine inflation : en un an l'État avait emprunté plus de 8 milliards à la Banque de France. En 1924, non seulement l'inflation était arrêtée, mais l'État avait remboursé 3 800 millions à la Banque.

En 1919, les recettes de l'État s'élevaient à 11 milliards; en 1924, elles dépasseront sans doute 28 milliards; en 1919, le déficit de Trésorerie ressortissait à plus de 42 milliards; en 1924, l'équilibre du budget est réalisé; en 1919, le déficit de la balance commerciale s'élevait à 23 milliards; en 1924, au mois d'octobre, le solde de nos exportations était créditeur de plus d'un milliard.

Sans avoir reçu le moindre paiement de l'Allemagne, la France, grâce à son énergie, à la puissance de son épargne a pu trouver les milliards nécessaires pour faire face à ses dépenses de réparations; aujourd'hui les Régions libérées se trouvent aux trois quarts reconstituées et ont repris leur place dans la vie économique du pays.

Voilà le bilan de la Chambre du Bloc national; elle n'a point à en rougir, bien au contraire.

Sans doute, la majorité et les Gouvernements qui la représentaient, ont commis des fautes, des erreurs. Qui songerait à le nier? Mais dans l'ensemble, quand le recul de l'histoire permettra de juger son œuvre avec sérénité, on reconnaîtra que cette majorité en toutes circonstances a fait preuve d'un patriotisme ardent, d'un dévouement absolu au bien public. Elle n'a jamais cessé de faire passer l'intérêt supérieur du pays, avant son intérêt personnel. Combien d'assemblées à la veille d'une consultation électorale auraient eu le courage de voter les 6 milliards d'impôts nécessaires pour conjurer la crise des changes!

Si elle était sincère, la majorité actuelle devrait reconnaître qu'elle gouverne grâce à ces mesures qu'elle a si ardemment combattues et qu'elle ne peut songer à supprimer. Elle vit du double décime, de l'impôt sur le chiffre d'affaires; elle bénéficie des plus-values dues aux lois fiscales de 1924.

Ces lois ont valu au Bloc national une impopularité immérité : elles ont sauvé le pays.

Évidemment, l'œuvre poursuivie depuis 1919 est bien loin d'être terminée : elle est encore bien imparfaite.

Il faut simplifier, coordonner notre système d'impôts, maintenir à tout prix cet équilibre budgétaire réalisé avec tant d'efforts.

Il faut réaliser la consolidation progressive de cette Dette flottante qui pèse si lourdement sur la Trésorerie, entreprendre l'amortissement de notre Dette publique.

Il faut non seulement poursuivre l'exécution du plan Dawes, mais encore liquider la question irritante des Dettes interalliées que le Cabinet actuel a eu tort de séparer de la question des Réparations.

Tout cela, c'est l'œuvre des années qui viennent. Quand on considère l'avenir, quand on réfléchit à la gravité et l'importance des problèmes qui restent à résoudre, il est bien évident que l'ère des difficultés est loin d'être close, que pendant longtemps encore, la France devra peiner et lutter pour retrouver cet équilibre financier que la guerre a rompu.

Tout de même, après les efforts réalisés depuis quatre ans,

après les résultats obtenus, j'ai bien le droit de dire qu'aujourd'hui l'étape la plus dure est faite. Si la Chambre actuelle poursuivait le redressement de nos finances avec la même énergie, la même abnégation que la Chambre précédente, on pourrait être certain que, dans un avenir prochain, la France serait tirée d'affaire.

Tâchons donc de nous élever au-dessus de nos passions politiques, de nous détacher de nos querelles électorales.

Pourquoi nous jeter la pierre entre Français, pourquoi nous opposer les uns aux autres? Est-ce que la cause fondamentale de toutes nos difficultés présentes n'est pas l'inexécution par l'Allemagne du Traité de Versailles? n'est-ce pas sa mauvaise volonté persistante à tenir ses engagements?

C'est contre cette mauvaise volonté qu'ont lutté tous les Gouvernements qui se sont succédé depuis 1919, chacun avec son tempérament, avec ses méthodes. C'est contre elle sans doute que pendant bien des années encore lutteront les Gouvernements de demain.

Pour avoir la certitude de triompher des difficultés actuelles, il faudrait que les Français aient l'énergie de rester unis, de résister aux passions démagogiques... La Chambre actuellle saura-t-elle le comprendre?

CH. DE LASTEYRIE

SOUVENIRS

DE

MON AMBASSADE A VIENNE[1]

LA QUESTION ÉGYPTIENNE. — LE TRAITÉ DE LONDRES DU 15 JUILLET 1840. — THIERS ET LA GUERRE

Le traité de Kutaya (1833) signé entre Méhémet Ali et la Turquie (voir la *Revue de Paris* du 1er septembre) était bien loin d'avoir mis fin à l'animosité qui régnait entre la Porte et le vice-roi d'Égypte. En 1839 le sultan Mahmoud rétracta les concessions qu'il avait faites à Kutaya et prit les armes. Ibrahim, fils de Méhémet Ali, vainquit les Turcs à Nezib le 24 juin de la même année. Les puissances européennes, effrayées, résolurent d'intervenir pour arrêter la marche des Égyptiens. La France, favorable à ces derniers, refusa de s'associer à des mesures contre Méhémet Ali : il en résulta une vive tension dans les rapports franco-anglais qui depuis quelques années étaient très cordiaux. Du coup la France se trouva isolée en Europe. Le comte de Sainte-Aulaire était très opposé à la politique pro-égyptienne du gouvernement de Louis-Philippe, politique qui plaçait l'ambassadeur de France à Vienne dans une situation particulièrement délicate. Aussi demanda-t-il son rappel et rentra-t-il en France en mars 1840, quelques jours après la chute du cabinet du maréchal Soult.

De toutes les crises ministérielles qui, pendant les dix-huit années du gouvernement de Juillet, ont si souvent ébranlé l'autorité royale, aucune n'a été si déraisonnable et plus

1. Voir les numéros de la *Revue de Paris* des 15 avril, 15 mai, 1er septembre et 15 octobre 1924. Ces deux dernières livraisons contiennent le début des Souvenirs du comte de Sainte-Aulaire sur son ambassade à Vienne. Nous devons la communication de ces mémoires à l'obligeance de M. le vicomte d'Harcourt, petit-fils de Sainte-Aulaire.

inattendue que celle qui, le 1er mars 1840, porta M. Thiers à la présidence du Conseil. La session s'était ouverte le 24 décembre (1839) sous d'heureux auspices pour le ministère; des adresses approbatives de sa politique avaient été votées à une grande majorité et aucune question politique ne semblait annoncer des discussions orageuses, quand une loi fut proposée aux chambres pour constituer un revenu au duc de Nemours qui venait d'épouser la princesse de Cobourg, jeune et belle personne dont la dot n'excédait pas celle d'une héritière de bonne maison. Pour mettre les nouveaux époux en état de soutenir leur rang, on demandait pour eux une rente annuelle de cinq cent mille francs. Le chiffre n'avait rien d'excessif et la commission nommée pour l'examen du projet conclut à l'adoption. Sur un pareil sujet, la convenance ne permettait pas de longs discours; l'opposition parut le sentir et proposa d'aller aux voix immédiatement sans entendre les orateurs pour et contre. Les ministres sans méfiance s'abstinrent de prendre la parole. On vota au scrutin secret et le projet fut rejeté par une majorité de vingt voix (226 contre 200).

Depuis 1830 aucun ministère n'avait éprouvé un pareil échec et le ridicule de la forme ajoutait à ce qu'il y avait de grave dans le fond. « Ceci est une révolution de sérail, disait M. de Villemain en sortant de la séance, nous avons été étranglés par des muets entre deux portes. » Le maréchal Soult et tous ses collègues donnèrent immédiatement leur démission et furent remplacés par des membres du tiers parti.

Je reçus cette nouvelle à Vienne au moment de me mettre en route pour rentrer en France, et elle ajouta à mon empressement de quitter mon poste. Non que je portasse une inimitié personnelle à M. Thiers. J'avais déjà servi sous sa direction et, pendant son ministère de 1836, nous avions fait ensemble fort bon ménage. Mais en 1838, pour le besoin de sa lutte contre M. Molé, il avait soutenu de mauvaises doctrines et fait alliance avec des hommes dangereux. Sa conduite avait été jugée à Vienne avec une grande sévérité et mon rôle n'était pas de le défendre. Ministre du roi en 1840, il avait droit à mon respect, et si, nous retrouvant face à face, le prince de Metternich et moi, nous avions brusquement changé

de langage, nous n'aurions pu nous regarder sans rire.

Dans l'intérêt même de M. Thiers, ma présence à Vienne en ce moment n'était donc pas désirable. Cependant quitter mon poste sans attendre son autorisation, c'était un procédé dont il avait droit d'être blessé. Cette crainte ne me retint pas. J'étais las de vivre à trois cents lieues de mon pays et j'aurais volontiers quitté les affaires. M. Thiers parut attacher du prix à me retenir. A mon arrivée à Paris, il me reçut aussi amicalement que jamais, entendit à demi-mot pourquoi je ne m'étais pas soucié d'essuyer à Vienne les plâtres de son nouveau ministère et me promit de me laisser en France libre de vaquer à mes intérêts privés aussi longtemps que les besoins du service ne réclameraient pas mon retour à mon poste. Nous ne parlâmes pas à fond de l'Orient; il était décidé à suivre la politique de son prédécesseur, et au fait il lui était à peu près impossible de sortir de la malheureuse voie dans laquelle il se trouvait engagé. L'opinion *égyptienne* à Paris avait acquis une force très supérieure à tout ce que j'aurais pu imaginer, et un ministère qui se fût montré hostile ou seulement indifférent aux intérêts de Méhémet Aly eût été accusé de forfaiture. La sagesse même du roi, qui lui a fait si rarement défaut, ne le préservait pas cette fois de l'illusion générale. Jamais cependant Louis-Philippe n'a pensé à défendre Méhémet Aly par les armes, mais il croyait que les puissances n'oseraient l'attaquer sans son concours et que sa neutralité maintiendrait la paix générale.

Cette politique avait des dangers qui n'échappaient pas à la perspicacité de tous les membres du nouveau cabinet. M. de Rémusat, ministre de l'intérieur, me dit alors : « Le roi, sans s'en douter, va se brouiller avec toute l'Europe; il proteste de très bonne foi qu'il ne veut pas la guerre et il joue un jeu à la rendre inévitable. » M. de Rémusat était doué d'une rare intelligence; mais il ne cherchait dans la politique que l'amusement de son esprit; et ses jugements, quoique toujours exempts de passion et d'intérêt personnel, obtenaient en général peu d'autorité parce qu'ils ne paraissaient pas dictés par des convictions sérieuses.

N'ayant plus de rôle officiel à jouer dans les affaires, je n'avais nulle envie de m'en mêler en amateur. Je demandai

au roi la permission de lui faire rarement ma cour; j'allai plus rarement encore chez les ministres et pendant trois mois je vécus doucement à Étiolles, m'occupant de tout autre chose que de diplomatie. Un matin que j'étais venu à Paris passer quelques heures, je rencontrai dans la rue M. Decaze qui sortait du ministère des affaires étrangères. Il m'avertit qu'un courrier de Londres venait d'y apporter des nouvelles très importantes et m'engagea à aller m'en informer. Je n'avais garde de courir ainsi au-devant du danger, je retournai précipitamment dans ma solitude où je craignais bien qu'on ne me laissât pas longtemps tranquille. En effet, peu d'heures après mon retour, une estafette m'apporta un billet de M. Thiers qui m'engageait à venir le joindre à Auteuil où il m'attendait soit de jour, soit de nuit. J'arrivai à onze heures devant la grille de sa maison, tous mes efforts pour la faire ouvrir furent inutiles. Le portier s'y refusa obstinément. « Le ministre était rentré dans son cabinet et ne recevait plus personne. » Je revins le lendemain de bonne heure. « Le ministre n'était pas levé. » Il me fallut l'attendre quatre ou cinq heures. J'en aurais pris de l'humeur si je n'avais su qu'aucun de ses collaborateurs n'obtenait d'autres conditions.

Quand enfin nous nous trouvâmes en tête à tête, M. Thiers me confia « qu'à l'insu de l'ambassadeur de France, un traité venait d'être signé à Londres entre le représentant de la Porte ottomane et ceux d'Autriche, de Prusse, de Russie et d'Angleterre. De certaines conditions allaient être offertes à Méhémet Aly sous la garantie des puissances. On lui accordait dix jours pour délibérer. Après ce délai, d'autres conditions plus dures lui seraient faites, et, s'il persistait dans sa résistance, on l'exécuterait sans quartier. » Lord Palmerston avait donné ces notions sommaires à M. Guizot (17 juillet) sans lui communiquer le texte du traité signé l'avant-veille. « Si la France voulait s'y associer, ce serait un grand sujet de satisfaction pour les parties contractantes; si elle préférait rester étrangère à l'action commune, on n'en compterait pas moins sur son bienveillant concours pour faire comprendre à Méhémet Aly la nécessité de se soumettre à la première injonction qu'il allait recevoir. » M. Guizot s'était borné à répondre qu'il rendrait compte à son gouvernement de cette communication.

Le traité du 15 juillet 1840 a fait une révolution dans la diplomatie européenne et exposé la paix générale au plus grand danger qu'elle ait couru depuis 1815. La France, séparée de ses alliés, s'est crue offensée dans son honneur, menacée dans sa sûreté. Au fond ni ses alarmes ni ses griefs n'étaient fondés. Le quadruple traité la laissait dans la position qu'elle avait choisie, et puisqu'elle avait itérativement déclaré qu'elle ne s'associerait jamais à des mesures coercitives contre Méhémet Aly, il n'y avait pas à s'étonner beaucoup qu'on les exécutât sans son concours. Les accusations de déloyauté, de perfidie, prodiguées à l'Angleterre à cette occasion sont donc des déclamations vaines; mais en réduisant les choses à leur juste valeur, il reste un mauvais procédé de lord Palmerston pour le gouvernement du roi, procédé parfaitement inutile au but qu'il voulait atteindre et qui pour cela même dut nous blesser plus profondément. Si le texte même du traité que l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse allaient souscrire avait été communiqué d'avance à M. Guizot en lui laissant un temps raisonnable pour demander et recevoir les instructions définitives de son gouvernement, quoi qu'il fût arrivé ensuite, la France eût été sans prétexte, ou au moins sans motifs plausibles de se plaindre, mais les choses ne se passèrent pas ainsi. Lord Palmerston, piqué au jeu par plusieurs échecs qu'il avait reçus dans le cours de la négociation, voulait prendre sa revanche et il compliqua à plaisir l'impression pénible que nous devions recevoir de la rancune que laisse toujours une mystification.

Un homme d'un caractère plus endurant que M. Thiers eût difficilement conservé son sang-froid à une telle épreuve. Aussi était-il très irrité en me racontant ces détails, et quand il m'annonça ensuite que l'intention du roi était de me renvoyer immédiatement à mon poste, je craignis que les instructions qui me seraient données ne s'éloignassent trop de mes opinions personnelles pour qu'il me fût possible de satisfaire le ministre sous la direction duquel j'étais placé. Je dis donc sans ménagement à M. Thiers : « Vous connaissez ma politique, ma correspondance avec votre prédécesseur vous a appris que l'année dernière je n'étais pas *Égyptien*. Je n'ai changé depuis ni d'opinion ni de sentiment, et peut-être un

autre collaborateur vous conviendrait-il mieux que moi pour la mission que vous me proposez. » « J'approuve votre scrupule, me répondit M. Thiers, il ne faut marcher que dans la ligne de ses opinions. Aussi ne vous demanderai-je pas de retourner à Vienne s'il existe entre nous un dissentiment sérieux sur la conduite à tenir dans la situation qui nous est faite. Pour nous édifier tous les deux, de longues explications ne seront pas nécessaires Je vais vous adresser deux questions auxquelles je vous prie de répondre par *oui* ou par *non*. Ces deux monosyllabes vaudront comme acceptation ou comme refus de la mission que je vous offre, et dans un cas comme dans l'autre, nous resterons également bons amis. »

J'acceptai les conditions du marché et M. Thiers me dit alors : « Pensez-vous que nous puissions avec honneur et sûreté laisser les flottes et les armées russes occuper le Bosphore et Constantinople? » Je répondis *non* sans hésiter. M. Thiers me dit encore : « L'Angleterre et la Russie sont d'accord pour tenter une entreprise dont le résultat à peu près inévitable doit être la chute et le démembrement de l'empire ottoman; sans doute elles ont prévu le cas et se sont aussi mises d'accord pour le partage des débris; pensez-vous que la France doive rester spectatrice bénévole de cette curée ou qu'elle doive intervenir au hasard d'une guerre générale? »

Je répondis que la guerre pour un tel motif me paraîtrait légitime et conforme aux principes d'une sage politique. « Eh bien! reprit M. Thiers, partez pour Vienne sans scrupule, je ne vous demanderai rien qui puisse vous troubler, je ne veux faire ni plus ni moins que ce que vous-même jugez nécessaire. »

Me parlant alors sans contrainte, M. Thiers me développa sa pensée sur la conduite que devait tenir le gouvernement du roi. Il ne se dissimulait pas qu'engager la France dans une lutte où elle serait seule contre toute l'Europe, c'était encourir une terrible responsabilité. Un sentiment de vanité blessée, une infatuation systématique en faveur de Méhémet Aly ne justifieraient pas le ministre coupable d'une telle audace. Aussi s'abstenait-il encore de prendre une résolution extrême. Il ne ferait au début que le strict nécessaire et resterait bien

en deçà de ce que réclamerait le sentiment national quand le traité de Londres serait connu en France. Il ne convoquerait pas les Chambres de peur d'être entraîné par elles. Sans leur concours, il ne pouvait faire des levées d'hommes extraordinaires; il se bornerait à rappeler sous les drapeaux les conscrits laissés dans leurs foyers et porterait ainsi l'armée au grand pied de paix. Financièrement la législation lui laissait plus de latitude. Des ordonnances royales pouvaient légalement ouvrir des crédits extraordinaires, et il ne craindrait pas d'engager sa responsabilité en usant largement de cette ressource. Il allait dépenser beaucoup d'argent pour remonter notre cavalerie, remplir nos magasins et nos arsenaux, réparer les fortifications de nos places frontières; il allait même faire commencer les fortifications de Paris afin d'avertir l'Europe qu'il s'agissait d'une lutte sérieuse et qu'il en pousserait les chances jusqu'au bout.

En écoutant M. Thiers remuer ainsi des millions par centaines et former complaisamment des armées de cinq à six cent mille hommes, je me rappelais qu'il m'avait dit un jour : « Il faut donner à la France le goût de la guerre et de la dépense. » J'appartenais à une autre école : c'était le goût de la liberté politique que mes amis et moi prétendions inspirer à la France. Hélas! nous n'avons guère le droit de nous moquer des plans de campagne manqués de M. Thiers!...

Ces préparatifs militaires ne devaient cependant pas coûter seulement beaucoup d'argent, ils exigeaient aussi un temps considérable, et pour exécuter le traité qu'elles venaient de signer, sans doute les quatre puissances n'attendraient pas que nous fussions en mesure de nous y opposer. A cette observation que je fis à M. Thiers, il me répondit « que dans aucun cas il ne serait question pour nous d'agir immédiatement; quoi qu'il arrivât en Orient, la France n'y tirerait pas un coup de canon. Méhémet Aly était bastant pour se défendre. Avec une bonne armée de quatre vingt mille hommes, il ne craignait personne en Syrie. Si l'escadre anglaise y débarquait des troupes autrichiennes, elles seraient jetées à la mer; si un corps d'armée russe s'avançait par l'Arménie, il serait pris à revers par les populations du Caucase et arriverait épuisé devant l'armée

égyptienne dix fois plus nombreuse que lui. Rien de tout cela n'était sérieux. Le grand jeu commencerait seulement quand Ibrahim, ayant passé le Taurus, s'avancerait dans l'Asie mineure. En approchant du Bosphore, il pouvait rencontrer des armées européennes qui rendraient la partie plus égale, mais alors aussi les armées françaises paraîtraient sur le Rhin et en Italie. C'était là qu'était marquée leur place de combat; c'était là qu'elles défendraient l'Égypte et la Syrie, et ce secours ne serait pas moins efficace pour Méhémet Aly que des flottes et des armées envoyées à son aide sur les côtes de la Méditerranée. L'Autriche et la Prusse, placées alors en première ligne dans une lutte où elles s'engageaient sans intérêts et sans passions, paieraient cher leur complaisance pour l'Angleterre et la Russie, et elles apprendraient qu'il y avait bien aussi quelque danger à braver le ressentiment de la France. »

Dans tous ses calculs, M. Thiers partait de ces données que la domination égyptienne était solidement établie en Syrie et que l'armée d'Ibrahim pouvait faire face à une armée européenne. Il se trompait sur ces deux points, mais il faut reconnaître que son erreur s'appuyait sur de fortes vraisemblances et qu'elle était partagée par des hommes d'une grande autorité. Il y avait bien eu en Syrie quelques tentatives de révolte encouragées par les agents anglais et magnifiées dans leurs rapports, mais l'administration d'Ibrahim était active, intelligente, et, par des châtiments sévères, il avait jusqu'alors retenu les mécontents. Quant à la valeur de son armée, le maréchal duc de Raguse, qui l'avait vue manœuvrer et avait bien étudié son organisation, m'avait dit vingt fois à Vienne qu'elle ne craindrait pas une armée russe; et vingt fois aussi en ma présence le comte de Fiquelmont avait traité de pure folie l'idée anglaise de faire transporter un corps autrichien en Syrie. En général, partout ailleurs qu'en Angleterre, on croyait que, pour chasser Ibrahim de la Syrie, il faudrait l'attaquer régulièrement et le battre plusieurs fois dans des batailles qui seraient chaudement disputées.

La politique de M. Thiers avait donc au moins la valeur d'une opinion probable. Il la développait avec l'admirable

lucidité qui est le caractère de son talent et avec une conviction puissamment persuasive. J'avais cependant de la peine à croire que le roi fût bien résolu à prendre une attitude hostile contre toute l'Europe et à y persévérer jusqu au bout. Je demandai à M. Thiers s'il était bien convaincu que le concours de Sa Majesté ne lui manquerait pas au besoin. Il me répondit que pour le moment le roi ne se montrait pas moins animé que lui-même, et que, s'il était pris de quelque défaillance pendant l'action, il serait soutenu, entraîné même par le flot de l'opinion qu'aucune digue ne pourrait contenir. Je reçus cette assurance *ad referendum*, je me promettais de la vérifier par moi-même, et, bien que disposé à prêter au ministère l'assistance d'une fidèle collaboration, c'était toujours la pensée royale que je voulais prendre pour boussole et pour règle de conduite.

Mon entretien avec M. Thiers avait duré la journée presque entière. Je vis le roi le lendemain et le trouvai en effet très blessé du procédé des puissances à son égard; il ne s'étonnait pas que la Russie eût suivi sa politique haineuse et consenti à tous les sacrifices pour former une coalition contre la France. Il s'expliquait aussi que l'Angleterre eût voulu à tout prix la ruine de la puissance égyptienne sans se préoccuper beaucoup des chances d'une guerre européenne, mais il n'avait jamais prévu que les cabinets de Berlin et de Vienne, si sages, si prudents d'ordinaire, s'associeraient à une manœuvre pleine de périls pour eux sans compensation. Il voulait croire encore que MM. de Neumann et de Bulow avaient dépassé leurs instructions et que le traité signé par eux ne serait pas ratifié par leurs cours. Les arguments que m'avait fournis M. Thiers pour effrayer M. de Metternich me furent du reste répétés par le roi. « Je ne devais rien négliger pour faire comprendre au chancelier d'Autriche qu'une attaque contre Méhémet Aly amènerait la ruine de l'empire ottoman, que la ruine de l'empire ottoman amènerait entre les grandes puissances des complications d'où sortirait la guerre générale... Les armements de la France étaient une conséquence de la position qu'on lui avait faite et un indice des résolutions énergiques de son gouvernement. » D'après ce langage, j'aurais emporté l'idée que le roi et

M. Thiers étaient parfaitement d'accord, si, au moment de nous séparer, Sa Majesté n'eût ajouté : « Vous voilà bien endoctriné, mon cher ambassadeur, votre thème officiel est excellent. Pour votre gouverne particulière, il faut cependant que vous sachiez que je ne me laisserai pas entraîner trop loin par mon petit ministre. Au fond il veut la guerre, et moi je ne la veux pas; et quand il ne me laissera plus d'autres ressources, je le briserai plutôt que de rompre avec toute l'Europe. Je l'ai dit hier au comte Apponyi et l'ai chargé d'en donner l'assurance au prince de Metternich. »

Je me permis de représenter à Sa Majesté que je ferais bien inutilement des efforts pour effrayer le prince de Metternich sur la possibilité d'une guerre, puisque lui-même avait pris le soin de le rassurer; mon observation ne comportait pas de réplique et Louis-Philippe ne se dissimulait pas sans doute que de telles confidences faites par lui à un cabinet étranger n'étaient pas moins contraires aux intérêts de sa politique que nuisibles à sa considération personnelle, mais il subissait la loi fatale du gouvernement représentatif. M. Thiers m'avait dit la veille : « Le roi ne veut pas la guerre, mais je saurai bien l'y contraindre. » Le roi, de son côté, en droit de légitime défense me disait, et, ce qui paraîtra moins justifiable, il le disait aux diplomates étrangers : « J'ai un ministre qui veut m'entraîner à faire la guerre, mais soyez tranquilles, je le briserai plutôt que d'y consentir. »

Le comte de Sainte-Aulaire regagna donc Vienne où il reprit les négociations relatives à la question d'Égypte. Elles ne furent pas de longue durée. Un petit corps turc soutenu par un millier de soldats autrichiens et anglais eut rapidement raison du fils de Méhémet, Ibrahim, qui commandait les troupes égyptiennes en Syrie. Il apparut ainsi qu'on s'était grandement illusionné sur la puissance de Méhémet Ali. On ne pouvait plus songer à revendiquer pour le vice-roi d'Égypte cette Syrie qu'il avait été incapable de défendre. Thiers donna sa démission et fut remplacé par Guizot. Méhémet Ali dut tout au moins à l'appui moral de la France de conserver le gouvernement de l'Égypte à titre héréditaire.

L'EMPEREUR FERDINAND. — LA COUR DE VIENNE. PRINCES, AMBASSADEURS, MINISTRES PLÉNIPOTENTIAIRES

Pendant les années 1839 et 1840, des événements considérables et auxquels la diplomatie française ne pouvait rester indifférente, sont survenus en Suisse, en Espagne et dans d'autres parties de l'Europe. Je ne les ai pas mentionnés dans les précédents chapitres pour ne pas interrompre le récit de la grande affaire d'Orient.

Mais si les infirmités dont je sens les approches me laissent encore deux ou trois années de répit, je continuerai ces mémoires jusqu'à la fin de mes ambassades, et à Londres je solderai mes comptes de Vienne. J'aurai longuement alors à m'occuper de l'Espagne, où devait se vérifier la prophétie du prince de Metternich qui m'avait annoncé quinze ans à l'avance que nous nous brouillerions avec l'Angleterre sur ce terrain. Avant d'entrer dans ce récit et de quitter définitivement l'Allemagne, je veux dire un dernier adieu à la cour de Vienne et ajouter quelques détails aux notions très incomplètes que j'ai données sur l'administration et le gouvernement intérieur de l'empire d'Autriche[1].

Depuis la mort de l'empereur François aucun changement notable n'était survenu dans l'état de la famille impériale; la santé de l'empereur Ferdinand s'était améliorée sans profit pour ses facultés intellectuelles. C'était toujours le même homme, qui, recevant M. Sullivan, ministre de Belgique, ne lui parla que de la cour de la Haye et le chargea d'assurer le roi Léopold[2] de la part très sincère qu'il avait prise à la maladie du prince d'Orange. Dans les audiences particulières qu'il m'accordait, il avait grand soin de se décorer de l'ordre du Saint-Esprit, et il fut toujours impossible de lui faire comprendre pourquoi je ne pouvais être très sensible à cette attention[3]. Il me traitait du reste avec une

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1924.

2. Léopold Ier, roi des Belges depuis 1831 (la Belgique s'étant alors séparée de la Hollande), ne pouvait avoir que des rapports peu amicaux avec le gouvernement de la Haye. Le prince d'Orange était l'héritier présomptif de la couronne de Hollande.

3. Louis-Philippe avait supprimé l'ordre du Saint-Esprit.

grande bonté et ne manquait jamais de m'assurer de son profond respect pour le roi Louis-Philippe son oncle.

Les infirmités morales et physiques de ce pauvre prince n'altéraient cependant pas en lui un grand fond de bonté naturelle. Il en avait donné des marques touchantes quand en 1831, à Bade, un fanatique attenta à ses jours. Atteint par un coup de feu tiré à bout portant, il ne parut ému que du danger de son assassin. Il le prit dans ses bras et le protégea contre le peuple qui voulait le mettre en pièces. Plus tard il ne souffrit pas qu'on fît son procès; dans la maison de santé où ce misérable fut enfermé, il pourvut même abondamment à ses besoins et assura une pension à sa famille.

La jeune et belle impératrice Marie-Anne Caroline, née princesse de Savoie, n'avait pas moins de vertus chrétiennes que son époux, et peut-être les qualités de son esprit répondaient-elles à la dignité de ses manières et à la grâce de sa physionomie. Madame de Sainte-Aulaire, à qui elle accordait volontiers de longues audiences, lui trouvait une conversation facile et agréable. Il ne m'a pas été donné d'en juger; jamais elle ne m'a adressé que des paroles indifférentes et je n'ai pu l'admirer que dans les cérémonies religieuses auxquelles elle prenait part avec une piété édifiante et une majesté de maintien incomparable. Elle désirait fort avoir des enfants. On assure que la chose était impossible et qu'elle ne s'en était pas aperçue. C'était du reste dans un intérêt tout domestique et non pour donner des héritiers au trône que l'impératrice désirait devenir mère. Un jour qu'elle se faisait l'illusion d'une grossesse : « Je serais fâchée d'avoir un garçon, disait-elle, cela ferait de la peine à Sophie à cause de ses fils, mais si Dieu accordait une fille à mes prières, j'en serais bien heureuse. »

L'archiduchesse Sophie était moins que sa belle-sœur dégagée des vanités de ce monde. Il ne semblerait pas non plus qu'elle fût aussi indifférente au plaisir d'être admirée. Je n'ai du reste aucune raison de croire que sa vertu ait jamais souffert la moindre atteinte. On disait à Vienne lors de mon arrivée qu'elle avait vivement aimé le duc de Reichstadt, mais ce jeune prince est mort à vingt ans; elle en avait alors vingt-cinq et ce n'est pas dans de telles propor-

tions d'âge que les amitiés de famille deviennent dangereuses. L'archiduchesse parlait d'ailleurs très librement de ses relations avec son neveu. La première fois que je la vis, ce fut tout le sujet de notre entretien. Elle fondait en larmes sans embarras en me parlant des qualités du jeune prince et en me racontant ses derniers moments. Elle lui avait amené le prêtre qui l'administra; ce fut elle aussi qui reçut le dépôt de ses papiers les plus intimes. Elle en fit le triage avec soin et, en renvoyant à la comtesse Karolyi (née Kaunitz) quelques billets qui annonçaient un commencement de coquetterie, elle lui écrivit : « Si le pauvre enfant avait vécu, il eût été perfide et bien dangereux pour les femmes. »

Pendant mon ambassade je n'ai connu à l'archiduchesse Sophie que des passions politiques. Je n'avais à m'occuper que de celles-là et on a vu qu'elles nous étaient fort contraires. Elle et l'archiduc Louis[1] avaient seuls une volonté dans la famille impériale. Lequel des deux commandait à l'autre? Je ne l'ai jamais su positivement, mais à les voir tous les deux, l'un si flegmatique et si endormi, l'autre toujours agitée et violente, il ne paraît guère probable que l'initiative des résolutions énergiques appartînt à l'archiduc.

Dans les questions d'administration et de gouvernement, l'archiduchesse n'avait pas d'avis et je crois que l'archiduc Louis n'en avait guère. Il présidait la conférence où siégeaient le prince de Metternich et le comte de Kollowrath. Quand ces ministres n'étaient pas d'accord, il intervenait comme conciliateur, mais ne se hasardait pas à les contredire quand ils étaient du même avis. Il en était ainsi le plus souvent bien que leur bonne intelligence ne tînt ni à la sympathie de leurs caractères ni à la conformité de leurs principes. Le prince de Metternich et le comte de Kollowrath étaient dissemblables de tous points. Je n'ai rien à ajouter sur le premier; je l'ai montré constamment en scène pendant huit ans sans vouloir déguiser le bon ni le mauvais du personnage. Si je suis parvenu à faire partager mon jugement aux lecteurs de ces mémoires, ils accorderont à l'homme qui pendant plus de quarante ans a dirigé la politique de l'empire

1. Oncle de l'empereur Ferdinand.

d'Autriche, beaucoup de sagesse et d'habileté, avec un grand fond de bonté personnelle altéré par les défauts qu'un long exercice du pouvoir fait d'ordinaire contracter aux hommes d'État.

J'ai peu connu personnellement le comte de Kollowrath : un esprit d'opposition au prince de Metternich entrait, je crois, pour beaucoup dans les éloges qu'on lui donnait à Vienne. On se plaisait à exalter la simplicité de ses manières, son aversion pour le faste, son parfait désintéressement. Il est certain qu'il ne touchait aucun traitement du trésor impérial; il ne consentait à rester ministre qu'à cette condition. M. de Metternich n'avait point mis ses services à ce prix et je ne suppose pas qu il ait jamais fait la guerre à ses frais. On vantait aussi le libéralisme du comte de Kollowrath, et même à Vienne, le libéralisme donnait un vernis de capacité. Cependant quand, en 1848, le chancelier d'État ayant dû se retirer devant l'esprit de révolte que nous avions inoculé à l'Europe, on appela son ancien rival au pouvoir comme le sauveur de l'empire, l'événement trompa l'attente générale. Le comte de Kollowrath ne satisfit personne. Après une épreuve de quelques semaines il abandonna la partie et dut reconnaître lui-même son insuffisance.

Rien de pareil à de tels événements n'était à prévoir quand je quittai Vienne en 1841; j'y laissais les choses et les personnes dans l'état où je les avais trouvées en y arrivant huit ans auparavant; sans autres mutations quant aux personnes que celles que la condition de l'humanité rend inévitables; il semblait même que le corps diplomatique participât au bénéfice de l'inamovibilité, droit commun du pays pour les agents du gouvernement. Le bailli de Tatitzcheff, lord Beauvale et le comte de Maltzahn continuaient à représenter la Russie, l'Angleterre et la Prusse[1]. J'ai peu parlé du comte de Maltzahn dont l'action politique se faisait rarement sentir; tout ce que j'en saurais dire, c'est qu'il avait un esprit net et positif, un caractère droit sans être ouvert, les formes sèches bien que polies. Ses instructions lui prescrivaient une grande déférence pour le prince de Metternich, et il y ajoutait de son chef un violent amour

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

pour la princesse; le malheureux en a perdu la tête et est mort fou. Lord Beauvale devint amoureux de sa fille pendant notre séjour à Kœnigswart, en 1840, mais il n'en mourut pas. Il l'épousa peu après notre retour à Vienne. Malgré la différence des âges, cette union a été heureuse. J'ai retrouvé à Londres Adine de Maltzahn, alors lady Beauvale, attachée à tous ses devoirs et chérie dans la famille de son mari qu'elle soignait admirablement.

Parmi les agents des cours secondaires, je citerai le ministre de Suède, espèce de Don Quichotte absolutiste quoique représentant de Bernadotte, frondeur et difficile à vivre pour tout le monde. Ses spirituelles boutades le faisaient craindre et ménager. On raconte qu'un jour, à Ischl, la duchesse de Berry, voulant le remercier de quelques bons procédés que Bernadotte avait eus pour elle et se trompant sur le sens des mots, lui dit « que, de tous les souverains de l'Europe, le seul qui lui eût montré des égards était un aventurier »; le comte de Lœwenhielm lui répondit avec une profonde révérence : « C'est sans doute en cette qualité, Madame, que le roi mon maître a éprouvé de la sympathie pour votre altesse royale. »

J'avais retrouvé à Vienne dans le corps diplomatique deux de mes anciennes connaissances que j'y laissai aussi à mon départ : le baron d'Uchtritz, ministre de Saxe, et le général Zettenborn. Le premier avait longtemps habité Paris. Je l'y voyais familièrement chez la princesse de Vaudremont et, par amitié pour moi, lorsque mon histoire de la Fronde parut en 1827, il la traduisit en allemand. Le général Zettenborn était Autrichien de naissance et s'était distingué comme général d'avant-garde dans les campagnes de 1814 et 1815. A la paix, il embrassa la carrière diplomatique et représentait depuis quinze ans le pays de Bade à la cour de Vienne. Doyen des ministres plénipotentiaires, fort dans la confiance du prince de Metternich, il était cependant mal placé dans la société parce qu'il avait épousé une femme divorcée qui n'était pas reçue à la cour.

En général les agents diplomatiques du second ordre et leurs femmes surtout étaient mécontents de leur position à Vienne; l'étiquette y était fort contraire à leur prétention

de n'être jamais séparés des ambassadeurs qu'ils regardent seulement comme *primi inter pares*. A Paris, la différence du caractère représentatif entre les agents diplomatiques des divers ordres est peu marquée. Elle ne l'est guère plus à Londres; et dans les cours du continent où il n'y a point d'ambassadeur elle est complètement ignorée. A Vienne au contraire, les règles de la matière sont strictement maintenues, et la tendance à les enfreindre est d'autant moindre que les nouveaux rois et grands ducs de l'Allemagne sont placés sur le même plan que bon nombre de seigneurs de la cour impériale. Dans un pays de tradition et de précédents comme l'Autriche, il est naturel que les successeurs des Charles-Quint et des Ferdinand voient encore dans les rois de Saxe et de Bavière des grands officiers du Saint-Empire. Aussi, tandis que dans toutes les réunions d'apparat les ambassadeurs marchaient immédiatement après les archiducs et les ambassadrices après les archiduchesses, les ministres plénipotentiaires et leurs familles restaient perdus dans la foule et quelquefois n'étaient pas même invités. De là une grande susceptibilité des ministres plénipotentiaires dans leurs rapports avec les ambassadeurs. N'ayant rien rencontré de pareil à Rome, j'arrivai à Vienne mal préparé et, faute de connaître le terrain, j'encourus une tracasserie désagréable dont le récit n'est pas déplacé dans des mémoires diplomatiques. Les gens du métier ne le trouveront peut-être pas sans intérêt.

Je devais suivant l'usage ouvrir ma maison par un dîner donné aux ministres de l'empereur, aux grands de sa cour et aux membres du corps diplomatique. Je ne voulais oublier personne, mais la place n'y pouvant suffire, je divisai mes convives en deux bandes et envoyai à la fois plus de cent invitations pour deux jours différents. Plusieurs femmes de ministres qui n'avaient été priées que pour le second jour se formalisèrent du retard. Leurs maris prirent fait et cause pour elles et furent au moment de me renvoyer leurs billets. Mon ami d'Uchtritz intervint alors en ma faveur, promit à ses collègues que je ferais mieux une autre fois et m'avertit que j'eusse à me donner garde de ne jamais séparer le corps diplomatique et de prier un ministre plénipotentiaire sans

sa femme à un dîner d'apparat, à moins toutefois que je n'eusse absolument que des hommes à ma table. Tout au plus me passerait-on la présence de madame de Sainte-Aulaire. Quant à mes trois filles, elles devraient dîner dans leur chambre. Je n'avais nulle envie de me rendre désagréable à dix ou douze familles qui allaient faire ma société habituelle. Je promis donc à M. d'Uchtritz de tenir compte de ses observations, mais j'eus le tort de ne pas en sentir toute l'importance.

Le 1er mai de l'année suivante (1834), au dîner que je devais donner pour la fête du roi, je crus pouvoir me permettre une exception en faveur de la princesse de Metternich. Quelques mois auparavant nous avions eu une tracasserie à l'occasion de propos offensants qu'elle avait tenus contre le roi. Pour sceller notre réconciliation, je lui proposai de venir boire à la santé de Sa Majesté. Son mari l'obligea à accepter et je m'applaudissais du succès de ma petite malice. Mais je devais être puni. L'avant-veille de la fête du roi, je reçus une note officielle signée par neuf ministres plénipotentiaires, qui, prenant l'affaire au plus grand sérieux, se plaignaient de mon procédé comme d'une offense grave et me signifiaient leur résolution de ne plus paraître chez moi à l'avenir dans des occasions semblables, si je persistais à méconnaître les droits de leurs femmes qu'ils établissaient sur des principes et des précédents, selon eux incontestables.

Tout abasourdi de cette attaque, je portai à l'ambassadeur d'Angleterre cette étrange pièce diplomatique; il en rit de bon cœur et remarqua qu'elle aurait dû être signée par les femmes de ces messieurs. Mais, quand j'essayai de lui persuader de venir à mon secours en raison de notre alliance, il me répondit que ce n'était pas le *casus fœderis* et que, n'ayant pas comme moi une ambassadrice pour tenir tête à dix ministresses, il me laissait m'en tirer comme je pourrais.

M. de Metternich prit la chose plus au sérieux. Il ne méconnut pas qu'il y allait du sien dans cette querelle. En s'attaquant à moi, c'était bien sur la princesse de Metternich qu'on avait voulu frapper. Très blessé au fond, il me con-

seilla cependant de laisser tomber la chose. Son avis était bon et j'eus tort de ne pas le suivre. Je répondis à la note des ministres et m'attirai une nouvelle lettre du général Zettenborn leur doyen. Cette fois je me le tins pour dit et ne prolongeai pas la controverse. Je me bornai à assurer le général Zettenborn que je n'avais eu l'intention ni d'offenser ses collègues ni de porter la moindre atteinte à leurs droits et privilèges. Heureux si j'en eusse été quitte à ce prix; mais l'affaire faillit devenir tragique. Mon ancien ami d'Uchtritz était le plus furieux de tous. Il prétendit que je lui avais manqué de foi; il m'envoya un cartel en bonne forme me proposant cependant d'en suspendre l'effet tant que je serais ambassadeur de France et lui ministre de Saxe à Vienne. Le pauvre homme mourut quelques années après sans avoir quitté son poste. Il ne m'avait pas gardé si longue rancune. Peu de jours après son étrange lettre, il en avait senti le ridicule et était venu me prier de n'y plus penser. C'était du reste un loyal et excellent homme qui, sous des formes épaisses, cachait de l'esprit et des connaissances.

La campagne de Messieurs les plénipotentiaires contre moi n'eut pas pour effet de relever leur position; l'étiquette de la cour impériale leur resta défavorable et la princesse de Metternich ne devint pas plus polie pour leurs femmes dans son salon. Le prince lui-même avait fort à faire pour régler d'autres questions de préséance dans lesquelles il était personnellement intéressé et qui soulevaient en droit et en fait des difficultés regardées à Vienne comme sérieuses.

Indépendamment de sa considération personnelle, la charge de chancelier de cour et d'État faisait du prince de Metternich le personnage principal de l'empire d'Autriche. Cependant cette charge ne donnait ni rang ni préséance à la cour. Le premier grand-maître de l'empereur, prince Colloredo, était seul exempt de la règle commune qui classait tous les princes en raison de l'ancienneté de leurs maisons combinée avec celle de leur titre de conseiller intime. Cet ordre était établi depuis plus d'un siècle et ne pouvait être légalement changé que par un décret de l'empereur. Or quarante maisons princières de l'Allemagne étaient plus anciennes que celle des Metternich et, parmi les conseillers

intimes absents ou présents à Vienne, dix avaient été promus avant le chancelier. Celui-ci n'avait pas la simplicité de manières qui distingue les hommes d'État anglais. Il n'aurait pas été volontiers s'asseoir au bas bout de la table dans un dîner d'apparat, comme je l'ai vu faire à Londres à sir Robert Peel; et eût-il été naturellement porté à tant d'humilité, sa femme eût travaillé à l'en corriger. Au fond l'un et l'autre aimaient à primer toujours et partout. M. de Caraman, qui pendant sa longue ambassade à Vienne rechercha tous les moyens de leur complaire, fut le premier à céder le pas au chancelier, autorisant sa courtoisie de l'exemple du comte Apponyi et des autres ambassadeurs qui, à Paris, témoignaient la même déférence à notre ministre des affaires étrangères.

Les ambassadeurs d'Angleterre et de Russie à Vienne cédèrent à l'influence du marquis de Caraman et, depuis lors, M. de Metternich passa avant eux dans les réunions diplomatiques. Cette innovation apportait un grand trouble dans les relations sociales de la haute aristocratie viennoise. Les ambassadeurs, maîtres de se départir de leurs privilèges personnels en faveur du chancelier de cour et d'État, ne pouvaient obliger les seigneurs allemands plus anciens princes et conseillers intimes à lui céder la préséance. Les ambassadeurs d'ailleurs ne devaient (aux termes d'un protocole signé à Paris en 1825) céder le pas qu'aux fils et frères de rois; ils se trouvaient ainsi dans un grand embarras quand ils rencontraient dans un même salon quelques princes souverains et le chancelier d'État. Celui-ci cédait le pas aux princes souverains, ce que les ambassadeurs ne voulaient pas faire. Ils ne pouvaient cependant passer devant les uns sans laisser l'autre derrière. Le genre admis, la difficulté était sérieuse.

Il y avait alors à Vienne un vieux prince de Dietrichstein, homme très particulier, eût dit le duc de Saint-Simon, et qui poussait comme lui jusqu'à la manie l'orgueil de son rang et de sa naissance. Sa maison était des plus anciennes d'Allemagne et lui-même était le doyen des conseillers intimes. Très spirituel du reste, très instruit et considéré dans le monde malgré ses habitudes au moins très excentriques. Il annonça hautement sa résolution de maintenir son rang qui ne dépen-

dait pas, disait-il avec raison, du bon plaisir de MM. les ambassadeurs. Comme nous ne pouvions nous dispenser cependant de l'inviter dans les occasions solennelles, nous restions toujours dans l'inquiétude qu'il n'apparût dans nos salons, comme un vrai trouble-fête.

Chacun trouvait dans le monde que le prince de Dietrichstein avait raison, que son opposition était fondée en droit et en précédents; on honorait son indépendance, mais on craignait de blesser profondément le prince de Metternich et de mécontenter l'empereur qui aurait pris pour lui fait et cause. Ne trouvant aucun prince dans une situation analogue à la sienne qui voulût faire campagne avec lui, le prince de Dietrichstein prit le parti de renoncer à aller dans le monde, et, ne voulant pas qu'on se méprît sur le motif de sa retraite, il m'écrivit (23 octobre 1834), à l'occasion d'une invitation que je lui avais adressée, une lettre dont il fit circuler des copies. « Malgré son âge et sa santé, il serait heureux de venir chez moi, me disait-il, s'il n'en était empêché par le procédé de MM. les ambassadeurs qui dans leurs salons assignaient le premier rang au prince de Metternich. Lui Dietrichstein se trouvant le doyen des princes conseillers intimes ne pouvait céder le pas qu'à MM. les ambassadeurs, aux princes souverains de plus haut parage et au premier grand maître de Sa Majesté l'empereur... La mesure adoptée par nous atteignait quarante familles de même que la sienne, et il ne doutait pas que tous leurs membres ne partageassent ses sentiments, mais il ne parlait que pour lui seul, et me priait du reste de croire à la sincérité des regrets qu'il éprouverait toujours en se voyant forcé de refuser mes invitations. »

La préséance accordée au prince de Metternich comme chancelier de cour et d'État était une exception toute personnelle et qui ne changeait rien à l'ordre hiérarchique existant entre les maisons princières de l'Allemagne. Un décret qui fut rendu à Prague au mois de septembre 1836 par l'empereur Ferdinand avait de bien autres conséquences. Pour en comprendre la gravité, quelques détails rétrospectifs sont ici nécessaires.

Pendant la durée du Saint-Empire et jusqu'à sa dissolu-

tion en 1806, il existait deux catégories de princes en Allemagne : les princes souverains, ayant séance et voix virile à la diète de Ratisbonne[1], et les princes à diplôme, nommés arbitrairement par l'empereur, qui ne jouissaient à ce titre d'aucuns droits politiques.

Les rangs des princes siégeant à Ratisbonne avaient été réglés par le droit germanique et spécialement pour la cour de Vienne par une ordonnance de l'empereur Charles VI. Aux termes de cette ordonnance les chefs des maisons princières prenaient rang entre eux dans l'ordre de leur introduction à Ratisbonne; les cadets de ces maisons suivaient immédiatement dans le même ordre d'ancienneté. Quant aux princes à diplôme, ils ne venaient qu'après ces derniers et à une grande distance pour l'honneur et la considération.

Depuis le commencement du siècle la situation d'un grand nombre de maisons princières en Allemagne avait été changée : la plupart avaient perdu leur souveraineté, mais un article du traité de Vienne leur en avait conservé les honneurs et de fait, pendant la vie de l'empereur François, l'ordonnance de Charles VI était restée en vigueur. J'ai vu souvent le prince régnant de Lichtenstein, sans se prévaloir de la souveraineté qu'il avait conservée, céder le pas aux princes médiatisés de Lobkowitz et de Schwarzenberg dont les ancêtres siégeaient avant les siens sur le banc des princes à Ratisbonne.

L'ordonnance rendue à Prague en 1836 abolit celle de l'empereur Charles VI et régla d'après des principes tout nouveaux le rang des familles princières en Autriche. Elle assimila aux anciens princes de l'empire ayant siégé à Ratisbonne ceux des princes à diplôme qui, possédant quelques terres immédiates, avaient été médiatisés et avaient obtenu à ce titre le *prédicat* de *Durchlaucht* (altesse) par les actes de la diète de Francfort de 1825 et de 1829.

Les princes à diplôme médiatisés, désormais assimilés aux plus anciens princes souverains, ne formaient plus avec eux qu'une catégorie. Ils obtenaient les mêmes honneurs, partageaient les mêmes privilèges et précédaient ceux des branches

1. Les comtes souverains d'empire siégaient aussi à la Diète, mais ils n'y avaient que voix curiale.

cadettes et apanagées des maisons dont les chefs avaient eu voix virile à Ratisbonne.

L'effet de cette innovation était particulièrement favorable à la maison de Metternich qui n'avait jamais siégé sur le banc des princes à Ratisbonne. Son diplôme était même d'une date assez récente et, l'ordonnance de Charles VI restant en vigueur, la princesse Mélanie devait céder le pas dans les salons de Vienne aux épouses de soixante princes qui la précédaient légalement. On savait combien cette position lui était désagréable et on ne jugea pas invraisemblable que M. de Metternich, bien que fort élevé par son esprit et son caractère au-dessus des petitesses de la vanité, eût fait dans cette affaire quelque concession à celle de sa femme.

Les parties lésées par l'ordonnance de Prague se montrèrent très irritées et protestèrent d'abord qu'elles ne s'y soumettraient pas. Il y eut au commencement de l'hiver des parties liées pour prendre d'assaut le canapé[1] et pour en défendre l'approche aux intrus. En définitive cependant tout se passa en douceur dans les salons et la décision de l'empereur fut exécutée sans scandale. Les anciens princes eurent raison de se soumettre. Au temps où nous vivons, l'aristocratie peut être impunément attaquée par en haut et par en bas; elle n'est plus de force à résister ni aux rois ni au peuple. Il dépendra toujours du caprice d'un souverain d'abaisser les grands de sa cour et d'effacer les traces du passé là où le passé a laissé quelques traces. De telles entreprises seront même souvent populaires et vaudront à leurs auteurs un renom de libéralisme. Dans un intérêt sagement conservateur, les rois et les ministres devraient cependant s'abstenir de telles fantaisies. C'est l'œuvre de la démocratie de niveler le sol et de détruire les anciennes fictions légales. Elle y travaille depuis soixante ans en Europe avec assez de zèle et de succès pour que les gouvernements se dispensent de lui venir en aide.

Cependant à en juger par l'apparence on pouvait croire que l'ancien régime avait encore en Allemagne de profondes racines. Dans l'automne de 1836, la cour impériale et les grands de l'empire se transportèrent à Prague pour le cou-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

ronnement de Ferdinand et de son épouse comme roi et reine de Bohême. La cérémonie fut magnifique et remarquable surtout par l'empreinte qu'elle conservait du temps passé. Le lieu de la scène était assorti au spectacle. Prague, ville du moyen âge, est riche de souvenirs historiques et de légendes populaires. Ses monuments publics rappellent ceux de Rome et de Florence; plusieurs palais particuliers égalent en magnificence celui du grand Wallenstein dont Schiller nous a donné une description si poétique. Sur une éminence qui de loin semble inaccessible, le *Hradschin*, demeure des anciens rois de Bohême, domine majestueusement la ville. On y parvient par une route creusée en zig-zag dans le flanc du rocher. Des extrémités de la Bohême la population était accourue pour assister au sacre de ses souverains. Hommes et femmes entrèrent joyeusement en ville, musique en tête, sous la conduite de leurs bourgmestres et de leurs curés. La veille du sacre, ils défilèrent aux bords de la Moldau dans une vaste plaine où étaient dressées plusieurs tentes pour la cour. Sur des théâtres mobiles, des garçons et des filles, choisis entre les plus beaux, représentaient les diverses industries pratiquées dans leurs villages. Ils battaient l'enclume, tissaient la laine, soufflaient le verre. On vit s'arrêter et fonctionner devant le roi les forgerons de *Harrack*, les verriers de *Schwartzenberg*, les filateurs de *Windischgraetz*. Chaque industrie est ainsi placée sous un illustre patronage qui n'est pas seulement nominal. Les plus grands seigneurs du pays engagent leurs capitaux dans des fabriques et tiennent à honneur que leurs produits ne le cèdent à aucuns autres.

Le jour suivant ce fut le tour de l'agriculture; des chariots chargés d'énormes gerbes de blé, des troupeaux de moutons de la laine la plus fine, des élèves sans défauts des races bovine et chevaline passèrent successivement devant nous. Les écussons des *Lobkowitz*, des *Kollowrath*, des *Colloredo* étaient portés en tête et chaque groupe de paysans mêlait les noms de ses seigneurs aux cris joyeux de *Vive le Roi*.

La fête prit le lendemain un autre caractère : les patrons de l'industrie comparurent au sacre du roi de Bohême comme

grands officiers de la couronne. Ils se rendirent au Hradschin en grand gala; des piqueurs à cheval et coureurs à pied précédaient les équipages. Un grand nombre de laquais chamarrés d'or marchaient près des portières; la tête de la file avait atteint le sommet du Hradschin avant que la queue fût sortie du Kleinsrite[1]; les chevaux gravissaient la montagne au petit pas et à chaque lacet de la route le même équipage recevait de nouvelles salves d'applaudissements; la foule encombrait les bas côtés du chemin et, cramponnés aux fissures du rocher, des hommes, des femmes et des enfants en tapissaient les flancs. Dans l'intérieur de l'église le service fut célébré avec pompe. Les cérémonies de ce genre se ressemblent d'ordinaire, mais celle-ci eut ce caractère particulier que le rite pratiqué pour le sacre de la reine sembla lui conférer des droits personnels et indépendants.

Les femmes jouent un grand rôle dans les légendes de la Bohême. Avant les temps historiques, la prophétesse Libussa fonde la ville de Prague et lui prédit de hautes destinées. Pressée par ses peuples de prendre un mari, elle choisit un simple laboureur qui reste son premier sujet. Après la mort de Libussa, ses femmes veulent conserver le pouvoir; elles engagent la guerre des servantes (Mâdchen-krieg), singulier épisode que des historiens sérieux ont rapporté comme un fait réel. C'est sans doute à ces mythes qu'il faut rattacher les formes du couronnement des reines de Bohême. Le roi ne pose pas la couronne sur leur tête; l'archevêque officie, mais là se borne son intervention; le droit de couronner la reine appartient à une femme, à l'abbesse de Prague. Aucun homme n'est admis dans le chœur de l'église, les grands officiers de la couronne sont représentés par leurs femmes s'ils en ont; s'ils n'en ont pas, le grand burgrave de Bohême leur en donne pour la circonstance, et il les choisit parmi les plus belles personnes de la haute noblesse. Au couronnement de 1836, il n'y avait que l'embarras du choix.

L'impératrice-reine, qui figurait admirablement dans les cérémonies religieuses, entra dans l'église du Hradschin précédée des grandes officières de la couronne, vêtues de l'ancien costume bohême; leurs robes, leurs manteaux, leurs

1. Faubourg de Prague sur la rive gauche de la Moldau.

parures de tête étincelaient de pierreries. La connétable, une jeune princesse de Lobkowitz, tenait à deux mains une épée nue; ses compagnes portaient sur des coussins les insignes des autres grandes charges. Elles se placèrent en face du maître-autel, derrière le prie-Dieu de la reine. Une jeune fille en robe noire, sans autre parure qu'un long voile blanc, s'assit auprès de Sa Majesté. C'était l'archiduchesse Thérèse, qui faisait les fonctions de l'abbesse de Prague. Des deux côtés du chœur, étaient placés suivant leur rang les princesses de l'empire et les premières dames de la haute noblesse du royaume; puis, sur des bancs disposés dans la nef en amphithéâtre, les femmes des simples gentilshommes et des bourgeois notables de Prague et des provinces. Le roi, couronné la veille, occupait avec sa cour une chapelle dans le bas côté de l'église.

Le corps diplomatique assistait à la cérémonie dans une tribune fermée. Chacun convenait qu'il n'avait rien vu de si curieux et de si magnifique.

La cour impériale retourna à Vienne le lendemain du couronnement de la reine. Nous avions hâte de quitter Prague où le choléra faisait de grands ravages. Treize personnes moururent en un jour dans la maison voisine de celle que j'habitais. L'archevêque qui devait sacrer le roi fut atteint et emporté par le fléau. Son palais sur le Hradschin était attenant à la demeure royale. L'effroi fut grand parmi les dames et aussi parmi les hommes de la cour. On proposait de renvoyer les fêtes du couronnement à l'année suivante; on disait, non sans apparence, que la foule des paysans qui encombrait la ville augmenterait l'épidémie. L'impératrice-reine ne fut pas touchée de ces craintes; elle croyait par les prières du sacre appeler les bénédictions de Dieu sur sa famille et sur son royaume. Et en effet, le peuple, qui dans d'autres grandes villes avait été poussé à de honteux et criminels excès par les approches du choléra, fut à Prague docile et sensé; il assista avec recueillement et une joie tranquille aux fêtes religieuses et patriotiques du sacre et s'en retourna paisiblement comme il était venu, sous la conduite de ses curés, sans emporter dans les campagnes le germe de l'épidémie, comme il était possible de le craindre.

De toutes les fêtes auxquelles j'ai assisté dans ma vie, ce sont celles de Prague, en 1836, qui m'ont laissé les plus intéressants souvenirs. Ce qui m'y frappa plus que tout le reste, c'était l'union entre elles des diverses classes de la population. Aucun symptôme de méfiance et de jalousie ne se laissait apercevoir entre la haute noblesse, la bourgeoisie et les paysans. La bourgeoisie semblait jouir de l'éclat de la noblesse. Les paysans portaient avec orgueil les livrées de leurs seigneurs, et ceux-ci remplissaient avec affection envers leurs vassaux les devoirs d'un intelligent patronage. Tous enfin, contents de leur état présent, se complaisaient dans les souvenirs du passé et entouraient de leur respect affectueux le monarque qui était le représentant et le gardien des coutumes et des institutions nationales.

Deux ans plus tard, ce même empereur Ferdinand fut couronné à Milan et à Venise comme roi du royaume lombard-vénitien. J'assistai aussi à cette solennité et aux fêtes brillantes dont elle fut l'occasion. L'Italie est un pays plus favorisé du ciel que la Bohême. Les arts y ont jeté un plus grand éclat. La petite église du Hradschin ne peut être comparée au dôme de Milan ni à Saint-Marc de Venise. Les *Borromée,* les *Litta,* les *Visconti* ne le cèdent ni en illustration ni en richesse aux princes de la Bohême, et les plaines de la Lombardie sont cultivées par des paysans aussi riches et industrieux que ceux des rives de l'Elbe et de la Moldau. Enfin la bourgeoisie de Milan, Brescia, Vérone, etc., peut se croire sous plusieurs rapports plus avancée que celle de Prague. Mais en Italie, ces diverses classes de la population ne sont pas, comme en Bohême, attachées par les liens d'une affection réciproque. Elles se jalousent et se détestent cordialement. La méfiance contre leur gouvernement est le seul sentiment qu'elles éprouvent avec sympathie; et c'est seulement pour renverser leur commun maître qu'elles seraient disposées à agir de concert. A Milan et à Venise, en 1838, pour obtenir des acclamations, il fallait aposter des gens salariés. L'ordre public, la sûreté même des personnes royales ne furent garantis que par des agents de police et par le déploiement d'une force militaire imposante. Le vrai peuple de toutes les conditions assistait à ces fêtes avec une

curiosité malveillante, la foule qui s'y porta comme à un spectacle, était plus disposée à siffler qu'à applaudir les acteurs.

Ces sentiments des peuples d'Italie sont l'occasion de grands reproches adressés en Europe au gouvernement autrichien. En conscience je ne saurais m'y associer. L'archiduc Renier, vice-roi du royaume, est un homme excellent. Il administrait la Lombardie avec modération et justice. S'il employait surtout des Allemands, c'est qu'aucun grand seigneur honoré dans le pays ne lui eût prêté son concours; tous étaient dans un état de conspiration permanente; celui d'entre eux qui eût accepté un emploi du gouvernement autrichien ne s'y fût probablement décidé qu'avec l'intention de le trahir.

Quoi qu'il en soit des causes de cette haine implacable, je n'ai recueilli pendant les huit années de mon séjour à Vienne aucun fait de nature à la justifier. Les mesures de rigueur prises après la conspiration de 1821 avaient cessé. J'avais été chargé par notre reine Marie-Amélie de remettre à l'empereur Ferdinand, lors de son avènement au trône, une lettre qui demandait avec instances les grâces du comte Gonfalioni et du seigneur Andriane. Elles me furent accordées et lors du couronnement de Milan, il ne restait pas un prisonnier d'État au Spielberg. On se flattait alors à Vienne que les patriotes italiens étaient résignés à leur sort et que la tranquillité de la Lombardie était assurée pour l'avenir. Cet espoir n'était pas fondé, la suite des événements ne l'a que trop prouvé.

COMTE DE SAINTE-AULAIRE

UN COMBAT ET UNE BATAILLE

(CORONEL - FALKLAND)

LE COMBAT DE CORONEL

I. — LE CALVAIRE DE L'AMIRAL CRADOCK

Les Malouines : à un jour du cap Horn; à deux jours de Magellan; îles de pluie, de neige et de tempête, la tristesse d'un ciel bas et livide écrase la pauvreté du décor antarctique.

Quelque chose comme un Ouessant plus grand et toujours glacé.

Morne alternance de collines dénudées et de vallées où s'étendent des landes d'herbages rudes. Quelques buissons de bruyères, quelques touffes de glaïeuls. Çà et là des tourbières.

Aucun arbre n'a résisté au vent impitoyable, cruel laboureur du sol.

De cette dépendance naturelle de la dure Patagonie, les Anglais ont tiré parti.

Des Malouines ils ont fait les Falkland.

De cet ancien rendez-vous de baleiniers et de chasseurs de phoques a jailli une colonie qui se suffit à elle-même; qui a fini par prospérer grâce aux beaux moutons cheviots amenés d'Écosse et adaptés aux pâturages.

La côte rongée par les houles de l'Atlantique austral s'est, au cours de millénaires, découpée en havres profonds, aux entrées étroites, aux fonds de vase dure où les ancres crochent bien. On y est à l'abri des lames furieuses du large, soumis seulement aux rafales, qui tombent des collines, soulevant, emportant l'eau.

Du plus beau des havres, l'Angleterre a fait un point d'appui pour ses navires.

Port-Stanley.

Une ville? Pas même. Tout juste une longue rue qui suit la côte la plus abritée de la baie. Avec des cottages et chacun son jardin. Et chacun sa petite serre.

Car vraiment contre le vent qui hurle, le pâle soleil qui se montre à peine deux mois par an, et le froid, comment vivre si l'on n'avait quelques fleurs?

On est si loin de tout...

Coupé, semble-t-il, du monde habitable.

Il a fallu la guerre pour faire émerger ce nom des Falkland.

Dans une double immortalité.

Car, de là est parti, vers le sacrifice attendu et consenti, un amiral britannique avec son escadre.

Et là est arrivé six semaines plus tard un autre amiral britannique qui a vengé le premier.

16 octobre 1914. Le *Good Hope* est au mouillage de Port-Stanley.

Navire-amiral de l'escadre de l'Atlantique sud qui bat le pavillon du contre-amiral Sir Christopher Cradock.

Cradock, que les officiers français du *Descartes* et du *Condé*, qui furent sous ses ordres au début de la guerre, saluaient d'un affectueux respect du nom du « vieux gentilhomme ».

Cradock, qui a la garde de l'Atlantique sud,

et même du Pacifique sud-est;

avec une escadre formée de croiseurs trop peu nombreux,

et trop faibles;

escadre avec quoi il parcourt un calvaire aux stations égrenées du Brésil au Chili par le cap Horn,

en attendant que tout soit consommé.

***

Extrême pointe d'avant-garde vers la force allemande qui vient de l'ouest, l'escadre Cradock s'est effritée, affaiblie, en proportion directe du péril grandissant.

Péril bien défini depuis douze jours.

Depuis douze jours seulement. Jusque-là Londres pensait

encore que, même après Tahiti, von Spee pourrait aller autre part que vers l'est.

Il faut bien finir par ouvrir les yeux.

Brusquement l'amiral allemand, jusque-là silencieux, parle en langage secret, mais dont nous possédons la clef.

Et les antennes alliées, un beau soir, frémissent en Océanie.

Voici ce qu'entendent, le 4 octobre à huit heures du soir, Suva (Fidji) et Wellington (Nouvelle-Zélande) :

« *Scharnhorst*, en route entre Marquises et île de Pâques, position actuelle... »

C'est tout et ça suffit.

C'est le *Scharnhorst* qui s'adresse au *Dresden*.

Le voile est déchiré.

L'ennemi vient vers l'Amérique.

Il faut prévoir le pire, il faut penser que Spée a tout son monde avec lui : deux croiseurs cuirassés et trois croiseurs légers. Cette force, Cradock devra l'arrêter coûte que coûte.

En pleine poursuite du *Dresden*, le 7 octobre, dans la baie Orange, découpure de l'île Hoste, à toucher le cap Horn, il a reçu le renseignement et des ordres.

Londres ordonne : « Vous recevrez, comme renfort, le *Canopus*. Avec lui, le *Glasgow*, le *Monmouth* et l'*Otranto*, vous protégerez le commerce; en même temps, vous rechercherez l'ennemi. Si vous décidez d'opérer vous-même avec le *Good Hope*, vous laisserez le *Monmouth* sur la côte est pour protéger le commerce menacé par le *Karlsruhe*. »

Autrement dit : dispersez vos forces et faites deux choses à la fois.

Tâche impossible, dont la moitié seulement : rechercher l'ennemi, exigerait des renforts.

Cradock en a réclamé le 8. Par un câble respectueux, avec toutes les hiérarchiques circonlocutions, il a déclaré que toute l'escadre allemande allait lui tomber dessus. Il va faire descendre le *Canopus* aux Falkland où il concentrera ses forces. Il a interdit à ses croiseurs de dépasser Valparaiso dans le nord. Il demande, comme renforts, le *Cornwall* et le *Defence*.

Ses croiseurs, détachés vers Valparaiso, étaient le *Monmouth*, le *Glasgow* et le paquebot armé *Otranto*. Ces trois-là et le *Good Hope* constituaient toute son escadre.

Nous ne connaîtrons jamais ce qu'a pensé Cradock, mais tout marin peut se l'imaginer, dans cette baie Orange, à la pointe extrême-sud de la Patagonie, loin de toute base et de tout secours. Notre rêve imagine « le vieux gentilhomme », sa haute taille penchée sur la grande carte routière du Pacifique, le compas à la main, mesurant, supposant et concluant.

Concluant ceci : en mettant les choses au mieux pour nous, en fixant au minimum économique la vitesse de l'ennemi, Spee peut être à Valparaiso vers le 25. D'ici là tout est à faire : obtenir des renforts, organiser la recherche.

Il ne faut pas que les Allemands franchissent le cap Horn, sinon l'Atlantique est ravagé, le ravitaillement des combattants et des peuples libres tombe.

Responsabilité formidable pour le vieux gentilhomme. Peu lui importe d'y rester, mais il n'admet pas que se rompe un seul maillon de la grande chaîne de sécurité qui soutient le front des armées.

C'est là qu'il faut voir toute la grandeur de l'âme de ce chef. Oui, il se sent trop faible, il veut du renfort, la tradition britannique exige qu'on soit le plus fort partout, il compte que Londres va y parer.

Mais il suppose le pire; il se sent d'avance détruit ou tourné. L'Amirauté saura que peu importe à Cradock le sort de Cradock et qu'il faut prévoir plus haut et plus loin.

Et le même jour, le même 8 octobre, par un second télégramme, il réclame deux escadres, l'une sur la côte ouest, l'autre sur la côte est, chacune assez puissante pour forcer l'ennemi au combat.

Puis il regagne les Falkland pour attendre le *Canopus*.

C'est là que nous l'avons trouvé le 16 octobre.

***

Suivons-le à présent durant les quinze derniers jours qu'il lui reste à vivre.

Il attend le cuirassé *Canopus*. A la bonne heure, voici du renfort? N'en croyez rien, le *Canopus* est un bateau démodé, mal protégé, lent. Un canard boiteux.

Il a une cuirasse, mais pas plus forte que celle du *Good Hope*.

Il marche 12 nœuds en route et 16 à tout casser.

Le 18 octobre le *Canopus* est en vue, il a mis dix jours pour descendre d'Abrolhos, base secrète anglaise sur la côte du Brésil, dont il était le gardien, jouant ainsi le seul rôle dont il fût capable, celui de batterie flottante.

Dix jours pour couvrir 2 000 milles.

Que faire?

Obéir et rendre compte.

Obéir, c'est rallier la côte ouest au-devant des Allemands, le *Canopus* plus lent passera par Magellan, le *Good Hope*, plus vite, fera le tour par le cap Horn, toute l'escadre se groupera dans une des mille anfractuosités des canaux latéraux du Chili.

Et rendre compte : — « Je compte, télégraphie Cradock le 18, que les circonstances me permettront de forcer l'ennemi à combattre, mais je crains que stratégiquement, à cause du *Canopus*, la vitesse de mon escadre ne puisse dépasser 12 nœuds. »

L'amiral n'ajoute pas que l'ennemi en donne vingt ; mais ça, tout le monde le sait...

Il reste encore quelque chose à faire avant de passer sur la côte ouest.

La visite d'adieu au gouverneur des Falkland.

Elle s'accompagne du geste du chef qui va vers la mort qu'il sait certaine et qu'il craint inutile. Il va périr sur mer, il veut que quelque chose de lui repose en terre britannique.

Dans le jardin du gouverneur, une petite tombe est creusée où vont reposer les décorations du contre-amiral.

Sir Christopher-George-Francis-Maurice Cradock, commandeur de l'ordre de Victoria, compagnon de l'ordre du Bain, titulaire de la Médaille pour services de guerre.

Ses croix échapperont aux hasards de la mer. Lui mort, les Allemands pourront ravager l'Atlantique, ils ne profaneront pas cela.

Tout au plus pourront-ils s'emparer de la grande enveloppe scellée que le vieux gentilhomme confie au gouverneur : « *Pour renvoyer à sa famille dès que sa mort sera confirmée* [1]. »

1. L'ensevelissement des croix et la remise de l'enveloppe scellée au gouver-

En route à présent, il n'y a plus rien à faire à terre.

Le *Good Hope* quitte Port-Stanley le 22 octobre, double le cap Horn, et donne dans le Pacifique.

***

Parmi les innombrables îles dont le dédale forme les canaux latéraux du Chili, l'archipel des Chonos en comprend un millier. Cachettes sûres pour tout fugitif de la mer, mouillages bien abrités des brises du large et des grandes lames. Cradock a organisé dans un des méandres, la baie Vallenar, une base secrète où ses croiseurs peuvent se ravitailler et donner du repos aux marins de cette dure croisière où il n'est point de relève.

L'*Otranto* y est à l'ancre, le *Monmouth* et le *Glasgow*, retour de Valparaiso, descendent vers cette rade.

Cradock y mouille le 26 octobre avec le *Good Hope*.

Depuis quatre jours qu'il est parti des Falkland, l'amiral n'a cessé de remâcher l'insoluble problème qu'il a l'ordre de résoudre.

Cette montée le long du Chili, c'est la marche vers le combat dont l'issue est certaine : la défaite inutile.

Une escadre anglaise battue, non par surprise mais dans un désastre, inévitable, prévu, accepté.

Sans utilité aucune.

Il n'y a pas de combinaison, pas de ruse, pas de manœuvre savante qui puissent faire que trois croiseurs et un paquebot, faibles et hâtivement armés, viennent à bout de cinq navires modernes, forts et bien entraînés.

Éviter la rencontre? C'est facile. Mais l'ordre est de rechercher l'ennemi. Et quand on cherche avec la volonté de trouver, on trouve.

Allons-y!

Pourtant, d'abord, essayons une dernière fois de faire comprendre là-bas, tout là-bas, qu'on va se faire massacrer sans profit aucun, et que, bataille ou non, l'ennemi passera, passera inévitablement.

neur des Falkland ont été donnés par le *Morning Post*, dans son éditorial du 30 avril 1923.

Qu'on lui donne au moins, à ce chef qui veut se battre, un bateau rapide et fort; il y en a sur la côte est, pas loin! Avec ce bateau-là, eh bien! on mourra peut-être tout de même; mais au moins l'ennemi aura encaissé durement, lui aussi. Alors l'Atlantique sera sauvé et, avec lui, le ravitaillement de la grande tranchée, là-bas, en France.

Le 26 au soir, un télégramme part donc vers Londres. L'Amirauté saura que Cradock veut obtenir un succès rapide, qu'il ne peut, avec le *Canopus* trop lent, trouver et détruire l'ennemi; qu'il a ordonné au croiseur cuirassé *Defence* de rallier le *Good Hope*; quant au *Canopus* il escortera les cargos charbonniers.

Le *Defence*, un bon poids dans la balance. Ça vaut un *Scharnhorst*; ça vaut même un peu mieux. C'est presque l'égalité avec l'escadre allemande.

« Non! » répond l'Amirauté le 27.

Non! Le *Defence* restera sur la côte est. Aucun bâtiment n'est disponible pour le voisinage du cap Horn. Cradock est assez fort comme cela.

Tout est consommé.

***

Le vieux gentilhomme réfléchit encore. Le « non » de ses chefs ne lui parvient pas tout de suite. Contre tout espoir il compte jusqu'au bout qu'on changera les ordres qu'il juge inexécutables. On va tâcher de communiquer avec l'Amirauté par d'autres voies.

Il dépêche le 27 au soir l'*Otranto* aux nouvelles à Puerto Montt, terminus sud du chemin de fer chilien, et le *Glasgow* à Coronel, pour prendre des renseignements et tâcher de communiquer avec Londres par Montevideo.

Et il appelle à Vallenar le *Canopus* et les deux charbonniers qu'il escorte.

Si tout va bien, il sera en vue vers le 30, d'ici là on aura peut-être quelque chose de l'Amirauté. Sinon, eh bien! on partira tous ensemble et on fera de son mieux.

La première voix qui retentit est, le 29 au soir, celle du *Glasgow* : « Toute la journée j'ai entendu des émissions de T. S. F. que je crois allemandes. »

Oh! Voici qui change le programme. Que Londres réponde ou non, que le *Defence* rallie ou non, que le *Canopus* se montre ou non, il s'agit d'exécuter les ordres. Ça commence à sentir le Boche, suivons la piste.

Le 30, au matin, le *Good Hope* et le *Monmouth* quittent la baie Vallenar, au-devant de l'ennemi.

Dans la passe de sortie, ils croisent le *Canopus*. Que dit le vieux cuirassé? « J'ai une machine en avarie, je ne pourrai suivre que dans vingt-quatre heures. Dehors on entend la T. S. F. allemande. »

Cradock répond à tous :

au *Canopus* : « Mouillez et faites vos réparations »;

au *Glasgow* : « Avant tout, recherchez l'ennemi, la visite à Coronel n'a qu'une importance secondaire. »

Puis il fait route au nord.

Le lendemain 31, quelques heures avant l'aube, les antennes du *Glasgow* vibrent encore. Cette fois on distingue l'indicatif d'appel du *Leipzig*.

Cradock l'apprend. Il n'a plus qu'à continuer vers le nord. Ordre au *Canopus* de partir immédiatement et de conduire les charbonniers à Saint-Félix; ordre au *Glasgow* d'entrer à Coronel, d'y déposer ses télégrammes et de rallier l'escadre le 1er novembre à midi, à 50 milles à l'ouest de Coronel.

C'est donc avec le *Good Hope*, le *Monmouth*, le *Glasgow* et l'*Otranto* qu'on va barrer le passage.

***

L'escadre allemande n'est pas loin.

Partie le 18 octobre de l'île de Pâques au grand complet, *Scharnhorst*, *Gneisenau*, *Nurnberg*, *Leipzig*, *Dresden*, elle a mouillé le 26 à l'île Mas a Fuera, du groupe Juan Fernandez. Elle y a fait son grand plein de charbon sur les ravitailleurs de son immense convoi. Elle est prête.

Que sait-elle?

Les antennes réceptrices allemandes ont résonné, elles aussi. Elles ont entendu le *Good Hope* dans la nuit du 27 au 28 et, le 29, le *Glasgow*, très loin.

Mais ce sont là détails dont le comte Spee ne se préoccupe pas pour le moment. Il va atteindre une côte nouvelle. Et, pour pouvoir se battre il faut que les chaudières aient leur charbon, les hommes leur pain.

C'est ce *primo vivere* qu'il veut réaliser d'abord.

A Valparaiso un grand ravitailleur est prêt. On ira le chercher. Puis on fera route au sud en ligne déployée pour ramasser tout ce qui sera dans les parages : guerriers et commerçants. On ira de cette façon jusqu'à Port-Low, base choisie pour les charbonnages futurs.

Port-Low est aussi dans les canaux latéraux, tout près de Vallenar.

Ainsi, les deux chefs ennemis s'avancent l'un vers l'autre. Le plus faible cherche le plus fort. Chacun d'eux ignore à quel point le dénouement est proche.

Le 31, von Spee est au large de Valparaiso, il a réglé les émissions de T. S. F. de telle sorte qu'on n'entende que le *Leipzig*.

La ruse a réussi.

Et nous voici au 1er novembre.

II. — LA PASSION

Examinons de près, maintenant, les deux escadres.

A la tête de celle de von Spee s'avancent le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*. C'est tout ce qu'il y a de plus moderne en fait de croiseurs cuirassés; si on monte d'un échelon dans la série des modèles, on trouve, tout de suite, les croiseurs de bataille qu'on pourrait aussi bien baptiser cuirassés à vitesse de croiseur.

Scharnhorst et *Gneisenau* ont huit ans d'âge, la pleine force pour un combattant de la mer. Chacun d'eux porte huit pièces de 21 centimètres, six de 15, trois tubes lance-torpilles; ils marchent 23 nœuds, leurs onze mille tonnes de déplacement leur permettent de mater toutes les houles. Ils sont cuirassés à 15 centimètres d'acier sur les flancs, à 17 centimètres aux grosses tourelles. En faisant feu partout, ils envoient, à chaque salve, 888 kilogs d'acier chacun.

Leipzig, *Nurnberg* et *Dresden* ont de sept à neuf ans d'âge, ils filent 23 nœuds et demi. Ce sont des croiseurs légers, maniables, de manœuvre facile, quelque chose comme les frégates d'antan. Les deux premiers ont dix canons de 10 centimètres, le troisième en a douze, chacun d'eux porte deux tubes lance-torpilles.

En vérité, ce qui nous intéresse, ce n'est pas tous les canons, mais ceux qui pouvaient tirer à la fois d'un seul bord. A moins d'être la dernière des mazettes en fait de manœuvre, on ne se fourre pas, à la mer, entre deux feux. Eh bien, chacun des deux gros peut présenter, du même côté, six pièces de 21 et trois de 15; les petits ne peuvent employer que la moitié de leur artillerie.

De tous les croiseurs anglais qui sont là, seul, le *Good Hope* a du gros calibre : deux pièces de 23 centimètres, il peut les pointer de n'importe quel côté. S'ajoutent à cela seize canons de 15 dont huit de chaque bord et deux tubes lance-torpilles. Il est blindé à 15 centimètres d'acier sur les flancs et aux tourelles, mais, conception bizarre et fâcheuse, sa cuirasse ne fait pas tout le tour de la coque. Aucune protection de la tourelle arrière au gouvernail. Nombreux sont les croiseurs anglais présentant un pareil défaut de la cuirasse.

C'est le cas du *Monmouth*, deuxième de la ligne de Cradock; le *Monmouth* est faiblement et incomplètement blindé, sa cuirasse n'a que 10 centimètres d'épaisseur; il n'a pas de gros calibre : quatorze pièces de 15 sont toute son artillerie, neuf peuvent pointer du même bord. Deux tubes lance-torpilles; même vitesse que son amiral, soit 23 nœuds.

Le *Good Hope* peut cracher 700 kilogs en tout, le *Monmouth* 200 seulement.

Restent le *Glasgow*, petit croiseur rapide, 25 nœuds, pas trop mal armé pour sa taille : deux 15 qui tirent des deux bords et dix 10 centimètres dont cinq utilisables du même côté; deux tubes, pas de cuirasse.

Enfin, l'*Otranto*, paquebot sur lequel on a mis quatre pièces de 12. Valeur militaire nulle dans une rencontre avec des navires de guerre.

Inutile d'insister : les chiffres parlent. A ne considérer que les croiseurs cuirassés : les deux allemands sont pareils, les

deux anglais sont disparates. Théoriquement, par temps calme, quand les Anglais envoient 3 tonnes d'obus les Allemands ripostent par 4 tonnes 1/2.

Mais, dès qu'il y a un peu de mer, il faut fermer ses casemates basses. Comme les allemands sont plus logiquement construits, le mauvais temps leur laisse douze pièces de 21, tandis que Cradock ne peut répondre qu'avec deux canons de 23 et dix de 15. Ce qui revient à dire que von Spee envoie un poids d'obus double de celui des Anglais.

Malgré ça on pourrait tenir le coup. Beatty montrera au Jutland que les épaisseurs de cuirasse et les poids de bordée ne sont pas tout dans la bataille. Et, tant valent les hommes, tant valent les canons.

Et voici le pire. Quatre hommes sur dix du *Good Hope*, neuf sur dix du *Monmouth* sont des réservistes, embarqués en toute hâte à la mobilisation. Ils commencent tout juste à connaître leur bateau et à savoir se servir de tous les appareils complexes de l'artillerie, de la manœuvre, des machines. Chacun sait qu'en temps de paix, alors qu'on a toutes les heures qu'on veut pour travailler, il faut six mois au moins pour qu'à bord hommes et choses arrivent à se comprendre, à travailler à l'unisson, pour ainsi dire par réflexes.

Par contre le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* sont des as connus de la Marine allemande pour leur exacte perfection. Les salons des commandants, les carrés d'officiers, les batteries sont pleins de trophées gagnés haut la main à tous les concours. Ce sont les meilleurs tireurs de toute la flotte. Ils étaient prêts au moment de la déclaration de guerre et, depuis, nous le savons, ils n'ont pas molli.

***

Imaginez à présent que le 1er novembre 1914 vous vous trouvez au large du Chili, devant le port de Coronel. Il est quatre heures du soir. Je vais vous montrer les deux escadres.

Ouvrez votre main gauche, le pouce et le petit doigt largement séparés des trois autres, l'index, le médius et l'annulaire légèrement décollés.

Posez cette main la paume en dessous sur une feuille de

papier, votre pouce parallèle au bord inférieur, sa direction vous donnera, si cette feuille est une carte marine, une ligne orientée est-ouest. Du même coup, votre petit doigt marquera le nord-ouest et les trois autres seront pointés dans des directions intermédiaires entre le nord et le nord-est.

Eh bien, cette figure simple vous donne l'image des routes suivies par les navires de Cradock jusqu'à l'heure où l'ennemi arrive en vue.

Nous parlons des quatre croiseurs, car le *Canopus* est à 300 milles dans le sud avec les deux charbonniers.

Le point de convergence de vos doigts, dans le creux de la main, figure la position à deux heures de l'après-midi.

C'est en ce point que le *Glasgow*, venant de Coronel, et suivant à partir de l'ongle, la direction de votre pouce, a rallié son escadre.

Au moment où il arrive, la T. S. F. allemande résonne de plus en plus fort, c'est toujours le *Leipzig* qu'on entend. On dirait qu'il appelle des navires marchands, quelque part dans le nord.

En chasse!

Si le *Leipzig* est seul, tant pis pour lui! Si tous les Allemands sont là, on fera de son mieux. Cradock doit chercher et détruire l'ennemi. Pour la recherche immédiate et la poursuite, il faut marcher vite. Évidemment, si on tombe sur toute l'escadre Spee, il vaudrait mieux que le *Canopus* soit de la fête. Ceci pour détruire; mais, pour appuyer la chasse, il serait plutôt gênant avec sa vitesse d'escargot. Avant tout il ne faut pas manquer le gibier. Quitte à y rester tous.

Cradock, à deux heures, déploie son escadre en rateau, vers le nord.

Le *Good Hope* fait du nord-ouest, les autres s'égaillent en éventail, entre le nord et le nord-est. En un mot le *Good Hope* longe le petit doigt de votre main, le *Monmouth* suit l'annulaire, l'*Otranto* le médius et le *Glasgow* l'index.

Main ouverte tendue vers l'ennemi, poing prêt à se refermer pour frapper.

Dans la matinée le temps était bouché avec quelques bancs de brume; le ciel s'est dégagé ensuite, nettoyé par la brise de sud-est qui s'est levée et a fraîchi un peu.

La mer se fait, mais tout est encore facile, le vent pousse les navires; sa direction est sensiblement la même que la leur. Ainsi il ne paraît pas souffler très fort.

Quelques tangages, supportables. Si on continue comme ça, les casemates basses pourront tirer. Pourtant, peu à peu, la mer se creuse, les lames commencent à déferler, on roule pas mal, mais, avec la houle de l'arrière, c'est forcé.

Passons de l'autre côté. Depuis deux heures du matin, les Allemands savent qu'un petit croiseur anglais est entré à Coronel la veille à sept heures du soir. En l'espèce c'est le *Glasgow*, mais peu importe le nom. Voilà le renseignement précis, une proie toute rabattue. Fameuse affaire que d'avoir un objectif bien défini.

Spee quitte les abords de Valparaiso et fait route, entre le sud et l'ouest, au large de la côte. Si l'anglais quitte Coronel après les vingt-quatre heures de mouillage permises en port neutre, on le cueillera tout chaud à la sortie. Au besoin on enverra à six heures un croiseur à Coronel pour rappeler à chacun les règles de la neutralité. S'il est sorti plus tôt, on tâchera de le trouver au large. Chemin faisant, tantôt un croiseur léger, tantôt l'autre va reconnaître les fumées aperçues. Le *Nurnberg* a ainsi pris du retard. Spee, qui veut rester en contact avec lui, détache le *Dresden* en arrière. Vers trois heures et demie de l'après-midi, *Scharnhorst*, *Gneisenau* et *Leipzig* sont seuls en ligne, les deux autres sont à la traîne assez loin.

Revenons à notre main posée sur la carte : la position de l'amiral allemand pourrait grossièrement se définir par un point situé sur une ligne joignant les extrémités de l'index et du pouce, à un tiers de sa longueur à partir de l'index. Il est donc dans l'est des Anglais, entre ceux-ci et la côte chilienne.

Les adversaires sont hors de vue. Chacun des deux amiraux pense n'avoir devant lui qu'un seul petit croiseur ennemi.

***

Trois heures cinquante : la ligne d'éclairage anglaise n'est pas encore complètement formée. Sur chaque passerelle les officiers, dans chaque hune les hommes de vigie scrutent

l'horizon. La veille est facile, on a le vent et le soleil dans le dos. C'est bien le diable si quelque chose émerge de l'horizon sans qu'on voie.

Dix minutes avant quatre heures, sur le *Glasgow*, croiseur le plus à droite de la formation, un cri descend du nid de pie :

« Fumée par tribord devant. »

Une fumée ou un nuage parmi les nuages? A la jumelle on distingue comme un aplatissement du dessus de la sphère floconneuse qui paraît ensuite s'étirer en pointe, puis s'estompe et disparaît. C'est plus noir que les cumulus que le vent chasse sans les déformer.

Sur la passerelle longues-vues et télémètres à fort grossissement sont braqués. C'est bien une fumée. Par moments elle est énorme. Ce bateau-là brûle du sale charbon. Pas d'erreur possible; au surplus on va bien voir; à quatre heures moins quatre le *Glasgow* met le cap dessus.

L'*Otranto*, son voisin de gauche, imite la manœuvre et signale qu'il a vu, lui aussi.

Le *Monmouth*, à son tour, vient vers l'est.

On est bientôt fixé : les inconnus, faisant route à contrebord, le rapprochement est rapide, les deux vitesses s'ajoutant. A quatre heures dix le *Glasgow* télégraphie à son chef. C'est le *Scharnhorst*, le *Gneisenau* et un croiseur léger. Sitôt prévenu, le *Good Hope* accourt vers l'ennemi.

L'heure est venue, Cradock sait qu'il marche à la mort. Délibérément, en vrai chef de mer britannique, il fonce.

Pouvait-il agir autrement? Certes.

Bien des marins, sans déchoir, auraient concentré autour du *Good Hope* tous les croiseurs sauf un, qui aurait tenu le contact de l'ennemi, à toute vue, puis ils auraient pris chasse pour se rabattre vers le *Canopus*, lequel, à vingt heures de marche dans le sud, montait vers le nord.

Ordre facile à envoyer par T. S. F. malgré les brouillages allemands qui essayaient en vain de saboter les signaux. Manœuvre possible, même en gardant le silence. Un chef doit, dans ce qu'on appelle les instructions générales, prévoir le dérobement devant un ennemi plus fort.

Stratagème qui eût réussi. L'allemand, cap au sud, vent et soleil dans les yeux, n'avait vu le *Glasgow* que dix-sept

minutes après avoir été lui-même reconnu. Les Anglais brûlaient du Cardiff qui fait peu ou point de fumée et ne laisse aucune trace dans le ciel; les croiseurs de Spee, chauffant au charbon japonais, obscurcissaient l'horizon d'énormes panaches indiscrets.

Sans même descendre jusqu'au *Canopus*, on pouvait se dérober jusqu'à la nuit, puis faire tête. Dans l'obscurité, le plus faible, quand il agit par surprise, peut couler le plus fort.

Mais Cradock n'est pas de ceux qui admettent le dérobement. Il ne craint qu'une chose : manquer l'ennemi. Supposez le contact perdu, les Allemands changeant de route une fois la nuit faite. Bien sûr, c'était peu probable; Spee, visiblement, cherchait vers le sud. Aucune raison pour qu'il tourne les talons. Une chance sur dix peut-être. Mais sa réalisation entraînait le déshonneur de l'escadre britannique.

Le *Glasgow* est le croiseur le plus voisin de l'ennemi, c'est sur lui que Cradock se concentre, en ligne de file :

Le *Good Hope* avec l'amiral, en tête, puis le *Monmouth*, le *Glasgow* et l'*Otranto*; 400 mètres de distance entre les bâtiments.

A présent la main sur la carte s'est refermée, le poing est prêt à s'abattre.

Il faut frapper vite, sans perdre une minute. Forces relatives mises à part, toutes les circonstances sont favorables aux Anglais, le soleil ne se couchera que dans une heure et, tant qu'il sera haut, les atouts resteront dans le jeu de Cradock.

Car l'escadre Spee est dans l'est, ses canonniers devront pointer avec le soleil dans les yeux.

Les Allemands ont aussi une ligne de file mal formée : le *Scharnhorst* en tête avec von Spee, puis le *Gneisenau* et le *Leipzig*; à plusieurs milliers de mètres en arrière le *Dresden* suit. Le *Nurnberg* est hors de vue. Le comte Spee a lancé les signaux de branle-bas de combat, chacun fait route à toute vitesse pour gagner son poste de bataille.

La ligne fait route vers le sud à grande vitesse. Spee tient avant tout à demeurer au vent des Anglais; le temps se gâte de plus en plus; l'adversaire qui sera sous le vent aura son

artillerie gênée par la brise et les paquets de mer [1]; Spee veut aussi rester entre les Anglais et la côte pour s'opposer à toute fuite vers les eaux territoriales.

Cradock fait route au sud-est. Sa direction converge avec celle des Allemands qui sont encore à 12 milles (23 km.). Marchant aussi vite qu'il peut, l'amiral anglais essaie de se rapprocher sans tarder, il espère arriver à coiffer la tête de la ligne ennemie [2].

En vain. L'*Otranto* n'arrive pas à dépasser 15 nœuds. La manœuvre tentée ne pourra réussir. Les croiseurs anglais remettent le cap au sud.

Il est cinq heures trente-quatre et l'on est encore loin de la portée de canon. Vraiment, si l'on attend encore, l'éclairage va devenir mauvais. Essayons encore une fois.

Cradock vient en grand sur la gauche, vers l'adversaire. Mais Spee veut, lui aussi, choisir son moment, il appuie sur la gauche, déjouant la manœuvre.

Il manque 4 ou 5 nœuds de vitesse aux Anglais pour réussir.

L'affaire s'engage mal.

Des deux côtés, télémétristes et pointeurs, l'œil rivé à leurs lunettes, suivent l'ennemi comme pendant les innombrables exercices de combat simulé, où ils ont pointé ainsi pendant des heures sur une ligne de bâtiments, sans tirer.

Mais cette fois on va tirer. Et ça ne sera pas facile.

Depuis qu'elles ont pris la route vers le sud, les deux escadres sont mangées par la mer. La force du vent n'a cessé de croître, les lames sont maintenant énormes et viennent droit de l'avant. Les croiseurs labourent la grosse houle à 16 nœuds. Des deux côtés on pourrait marcher plus vite; mais Cradock ne veut pas semer l'*Otranto*; et Spee veut permettre à ses retardataires de le rallier.

Dans cette mer démontée, 16 nœuds sont une vitesse déjà terrible. Et les vagues soufflettent les croiseurs cuirassés

1. Par temps maniable il faut au contraire se tenir sous le vent, afin que la fumée de vos cheminées et de vos canons soit rabattue du côté opposé à l'ennemi, laissant la vue nette aux pointeurs. Par gros temps la fumée ne gêne personne, elle est balayée immédiatement, mais la forte brise fatigue les yeux, les paquets de mer brûlent les paupières et couvrent de sel les lunettes de pointage.

2. Les Anglais furent, toute la guerre durant, bien meilleurs manœuvriers que les Allemands, quoique moins bons techniciens.

comme une mégère soufflettérait un enfant. Des trombes d'eau s'effondrent sur les ponts, balayant tout, arrachant tout. Les croiseurs légers, bondissant parmi la tempête, montrent leurs quilles, de l'étrave jusqu'au mât de misaine, et retombent dans les creux profonds, en gémissant, tels des bêtes torturées. Les embruns jaillissent jusqu'au-dessus des cheminées en pénétrant dans les blockhaus par toutes les fenêtres.

Cela mériterait qu'on y prenne garde, en temps ordinaire. Mais, aujourd'hui, la mer est négligeable. On ne songe qu'à l'ennemi.

On ne songe qu'à l'ennemi...

Sur le pont du *Good Hope*, sur le pont du *Monmouth*, les canonniers, accrochés à leurs pièces, réfléchissent. Ils ont le temps : la marche d'approche se prolonge, se prolonge. Et le jour décline...

Évidemment, la nuit vient; et on tangue dur. Les pointeurs du *Scharnhorst* ont beau être les premiers pointeurs du monde, ils mettront bien plus de coups dans l'eau que dans la tôle. Et, comme les vagues déferlent, la cuirasse des Allemands a beau être épaisse, les obus qui toucheront au-dessus de la cuirasse feront tout de même des voies d'eau.

Tout ça pourrait augmenter nos chances de n'y pas rester tous. Et, en tout cas, l'ennemi écopera dur. S'il faisait beau, tout serait perdu : le *Scharnhorst* tirerait comme à la cible!...

Ainsi les hommes des ponts se remontent le moral. Le moral d'une escadre anglaise est d'ailleurs toujours très haut. On a gagné tant de batailles! Une escadre anglaise écrasée? Mais ça ne s'est jamais vu!...

Dans les fonds, dans les chaufferies, dans les machines, on est moins fier. On chauffe en vase clos. On ne sait rien de ce qui se passe dehors. Le tangage est dur, le roulis terrible, et le parquet glissant. Il faut chauffer tout de même, et chauffer à outrance. Une heure entière depuis qu'on est en branle-bas de combat! Et rien, rien, rien...

Qu'est-ce qu'on fait, là-haut? Bon Dieu de bon Dieu! Si on pouvait seulement savoir quelque chose, et prendre l'air, ne fût-ce que dix secondes!... et regarder, et comprendre...

Mais non. — Les chauffeurs du *Good Hope* et du *Monmouth* ne verront pas, ne respireront pas. D'ores et déjà, pour eux, tout est fini; et ils ne se reposeront de leur abominable combat que dans la mort.

Dans leurs blockhaus, les officiers de tir, eux, ne regardent rien, sauf le petit cadran lumineux des indicateurs de hausse. — 15 000 yards, 13 000 yards, 11 000 yards... C'est à 10 000 yards que la danse doit commencer.

Les télémètres transmettent à l'officier de tir leurs distances. L'officier de tir, crayon d'une main, jumelles de l'autre, regarde, calcule. La distance télémétrique se transforme, devient hausse de tir. Et d'autres cadrans lumineux, à chaque pièce, reflètent au fur et à mesure la pensée chiffrée du chef. Tout à l'heure des lampes rouges s'allumeront et le tonnerre de la bataille commencera.

Cependant que, dans son blockhaus à lui, muet et grave, indifférent aux embruns, indifférent aux roulis, indifférent aux tangages, le vieux gentleman sait qu'il va mourir.

Mais les ordres de Londres seront exécutés.

Et l'Allemand, s'il plaît à Dieu, souffrira lui-même tellement que, par force, il respectera les grandes routes atlantiques qui apportent la vie aux peuples libres.

Il est bientôt six heures.

Le soleil descend, inéluctablement, vers la mer.

Cradock parle :

Signalez :

« A tous : Vitesse 17 nœuds. Suivre exactement les mouvements de l'amiral. »

« A l'*Otranto*, marchez à toute vitesse pour tenir votre poste derrière le *Glasgow*. »

« Prévenez le *Canopus* que nous allons attaquer l'ennemi tout de suite. Donnez-lui notre position. »

Les timoniers hissent les signaux, la T. S. F. crépite. Un silence. Le *Canopus* répond : il est à 250 milles (500 km.) de l'escadre, il fait route au nord [1].

1. Le *Canopus*, la rage au cœur d'être loin de la bataille, se hâte et s'essouffle et arrive à marcher 17 nœuds, un nœud de plus qu'aux essais de ses machines. Exploit prodigieux.

Cradock réfléchit : « Qu'aurait-il fait ici, au fait, ce pauvre vieux cuirassé, ce canard boiteux? il est encore plus lent que l'*Otranto* qui, déjà, nous empêche de manœuvrer! »

***

Six heures vingt.

La ligne d'horizon commence à mordre dans le soleil dont la réfraction double la grosseur.

Les Allemands sont déjà moins visibles. La télémétrie est tout juste possible : on constate, sans plus, que l'ennemi se rapproche.

Sur les cadrans d'en bas les aiguilles partent doucement, mais cette fois sans hésitation, vers le chiffre décisif.

Est-ce la fatigue de la longue attente? Est-ce la nuit qui se fait? Déjà les pointeurs anglais ont de la peine à voir l'ennemi.

Dans leurs lunettes les contours des étraves allemandes, des mâts, des cheminées, des passerelles, deviennent flous. Les images s'effacent peu à peu.

Six heures vingt-cinq : le soleil disparaît.

L'éblouissement qui, depuis une heure, vrillait les yeux des Allemands cesse brusquement. Sur le ciel, incendié par les lueurs du crépuscule, les croiseurs anglais se détachent : silhouettes sombres sur le fond pourpre.

Les pointeurs sont à la joie et fignolent leur pointage. Dans les grands télémètres qui grossissent les objets vingt-trois fois, les moindres détails de ces grandes ombres chinoises se détachent si nettement qu'on croit les toucher.

Toutes les chances sont maintenant pour le comte Spee. Le ciel est obscurci dans l'est par des grains et la lune, levée depuis une demi-heure, se cache sans cesse derrière de gros nuages.

Les Anglais ne voient que du noir sur du noir. Autant dire rien.

Le ciel lui-même est pour les Allemands.

La mer est neutre. Sa faveur ne va à personne. Amis et ennemis luttent contre les vagues déchaînées et la tempête. Dans les deux lignes adverses, on peut à grand'peine tenir la route. Les croiseurs embardent de dix degrés de chaque bord

et tanguent à arracher la mâture. Par instants les croiseurs légers disparaissent complètement, comme engloutis par l'écume.

Dans les casemates basses allemandes, les hommes ont de l'eau jusqu'aux cuisses; la mer pénètre à flots par les fenêtres de visée. Les casemates anglaises, plus basses encore, sont noyées...

Six heures trente-quatre.

De la masse sombre que forme l'escadre allemande sur le ciel noir trois éclairs jaillissent.

Suivis de l'embrasement général des deux lignes.

Le *Scharnhorst* vient d'ouvrir le feu sur le *Good Hope*.

Trois éclairs — et, vingt secondes après, trois grands geysers blancs s'élancent de la mer pour monter jusqu'à 60 mètres; mais le vent furieux les couche aussitôt.

Pas assez vite pourtant pour qu'on ne puisse les voir du *Scharnhorst*; ils ont masqué l'Anglais, le tir est court.

Trois éclairs encore : cette fois les Allemands ont allongé le tir de 400 mètres, c'est à peine s'ils peuvent voir le haut des gerbes derrière le *Good Hope* : cette fois, les coups sont longs.

Trois éclairs encore. L'ennemi a pris la hausse moyenne. Deux gerbes seulement : l'une en deçà du but, l'autre au delà...

Et quant au troisième obus, — le *Good Hope* l'a reçu.

C'est un projectile de 21 centimètres à grande charge d'explosif. Il est tombé entre le blockhaus et la grosse tourelle de l'avant. Un jet de flamme, une détonation, un souffle brûlant. Les hommes de la passerelle ont disparu, soufflés dans l'éternité. Ceux du blockhaus, un moment annihilés, se reprennent. La tourelle de 23 centimètres qui a envoyé deux ou trois obus est disloquée par le projectile allemand, elle ne tirera plus.

D'un seul coup la moitié de la grosse artillerie du croiseur amiral est désemparé.

L'incendie éclate au point où l'obus a frappé. A l'âcre fumée de l'explosif allemand se mêle, plus suffocante encore, l'odeur de la peinture qui brûle partout.

Une lame énorme, bondissant, balaie le pont, éteint l'incendie.

Six heures trente-neuf. En quatre minutes, malgré la mer démontée qui rend le pointage ardu, le *Scharnhorst* a obtenu le contact. Le temps n'est plus d'agir posément : tir d'efficacité! et vitesse à 12 nœuds, pour rester à bonne portée...

Toutes les pièces allemandes tirent maintenant, à plein débit : quinze secondes entre les salves. Toutes les quinze secondes s'abattent sur le *Good Hope* six obus de 21 et trois de 15. Et les canonniers allemands, le torse nu, crevant de chaleur, travaillent jusque par delà les forces humaines. Les hommes des petits canons de 88, qu'on n'arme qu'en cas d'attaque de torpilleurs, renforcent les équipes de pourvoyeurs et font la chaîne, pour assouvir plus vite, toujours plus vite, la furieuse faim des grosses pièces. De temps en temps une équipe entière, à bout de souffle, ralentit son effort. Elle est aussitôt relevée par les hommes de réserve. Ainsi, pas une seconde n'est perdue et, tant qu'on y verra clair, la terrible cadence de quinze secondes se maintiendra.

Les croiseurs cuirassés anglais sont accablés, écrasés, dès la dixième salve. Leur riposte est flottante, effarée, inexistante. Le *Good Hope* a envoyé, au début, trois ou quatre salves de 23 centimètres sans arriver à encadrer le *Scharnhorst*; après quoi le tir s'est espacé, les salves se sont muées en coups isolés, de plus en plus rares.

Le tir du *Monmouth*, — salves rapides et bien groupées d'abord, — se dérègle à son tour très vite, dès que le *Monmouth* commence d'encaisser aussi. Les gros obus du *Gneisenau* le martèlent durement. Une salve entière frappe la tourelle avant du croiseur anglais; le toit, disque d'acier de 6 mètres de diamètre, épais de 10 centimètres, est projeté en l'air et tombe à l'eau. Le coup a fracassé toutes les attaches de la masse tournante qui jaillit de ses assises et tombe à la mer dans un coup de roulis avec le canon et les canonniers. Un trou béant marque la place de la tourelle; tout autour, le pont flambe avec une telle violence que les paquets de mer n'éteignent pas le feu.

La mer est empourprée par le reflet; le *Monmouth* nage dans du sang, — croirait-on.

Tout de suite, sur les deux malheureux croiseurs, les transmissions sont coupées. Cette avarie-là ne pardonne pas.

Les nerfs sensitifs et moteurs sont sectionnés entre le blockhaus et les organes de combat. Désormais les navires se meuvent comme des hommes ataxiques : le cerveau ne commande plus aux muscles.

Distances, corrections, ordres de feu, n'arrivent plus aux pièces. Les chefs de tourelle et de casemates essaient de télémétrer eux-mêmes. Les canons tirent quand et comme ils peuvent, au jugé, presque sans rien voir. De plus en plus les silhouettes ennemies se fondent dans le ciel livide. Nulle gerbe n'est visible; les pointeurs eux-mêmes, malgré leurs lunettes de visée, ne distinguent rien. Leur seul repère, fugitif, est la lueur des salves allemandes. Pendant cette fraction de seconde leurs yeux sont éblouis, puis la nuit de poix retombe, plus opaque chaque fois.

Les projectiles ravagent le *Good Hope*. Un coup frappe la casemate babord milieu dans le parc à munitions qui saute, incendiant la batterie dont les hublots crachent des flammes, découpures rondes incandescentes, merveilleux points de mire pour les canons allemands.

La coque, du côté exposé au feu, est percée de trous énormes. Une salve entière, bien groupée, a frappé vers le milieu, éclatant à l'intérieur; la déchirure vomit d'épais nuages de fumée noire. Le long du bord des débris d'acier déchiquetés mitraillent la mer.

Partout les choses brûlent et les hommes meurent. Un par un les canons se taisent, brisés, ou n'ayant plus un servant debout.

Et plane là-dessus l'horrible pensée de ne pouvoir faire de mal à cet ennemi, à ces navires qui vous voient, qui vous tuent et dont on ne perçoit rien.

L'ennemi, qui impitoyablement s'approche, sans risques, sans recevoir un seul coup, intact, tirant comme à l'exercice.

Oh! ce crépuscule qui se prolonge et qui anéantit toute une escadre! Elle ne viendra donc jamais cette nuit totale, qui ne favorise personne!

Dans chaque escadre, derrière les croiseurs cuirassés, les croiseurs légers suivent. Le *Glasgow* et le *Leipzig* sont opposés l'un à l'autre. Si petits tous deux dans cette mer de tempête qu'ils disparaissent dans le creux des grandes lames. Leurs

obus de 10 font des gerbes insignifiantes, tout de suite rabattues par le vent. Ni l'un ni l'autre ne peut régler son tir. Pointage et télémétrie sont impossibles. L'Océan, dans sa colère, ne permet le combat qu'aux grands navires, qu'aux lourds canons. La petitesse des autres les sauve.

Reste le paquebot *Otranto* que combat le *Dresden*. L'*Otranto*, gigantesque cible, sans cuirasse, sans vitesse, presque sans canons. Au début du combat, la distance est trop grande pour que ses pièces d'un vieux modèle puissent songer à riposter. D'ailleurs, comme les autres, il ne voit pas l'ennemi. Victime sans défense, désignée pour un inutile massacre, il se tient dans l'ouest de la ligne, observant ce combat où il n'a que faire.

Après vingt minutes de feu les Allemands ne sont plus qu'à 6 000 mètres. Pour des pièces de marine, 6 000 mètres, c'est à bout portant. Le comte Spee est sûr à présent de sa victoire. Mais les Anglais sont gens à se battre jusqu'au bout, tant qu'il reste un canon, tant qu'il reste un homme, tant que le navire flotte. Quand les obus manqueront, les torpilles seront encore là, puisque les tubes, placés dans les fonds, n'ont pas souffert. Il va faire nuit tout à l'heure et l'escadre allemande se profilera sur le clair de lune. Alors un coup de désespoir, une ruée brusque pourrait amener les croiseurs de Cradock à portée de lancement. A tout prix il faut que le comte Spee sache éviter ce risque. Par un mouvement tout à la fois[1], les croiseurs allemands appuient sur la gauche pour s'éloigner et mettent à 14 nœuds.

Ça ne suffit pas. Malgré l'infernal pilonnement, l'escadre du vieux gentilhomme se rapproche. Ses grands croiseurs vont couler, mais vraiment il en a assez de se battre sans punir l'ennemi. Quelques pièces tirent encore, essayons de tenir jusqu'à la nuit close et d'arriver à bout portant.

Sept heures cinq : la distance n'est plus que de 5 000 mètres, les Allemands appuient de nouveau sur bâbord, mettent à 17 nœuds. Les vainqueurs fuient devant ces épaves, qui

1. Dans un changement de route tout à la fois tous les navires d'une escadre font la même manœuvre que l'amiral, au même instant. Dans un mouvement par la contre-marche les navires suivent l'amiral et, en file indienne, ne changent de route qu'au point exact où l'amiral lui-même « est venu ».

portent toujours, à la corne, le pavillon britannique, — si terrible à regarder de trop près.

La teinte sanglante du crépuscule a disparu. Dans l'ouest comme dans l'est le ciel est noir.

Le *Glasgow* et l'*Otranto*, ombres indistinctes sur la mer, s'effacent peu à peu.

Des deux autres anglais on ne voit plus que d'intermittentes et vagues masses sombres que situent, par instants, l'éclair du départ des coups ou les lueurs intenses et brèves des obus qui éclatent.

Le tir allemand s'est ralenti.

Sept heures vingt : une lueur d'incendie, plus forte, éclaire le *Good Hope*. Aussitôt s'envole vers lui une salve allemande.

Spee, dans l'instant, regarde, et voit un éclatement de gros calibre entre la deuxième et la troisième cheminée de l'anglais.

C'est le coup de grâce.

Voici que s'élève, à tribord du croiseur amiral de Cradock, du côté opposé au tir, une colonne de feu.

Large de 30 mètres, haute comme les mâts, véritable tour de flamme, rouge au centre, rose sur son pourtour. Très peu de fumée, presque aucun bruit. Tout un côté du *Good Hope* semble se volatiliser. La flamme est sillonnée de débris qui montent vers les étoiles, et qu'on ne voit pas retomber.

Ce n'est pas une explosion de chaudières, il n'y a pas de jets de vapeur blanche. D'ailleurs les cheminées anglaises se détachent nettement, noires sur le fond incandescent. L'obus a dû pénétrer dans une soute et mettre le feu aux poudres.

Tout de suite la nuit retombe, plus noire après un tel éblouissement. Et on ne voit plus le *Good Hope*.

On ne le reverra plus, — jamais plus.

Sir Christopher Cradock, amiral sans peur et sans reproche, est mort dans une apothéose digne de lui.

Quand il a sauté, son croiseur était si près de l'ennemi que les hommes du *Glasgow* ont cru voir un allemand faire explosion.

L'obscurité s'épaissit.

Des grains de pluie masquent sans cesse la lune encore basse sur l'horizon.

A sept heures trente, le *Monmouth* a pu éteindre ses incendies, il fait route à l'ouest pour essayer de se dérober. Le *Glasgow* emboîte le pas, il n'a reçu qu'un mauvais coup, à la flottaison près de l'hélice bâbord. Les grandes lames lui ont fait une cuirasse. L'*Otranto*, indemne, suit.

Un quart d'heure plus tard, les Anglais viennent au nord. Dans une déchirure des nuées, le *Glasgow* reconnaît dans le sud-est les croiseurs allemands. Ils s'approchent et paraissent déployés en formation de recherche. Pourra-t-on leur échapper?

Le *Monmouth* se traîne sur l'eau. Impossible de faire monter la pression, les cheminées sont criblées. Dans les chaufferies les hommes n'en peuvent plus. Depuis une heure ils ne respirent que les gaz de la poudre et la fumée des incendies que les ventilateurs leur refoulent, au lieu d'air frais.

« L'ennemi nous suit », signale le *Glasgow*, dont le commandant conseille de faire route vers le nord-ouest. Le *Monmouth* ne répond pas. Conscients de leur impuissance, *Glasgow* et *Otranto* forcent de vitesse et disparaissent.

Ces deux-là sont sauvés.

***

Depuis sept heures trente, le comte Spee a perdu le contact. Dans l'obscurité, la recherche et l'attaque sont opérations délicates, une erreur est vite commise, et il faut avant tout laisser le champ libre aux croiseurs légers qui viennent de recevoir l'ordre d'attaquer à la torpille. L'amiral emmène à 17 nœuds le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* vers l'ouest d'abord, puis vers le sud. Il aura ainsi des chances de placer les Anglais entre la lune et lui.

Plus encore que de jour la prise de position est importante. Dans la belle avenue lumineuse que forme, sur l'eau, le reflet de la lune, les silhouettes se découpent admirablement. Si vous vous débrouillez pour placer l'adversaire entre la lune et vous, vous aurez presque fatalement le dessus. On recherche alors l'éblouissement au lieu de le fuir.

Au vrai, tout cela est très difficile. Même quand on sait exactement quels sont ceux, amis ou ennemis, qu'on a des chances de rencontrer.

Voyez plutôt ce que font les petits croiseurs allemands!

Sitôt reçu l'ordre de torpiller, le *Leipzig* s'élance à 18 nœuds vers une vague lueur visible dans le nord-ouest. Des grains masquent la vue. Les canonniers sont alertés, les torpilles prêtes.

Sur la passerelle, le commandant estime bientôt être arrivé à la place où était la lueur. De leurs jumelles de nuit, les officiers fouillent l'horizon, interrogent les grandes lames que la lune argente et dont l'écume luit étrangement.

Les nerfs sont tendus par le combat qui vient de finir, par l'attaque qui va suivre; les yeux s'écarquillent tellement que toute hallucination est possible.

Une lame qui déferle devient une étrave qui fonce; l'ombre sur l'eau des nuages bas chassés par le vent devient silhouette de navires qui fuient.

A de telles heures, on voit tout. On voit même, quelquefois, d'invraisemblables fantômes...

Est-il donc admissible que le *Leipzig* n'ait rien vu?

Telle est la version officielle. Le *Leipzig* n'a rien vu. Rien du tout. — C'est écrit. C'est signé. C'est juré.

Ah?...

Ainsi donc tous ces canonniers, l'œil à leur ligne de mire; tous ces timoniers, guettant l'horizon; tous ces officiers fouillant la mer de leurs jumelles à prismes; et ce commandant, sur sa passerelle, dévorant du regard l'adversaire possible, — pas un d'entre eux n'a rien vu...

Mystère inquiétant des inexplicables cécités!

Car, — nul doute là-dessus! — le *Leipzig*, en ce moment même, passe en plein milieu d'un cimetière.

Le *Good Hope*, ici même, a sauté, puis coulé, à sept heures trente. Il n'y a pas encore tout à fait un quart d'heure.

Il n'y a pas tout à fait dix minutes : neuf minutes plus tôt, une lueur dansait encore au-dessus des vagues.

Et maintenant, — nul doute possible, — des débris flottent encore, des barils, des espars, des hamacs... et des hommes, des hommes qui crient au secours! Et je lis dans le rapport allemand : « La question de sauvetage ne se posa donc pas. »

Peut-être ne voulut-on pas la poser?

Évidemment, l'ordre avait été donné au *Leipzig* d'attaquer à la torpille. Et, si le *Leipzig* avait attaqué, — attaqué n'importe quoi, — il serait justifié. A la guerre, on se bat d'abord, et ce n'est qu'après s'être battu qu'on sauve les blessés.

Mais le *Leipzig* n'a pas attaqué, n'a rien attaqué.

Il a bien aperçu un navire en fuite vers le nord-ouest à huit heures trente, et puis, tout de suite après, un autre navire; et puis un troisième, dans l'ouest, cinq minutes plus tard.

Mais le *Leipzig*, devant tant d'adversaires, a trouvé bien suffisant de signaler, par T. S. F. : « Je suis entre trois croiseurs ennemis, je fais route au sud-ouest. »

Pour entraîner sans doute les Anglais vers le gros de l'escadre.

Cradock concevait autrement l'exécution des ordres.

Passons.

Le *Dresden*, à sept heures quarante, aperçoit, à toute vue dans le nord-ouest, un navire qui fuit; il lui donne la chasse, en vain. Peu de temps après un autre croiseur est en vue. Signaux de reconnaissance. Pas de réponse. Le *Dresden* s'approche et va torpiller. A la dernière seconde il reconnaît le *Leipzig*.

***

De tous les bâtiments de l'escadre Spee, seul le *Nurnberg* ne s'est pas encore battu. Depuis quatre heures et demie il a fait route à toute vitesse pour rallier son amiral. Mais il a 25 milles de retard et son escadre a fait route au sud comme lui. Pas moyen de rejoindre à temps. Au crépuscule il aperçoit les lueurs de la canonnade, à sept heures vingt il voit la torche gigantesque du *Good Hope* qui fait explosion. Dix minutes plus tard lui parvient le signal d'attaquer à la torpille. Il fonce alors dans la direction des derniers éclairs du combat.

Huit heures cinq. Une fumée en vue dans le nord-ouest. Le *Nurnberg* court dessus; sur le ciel, par tribord, un deuxième panache, la lune éclaire trois cheminées. Serait-ce le *Dresden*? Vite les signaux de reconnaissance. Pas de réponse. Le *Nurnberg*, sans perdre de vue l'inconnu, continue à donner la chasse à la première fumée déjà moins distincte, plus basse sur l'eau.

La lune se voile, puis reparaît. Plus rien en vue, sur l'avant. Rien à faire par là. La barre à droite toute. Le *Nurnberg* revient vers l'inconnu à trois cheminées qu'éclaire subitement une explosion. La distance diminue; l'inconnu a le cap sur le croiseur allemand, ses deux mâts, ses trois cheminées sont dans un même plan qui devrait être vertical, mais qui s'incline, s'incline, s'incline encore. Va-t-il chavirer?

Non! le mouvement s'arrête. L'ombre est à demi couchée sur l'eau, à la bande de quinze ou vingt degrés. Il a dû sérieusement encaisser, ce bateau-là. Mais qui est-ce?

Vu de l'avant on ne peut rien distinguer. Le *Nurnberg* répète le signal de reconnaissance. Pas de réponse... Il recommence. Toujours rien.

Diable, ça devient délicat. Un Anglais aurait déjà ouvert le feu. On est tout près maintenant. On se rend compte que le navire va de l'avant et qu'il gouverne.

Le *Nurnberg* s'approche encore, tenant l'autre par bâbord, paré à lancer une torpille.

Quelle aventure! Bon Dieu! Ces deux croiseurs nez à nez, dans la nuit, tous deux silencieux... Que faire? On ne peut tout de même pas torpiller sans savoir.

Il est à moins de mille mètres à présent. L'allemand allume un projecteur de l'avant.

Le *Monmouth*.

Le *Monmouth* silencieux. Un trou béant sur le gaillard marque la place où devrait se trouver la tourelle de l'avant. Le croiseur est tellement couché sur l'eau que, du côté du *Nurnberg*, les rares pièces encore intactes tireraient dans l'eau à 20 mètres du bord.

Épars dans les débris de fer tordus qui fut autrefois le pont, quelques hommes sont visibles. Ils tournent vers le grand faisceau blanc leurs yeux qu'éblouit cette dernière clarté.

Un seul appareil reste intact, un projecteur.

Un projecteur qu'on a pointé, héroïquement, vers le mât de pavillon de la poupe, pour éclairer jusqu'à la fin la grande enseigne blanche à la Croix de Saint-Georges.

Seule réponse que le capitaine de vaisseau Brandt daigne faire au signal de reconnaissance ennemi.

Il ne demande pas de quartier et l'ennemi n'en fera pas.

Huit heures cinquante. A 600 mètres le *Nurnberg* lance une torpille et manque le but. En même temps toutes les pièces de bâbord ouvrent le feu, à toute vitesse, à plein débit. Tous les coups portent.

L'anglais ne répond pas. L'allemand cesse le feu et masque ses projecteurs.

Le *Monmouth* conserve le sien braqué vers son pavillon qu'il n'amènera pas.

Un suprême effort est possible, l'ennemi est tout près, en faisant vite on pourrait peut-être l'éperonner. Péniblement et comme rassemblant ce qui lui reste de force, le croiseur britannique se met en marche, tente de virer de bord.

C'est sa dernière convulsion. Le *Nurnberg* tire de nouveau. La bande du *Monmouth* a submergé sa cuirasse de ceinture. La grêle d'obus, à moins de 600 mètres, met en pièces la coque légère où la mer s'engouffre, achevant de coucher le croiseur, qui chavire lentement.

Le projecteur s'éteint.

Le *Monmouth*, pavillon haut, a disparu dans la tranchée qu'ouvrent les lames pour les marins.

Le *Nurnberg* ne sauve personne, deux fumées sont en vue qui pourraient être anglaises; il fait route vers son chef et lui signale : « J'ai coulé un croiseur cuirassé ennemi. »

***

C'est fini.

Les Allemands n'ont subi ni avaries ni pertes [1].

Le comte Spee est maître du Pacifique dans la région sud-américaine.

Libre de passer dans l'Atlantique et d'y sévir.

Un des piliers de soutien du front de France est rompu.

L'amiral allemand a d'ailleurs détruit beaucoup plus qu'une escadre. Il a ruiné sans remède le prestige anglais, et cette séculaire réputation qu'avaient toutes les flottes britanniques d'être, depuis 1789, invincibles sur la mer.

CLAUDE FARRÈRE ET PAUL CHACK

(A suivre.)

1. En tout deux obus sur le *Scharnhorst* et quatre sur le *Gneisenau*. Deux blessés légers sur le *Gneisenau*, aucun sur le *Scharnhorst*.

LE DÉSERT DE L'AMOUR[1]

Quand il entra dans la salle à manger, son père coupait les pages d'une Revue et répondait à une observation de sa femme :

— Je ne lis pas; je regarde les titres.

Nul ne parut entendre le bonjour de Raymond que sa grand'mère :

— Eh! c'est mon drôle...

Et comme il passait près de sa chaise, elle le retint et l'attira :

— Tu sens la résine.

— J'ai été dans le Bois de Berge.

Elle le toisa avec complaisance et marmonna, sur un ton de tendresse, cette injure :

— Canaille!

Il lampait sa soupe à grand bruit, comme un chien. Tous ces gens, qu'ils lui paraissaient petits! Il planait dans le soleil. Seul son père lui semblait proche : il connaissait Maria Cross, lui! il avait été chez elle, l'avait soignée, l'avait vue au lit, avait appuyé sa tête contre sa poitrine et son dos... Maria Cross! Maria Cross! ce nom l'étouffait comme un caillot de sang; il en sentait dans sa bouche la douceur chaude et salée; et enfin le tiède flot de ce nom gonfla ses joues, lui échappa :

— J'ai vu Maria Cross, ce soir.

Le docteur aussitôt le dévisagea d'un regard fixe. Il demanda :

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre.

— Comment as-tu su que c'était elle?

— J'étais avec Papillon qui la connaît de vue.

— Oh! oh! — s'écria Basque, — Raymond pique un phare!

Une petite-fille répéta :

— Oui, oui, tonton Raymond pique un phare!

Il remuait les épaules en bougonnant. Son père détourna les yeux, mais posa encore une question :

— Elle était seule?

Et comme Raymond répondait : « Seule », le docteur recommença de couper les pages. Cependant madame Courrèges disait :

— C'est curieux que ces femmes-là vous intéressent plus que les autres. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à avoir vu passer cette créature? Du temps qu'elle était femme de chambre, vous ne l'auriez même pas regardée.

Le docteur l'interrompit :

— Mais elle n'a jamais été femme de chambre, voyons!

— D'ailleurs, — proclama Madeleine brusquement, — cela n'aurait rien eu de déshonorant pour elle, bien loin de là!

Et comme la bonne venait de sortir, emportant un plat, elle interpella sa mère avec aigreur :

— On dirait que tu fais exprès d'indisposer les domestiques, de les blesser. Irma est justement très susceptible.

— C'est incroyable... il faut prendre des gants maintenant...

— Traite tes domestiques comme il te plaira; mais ne fais pas partir ceux des autres... surtout quand tu les obliges de servir à table.

— Comme si tu te gênais avec Julie... toi qui passes pour ne pas pouvoir garder une domestique... Tout le monde sait que lorsque les miens s'en vont, c'est à cause des tiens...

La rentrée de la servante interrompit le débat qui reprit en sourdine dès qu'elle eut regagné l'office. Raymond observait avec complaisance son père : si Maria Cross avait été femme de chambre, eût-elle existé encore à ses yeux? Soudain, le docteur leva la tête et, sans regarder personne, prononça :

— Maria Cross est la fille de cette institutrice qui dirigeait l'école de Saint-Clair, lorsque ton cher monsieur Labrousse y était curé, Lucie.

— Quoi? cette harpie qui lui a fait tant de misères? qui

avait préféré ne plus aller à la messe plutôt que de ne plus occuper avec ses élèves les premiers rangs de la grand'nef? Eh bien, ça ne m'étonne pas. Bon sang ne peut mentir.

— Tu te rappelles, — dit madame Courrèges mère, — ce pauvre monsieur Labrousse racontait que le soir des élections où le marquis de Lur-Saluces avait été battu par un petit avocat de Bazas, l'institutrice était venue le narguer avec toute sa bande sous les fenêtres du presbytère, et qu'à force d'avoir tiré des bombes en l'honneur du nouveau député, elle avait les mains noires de poudre...

— Tout ça, c'est du joli monde.

Mais le docteur ne les écoutait plus; et, au lieu de monter comme chaque soir à son cabinet, il suivit Raymond au jardin.

Le père et le fils avaient envie de causer, ce soir. Une force, à leur insu, les rapprochait, comme s'ils eussent détenu le même secret. Ainsi se cherchent et se reconnaissent des initiés, des complices. Chacun découvrait dans l'autre l'être unique avec qui s'entretenir de ce qui lui tenait le plus à cœur. Comme deux papillons séparés par des lieues se rejoignent sur la boîte où est enfermée la femelle pleine d'odeur, eux aussi avaient suivi les routes convergentes de leurs désirs, et se posaient côte à côte sur Maria Cross invisible.

— Raymond, tu as une cigarette? J'ai oublié le goût du tabac... Merci... Nous faisons un tour?

Il s'écoutait lui-même avec stupeur, pareil à ce faux miraculé qui voit soudain la plaie se rouvrir qu'il avait crue guérie. Ce matin encore, au laboratoire, il éprouvait cette allégeance qui enchante le fidèle après qu'il a été absous; cherchant dans son cœur la place de sa passion, il ne la trouvait plus. De quel accent solennel et un peu prudhommesque, s'était-il adressé à Robinson qu'une girl des Bouffes, depuis le printemps, avait parfois détourné de sa besogne! « Mon ami, le savant qui possède l'amour de la recherche et qui a l'ambition de se faire des titres, regardera toujours comme du temps perdu les heures, les minutes accordées à la passion... » et comme Robinson, ayant rejeté en arrière ses cheveux rebelles et essuyé les verres de son binocle sur la blouse brûlée par les acides, risquait :

— L'amour, tout de même...

— Non, mon cher, chez le vrai savant il est impossible que, sauf éclipses passagères, la science ne l'emporte pas sur l'amour. La rancœur lui restera toujours des satisfactions plus hautes qu'il eût goûtées, si toute son ardeur s'était portée vers le but scientifique.

— C'est bien vrai tout de même, avait répondu Robinson, que la plupart des grands savants ont pu être des sexuels; je n'en vois guère qui aient été de vrais passionnés.

Cette approbation de son disciple, le docteur comprenait ce soir, pourquoi elle l'avait fait rougir. Un mot de Raymond avait suffi : « J'ai vu Maria Cross » pour que bougeât en lui la passion qu'il avait crue morte. Ah! elle n'était qu'engourdie... une parole entendue l'éveille, la nourrit; et la voici qui s'étire, et bâille, et se redresse. Faute d'étreindre ce qu'elle désire, elle s'assouvira de paroles. Oui, coûte que coûte, le docteur parlera de Maria Cross.

Rapprochés par le désir de louer ensemble Maria Cross, le père et le fils dès les premières paroles ne s'entendirent plus : Raymond soutenait qu'une femme de cette envergure ne pouvait que faire horreur à de pauvres dévotes; il l'admirait pour sa hardiesse, pour son ambition sans frein, pour toute une vie dissolue qu'il imaginait. Le docteur protesta qu'elle n'avait rien d'une courtisane et qu'il ne fallait pas en croire le monde :

— Je la connais, Maria Cross! Je peux dire que pendant la maladie de son petit François, et depuis, j'ai été son meilleur ami... J'ai reçu ses confidences...

— Pauvre papa! Ce qu'elle a dû se payer ta tête! Non?

Le docteur fit un effort, se maîtrisa, répondit avec chaleur :

— Non, mon petit : elle se confiait à moi avec une humilité extraordinaire. S'il y a un être au monde dont on peut dire que ses actes ne lui ressemblent pas, c'est bien Maria Cross. Elle a été perdue par une indolence inguérissable. Sa mère, l'institutrice de Saint-Clair, lui avait fait préparer Sèvres, mais son mariage avec un aide-major du 144e interrompit ses études. Pendant ses trois ans de ménage, il n'y a rien eu à dire sur son compte et, si son mari avait vécu, elle eût été

la plus obscure et la plus honnête des femmes. Il ne lui reprochait rien que cette indolence qui la rend incapable de s'intéresser à son intérieur. Il grondait un peu en rentrant, me disait-elle, de n'avoir pour dîner qu'un plat de nouilles réchauffé sur une lampe à alcool. Elle préférait lire toute la journée, vêtue d'une robe de chambre déchirée, les pieds nus dans ses pantoufles. Cette prétendue courtisane, si tu savais ce qu'elle se fiche du luxe! Tiens, il n'y a pas longtemps encore, elle a décidé de ne plus se servir du coupé que lui avait donné Larousselle, et elle prend le tram comme tout le monde... Qu'est-ce que tu as à rire? Je ne vois pas ce que cela a de drôle... Mais ne ris donc pas comme ça, c'est agaçant... Quand elle s'est trouvée veuve avec un enfant et qu'il a fallu travailler, tu imagines assez comme cette « intellectuelle » a dû se sentir démunie... Pour son malheur, une amie de son mari l'a fait entrer chez Larousselle. La malheureuse n'avait aucune arrière-pensée; — impitoyable pour ses employés, Larousselle ne fit jamais une observation à Maria, toujours en retard et qui n'abattait guère de besogne; il n'en fallait pas plus pour la compromettre et quand elle s'en aperçut, impossible de réagir : elle était pour tous « la poule au patron », et leur hostilité lui rendit la position intenable. Elle en avertit Larousselle qui n'attendait que ce moment. Il offrit à la jeune femme, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une autre place, de surveiller sa propriété aux portes de Bordeaux, qu'il n'avait pas pu ou pas voulu louer, cette année-là...

— Et elle a trouvé ça tout ce qu'il y a de plus innocent?

— Non, évidemment, elle a bien vu où il voulait en venir; mais la pauvre femme avait la charge d'un loyer trop élevé pour ses moyens, et puis le petit François était atteint d'entérite et le médecin jugeait indispensable qu'il habitât la campagne; enfin elle se sentait si compromise déjà, qu'elle n'eut pas le courage de renoncer à une telle aubaine. Elle se laissa faire violence...

— C'est le cas de le dire.

— Tu ne sais pas de qui tu parles. Elle a résisté longtemps. Mais quoi? Elle ne pouvait défendre à Larousselle d'amener des gens, le soir; elle a été faible, inconséquente, en acceptant

de présider ces dîners, je le reconnais. Mais ces fameux dîners du mardi, ces prétendues orgies, j'ai su comme ça se passait... Ils n'étaient scandaleux que parce qu'à ce moment-là, l'état de madame Larousselle avait empiré. Je te jure que Maria ignorait alors que la femme de son patron fût en danger. « Je n'ai pas eu conscience de mal faire me disait-elle, je n'avais encore rien accordé à M. Larousselle, pas un baiser — rien. Qu'y avait-il de repréhensible à présider cette tablée d'imbéciles...? Sans doute éprouvais-je tout de même une sorte d'enivrement à briller devant eux... je jouais à l'intellectuelle... je sentais que le patron était fier de moi... Il avait promis de s'occuper du petit... »

— Alors elle t'a fait avaler ça!

Quel naïf que son pauvre père! Mais il lui en voulait surtout de réduire Maria Cross aux proportions d'une petite institutrice honnête et molle, — de lui abîmer sa conquête.

— Elle n'a cédé qu'après la mort de madame Larousselle, par lassitude, par une sorte de nonchalance désespérée, — oui, c'est bien le mot et c'est elle qui l'a trouvé : *nonchalance désespérée*; sans illusions d'ailleurs, lucide, elle ne crut ni à ses simagrées de veuf inconsolable, ni même à ses vagues promesses de l'épouser un jour. Elle connaissait trop ces messieurs, disait-elle, pour garder là-dessus beaucoup d'illusions. Comme maîtresse, elle lui faisait honneur; mais comme épouse! Tu sais que Larousselle a mis le petit Bertrand au Collège de Normandie pour que l'enfant ne soit pas exposé un jour à le rencontrer avec Maria Cross. Au fond, il ne la considère pas comme d'une autre race que les grues avec lesquelles il la trompe chaque jour. D'ailleurs, leur intimité physique se réduit à fort peu, je le sais, j'en suis sûr; cela, mon petit, je te le certifie; quoique Larousselle soit fou de Maria : il ne serait pas homme à ne l'afficher que pour « la montre », comme on le croit à Bordeaux.

— Alors quoi? Maria Cross, c'est une sainte?

Ils ne se voyaient pas; pourtant chacun devinait l'hostilité de l'autre, bien qu'ils parlassent à mi-voix. Réunis une seconde par ce nom, Maria Cross, c'était lui qui de nouveau les séparait. L'homme marchait, la tête levée; l'adolescent regardait la terre et poussait rageusement du pied une pomme de pin.

— Tu me trouves bien sot...; de nous deux, mon petit, c'est toi pourtant le naïf. Ne croire qu'au mal, c'est ne pas connaître les hommes. Oui, tu as dit le mot : chez une Maria Cross dont je sais les misères, une sainte se cache... Oui, peut-être : une sainte... mais tu ne peux pas comprendre.

— Laisse-moi rire!

— D'ailleurs, tu ne la connais pas, tu ajoutes foi à des racontars. Moi je la connais...

— Et moi... je sais ce que je sais.

— Que sais-tu?

Le docteur s'était arrêté au milieu de l'allée obscurcie par les marronniers; il serrait le bras de Raymond.

— Mais lâche-moi donc! Je veux bien moi que Maria Cross ne couche guère plus avec Larousselle... mais il n'y a pas que lui...

— Menteur!

Raymond stupéfait murmura : « Ah! ça... mais... », un soupçon lui vint qui, à peine né, s'effaça, ou plutôt s'endormit. Lui non plus ne pouvait introduire l'amour dans l'image qu'il se faisait de ce père exaspérant certes, mais entre ciel et terre, et toujours tel qu'il apparaissait à ses yeux d'enfant : sans passions, sans péché, inaccessible au mal, incorruptible, au-dessus de tous les autres hommes. Il l'entendit dans les ténèbres haleter. Alors le docteur fit un effort surhumain et répéta sur un ton presque joyeux, goguenard :

— Oui, menteur! blagueur qui veux m'enlever des illusions...

Et comme Raymond se taisait, il ajouta :

— Allons, raconte.

— Je ne sais rien.

— Tu as dit tout à l'heure : « Je sais ce que je sais. »

Il répondit qu'il parlait en l'air, du ton d'un homme résolu au silence. Le docteur n'insista plus. Aucun moyen d'être compris de ce fils, pourtant là encore, tout contre lui; et il sentait sa chaleur, son odeur de jeune animal.

— Moi je reste... Tu ne t'assieds pas un instant, Raymond? Voilà un souffle, enfin.

Il répondit qu'il allait dormir. Quelques instants encore, le docteur entendit les coups de pied que l'adolescent donnait

dans une pomme de pin, — puis fut seul sous les épaisses feuilles pendantes — attentif au cri d'ardeur et de tristesse que vers le ciel jetait la prairie. Se lever fut un immense effort. L'électricité brûlait encore dans son cabinet : « Lucie doit croire que je travaille... Que de temps perdu! J'ai cinquante-deux ans, non, cinquante-trois. Quels ragots ce Papillon a-t-il pu?... » Il promenait ses deux mains contre un marronnier où il se souvint que Raymond et Madeleine avaient gravé leurs initiales. Et soudain, l'ayant entouré de ses bras, il mit contre l'écorce lisse sa joue, les yeux clos; puis se redressa enfin et, après qu'il eut épousseté ses manches, arrangé à tâtons sa cravate, marcha vers la maison.

Dans l'allée des vignes, Raymond cependant jouait toujours à pousser du pied une pomme de pin, les mains dans les poches et marmonnant : « Quel gobeur tout de même! On n'en fait plus comme ça! » Ah! lui, il serait à la hauteur, ne s'en laisserait pas conter. Il ne songeait pas à prolonger son bonheur jusqu'aux confins de cette nuit pesante. Toutes les étoiles ne lui eussent servi de rien, ni l'odeur des acacias blêmes de fleurs. La nuit d'été battait en vain ce jeune mâle bien armé, sûr de sa force, à cette minute, sûr de son corps, indifférent à tout cela que ce corps n'était pas créé pour pénétrer.

***

Travail, opium unique. Chaque matin, le docteur s'éveillait guéri, comme opéré de ce qui le rongeait; il partait seul (dans la belle saison, Raymond ne se servait plus de la voiture). Déjà, en esprit, il habitait le laboratoire; et sa passion n'était plus qu'un mal engourdi, dont il gardait une conscience sourde; il n'eût dépendu que de lui qu'il l'éveillât : en touchant l'endroit sensible, il était sûr de s'arracher un cri. Mais hier, sa plus chère hypothèse venait d'être contredite par un fait, lui assurait Robinson, une longue série de travaux était menacée d'anéantissement. Quel triomphe pour X. qui avait dénoncé à la Société de Biologie ses prétendues erreurs de technique!

C'est la grande misère des femmes que rien ne les détourne

de l'obscur ennemi qui les ronge. Alors qu'occupé à son microscope, le docteur ne sait plus rien de lui-même ni du monde, prisonnier de ce qu'il observe, comme de sa proie un chien à l'arrêt, Maria Cross, étendue toutes persiennes closes, attend cette heure unique du rendez-vous, brève flamme dans sa journée terne. Mais cette heure même, qu'elle est décevante! Il leur avait fallu renoncer bien vite à faire route ensemble jusqu'à l'église de Talence. Maria Cross allait au-devant de Raymond et le rejoignait non loin du collège, dans une allée du parc Bordelais; il se livrait moins encore qu'il n'avait fait le premier jour, et sa gaucherie ombrageuse acheva d'aider Maria à se persuader qu'il n'était qu'un enfant, bien que parfois, un rire, une allusion, un regard en dessous, eussent pu la mettre en garde; mais elle tenait à son ange. Avec des précautions infinies, comme d'un oiseau sauvage et pur, elle s'en approchait sur la pointe des pieds, et retenant son souffle. Tout fortifiait en elle cette fausse image : ces joues pour un rien rougissantes, et cet argot d'écolier et, sur ce corps puissant, ce reste d'enfance comme une buée. Elle était terrifiée par ce qui n'existait pas dans Raymond et qu'elle y pensait découvrir; elle tr em blait devant la candeur de ce regard, se reprochait d'y avoir éveillé du trouble, une inquiétude. Rien ne l'avertissait qu'en sa présence il ne désirait que de fuir afin de se repaître d'elle en pensée et de songer au parti qu'il devait prendre : louer un garni? Papillon connaissait une adresse... mais ce n'était pas assez bien pour une femme comme ça. Papillon disait qu'au Terminus on peut louer une chambre à la journée. Il aurait fallu se renseigner; mais Raymond avait passé et repassé devant le bureau de l'Hôtel sans se résoudre à y pénétrer. Il entrevoyait d'autres difficultés d'ordre physique, se faisait des montagnes...

Maria Cross songeait aussi, sans oser lui en rien dire, à l'attirer chez elle. Mais cet enfant farouche, son oiseau sauvage, elle se défendait de le salir, fût-ce en pensée, — se persuadait seulement que dans le salon étouffé d'étoffes, au fond du jardin assoupi, leur amour s'épandrait enfin en paroles, que cet orage se résoudrait en pluie. Elle n'imaginait rien que peut-être le poids de cette tête contre elle. Il serait

un faon, devenu familier à force de soins, et dont elle sentirait dans ses paumes le museau tiède... Elle entrevoyait une longue, longue route de caresses et ne voulait connaître que les plus proches, les plus chastes, et se défendait de songer aux étapes devenues brûlantes, — à la forêt enfin dont il faudrait bien que leurs deux corps écartent les branches pour s'y perdre... Non, non, ils n'iraient pas si loin; elle ne détruirait pas dans cet enfant ce qui la bouleversait d'adoration et de peur. Comment lui laisser entendre, sans l'effaroucher, qu'il pourrait venir cette semaine dans le salon étouffé d'étoffes et qu'il fallait profiter de ce que M. Larousselle faisait sa tournée en Belgique?... Mais Raymond va la soupçonner d'une arrière-pensée immonde. Elle ne sait pas que ce Raymond jouit d'elle d'autant mieux qu'elle n'est pas là, qu'il la porte partout avec lui, qu'il la prend et la laisse et la reprend, jeune chien avide.

***

Le docteur, à table, l'observe ce soir, et le regarde qui lampe sa soupe; il ne voit pas son fils, mais l'homme qui lui a dit à propos de Maria Cross : « Je sais ce que je sais... » Qu'est-ce que Papillon a pu raconter? Parbleu, comment douter qu'un inconnu occupe Maria? « Je m'obstine à attendre une lettre : il est trop clair qu'elle ne souhaite plus de me voir. C'est le signe qu'elle s'abandonne... à qui? Plus moyen d'approcher le petit. Insister pour qu'il parle, ce serait me trahir... » Son fils se lève à ce moment, l'embrasse, passe la porte sans répondre à sa mère qui lui crie : « Où vas-tu? » Elle ajoute :

— Il va à Bordeaux presque tous les soirs, maintenant. Je sais qu'il demande la clef du portail au jardinier et qu'il rentre à deux heures par la fenêtre de la souillarde. Si tu voyais comme il répond à mes observations... C'est à toi d'intervenir; tu es d'une faiblesse!

Le docteur n'a que la force de balbutier :

— La sagesse est de fermer les yeux.

Il entend la voix de Basque : « Si c'était mon fils, je te le dresserais... » Le docteur se lève, gagne le jardin. S'il osait,

il crierait : « Rien n'existe pour moi que mon tourment ». On ne pense jamais que ce sont les passions des pères qui le plus souvent les séparent de leurs fils.

Il rentre, s'assied devant sa table, ouvre un tiroir, y prend une liasse de lettres, relit celles que Maria lui écrivait, il y a six mois : « *Rien ne me retient plus à la vie que le désir de devenir meilleure... Il m'importe peu que ce soit dans le secret et que le monde continue à me montrer du doigt, j'accepte l'opprobre...* » Le docteur oublie qu'alors tant de vertu le désespérait et que c'était son martyre que leurs rapports se fussent établis dans le sublime, et qu'il enrageait enfin de sauver celle avec qui il eût été si doux de se perdre. Il imagine la moquerie de Raymond lisant cette lettre, s'en indigne, proteste à mi-voix comme s'il n'était pas seul : « Du chiqué? du chiqué? c'est l'expression chez elle qui est toujours trop littéraire... mais au chevet de son petit François mourant, était-ce aussi du « chiqué » cette douleur si humble, ce consentement à souffrir, comme si à travers les préceptes kantiens rabâchés par sa mère, tout le vieil héritage mystique lui était parvenu intact... Devant ce petit lit jonché de lis (quelle solitude autour de ce cadavre! quelle réprobation!) elle s'accusait, se frappait la poitrine, gémissait que tout était bien ainsi, se félicitant de ce que l'enfant n'avait pas eu le temps d'avoir honte d'elle... » Ici, l'homme de science intervenait : « Le vrai est qu'elle était sincère mais que tout de même il se mêlait à tant de grandeur une satisfaction, — oui, elle satisfaisait son goût de l'attitude. » Maria Cross avait toujours recherché les situations romanesques : ne s'était-elle pas mis en tête d'avoir une entrevue avec madame Larousselle mourante? Le docteur avait eu bien de la peine à lui faire entendre que ces sortes de rencontres ne réussissent qu'au théâtre. N'empêche qu'il avait dû accepter de plaider la cause de la maîtresse auprès de l'épouse, et qu'il avait pu rapporter à Maria l'assurance qu'elle était pardonnée.

Le docteur, s'étant rapproché de la fenêtre et penché dans la demi-ténèbre, occupa son esprit à décomposer la rumeur nocturne : un crissement continu de grillons et de sauterelles, une mare coassante, deux crapauds, les notes interrompues

d'un oiseau qui n'était peut-être pas un rossignol, le dernier tram. « Je sais ce que je sais », a dit Raymond. Qui a pu plaire à Maria Cross? Le docteur prononce des noms, les rejette : elle avait en horreur ces gens-là. Mais de qui n'avait-elle pas horreur? « Rappelle-toi ce que t'a confié Larousselle, le jour qu'il est venu faire prendre sa tension : « Entre nous, elle n'aime pas ça... vous me comprenez, hein? elle le supporte quand c'est moi parce que tout de même, c'est moi... C'était roulant, les premiers temps, quand je réunissais ces Messieurs chez elle. Ils ont tous tourné autour; je m'y attendais : quand un ami vous présente sa maîtresse, nous pensons d'abord à la lui chiper, hein? Je me disais : allez-y mes bonshommes...; ça n'a pas traîné : ils ont été mis au pas. Personne qui connaisse moins l'amour que Maria et qui y prenne moins de plaisir; si je le dis, c'est que je le sais. Une innocente, docteur! plus innocente que la plupart des belles et honnestes dames qui la méprisent. » Larousselle avait dit encore : « C'est parce que Maria ne ressemble à aucune autre femme que je redoute toujours qu'elle prenne en mon absence quelque décision absurde; elle rêvasse toute la journée, ne sort que pour aller au cimetière... Ne la croyez-vous pas sous l'influence de quelque bouquin? »

« Oui, peut-être un bouquin, songe le docteur; mais non, je le saurais : c'était ma partie, cela! Un bouquin bouleverse la vie d'un homme quelquefois, et encore! ça se dit... mais d'une femme? Allons donc! Nous ne sommes jamais troublés profondément que par ce qui vit — que par ce qui est sang et chair. Un bouquin? » Il secoua la tête. Bouquin éveilla dans son esprit le mot bouquetin, et il vit se dresser, auprès de Maria Cross, un jeune bouc sauvage.

Des chats pleuraient longuement dans l'herbe. Un pas fit craquer le gravier de l'allée, une fenêtre fut ouverte : Raymond rentrait sans doute. Puis le docteur entendit marcher dans le couloir; on frappa à sa porte; c'était Madeleine.

— Papa, tu ne dors pas? C'est pour Catherine : elle a une toux rauque... ça l'a pris brusquement... J'ai peur du croup.

— Non, le croup ne commence pas comme ça. J'arrive.

Peu après, comme il sortait de chez sa fille, il éprouva une

douleur à gauche, porta la main à son cœur; immobile contre le mur du couloir, dans la nuit, il n'appelait pas, mais lucide, entendait le dialogue des Basque derrière la porte :

— Que veux-tu que je te dise, il est savant, c'est entendu; mais sa science l'a rendu sceptique : il ne croit plus aux remèdes; comment guérir sans remèdes?

— Puisqu'il nous assure que ce n'est rien, pas même le faux croup.

— N'aie pas peur, dans sa clientèle, il aurait tout de même ordonné quelque chose. Avec sa famille, il ne se fend pas, il ne se met pas en frais. C'est quelquefois embêtant de ne pas pouvoir s'adresser ailleurs.

— Oui, mais c'est bien agréable de l'avoir toujours sous la main, la nuit. Lorsque le pauvre homme ne sera plus là, je ne dormirai plus tranquille à cause des petites.

— Il aurait fallu épouser un médecin.

Un rire fut étouffé par un baiser. Le docteur sentit s'ouvrir la main qui serrait son cœur et, à pas de loup, s'éloigna. Il se recoucha, ne put supporter la position étendue, et il demeurait assis sur son lit, dans les ténèbres. Tout était endormi, sauf ce froissement de feuilles... « Maria a-t-elle aimé? je me rappelle certaines toquades... par exemple pour la petite Gaby Dubois, qu'elle voulait obliger à rompre avec Dupont-Gunther... mais c'était encore une passion du genre sublime... Elle a dû avoir dans ses ancêtres un apôtre de qui elle a hérité le goût de sauver les âmes. Qui donc me disait, à ce propos, que cette Gaby avait raconté des horreurs sur Maria?... Est-ce qu'elle est « ça »? Je me souviens d'autres toquades qu'elle a eues... Il y a peut-être de « ça » dans son cas... J'ai remarqué que les gens trop sublimes... Déjà le petit jour! »

Il rejeta son oreiller, s'étendit avec précaution sans que sa machine en souffrît, perdit conscience.

***

— Qu'est-ce qu'il faudra que je dise au jardinier?

Dans une allée déserte du Parc Bordelais, Maria Cross s'efforce de décider Raymond à venir chez elle où il ne risque plus

de rencontrer personne. Elle insiste et a honte d'insister, se sent corruptrice en dépit d'elle-même. Cette phobie de l'enfant qui naguère passait et repassait devant un magasin sans oser entrer, comment n'y verrait-elle pas le signe d'une pure alarme? Et c'est pourquoi elle proteste :

— Surtout, Raymond, n'allez pas croire que je veuille... n'allez pas imaginer...

— Ça m'embête de passer devant le jardinier.

— Mais puisque je vous dis qu'il n'y a pas de jardinier. J'occupe une propriété vide, que monsieur Larousselle n'arrive pas à louer; il m'a mise là comme gardienne.

Raymond éclate de rire!

— C'est vous la jardinière, quoi!

La jeune femme plie les épaules, dérobe son visage, balbutie :

— Toutes les apparences m'accablent. On n'est pas obligé de savoir que j'étais de bonne foi quand j'ai accepté cette place. Il fallait l'air de la campagne pour François...

Raymond connaît l'antienne et se dit à part soi : « Cause toujours... » et l'interrompt :

— Alors vous dites qu'il n'y a pas de jardinier... mais les domestiques?

Elle le rassura : le dimanche, elle donnait congé à Justine, son unique bonne; c'était une femme mariée à un chauffeur qui venait coucher le soir pour qu'il y eût un homme dans cette maison mal fermée — la banlieue n'est pas sûre — mais le dimanche après-midi, Justine sortait avec son mari. Raymond n'aurait qu'à entrer, il traverserait la salle à manger à gauche : le salon était au bout.

Il creuse le sable avec son talon, l'air absorbé; derrière les troènes, grincent des balançoires, une marchande leur offre des petits pains poussiéreux, des bâtons de chocolat dans du papier jaune. Raymond dit qu'il n'a pas goûté, achète un croissant, une bouchée au praliné. A cette minute, devant cet enfant qui déchire le pain de son goûter, Maria connaît son destin inexorable : rien de trouble en elle, à la naissance de ses désirs; et pourtant tous ses actes offraient un aspect monstrueux. Lorsque dans le tramway, cette figure commençait d'être le repos de ses yeux, non, elle ne pensait pas à mal :

pourquoi eût-elle résisté à une tendresse si peu suspecte? Un être qui a soif, d'ailleurs, ne se méfie pas d'une source qu'il rencontre. « Oui, je veux le recevoir dans ma maison, mais parce que dans la rue, sur un banc de jardin public, je ne saurais atteindre son secret... N'empêche que du dehors, cela seul paraît : une femme de vingt-sept ans, une femme entretenue attire chez elle un adolescent — le fils du seul homme qui lui ait jamais fait confiance et qui se soit gardé de lui jeter la pierre... » Et après qu'ils se furent séparés, un peu avant la Croix de Saint-Genès, elle songeait encore : « Je veux qu'il vienne, pas pour le mal, non, pas pour le mal : cette pensée me donne la nausée. Tout de même, il se méfie et comment ne se méfierait-il pas? Tous mes actes ont une face innocente tournée vers le monde. Mais c'est le monde peut-être qui voit juste... » Elle prononça un nom, puis un autre... Si elle était méprisée pour des actes où sa volonté fut surprise, elle se souvint de ceux qu'elle avait accomplis dans le secret, qu'elle était seule à connaître...

Elle poussa le portail qu'ouvrirait Raymond, dimanche, pour la première fois, remonta l'avenue pleine d'herbe (il n'y a pas de jardinier). Le ciel était si chargé qu'il paraissait incroyable que la nue enfin ne crevât pas, — ciel comme découragé par la soif universelle. Les feuilles pendaient, flétries. La bonne n'avait pas fermé les persiennes, de grosses mouches se cognaient aux plinthes. Maria n'eut que la force de jeter son chapeau sur le piano, ses souliers salirent la chaise-longue, — aucun autre geste possible que d'allumer une cigarette. Ah! il y avait cela aussi : cette mollesse de son corps, en dépit de l'imagination la plus fiévreuse. Que d'après-midi perdus à cette place, le cœur malade à force de fumer! Que de plans d'évasion, de purification, échafaudés et détruits! Il aurait fallu d'abord se lever, faire des démarches, voir des gens... « Mais si je renonce à l'amendement de ma vie extérieure, il reste de ne plus rien me permettre que ma conscience réprouve, ou dont elle s'inquiète. Ainsi ce petit Courrèges... » C'était entendu : elle ne l'attirait chez elle que pour la seule douceur déjà connue dans le tram de six heures : le réconfort d'une présence, une contemplation triste et unie, — mais, ici, goûtée de plus près que dans le tram, et plus à loisir. Rien que cela? rien que cela?

Lorsque la présence d'un être nous émeut, à notre insu nous frémissons des prolongements possibles; des perspectives indéterminées nous troublent « Je me fusse vite fatiguée de le contempler, si je n'avais su qu'il répondrait à mon manège et qu'un jour nous échangerions des paroles... Ainsi je n'imagine rien entre nous, dans ce salon, qu'un échange de propos confiants, de caresses maternelles, de baisers calmes, — mais aie donc le courage de t'avouer que tu pressens, au delà de ce pur bonheur, toute une région interdite à la fois et ouverte : pas de frontière à franchir, un champ libre où s'enfoncer peu à peu, une ténèbre où disparaître comme par mégarde... Et après? qui nous défend le bonheur? ne saurais-je le rendre heureux, ce petit?... Voilà le point où tu commences à te duper : c'est l'enfant du docteur Courrèges, de ce saint docteur... il n'admettrait pas que la question fût posée, lui! »

Maria entendit des gouttes sur les feuilles, un roulement d'orage hésitant, ferma les yeux, se recueillit, concentra sa pensée sur le visage chéri de l'enfant si pur, qu'elle voulait croire si pur, en dépit de certains signes et qui pourtant, à cette minute, hâte le pas, fuit le mauvais temps, et songe : « Papillon dit qu'il vaut mieux brusquer les choses, il dit : « Avec ces femmes-là, la brutalité il n'y a que ça, elles n'aiment que ça... » Et perplexe, le garçon regardait le ciel grondant, et tout d'un coup il se mit à courir, sa pèlerine sur la tête, prit par le plus court, sauta un massif, aussi agile qu'un bouquetin.

L'orage s'éloignait, mais il était là encore et le silence même le décelait. Alors Maria Cross sentit naître en elle une inspiration dont elle était sûre enfin qu'il n'y avait pas lieu de se méfier, elle se leva, s'assit à sa table, écrivit : « *Ne venez pas dimanche, décidément, ni dimanche, ni jamais. C'est pour vous seul que je consens à ce sacrifice...* » Ici, elle aurait dû signer, mais un démon lui souffla d'ajouter une page encore : « ... *Vous aurez été l'unique joie d'une vie atroce et perdue. Dans nos retours de cet hiver, ce me reposais en vous qui ne le saviez pas. Mais ce visage que vous me donniez, n'était que le reflet d'une âme dont je souhaitais la possession : ne rien ignorer de vous, répondre à vos inquiétudes, écarter les branches devant vos pas, devenir pour vous plus qu'une mère, mieux*

qu'une amie... J'ai rêvé cela... mais il ne dépend pas de moi d'être une autre... Vous respireriez malgré vous, malgré moi, l'atmosphère corrompue dont le monde m'étouffe... » Elle écrivit longtemps encore. La pluie s'était installée et l'on n'entendait aucun autre bruit que le ruissellement. Les fenêtres des chambres furent fermées. Des grêlons retentirent dans l'âtre. Maria Cross prit un livre, mais il faisait trop sombre et, à cause de l'orage, les lampes ne s'allumèrent pas. Alors elle s'assit devant son piano; elle jouait penchée en avant, la tête comme attirée par ses mains.

***

Le lendemain, qui était vendredi, Maria éprouva une joie confuse de ce que l'orage avait brouillé le temps et elle passa en robe de chambre une journée de lecture, de musique et de paresse, cherchant à se rappeler chaque terme de sa lettre, à imaginer comment y réagirait le petit Courrèges. Le samedi, après une matinée pesante, la pluie recommença de tomber, et Maria connut alors d'où venait son plaisir : le mauvais temps lui serait une raison de ne pas sortir, dimanche, comme elle en avait eu d'abord l'intention, — si le petit Courrèges venait au rendez-vous, malgré la lettre, elle serait là. S'étant éloignée un peu de la fenêtre d'où elle regardait gicler les gouttes sur l'allée, elle prononça alors d'une voix ferme et comme pour un engagement solennel : « Quelque temps qu'il fasse, je sortirai. »

Où irait-elle? Si François eût été vivant, elle l'aurait amené au cirque... Quelquefois elle allait au concert et occupait seule une loge ou, plus volontiers, une baignoire; mais le public avait vite fait de l'y reconnaître : elle devinait son nom au mouvement des lèvres; les jumelles la livraient de tout près et sans défense à ce monde ennemi. Une voix prononçait : « Il n'y a pas à dire, ces femmes-là savent s'habiller. — A coup d'argent ce n'est pas difficile. — Et puis ces femmes-là n'ont à penser qu'à leur corps. » Parfois, un ami de M. Larousselle quittait la loge du Cercle et venait la saluer; à demi tourné vers la salle, il riait haut, fier d'adresser la parole en public à Maria Cross.

Mais, hors le concert de Sainte-Cécile, elle n'était plus allée nulle part, même du vivant de François, depuis que des femmes, au Music-Hall, l'avaient insultée. Les maîtresses de ces messieurs la haïssaient parce qu'elle n'avait jamais consenti à souffrir leur commerce. Une seule pendant quelques jours trouva grâce à ses yeux, cette Gaby Dubois qui lui avait paru une « jolie âme » pour des propos sublimes, échangés un soir, au *Lion rouge* où Larousselle l'avait traînée. Le champagne entrait pour beaucoup dans l'effervescence spirituelle de cette Gaby. Les deux jeunes femmes s'étaient vues chaque jour pendant deux semaines. Maria Cross, avec une rage patiente, s'était efforcée vainement de rompre les liens qui rattachaient son amie à d'autres êtres. A une matinée de l'*Apollo* où, peu après leur brouille, dans l'excès de son ennui, elle avait échoué, seule comme toujours et attirant sur soi l'attention de toute la salle, elle avait entendu d'un rang de fauteuils qui touchait à sa baignoire, jaillir le rire aigu de Gaby, d'autres rires, des lambeaux d'injures proférées à mi-voix : « Cette traînée qui joue à l'Impératrice... cette... qui le fait à la vertu... » Il semblait à Maria qu'elle ne voyait plus aucun profil dans la salle : rien que des faces de bêtes tournées vers elle. La salle enfin redevenue sombre, et les yeux étant tous rivés sur une danseuse nue, elle avait pu fuir.

Elle ne voulut plus jamais sortir sans le petit François. Depuis un an qu'il n'est plus là, lui seul a pu l'attirer dehors, — cette pierre pas plus grande qu'un corps d'enfant, bien qu'on doive suivre, pour la trouver, l'allée du cimetière qui porte comme indication : *grands corps*. Mais sur la route qui mène à l'enfant mort, il a fallu qu'elle rencontrât cet enfant vivant.

***

Le dimanche matin, un grand vent régnait, — non de ceux qui ne savent que balancer des cimes; mais ces souffles puissants du sud et de la mer qui, dans un effort immense, traînent tout un pan ténébreux de ciel. Une seule mésange rendait sensible à Maria le silence de milliers d'oiseaux. Tant pis; elle ne sortirait pas : le petit Courrèges avait reçu

sa lettre; elle connaissait assez sa timidité pour être sûre de son obéissance. N'eût-elle rien écrit, il n'aurait pu sans doute se décider à franchir le portail. Et elle sourit parce qu'elle le voyait, en esprit, creusant de son talon l'allée et répétant, l'air buté : « Et le jardinier? » Pendant son déjeuner solitaire, elle écouta l'orage tout proche. Les chevaux ailés du vent couraient follement, leur tâche finie, et s'ébrouaient dans les branches. Sur le fleuve, sans doute avaient-ils ramené du fond de l'Atlantique déchiré, les mouettes prudentes et les goélands qui ne se posent pas; jusqu'au-dessus de cette banlieue, on eût dit que leur souffle imposait aux nuages la lividité des varechs, et qu'ils éclaboussaient les feuilles d'une écume amère. Penchée sur le jardin, Maria sentit à ses lèvres cette saveur salée. Il ne viendrait pas; — même si elle n'avait pas écrit, comment fût-il sorti, par un temps pareil? Elle eût été dans l'angoisse qu'il ne vînt pas. Ah! mieux valait cette sécurité, cette certitude qu'il ne viendrait pas. Pourtant s'il n'y a rien en elle qui ressemble à l'attente, pourquoi ouvrir le buffet de la salle à manger et s'assurer qu'il reste du Porto? La pluie enfin crépita, compacte, traversée de soleil. Maria ouvrit un livre, lut sans comprendre, recommença la page patiemment, vainement; s'assit au piano, mais ne jouait pas si fort qu'elle ne pût entendre la porte d'entrée. Elle eut le temps de se dire, pour ne pas défaillir : « C'est le vent, ce doit être le vent ». Et elle répétait encore : « C'est le vent » malgré ce bruit de pas hésitants dans la salle à manger. Elle n'eut pas la force de se lever, et déjà il était là, embarrassé de son chapeau ruisselant. Il n'osait faire un pas, elle n'osait l'appeler, assourdie par le tumulte en elle d'une passion qui rompt sa digue et se rue pour une revanche forcenée, qui envahit en une seconde, qui emplit exactement la capacité du corps et de l'âme, qui recouvre les sommets et les bas-fonds. Et cependant elle prononçait avec sévérité des paroles ordinaires :

— Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

Il demeura interdit (« Elle veut te faire marcher, lui avait répété Papillon. Ne la laisse pas manœuvrer; arrive les mains dans les poches... »). Mais devant ce visage qu'il crut plein de courroux, Raymond baissait une tête d'enfant puni.

Et Maria toute frémissante, comme si elle eût retenu entre les murs du salon étouffé d'étoffes, un faon effarouché, n'osait aucun geste. Il était venu, bien qu'elle eût fait l'impossible pour l'éloigner : aucun remords n'empoisonnait donc son bonheur et elle s'y pouvait livrer tout entière. Au destin qui, de force, lui jetait l'enfant en pâture, elle protestait qu'elle saurait être digne de ce don. Qu'avait-elle redouté? Rien en elle, à cette minute, que l'amour le plus noble; et la preuve en était ces pleurs qu'elle refoulait, songeant à François : il fût devenu un grand garçon pareil à celui-là, dans bien peu d'années... Elle ne savait pas que sa grimace pour retenir ses larmes, Raymond l'interprétait comme un signe d'humeur, peut-être de colère. Cependant, elle disait :

— Après tout, pourquoi pas? Vous avez bien fait de venir. Posez donc votre chapeau sur une chaise. Cela ne fait rien qu'il soit mouillé : ce velours de Gênes en a vu bien d'autres... Un peu de Porto? Oui? Non? C'est oui.

Et tandis qu'il buvait, elle disait :

— Pourquoi ai-je écrit cette lettre? Je ne le sais pas moi-même... Les femmes ont des lubies... d'ailleurs je savais bien que vous viendriez tout de même.

Du revers de la main, Raymond essuya ses lèvres.

— Pourtant j'ai bien failli ne pas venir. Je me disais : elle sera sortie... J'aurais l'air d'un idiot.

— Depuis mon deuil, je ne sors guère... Depuis mon deuil... Je ne vous ai jamais parlé de mon petit François?

François venait sur la pointe des pieds, comme s'il eût été vivant. Ainsi peut-être sa mère l'aurait-elle retenu afin de rompre un tête-à-tête périlleux. Raymond voyait là une feinte pour le tenir en respect, mais Maria ne songeait au contraire qu'à le rassurer et, bien loin de le redouter, se croyait redoutable. D'ailleurs, cette intrusion de l'enfant mort, elle n'y avait pas eu recours : le petit garçon s'était imposé comme ceux qui entendent la voix de leur mère au salon et qui entrent sans frapper. Puisque l'enfant est là, c'est le signe qu'il n'y a rien que de pur en tout ceci. De quoi te troublais-tu? Le petit François est debout contre ton fauteuil, il sourit, il ne rougit pas.

— Il doit y avoir un peu plus d'un an qu'il est mort? Je

me rappelle très bien le jour de l'enterrement... maman a fait une scène à mon père...

Il s'interrompit; il aurait voulu revenir sur ces paroles.

— Pourquoi une scène? Ah! oui... je comprends... Même ce jour-là on n'avait pas pitié...

S'étant levée, Maria prit alors un album, le posa sur les genoux de Raymond :

— Je veux vous montrer ses photographies. Votre père seul les connaît. Le voilà à un mois, dans les bras de mon mari; à cet âge-là, ça ne ressemble à rien, sauf pour la maman. Regardez-le à deux ans, qui rit avec un ballon dans ses bras. Là, voyez, nous étions à Salies : il était faible déjà, j'avais dû prendre sur mon maigre capital pour payer cette saison; mais il y avait un docteur, d'une charité, d'une bonté... il s'appelait Casamajor... C'est lui qui tient l'âne par la bride...

Penchée sur Raymond pour tourner les pages, elle prenait sa part de ce feu, s'échauffait à ce brasier, l'éventait de son souffle. Elle ne voyait pas la figure furieuse du garçon qui ne pouvait bouger, les genoux écrasés par l'album. Il haletait, il tremblait de violence au repos.

— Le voilà à six ans et demi, deux mois avant sa mort. Il avait bien repris, n'est-ce pas? Je me suis toujours demandé si je ne l'avais pas fait trop travailler. Votre père m'assure que non. A six ans, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, même ce qu'il ne pouvait pas comprendre. A force de vivre avec une grande personne...

Elle disait : « C'était mon compagnon, mon ami... », parce que rien ne distinguait à cette minute ce que François avait été réellement pour elle, de ce qu'elle avait espéré de lui.

— Il me posait déjà des questions. Que de nuits j'ai passées dans l'angoisse, en songeant qu'il faudrait un jour lui expliquer... Et si une pensée m'aide à vivre aujourd'hui, c'est qu'il est parti sans savoir... qu'il n'a pas su... qu'il ne saura jamais...

Elle s'était redressée, ses bras pendaient, Raymond n'osait lever les yeux, mais il entendait ce corps secoué. Bien qu'ému, il doutait de cette douleur et, plus tard, sur la route, devait se répéter : « Elle se prend elle-même à son jeu... ce qu'elle joue bien du cadavre... Pourtant, ses larmes...? » Il était troublé dans l'idée qu'il avait d'elle : l'adolescent se faisait des « mauvaises

femmes » une image théologique, conforme à celle que lui avaient donnée ses maîtres, bien qu'il se crût si défendu contre leur influence. Maria Cross l'entourait comme une armée rangée en bataille; les anneaux de Dalila et de Judith tintaient à ses chevilles; aucune traîtrise, aucune feinte dont il ne crût capable celle dont les Saints ont redouté le regard à l'égal de la mort.

Maria Cross lui avait dit : « Revenez quand vous voudrez, je suis là toujours. » Pleine de larmes, pacifiée, elle l'avait suivi jusqu'à la porte, sans même lui assigner un autre rendez-vous. Après son départ, elle s'assit près du lit de François : elle y portait sa douleur comme elle eût fait d'un enfant déjà endormi dans ses bras. Elle éprouvait une paix qui peut-être était de la déception. Elle ignorait qu'elle ne serait pas toujours secourue; non, les morts ne secourent pas les vivants : nous les avons invoqués en vain au bord de l'abîme : leur silence, leur absence, ressemblaient à une complicité.

***

Il aurait mieux valu pour Maria Cross que cette première visite de Raymond ne l'eût pas laissée sur une impression de sécurité, d'innocence. Elle admirait que tout se fût passé si simplement : « Je me montais la tête... » songeait-elle. Elle croyait éprouver du soulagement, mais commençait à souffrir d'avoir laissé Raymond partir sans qu'ils eussent fixé un rendez-vous. Jamais elle ne s'absentait aux heures où il aurait pu venir. Le jeu misérable des passions est si simple qu'un adolescent le possède à sa première intrigue : Raymond n'avait eu besoin d'aucun conseil pour se résoudre « à la laisser cuire dans son jus ».

Après quatre jours d'attente, elle en était au point de s'adresser des reproches : « Je ne lui ai parlé que de moi, que de François; je l'ai attristé... quel intérêt pouvait-il trouver à cet album? J'aurais dû l'interroger sur sa vie, le mettre en confiance... Il s'est ennuyé; il m'a prise pour une raseuse... et s'il ne revenait pas? »

S'il ne revenait pas! cette inquiétude eut tôt fait de devenir une angoisse : « ... Naturellement! je peux attendre! il ne viendra plus... on ne l'y prendra plus... à cet âge, on ne pardonne

jamais aux gens ennuyeux... Eh! bien oui, voilà, c'est une affaire finie! » Évidence éclatante, terrible! Il ne reviendrait jamais. Maria Cross comblait le dernier puits de son désert. Plus rien que du sable. Quoi d'aussi dangereux dans l'amour que la fuite d'un des complices? La présence est le plus souvent un obstacle : devant Raymond Courrèges, Maria Cross voyait d'abord un adolescent et qu'il serait vil de troubler ce cœur; elle se souvenait de quel père il était né; ce qui restait d'enfance sur ce visage lui rappelait son enfant perdu : en pensée même elle n'approchait de ce jeune corps qu'avec une ardente pudeur. Mais maintenant qu'il n'est plus là, et qu'elle doute de le revoir jamais, à quoi bon se méfier de ce flot trouble en elle, de ce remous obscur? Si ce fruit doit être écarté de sa soif, pourquoi se priver d'en imaginer la saveur inconnue? A qui fait-elle tort? Quel reproche attendre de la pierre où est écrit le nom de François? Qui la voit dans cette maison sans époux, sans enfant, sans domestiques? Pauvres discours de madame Courrèges touchant les querelles de l'office, qu'il serait heureux que Maria Cross pût en occuper son esprit! Où aller? Au delà du jardin assoupi, s'étendent la banlieue, puis la ville pierreuse où, lorsqu'un orage éclate, on est assuré de neuf jours étouffants. Dans ce livide ciel, une bête féroce est somnolente, rôde, gronde, se tapit. Errant au jardin elle aussi, ou dans les pièces vides, Maria Cross cède (et quelle autre issue à sa misère?), elle cède peu à peu à l'attrait d'un amour sans espoir auquel ne reste que le bonheur misérable de se sentir soi-même. Elle ne tenta plus rien contre l'incendie, ne souffrit plus de ce désœuvrement, de ce délaissement; sa fournaise l'occupait, un démon obscur lui soufflait : « Tu meurs, mais tu ne t'ennuies plus. »

L'étrange, dans l'orage, ce n'est pas son tumulte, mais le silence qu'il impose au monde et cet engourdissement. Maria voyait, contre les vitres, des feuilles immobiles et comme peintes. L'accablement des arbres était humain : on eût dit qu'ils connaissaient la torpeur, la stupeur, le sommeil. Maria en était au point où la passion devient une présence; elle irritait sa plaie, entretenait son feu : son amour devenait un étouffement, une contraction qu'elle aurait pu localiser à la gorge, à la poitrine. Une lettre de M. Larousselle la fit frémir

de dégoût. Ah! même son approche... cela ne sera plus possible désormais. Quinze jours avant qu'il revienne... le temps de mourir. Elle se repaissait de Raymond et de certains souvenirs qui naguère l'eussent accablée de honte : « Je regardais le cuir de son chapeau à l'endroit qui touche le front... j'y cherchais l'odeur de ses cheveux... » et cette complaisance pour son visage, pour son cou, pour ses mains, uniques apparences d'une réalité secrète et pleine de délices... Inimaginable repos dans le désespoir. Parfois l'idée traversait son esprit qu'il était vivant, que rien n'était perdu, qu'il viendrait peut-être. Mais, comme si l'espérance l'eût effrayée, elle rentrait en hâte dans le renoncement total, dans la paix de celle qui n'attend plus rien. Avec un horrible plaisir, elle élargissait l'abîme entre elle et celui qu'elle s'acharnait à croire pur : aussi loin de son amour que le chasseur Orion, brûlait cet enfant inaccessible — « Moi, une femme déjà usée, perdue; et lui, tout baigné d'enfance encore! Sa pureté est un ciel entre nous où mon désir même renonce à se frayer un chemin. » Tous ces jours là, les vents de l'ouest et du sud traînèrent après eux des masses obscures, des légions grondantes qui, près de fondre, soudain hésitaient, tournaient autour des cimes fascinées, puis disparaissaient, laissant derrière elles cette fraîcheur de quand il a plu quelque part.

***

Dans la nuit du vendredi au samedi, la pluie enfin n'interrompit pas son chuchotement. Grâce au chloral, Maria reçut en paix cette haleine odorante qu'à travers les rideaux le jardin soufflait sur son lit en désordre, — puis sombra.

Au soleil du matin, le corps détendu, elle s'étonna de ce qu'elle avait souffert. Quelle était cette folie? Pourquoi tourner tout au pire? Ce garçon vivait, n'attendait qu'un signe. Après cette crise, Maria se retrouvait lucide, équilibrée, peut-être déçue : « Ce n'était donc que cela?... mais il viendra, songeait-elle, pour plus de sûreté je vais lui écrire — je le verrai. » Il fallait, coûte que coûte, qu'elle confrontât sa douleur et l'objet de sa douleur. Comme d'une main ferme et douce, le cavalier ramène sa monture vers l'obstacle, elle imposait à

son esprit le souvenir d'un simple enfant inoffensif, s'étonnait de ne plus frémir à la pensée de cette tête sur ses genoux. « J'écrirai au docteur que j'ai fait la connaissance de son fils (elle savait qu'elle n'écrirait pas). Pourquoi non? quel mal faisons-nous? » L'après-midi, elle alla au jardin plein de flaques, vraiment paisible, trop paisible, et jusqu'à en éprouver une crainte sourde : sentir moins sa passion, c'était sentir plus son néant; réduit, cet amour ne lui masquait plus le vide. Déjà elle regrettait que le tour de jardin n'eût duré que cinq minutes, et elle suivit une fois encore les mêmes allées; puis se hâta parce que l'herbe lui mouillait les pieds... Elle mettrait ses pantoufles, s'étendrait, fumerait, lirait... mais quoi? rien en train d'intéressant. La voici revenue devant la maison. Elle lève les yeux vers les fenêtres et, derrière une vitre du salon, aperçoit Raymond.

Il y avait collé sa figure, s'amusait à écraser son nez. Cette marée en elle, était-ce de la joie? Elle monta les marches du perron, en songeant aux pieds qui venaient de les gravir, poussa la porte ouverte et regarda le loquet à cause de la main qui s'y était appuyée, traversa la salle à manger plus lentement, composa son visage.

Ce fut la mauvaise chance de Raymond d'être venu après ces jours où Maria Cross avait tant rêvé et tant souffert à son sujet. Entre cette agitation infinie et celui qui en était la cause, elle fut gênée au premier regard de ne pouvoir combler le vide. Elle n'eut pas conscience d'être déçue, elle l'était pourtant, comme en témoignait cette remarque :

— Vous sortez de chez le coiffeur?

Elle ne l'avait jamais vu ainsi, les cheveux trop courts, luisants... Elle toucha au-dessus de la tempe la marque blême d'un coup. Il dit :

— C'est en tombant de la balançoire, j'avais huit ans.

Elle l'observait, s'efforçait d'ajuster à son désir, à sa douleur, à sa faim, à son renoncement, ce garçon à la fois fort et efflanqué, ce grand jeune chien. Des mille sentiments surgis en elle à propos de lui, tout ce qui pouvait être sauvé, se groupait tant bien que mal autour de ce visage tendu, rougi. Mais elle ne reconnaissait pas une certaine expression des yeux et du front, cette rage du peureux qui a décidé de vaincre, du

lâche résolu à l'action. Jamais pourtant il ne lui avait paru si puéril, et elle lui répéta, avec une tendre autorité, ce que naguère elle disait souvent à François :

— Vous avez soif? Je vous donnerai tout à l'heure du sirop de groseilles, mais quand vous ne serez plus en nage.

Elle lui montra un fauteuil, mais il s'assit sur la chaise-longue où déjà elle était étendue, et lui assura qu'il n'avait pas soif :

— En tout cas, pas soif de sirop.

Elle tira sa robe sur ses jambes un peu découvertes, ce qui lui attira cette louange :

— Quel dommage!

Alors, ayant changé de position, elle s'assit aux côtés du jeune homme, qui lui demanda pourquoi elle ne restait pas étendue :

— Je ne vous fais pas peur au moins?

Parole qui révéla à Maria Cross qu'en effet elle avait peur, mais de quoi? C'était Raymond Courrèges, le petit Courrèges, le fils du docteur.

— Comment va votre cher père?

Il souleva les épaules, avança sa lèvre inférieure. Elle lui offrit une cigarette qu'il refusa, en alluma une et, les coudes au genoux :

— Oui, vous m'avez déjà dit que vous n'aviez pas beaucoup d'intimité avec votre père; c'est la règle : les parents et les enfants... Lorsque François venait se blottir sur mes genoux, je songeais : profitons-en, ça ne durera pas toujours.

Maria Cross se trompait sur ce que signifiaient les épaules soulevées de Raymond, la moue de ses lèvres. A cette minute, il voulait éloigner le souvenir de son père — non parce qu'il s'y sentait indifférent, mais parce qu'au contraire il en subissait l'obsession, depuis ce qui s'était passé entre eux, l'avant-veille : Après le dîner, le docteur avait rejoint Raymond dans l'allée des vignes où il fumait seul, et avait marché près de lui en silence, comme un homme qui retient une parole. « Que me veut-il? » se demandait Raymond tout livré au plaisir cruel de se taire — son plaisir des aubes d'automne dans le coupé aux vitres ruisselantes. Et même il avait hâté

le pas méchamment, parce qu'il s'était aperçu que son père avait peine à le suivre et demeurait un peu en arrière. Mais soudain, ne l'ayant plus entendu souffler, il s'était retourné : la silhouette noire du docteur demeurait immobile au milieu de l'allée des vignes; il pressait contre sa poitrine ses deux mains, vacillait comme pris de boisson; il fit quelques pas, s'assit lourdement entre deux règes. Raymond s'était précipité et à genoux, cette tête morte contre son épaule, il regardait de tout près une face aux yeux clos, des joues couleur de mie de pain pétrie. « Eh bien, papa? eh bien, mon petit papa? » Cette voix, suppliante à la fois et impérieuse, avait réveillé le malade comme si elle eût possédé une vertu; un peu essoufflé, il essayait de sourire avec un air d'égarement : « Ce n'est rien, ce ne sera rien... » Et il contemplait le visage angoissé de son enfant, écoutait cette même voix douce de quand Raymond avait huit ans : « Appuie ta tête; tu n'as pas un mouchoir propre? Le mien est sale. » Et délicatement, Raymond essuyait cette figure qui reprenait vie. Les yeux rouverts du père voyaient les cheveux de l'adolescent que le vent soulevait un peu, puis une vigne épaisse, et, au delà, un ciel de soufre et grondant, où l'on eût dit que se vidaient des tombereaux invisibles. Appuyé au bras de son fils, le docteur était revenu vers la maison : la pluie chaude s'écrasait sur leurs épaules et sur leurs joues, — mais impossible de marcher plus vite. Il disait à Raymond : « C'est de la fausse angine de poitrine, aussi douloureuse que la vraie... Je « fais » de l'intoxication : je vais rester quarante-huit heures au lit, à la diète hydrique... Surtout pas un mot à bonne-maman ni à ta mère... » Et comme Raymond l'avait interrompu : « Tu ne te paies pas ma tête au moins? tu es bien sûr que ce n'est rien? Jure-moi que ce n'est rien », le docteur lui demanda à voix basse : « Ça te ferait-il de la peine si je... » mais Raymond ne l'avait pas laissé finir : il avait passé son bras autour de ce corps haletant et un cri lui échappa : « Que tu es bête! » Le docteur devait se rappeler plus tard, cette chère insolence, aux heures mauvaises, lorsque son enfant serait redevenu un étranger, un adversaire — un cœur sourd et qui ne répond pas. Ils étaient entrés tous deux dans le salon sans que le père eût osé embrasser le fils.

— Si nous parlions d'autre chose. Je ne suis pas venu ici pour parler de papa, vous savez! Nous avons mieux à faire... Non?

Raymond avança une grosse patte maladroite que Maria saisit au vol, retint doucement.

— Non, Raymond, non : vous le méconnaissez parce que vous vivez trop près de lui. Nos proches sont ceux que nous ignorons le plus... Nous arrivons à ne plus même voir ce qui nous entoure. Tenez, dans ma famille, on m'a toujours crue laide, parce qu'étant enfant je louchais un peu. Au lycée, à ma grande stupéfaction, des camarades m'ont dit que j'étais jolie.

— C'est ça, racontez-moi des histoires de lycée de filles.

L'idée fixe vieillissait sa figure. Maria n'osait pas lâcher la grosse main qu'elle sentait devenir humide; elle en éprouva quelque dégoût; c'est cette même main dont l'attouchement, il y a dix minutes, la faisait pâlir. Cette seule main, une seconde retenue, l'obligeait naguère à fermer les yeux, à détourner la tête. Maintenant, c'est une main molle et mouillée.

— Si! je veux vous apprendre à connaître le docteur; je suis entêtée!

Il l'interrompit pour affirmer qu'il était têtu, lui aussi :

— Ainsi, tenez, je me suis juré qu'aujourd'hui, je ne serais pas manœuvré.

Il dit cela à voix si basse, en balbutiant, qu'elle put feindre de n'avoir pas entendu. Mais elle élargit l'espace entre leurs deux corps; puis se leva, ouvrit une fenêtre :

— On ne dirait pas qu'il a plu; il fait étouffant. D'ailleurs j'entends encore l'orage... A moins que ce ne soit le canon de Saint-Médard.

Au-dessus des feuilles, elle lui montrait la tête tourmentée d'un nuage profond, sombre, frangé de soleil. Mais lui, saisit à deux mains ses avant-bras, la poussa vers la chaise-longue. Elle se força à rire : « Lâchez-moi donc! » — et plus elle se débattait, plus elle riait pour signifier que cette lutte n'était rien qu'un jeu, et qu'elle l'entendait ainsi : « Sale gosse que vous êtes, lâchez-moi... », son rire tournait à la grimace; ayant trébuché contre le divan, elle vit de tout près mille gouttes de sueur sur un front bas, les ailes du nez piquées de points noirs;

elle respira une haleine aigre. Mais ce faune voulait, dans une seule main, retenir les poignets de la jeune femme, pour que l'autre pût besogner : d'une secousse, Maria se rendit libre. Il y avait entre eux, maintenant, la chaise-longue, une table, un fauteuil, elle haletait un peu, s'obligeait à rire :

— Alors vous croyez, mon petit, qu'on prend une femme de force?

Il ne riait pas, petit mâle humilié, furieux de sa défaite, atteint au plus vif de cet orgueil physique déjà démesuré en lui — et qui saignait. Toute sa vie, il devait se souvenir de cette minute où une femme l'avait jugé repoussant (ce qui n'eût rien été) mais aussi grotesque. Tant de victoires futures, toutes ses victimes réduites et misérables n'adouciraient jamais la brûlure de cette humiliation première. Longtemps, à ce seul souvenir, il blesserait de ses dents sa lèvre; il mordrait, la nuit, son oreiller. Raymond Courrèges retient des pleurs de rage, — à mille lieues d'imaginer que ce sourire de Maria puisse être une feinte, et qu'elle ne cherche pas à blesser un enfant ombrageux, mais à ne rien trahir de ce désastre en elle, de cet écroulement. Ah! d'abord qu'il s'éloigne! Qu'elle demeure seule!

Naguère Raymond s'étonnait de sentir à sa portée la fameuse Maria Cross; il se répétait : « Cette petite femme si simple, c'est Maria Cross. » Et il n'aurait eu qu'à tendre la main : elle était là, soumise, inerte, il aurait pu la prendre, la laisser tomber, la ressaisir; — et, tout à coup, le geste de ses bras tendus avait suffi pour éloigner cette Maria, vertigineusement. Ah! elle était là encore, mais il savait, d'une science sûre, que désormais il ne la toucherait pas plus qu'une étoile. Ce fut alors qu'il vit qu'elle était belle : tout occupé de savoir comment cueillir et manger le fruit, sans mettre une seconde en doute que ce fruit lui fût destiné, il ne la regardait plus; — cela te reste maintenant de la dévorer des yeux.

Elle répétait, avec douceur, de peur qu'il s'irritât, mais avec une terrible obstination : « J'ai besoin d'être seule, Raymond... comprenez-moi; il faut me laisser seule... » Le docteur avait souffert de ce que Maria ne souhaitait pas sa présence, Raymond, lui, connaissait une pire douleur : ce besoin de ne plus nous voir que l'être aimé ne dissimule plus, qu'il ne peut

plus cacher : il nous rejette, il nous vomit. Notre absence est nécessaire à sa vie; il brûle de nous précipiter dans l'oubli : « Dépêche-toi, de sortir de ma vie... » Il ne nous bouscule pas : c'est qu'il redoute notre résistance. Maria Cross tendait à Raymond son chapeau, poussait la porte, s'effaçait devant lui qui ne souhaitait que de disparaître, et qui balbutiait de nigaudes excuses, submergé de honte, redevenu l'adolescent plein d'horreur pour soi-même. Mais le garçon, à peine sur la route et le portail refermé, trouva soudain les mots qu'il aurait fallu jeter à la figure de cette catin... Trop tard! Et la pensée, pendant des années, le tortura, « qu'il était parti, sans lui avoir servi son paquet ».

***

Tandis que sur la route, ce cœur se déchargeait de toutes les injures dont il n'avait pas su accabler Maria Cross, la jeune femme, ayant fermé la porte, puis la fenêtre, s'était étendue. Au delà des arbres, quelque oiseau parfois jetait un appel interrompu comme la parole confuse d'un homme endormi. La banlieue retentissait de tramways et de sirènes; les chants avinés du samedi résonnaient sur les routes. Pourtant Maria Cross étouffait de silence — d'un silence qui ne lui était pas extérieur, qui montait du plus profond de son être, s'accumulait dans la pièce déserte, envahissait la maison, le jardin, la ville, le monde. Et au centre de ce silence étouffant, elle vivait, regardant en elle cette flamme à qui tout aliment soudain faisait défaut, mais tout de même inextinguible. De quoi se nourrissait ce feu? Elle se souvint que parfois, au déclin de ses veillées solitaires, une dernière lueur jaillissait des débris noirs dans l'âtre, et qu'elle eût pu croire éteints. Elle chercha la face adorable de l'enfant dans le tramway de six heures et ne le trouva plus. Rien n'existait plus qu'un petit voyou hérissé, fou de timidité et qui s'éperonne; — image aussi différente du vrai Raymond Courrèges que le pouvait être celle qu'avait embellie son amour. Contre celui qu'elle avait transfiguré, divinisé, elle s'acharnait : « C'est pour ce gamin sale, que j'ai été tour à tour souffrante et bienheureuse... » Elle

ignorait que sur cet informe enfant, son regard avait suffi pour qu'il devînt un homme dont beaucoup d'autres allaient connaître les ruses, subir les caresses, les coups. Si elle l'avait créé par son amour, elle achevait son œuvre, en le méprisant : elle venait de lâcher dans le monde un garçon dont ce serait la manie de se prouver à soi-même qu'il était irrésistible, bien qu'une Maria Cross lui eût résisté. Désormais, dans toutes ses intrigues futures se glisserait une inimitié sourde, le goût de blesser, de faire crier la biche à sa merci; ce seraient les larmes de Maria Cross que toute sa vie il ferait couler sur des figures étrangères. Et sans doute était-il né avec cet instinct de chasseur, mais que, sans Maria, il eût adouci de quelque faiblesse.

« Pour ce voyou... » Quel dégoût! Et pourtant l'inextinguible flamme brûlait au-dedans d'elle sans que plus rien la nourrît. Aucun être au monde n'aurait le bénéfice de cette lumière, de cette chaleur. Où aller? A la Chartreuse, où est le corps de François? Non, non : avoue que tu ne cherchais, près de ce cadavre, qu'un alibi. Elle n'avait été si fidèle à visiter l'enfant du cimetière que pour les retours si doux aux côtés d'un autre enfant vivant. Hypocrite! Rien à faire, rien à dire sur une tombe; elle s'y heurtait chaque fois comme à une porte sans serrure et condamnée pour l'éternité. Autant se mettre à genoux dans la poussière de la rue... Petit François, poignée de cendres, toi qui étais plein de rires et de larmes... Qui désirer auprès d'elle? Le docteur?... ce raseur? non, pas un raseur... Mais à quoi bon cet effort vers la perfection lorsque c'est notre destin de ne rien tenter qui ne soit louche en dépit de notre vouloir? Tous les buts que Maria s'était glorifiée d'atteindre, le pire d'elle-même savait y trouver son profit.

Elle ne désire aucune présence ni ne souhaite de se trouver dans aucun autre endroit du monde que ce salon aux rideaux troués. A Saint-Clair, peut-être? Son enfance à Saint-Clair... Elle se souvient de ce parc où elle se glissait, lorsqu'en était partie cette famille cléricale, ennemie de sa mère. Il semblait que la nature attendît ce départ, après les vacances de Pâques, pour déchirer sa bure de feuilles. Les fougères montaient, s'épaississaient, battaient de leur mousseuse vague verte les

branches basses des chênes; mais les pins balançaient les mêmes cimes grises qu'on eût cru indifférentes au printemps, jusqu'à ce qu'un matin, eux aussi, ils eussent arraché d'eux ce nuage immense de pollen. Et Maria retrouvait au tournant d'une allée une poupée cassée, un mouchoir accroché aux ajoncs. Mais aujourd'hui, étrangère à ce pays, rien ne l'y accueillerait que le sable où elle s'était couchée à plat ventre...

Justine l'ayant avertie que le dîner était prêt, elle arrangea ses cheveux, s'assit devant la soupe fumante. Comme il ne fallait pas que la servante ni son mari manquassent le cinéma, une demi-heure après, elle se retrouva seule à la fenêtre du salon. Le tilleul odorant n'avait pas encore d'odeur; au-dessous d'elle, les rhododendrons déjà étaient sombres. Par peur du néant, pour reprendre souffle, Maria cherche une épave où se raccrocher : « J'ai cédé, songe-t-elle, à cet instinct de fuir que presque toutes nous avons devant la face humaine enlaidie par la faim, par le besoin. Cette brute, tu te persuades que c'est un être différent de l'enfant que tu adorais, — c'était bien le même enfant, mais avec le masque : comme les femmes enceintes portent un masque de bile sur leur face, les hommes pleins de leur amour ont aussi, collée à la figure, cette apparence souvent hideuse, toujours terrible de la bête qui remue en eux. Galatée fuit ce qui la terrifie qui est aussi ce qu'elle appelle... J'avais rêvé d'une longue route de caresses où, par une marche insensible, nous fussions passés des régions tempérées aux plus amollissantes : mais le petit bouc a brûlé les étapes... Que ne me suis-je livrée à cette fureur maladroite! C'est dans le saccage de mon corps que j'eusse trouvé l'inimaginable repos; mieux que le repos peut-être... Peut-être n'existe-t-il pas d'abîme entre les êtres, qu'un excès de caresses ne comble... Quelles caresses? » Elle se souvint; sa bouche grimaça, émit un « hêêê » de dégoût, des images l'assaillirent.

Qu'était-ce donc qu'il lui fallait? Elle errait dans la pièce déserte, s'accoudait à la fenêtre, rêvait d'elle ne savait quel silence où elle aurait senti son amour sans que cet amour dût prononcer aucune parole, — et pourtant le bien-aimé l'aurait entendue, il aurait appréhendé en elle son désir avant même que son désir fût né. Toute caresse suppose un intervalle

entre deux êtres. Mais ils eussent été si confondus l'un dans l'autre, que cette étreinte n'aurait pas été nécessaire, cette brève étreinte que la honte dénoue... La honte? Elle crut entendre le rire de fille de Gaby Dubois et ce qu'elle lui criait un jour : « Mais non, mais non, parlez pour vous! Il n'y a que ça de bon au contraire, que ça qui ne soit pas décevant... Dans ma chienne de vie, ce fut la seule consolation... » D'où vient ce dégoût? A-t-il un sens? Témoigne-t-il d'une volonté particulière de quelqu'un? Mille idées confuses s'éveillaient en Maria, disparaissaient, comme au-dessus de sa tête, dans l'azur désert, les étoiles filantes, les bolides perdus.

Ma loi, songe Maria, n'est-elle pas la loi commune? Sans mari, sans enfants, sans amis, certes on ne pouvait être plus seule au monde; mais qu'était cette solitude, au prix de cet autre isolement dont la plus tendre famille ne l'eût pas délivrée — celui que nous éprouvons à reconnaître en nous les signes d'une espèce singulière, d'une race presque perdue et dont nous interprétons les instincts, les exigences, les buts mystérieux? Ah! ne plus s'épuiser dans cette recherche! Si le ciel était encore pâle d'un reste de jour et de lune naissante, les ténèbres s'amassaient sous les feuilles tranquilles. Le corps penché dans la nuit, attiré, comme aspiré par la tristesse végétale, Maria Cross cédait moins au désir de boire à ce fleuve d'air encombré de branches, qu'à la tentation de se perdre en lui, de se dissoudre, — pour qu'enfin son désert intérieur se confondît avec celui de l'espace, — pour que ce silence en elle ne fût plus différent du silence des sphères.

***

Cependant Raymond Courrèges, après qu'il se fut débarrassé sur la route de toutes les injures dont il était furieux de n'avoir pas abreuvé Maria Cross, sentit le besoin de la salir encore; et c'est pourquoi, à peine rentré, souhaita-t-il de voir son père. Comme le docteur l'en avait averti, il s'était décidé à demeurer au lit quarante-huit heures, sans manger ni boire que de l'eau, pour la plus grande joie de sa mère et de sa femme. La fausse angine de poitrine n'eût pas suffi à

l'y décider, mais la curiosité d'étudier sur lui-même les effets de ce traitement. Robinson était déjà venu la veille : « J'aurais mieux aimé Dulac, disait madame Courrèges, mais enfin, Robinson, c'est tout de même un médecin, il sait ausculter. »

Robinson se glissait le long des murs, montait les escaliers quatre à quatre, toujours dans l'angoisse de se trouver nez à nez avec Madeleine, bien qu'ils n'eussent jamais été fiancés. Le docteur, les yeux clos, la tête vide, étrangement lucide, le corps libre sous les draps légers, à l'abri du jour, suivait sans effort des pistes de pensées; et son esprit errait sur ces pistes perdues, retrouvées, emmêlées, comme un chien bat les buissons autour de son maître qui se promène mais ne chasse pas. Il composait sans fatigue les articles qu'il n'aurait plus qu'à écrire, répondait point par point aux critiques qu'avait suscitées sa dernière communication à la Société de Biologie. La présence de sa mère lui était douce, mais aussi celle de sa femme, et ce lui était une douceur de s'en aviser : immobile enfin, après une poursuite épuisante, il se laissait rejoindre par Lucie. Il admirait comme sa mère s'effaçait pour éviter tout conflit : les deux femmes se partageaient sans dispute cette proie arrachée pour un temps au métier, à l'étude, à un amour inconnu; il ne se débattait pas, s'intéressait à leurs moindres paroles; son univers se rétrécissait à la mesure du leur. Et voici qu'il voulait savoir si Julie s'en allait décidément où si l'on pouvait espérer qu'elle s'entendrait avec la bonne de Madeleine. Mais que ce fût la main de sa mère ou celle de sa femme sur son front, le docteur retrouvait cette sécurité de quand il était un enfant malade; il se réjouissait de ce qu'il ne mourrait pas seul; il pensait que la mort devait être ce qu'il y a de plus simple au monde, dans la chambre d'un acajou familier où notre mère, notre femme se forcent à sourire; et le goût du dernier moment est masqué par elles comme celui de tout autre remède amer. Oui, s'en aller tout enveloppé de ce mensonge, savoir être dupe...

Une coulée de lumière envahit la chambre : Raymond entra, grognant : « On n'y voit goutte », s'approcha de cet homme couché, le seul aux yeux duquel il pût salir, ce soir, Maria

Cross; et déjà le goût était dans sa bouche de ce qu'il allait vomir. Le malade lui dit : « Embrasse-moi. » Et il regardait ardemment ce fils qui, l'avant-veille, dans l'allée des vignes, avait essuyé sa face. Mais, venu du jour dans cette pénombre, l'adolescent voyait mal les traits de son père et il l'interrogea d'un ton rogue :

— Tu te rappelles notre conversation à propos de Maria Cross?

— Oui, eh bien?

A ce moment, Raymond courbé sur ce corps étendu, comme pour l'embrasser ou pour lui donner un coup de couteau, découvrit deux yeux pleins d'angoisse attachés à ses lèvres. Il comprit que celui-là aussi souffrait : « Je le savais, songe-t-il, depuis le soir où il m'a appelé menteur... » Aucune jalousie chez Raymond, incapable d'imaginer que son père ait jamais pu être un amant; aucune jalousie, mais un étrange désir de larmes, mêlé d'irritation et de moquerie : joues grises sous la barbe clairsemée! et cette voix serrée qui implore :

— Eh bien quoi? Qu'est-ce que tu sais? Dis vite.

— On m'avait trompé, papa, je me suis laissé monter le coup; il n'y a que toi qui connaisses bien Maria Cross, je tenais à te le dire. Et maintenant repose-toi. Que tu es pâle! Tu es sûr que c'est bon pour toi, cette diète?

Raymond écoute avec stupeur ses propres paroles — le contraire de ce qu'il aurait voulu crier. Il pose sa main sur le front aride et triste, — celle que tenait tout à l'heure Maria Cross. Le docteur la trouve fraîche, cette main; il a peur qu'elle s'écarte.

— Mon opinion sur Maria est faite depuis longtemps.

Comme madame Courrèges rentrait dans la chambre, il mit un doigt sur sa bouche. Raymond, sur la pointe des pieds, s'éloigna.

La mère du docteur apporta une lampe à pétrole (parce que, faible comme il était, l'électricité lui aurait fait mal aux yeux) et, l'ayant posée sur la commode, baissa l'abat-jour. Cette lumière circonscrite, cette lumière d'autrefois recréa le monde mystérieux des chambres qui n'existent plus, où luttait une veilleuse contre la pénombre épaisse, pleine de meubles à demi submergés. Le docteur aimait Maria, mais il

était détaché d'elle : il l'aimait comme les morts doivent nous aimer. Elle rejoignait toutes ses autres amours, depuis son adolescence... Suivant cette piste, le docteur s'avisa qu'un sentiment l'avait toujours occupé, d'année en année, pareil à celui dont il finissait à peine de souffrir ; il en pouvait remonter la filière monotone, énumérer les noms de ses passions presque toutes demeurées aussi vaines... Et pourtant il avait été jeune... Ce n'était donc pas seulement l'âge qui le séparait de Maria Cross : à vingt-cinq ans, il n'aurait pas su mieux franchir le désert entre lui et cette femme. A peine sorti du collège, à l'âge qu'avait maintenant Raymond, il se souvenait d'avoir aimé sans une minute d'espoir... C'était une loi de sa nature de ne pouvoir atteindre ceux qu'il chérissait; il n'en avait jamais eu plus nettement conscience que dans les demi-réussites où il ramenait contre soi l'objet tant convoité, et soudain diminué, si appauvri, si différent de ce que le docteur avait éprouvé, de ce qu'il avait souffert à son propos. Non, il n'avait pas à chercher dans son miroir la raison de cette solitude où il lui faudrait mourir. D'autres hommes, comme avait été son père, comme serait sans doute Raymond, jusque dans la vieillesse suivent leur loi, obéissent à leur vocation amoureuse; et lui, jusque dans sa jeunesse, il avait obéi à son destin solitaire.

Ces dames étant descendues pour le dîner, il entendit un bruit de son enfance : les cuillers contre les assiettes; mais, plus proches de son oreille et de son cœur, étaient ce froissement de feuilles dans l'ombre, les grillons, ce crapaud content qu'il ait plu. Puis ces dames remontèrent. Elles disaient :

— Tu dois être bien faible...

— Je ne pourrais pas me tenir debout.

Mais comme c'était un remède que la diète, elles se réjouissaient de sa faiblesse.

— Tu dois sentir le besoin de prendre...

Cette faiblesse l'aidait à se retrouver enfant. Les deux femmes causaient à mi-voix; le docteur entendait un nom, les interrogeait :

— Est-ce que ce n'était pas une demoiselle Malichecq?

— Tu nous écoutes? Je croyais que tu dormais... Non, c'est sa belle-sœur qui est une Malichecq... Elle est une Martin.

Mais le docteur dormait lorsque vinrent les Basque et il ne rouvrit un œil qu'après avoir entendu se fermer les portes de leurs chambres. Puis sa mère roula un tricot, se leva lourdement, l'embrassa au front, sur les yeux, dans le cou, dit : « Tu n'es pas chaud... » Il demeura seul avec madame Courrèges qui gémit :

— Raymond a encore pris le dernier tram pour Bordeaux : Dieu sait à quelle heure il rentrera : il avait une tête, ce soir! une tête à faire peur... Quand il aura épuisé l'argent de ses étrennes, il va nous faire des dettes... Si ça n'est pas déjà commencé...

Le docteur dit à mi-voix : « Notre petit Raymond... dans sa dix-neuvième année déjà... » et frémit, pensant à ces rues désertes de Bordeaux, la nuit; il se souvint de ce matelot dont le corps étendu le fit trébucher, un soir, et dont la figure, la poitrine étaient souillées de vin et de sang. Des pas traînèrent encore à l'étage supérieur; un chien aboya furieusement du côté des communs. Madame Courrèges tendit l'oreille :

— J'entends quelqu'un marcher... Ce ne peut pas être encore Raymond; le chien se serait calmé.

Quelqu'un avançait vers la maison, mais sans précaution, et affectant au contraire de ne pas se cacher. Les volets de la porte-fenêtre furent secoués. Madame Courrèges se pencha :

— Qui est là?

— On demande le docteur, c'est pressé.

— Le docteur ne se dérange pas la nuit, vous le savez bien. Allez au village, chez le docteur Larue.

L'homme qui tenait une lanterne à la main, insistait. Le docteur, encore somnolent, cria à sa femme :

— Dis-lui qu'il n'y a rien à faire... Ce ne serait pas la peine d'habiter la campagne, exprès pour n'être pas dérangé la nuit...

— Impossible, monsieur : mon mari ne fait que la consultation... Il s'est d'ailleurs engagé vis-à-vis du docteur Larue...

— Mais, madame, il s'agit d'une de ses clientes, une

voisine... Quand il saura son nom, il viendra. C'est madame Cross, madame Maria Cross qui a fait une chute sur la tête.

— Maria Cross? Pourquoi voulez-vous qu'il se dérange pour elle plutôt que pour n'importe qui?

Mais le docteur, ayant entendu ce nom, s'était levé; il avait bousculé un peu sa femme et penché dans la nuit :

— C'est vous, Maraud? Je ne reconnaissais pas votre voix... Qu'est-il arrivé à madame?

— Une chute, monsieur, sur la tête... Elle a le délire; elle appelle monsieur le docteur.

— Cinq minutes... le temps de m'habiller...

Il ferma la fenêtre, chercha ses vêtements.

— Tu ne vas pas y aller?

Il ne répondit pas, s'interrogeant à mi-voix : « Où sont mes chaussettes? » Sa femme protestait : ne venait-il pas à l'instant de déclarer qu'il ne se dérangeait à aucun prix, la nuit? Pourquoi ce changement? Il ne tenait pas debout, s'évanouirait de faiblesse.

— Il s'agit d'une cliente; tu comprends qu'il n'y a pas à hésiter.

Elle répéta, sarcastique :

— Oui, je comprends, j'y ai mis le temps, mais je comprends.

A cette minute, madame Courrèges ne soupçonnait pas encore son mari et ne cherchait qu'à le blesser. Mais lui, sûr de son détachement, de son renoncement, ne se méfiait pas. Après la passion qui l'avait torturé, rien ne lui paraissait moins coupable, ni plus avouable que sa tendre alarme de ce soir. Il ne songeait pas que sa femme ne pouvait, comme lui, comparer les états anciens et l'état présent de son amour pour Maria Cross. Deux mois plus tôt, il n'eût pas osé montrer son angoisse comme il faisait ce soir. Au plus brûlant d'une passion, nos gestes, d'instinct, la dissimulent; mais lorsque nous avons renoncé à sa joie, que nous acceptons une faim et une soif éternelles, c'est bien le moins, songeons-nous, de ne plus nous exténuer à donner le change.

— Mais non, ma pauvre Lucie, tout cela est loin de moi, maintenant... Tout cela est bien fini. Oui, je suis très attaché à cette malheureuse; mais ça n'a rien à voir...

Il s'appuya contre le lit, murmura : « C'est vrai, je suis à

jeun », demanda à sa femme de lui faire du chocolat sur la lampe à esprit-de-vin.

— Si tu crois que je trouverai du lait à cette heure! Il n'y a probablement plus de pain à la cuisine. Mais quand tu auras soigné cette fille, elle te préparera un petit souper... Le dérangement vaut bien ça!

—Que tu es sotte, ma pauvre amie! Si tu savais...

Elle lui prit une main, et lui parla de tout près :

— Tu as dit : « Tout cela est fini... tout cela est loin de moi. » C'est donc qu'il y a eu quelque chose entre vous? Quoi? J'ai le droit de le savoir. Je ne te reprocherai rien, mais je veux savoir.

Essoufflé, le docteur dut s'y reprendre à deux fois pour se chausser. Il grommelait : « Je parlais en général... Ça ne se rapportait pas à Maria Cross... Voyons, Lucie, tu ne m'as pas regardé. » Mais elle repassait en esprit les derniers mois écoulés : Ah! oui, elle tenait la clef enfin! Tout s'expliquait, tout lui paraissait clair.

— Paul, ne va pas chez cette femme. Je ne t'ai rien demandé jamais... Tu peux bien m'accorder cela.

Il protestait doucement que cela ne dépendait pas de lui. Il se devait à un client malade, peut-être près de mourir : Une chute sur la tête, ce pouvait être la mort :

— Si tu m'empêches de sortir, tu seras responsable de cette mort.

Elle se détacha de lui, ne trouvant plus rien à répondre. Elle balbutiait, tandis qu'il s'éloignait : « C'est peut-être un coup monté, ils se sont donné le mot... », puis se souvint que le docteur n'avait pris aucune nourriture depuis la veille. Assise sur une chaise, elle était attentive au murmure des voix dans le jardin.

— Oui, elle est tombée de la fenêtre... ça ne peut être qu'un accident : elle n'aurait pas choisi pour se détruire la fenêtre du salon, à l'entresol... Oui, le délire. Elle se plaint de la tête... ne se souvient de rien.

Madame Courrèges entendit que son mari ordonnait à l'homme d'aller chercher de la glace au village : Il en trouverait à l'auberge ou chez le boucher; il faudrait prendre aussi chez le pharmacien du sirop de bromure.

— Je passerai par le bois de Berge. Ce sera moins long que si je faisais atteler...

— Vous n'aurez pas besoin de lanterne : avec ce clair de lune, on y voit comme en plein jour.

Comme le docteur était sorti par le petit portail des communs, il entendit courir derrière lui, une voix haletante l'appelait par son prénom. Alors, il reconnut sa femme en robe de chambre, avec sa natte pour la nuit, et qui, à bout de souffle et ne pouvant parler, lui tendait un morceau de pain rassis et une barre de gros chocolat.

FRANÇOIS MAURIAC

(*A suivre.*)

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

AVANT SON RÈGNE

A Grenade, l'ancienne capitale des rois Maures, une inscription au numéro 12 de la *calle de Gracia* apprend qu'en cette maison naquit *la ilustre Señora doña Eugenia da Guzman y Portocarrero, Emperatriz de los Franceses.* Quand l'*ayuntamiento* de Grenade fit poser cette inscription, c'était en 1867; par galanterie à l'égard de l'Impératrice, il négligea de faire graver sur la pierre la date de naissance : 5 mai 1826.

Eugénie avait une sœur, Paca, qui avait deux ans de plus qu'elle, et qui fut un jour la duchesse de Berwick et d'Albe. Leur père, don Cipriano Guzman Palafox y Portocarrero, comte de Teba, appartenait à une vieille famille de la noblesse espagnole; leur mère, Maria-Manuela Kirkpatrick, était à la fois d'origine wallonne et écossaise. Le Liégeois Henri Grévigné s'était marié à Malaga avec une Espagnole, Antonia de Gallegos; deux filles étaient nées de cette union : Françoise, qui épousa l'Écossais William Kirkpatrick, consul des États-Unis à Malaga (il fut le grand-père de l'Impératrice); Catherine, qui épousa Mathieu de Lesseps et qui fut la mère de Ferdinand de Lesseps. C'est l'origine du cousinage entre la future Impératrice et le futur créateur du canal de Suez.

La mère de l'Impératrice est connue sous le nom de comtesse de Montijo. C'est le nom qu'avait porté son mari, après la mort d'un frère aîné, Eugenio Guzman, comte de Montijo, oncle et parrain de la petite Eugénie. Lui-même, don Cipriano,

avait servi dans l'armée de Napoléon comme colonel d'artillerie; on rapporte qu'à la bataille de Paris, le 30 mars 1814, il commandait les batteries de la butte Montmartre. Un jeune Français, Prosper Mérimée, qui voyageait en Espagne en 1830, avait fait sa connaissance; introduit dans sa famille, il était devenu l'ami de la mère et des deux petites filles, qui avaient alors six ans et quatre ans. Ainsi commencèrent des relations d'amitié qui devaient durer jusqu'à la mort de l'auteur de *Colomba*.

Les troubles de l'Espagne amenèrent le comte de Montijo et sa famille à passer en France. Eugénie Palafox, suivant le nom qu'elle portait alors, fut élevée en partie à Paris, au couvent des dames du Sacré-Cœur, rue de Varenne; elle y fit sa première communion. Son père mourut en 1839, quand elle avait treize ans. Chez sa mère elle retrouvait le Français de Grenade, Prosper Mérimée, et un ami de celui-ci, Henri Beyle ou Stendhal, qui était devenu un familier de la maison. « Les soirs où venait M. Beyle, » racontait plus tard l'Impératrice, « étaient des soirs à part. Nous les attendions avec impatience, parce qu'on nous couchait un peu plus tard ces jours-là. Et ses histoires nous amusaient tant! » Le romancier de *la Chartreuse de Parme* jouait parjois au prophète. « Quand vous serez grande, lui disait-il, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz. Alors vous m'oublierez, et moi je ne me soucierai plus de vous. » Mérimée prenait plaisir à donner à la jeune Eugénie des leçons de français; la leçon s'achevait le plus souvent chez le pâtissier.

M. le marquis de Santa-Cruz, c'est-à-dire le Prince Charmant à qui rêvent les jeunes filles, Eugénie de Guzman l'avait aperçu pour la première fois quand elle avait quatorze ans à peine, mais sans se douter certes qu'elle devait un jour porter son nom. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte venait d'être arrêté pour la seconde fois, après son équipée de Boulogne. Conduit à Paris, il fut amené à la préfecture de Police; la comtesse de Montijo, qui était liée avec la femme du préfet, madame Delessert, vint lui rendre visite, le jour même où le prince arrivait à la préfecture, sous la conduite d'un officier de gendarmerie. Eugénie et sa sœur virent passer un prisonnier dont la tenue les fit rire; le prince portait, paraît-il, une

chemise d'emprunt, beaucoup trop grande pour lui. Douze ans plus tard, le prisonnier était devenu l'empereur Napoléon III, et l'un de ses premiers actes fut d'épouser la jeune Espagnole qui s'était moquée de lui.

« Je suis venue au monde pendant un tremblement de terre, » disait un jour l'Impératrice. « Ma mère accoucha sous une tente, dans le jardin. Qu'est-ce que les anciens auraient pensé d'un pareil présage? Ils auraient dit que je venais bouleverser le monde. » Il n'y parut pas d'abord; car la situation de la famille Montijo, installée à Paris dans un très modeste appartement, ne semblait pas destiner la jeune fille à un avenir extraordinaire. « Nous n'étions pas riches, » disait-elle plus tard, « et mon père n'avait pas tort lorsqu'il voulait nous habituer, de bonne heure, à la pauvreté qui devait être notre lot. Mais il exagérait un peu lorsqu'il prétendait nous faire porter des robes de toile en toute saison, lorsqu'il empêchait ma mère de nous acheter des parapluies ou de nous faire monter avec elle en voiture. » Est-ce qu'on ne raconte pas qu'une grande couturière et marchande de modes de l'époque envoya un jour sa note par huissier à la comtesse de Montijo? C'était vraiment manquer du sens de l'opportunité; car le fâcheux mémoire était présenté peu de temps avant que la grande nouvelle fût connue dans le public : la seconde de ses filles allait être impératrice des Français.

***

Depuis le mariage de sa fille aînée avec le duc d'Albe, qui suivit de cinq ans la mort de son mari, la comtesse de Montijo vivait seule avec sa seconde fille. Ses ressources assez modestes ne l'empêchaient pas de fréquenter le monde des artistes, des écrivains, des gens à la mode. Dans les crises qui se succédaient à la cour d'Isabelle II, elle avait acquis le titre de *camarera-mayor*, qui lui donnait une situation à part dans la société espagnole. « Type très complet et très beau de la femme d'Andalousie, » — ce sont les expressions de Mérimée, — elle appartenait à ce groupe de belles étrangères auxquelles les salons de Paris ont toujours été disposés à faire bon accueil. Quant à sa fille cadette, partout où elle

se montrait, sa beauté faisait sensation. Comment se nouèrent les relations qui devaient aboutir à son mariage? Elle le racontait un jour à Augustin Filon, le précepteur de son fils.

Elle avait beaucoup entendu parler du prisonnier de Ham par une femme qui avait été mêlée à la tentative de Strasbourg. « Un conspirateur, disait-elle, un prisonnier, un prince, un Napoléon : il y avait tout ce qu'il fallait pour me monter la tête... Vous pensez si le terrain était bien préparé par les souvenirs de mon père et par les récits de M. Beyle. J'avais la religion de Napoléon dans le sang. » L'ancien prisonnier de Ham était devenu le président de la République; il habitait au palais de l'Élysée. La comtesse de Montijo connaissait l'un des familiers du président, le comte Bacciochi; celui-ci la présenta, ainsi que sa fille, au chef de l'État. L'impression qu'elles produisirent fut assez favorable pour que, peu après, une invitation à dîner à Saint-Cloud leur fût adressée. Elles croyaient se rendre à une réception officielle; leur surprise fut grande de se trouver seulement en compagnie du président et de Bacciochi. Après le dîner, le président parla de faire un tour dans le parc et fit le geste d'offrir son bras à mademoiselle de Montijo. « Monseigneur, ma mère est là, » dit la future impératrice, en prenant le bras de Bacciochi. Le président fit faire la promenade à la comtesse de Montijo. L'Impératrice souriait à ce souvenir. « Je ne crois pas, disait-elle, qu'il se soit amusé beaucoup, ce soir-là. »

Plusieurs mois s'écoulèrent. La jeune fille, qui n'avait point oublié la soirée de Saint-Cloud, écrivit à Bacciochi, le jour même du 2 décembre et quand l'issue du coup d'État restait encore incertaine, pour lui dire qu'elle mettait tout ce qu'elle possédait de fortune à la disposition du président. Le coup d'État avait pleinement réussi; il avait eu pour effet de prolonger pour dix ans les pouvoirs du président de la République ou plutôt du prince-président, comme on prenait l'habitude de l'appeler. On sentait que l'on était dans une période de transition et qu'il ne faudrait pas grand temps pour passer des apparences du régime républicain aux réalités du pouvoir impérial. Paris, comme assuré du lendemain, reprenait son existence de luxe et de fêtes. Les réceptions que

le prince-président donnait à l'Élysée annonçaient les somptuosités de l'empire.

Madame de Montijo et sa fille se rendaient aux bals de la présidence. Si mademoiselle de Montijo, qui était alors dans l'éclat de sa vingt-sixième année, attirait tous les regards, on commençait à s'apercevoir que ceux du président s'arrêtaient sur elle avec une insistance particulière. Les deux Espagnoles étaient désormais de toutes les fêtes officielles. Aux chasses de Fontainebleau, au mois de novembre, mademoiselle de Montijo fut l'objet d'attentions, qui furent très remarquées. A une chasse à courre, arrivée la première à l'hallali, l'intrépide amazone reçut du prince le pied du cerf, ce qui lui valut de rentrer à ses côtés, comme en triomphe. Horace de Viel-Castel notait, dans ses *Mémoires*, à la date du 25 novembre 1852 : « Mademoiselle de Montijo, jeune blonde Espagnole de la plus grande naissance, est, depuis le voyage de Fontainebleau, le but des attentions du prince. La jeune fille est très agréable; elle ne manque pas d'esprit, qu'elle a fort avenant; mais elle ne sera jamais entraînée ni par le cœur ni par les sens, car elle a une ferme raison. » On raconta bientôt cette anecdote. Napoléon, car le prince avait pris ce nom en restaurant l'Empire le 2 décembre 1852, passait une revue dans la cour des Tuileries. Mademoiselle de Montijo y assistait d'une fenêtre du rez-de-chaussée voisine de la chapelle. Après le défilé, l'Empereur à cheval s'approche de la fenêtre. « Comment arriver jusqu'à vous? » dit-il à son invitée. — « Sire, par la chapelle. »

A la fin du mois de décembre, la cour impériale se transporta à Compiègne. « Ce fut là, dit l'Impératrice, que l'Empereur me parla d'amour pour la première fois; mais je tournai la chose en plaisanterie. » A une loterie, l'Empereur s'arrangea pour faire gagner à la jeune fille un bijou qui représentait une feuille de trèfle; dans sa pensée, c'était comme une bague de fiançailles. Son parti, en effet, était à présent arrêté; il avait décidé de donner à la belle Espagnole le titre d'impératrice.

Quand le Sénat, que présidait alors le prince Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon Ier, avait reçu le message du prince-président où il était question de rétablir l'Empire et

de répondre ainsi au vœu de la nation, le sénateur Troplong fut chargé de présenter un rapport au nom de ses collègues du Luxembourg. Le rapporteur abonda en raisons historiques et autres, qui justifiaient la proposition du message; mais il se fit l'écho d'un autre désir du Sénat et de l'opinion : «Que, dans un avenir peu éloigné, une épouse vînt s'asseoir sur le trône qui allait s'élever et qu'elle donnât à l'Empereur des rejetons dignes de lui, dignes du pays. »

Restaurer l'Empire, c'était restaurer la « quatrième race »; et cette restauration n'allait pas, semblait-il, sans le rétablissement de l'hérédité en ligne directe. Mais qui épouser? Une Anglaise, miss Howard, que le prince avait connue à Londres et qui l'avait suivi à Paris, pensait bien échanger un jour contre le palais de l'Élysée le petit hôtel de la rue du Cirque, où elle recevait le prince-président et quelques-uns de ses familiers; mais Louis-Napoléon était résolu à lui restituer, généreusement, les avances qu'elle lui avait faites pour le succès du coup d'État, à lui donner un titre de comtesse, mais à ne pas aller au delà.

Une cousine du prince-président, la marquise de Hamilton, fille de la grande-duchesse Stéphanie de Beauharnais, lui conseillait d'épouser une princesse de sang royal, sa propre nièce, Caroline Wasa, née du mariage de sa sœur Louise de Bade avec le prince Gustave Wasa; la princesse Caroline avait alors dix-neuf ans. Il suivit le conseil de sa cousine, et il chargea un ami personnel, le comte Fleury, d'aller sonder le terrain à la cour de Bade. Mais la grande-duchesse Stéphanie avait en vue pour sa petite-fille une alliance avec le prince royal de Saxe; elle devint, en effet, reine de Saxe. Fleury rapporta à l'Élysée cette réponse, que des pourparlers déjà engagés avaient rendu sa mission inutile. Le maître de l'Élysée apprit sans émotion ce résultat négatif.

Épouserait-il la fille du prince de Wagram? Il se rendit à une réception à l'hôtel du prince, qui avait un peu le caractère d'une entrevue. Il en revint avec le même état d'indifférence qu'il y avait apporté. C'est que ses sens et son cœur étaient déjà pris autre part. A Compiègne, au mois de décembre, il faisait ses confidences au comte Fleury sur mademoiselle de Montijo. « Ah! soupirait-il, je suis bien amoureux

d'elle! — Je le comprends, Sire, et je vois bien que ce n'est pas d'aujourd'hui. Mais alors il n'y a qu'une chose à faire... Épousez-la. — J'y songe sérieusement. » Il y songeait en effet; car il ne lui plaisait pas de se laisser encore marchander dans un autre projet d'union princière, et il aimait. Un incident précipita sa décision.

Dans les premiers jours de janvier 1853, quand l'Empire avait juste un mois d'existence, mademoiselle de Montijo assistait à un bal à l'Élysée. Au moment de se rendre au souper, où sa place était réservée à la table impériale, elle se rencontra près d'une porte avec madame Fortoul. Celle-ci s'étonna à haute voix que la jeune fille eût la prétention de passer avant elle. « Je devins très pâle, » racontait plus tard l'Impératrice, « et je me rangeai en disant : Passez, madame. » L'Empereur s'aperçut aisément de son trouble, qu'elle ne pouvait dissimuler. Il la pressa de questions : « Qu'y a-t-il? Je veux le savoir. — Il y a, Sire, qu'on m'a insultée ce soir, et qu'on ne m'insultera pas une seconde fois. — Demain, dit l'Empereur, on ne vous insultera plus. »

Le lendemain, tandis que madame de Montijo et sa fille faisaient, dans leur appartement de la place Vendôme, leurs préparatifs de départ pour l'Italie, une lettre officielle arrivait de l'Élysée : l'Empereur demandait à la comtesse de Montijo la main de sa fille.

Les parents et les amis de l'Empereur suivaient depuis quelque temps, avec des sentiments divers, l'évolution de ce projet matrimonial. Le prince Jérôme et son fils le prince Napoléon, l'un oncle, l'autre cousin de Napoléon III, ne voyaient pas avec plaisir un mariage, quel qu'il fût; car c'était la ruine très prochaine de leurs chances d'arriver au trône. Une alliance dynastique, passe encore; mais un mariage avec une étrangère qui n'avait pour elle que sa beauté, qui, depuis plusieurs années, menait avec sa mère une existence nomade en Espagne, en France, dans les stations à la mode, qui n'apportait ni fortune, ni alliance, ni influence, une union de ce genre ressemblait beaucoup à une aventure. Fialin de Persigny, le compagnon des mauvais jours, ne pouvait comprendre que son ami, qui était arrivé au faîte suprême, fût homme à commettre une pareille sottise. Il le lui dit un jour d'une

manière brutale : « Ce n'était pas, ma foi, la peine que tu fisses le coup d'État pour finir d'une telle façon. » Morny, le demi-frère de l'Empereur, voulait bien admettre que Napoléon III renonçât à contracter une alliance dynastique; mais ne pouvait-il trouver une femme selon ses goûts dans la noblesse française, au lieu de la prendre dans la noblesse étrangère? Deux personnes ne cachaient pas leur approbation. La princesse Mathilde ne partageait pas du tout l'hostilité de beaucoup de gens. « Les sœurs de Napoléon Ier, disait-elle, ont fait des difficultés pour porter la traîne de la robe de l'Impératrice, lors de la cérémonie à Notre-Dame; quant à moi, je n'en ferai certainement aucune. » Un personnage qu'on voyait peu, mais à qui son rôle de chef de cabinet de l'Empereur donnait une grande influence, M. Mocquard, trouvait que son maître avait parfaitement raison.

Approuvé par quelques-uns, critiqué par le plus grand nombre, raillé même par certains, Napoléon III, « l'homme taciturne, » avait pris son parti en pleine connaissance de cause; il avait quarante-quatre ans, sa décision n'était pas un coup de tête, car, depuis trois ans, il avait pu observer mademoiselle de Montijo. La nouvelle de la demande en mariage n'avait pas encore éclaté dans le public; mais on ne pouvait se méprendre sur ses intentions. A un bal chez la princesse Mathilde, le 9 janvier, l'Empereur avait eu une longue conversation en aparté avec mademoiselle de Montijo; aucun des assistants n'avait eu l'audace de la troubler. La belle jeune personne était le soleil levant, on s'empressait autour d'elle, on lui adressait des recommandations pour Sa Majesté ou pour les ministres.

Le 18 janvier, le Conseil des ministres fut saisi officiellement du projet de mariage; mais il n'avait pas à délibérer sur une chose qui lui était communiquée pour la forme et à titre de première publicité. On prétend que l'Empereur dit aux ministres : « Messieurs, il n'y a pas d'observations à faire, de discussion à entamer, ce mariage est chose arrêtée, et j'y suis résolu. » Les ministres qui avaient des représentations à faire les avaient déjà faites sans succès; ils ne les renouvelèrent pas. Le Conseil prit acte de la grande nouvelle. Dans le monde des affaires il y eut un moment de panique, qui

fut sans doute une manœuvre de la spéculation : à la Bourse du 19 janvier, il y eut une baisse de deux francs. Un homme eut plus de sang-froid et de bon sens; c'est M. Dupin, bien connu par ses bons mots et sa causticité. « On se préocupe peu, dit-il, de ce que je dis et de ce que je pense, et on fait peut-être bien; mais l'Empereur fait mieux encore d'épouser qui lui plaît et de ne pas se laisser marchander quelque scrofuleuse princesse d'Allemagne aux pieds grands comme les miens. Du moins, lorsque l'Empereur embrassera sa femme, ce sera par plaisir et non par devoir. » En attendant le grand jour, mademoiselle de Montijo et sa mère allèrent s'établir le 24 janvier, au palais de l'Élysée. Depuis la proclamation de l'Empire, Napoléon III avait établi sa résidence officielle au palais des Tuileries.

Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires étrangères, avait été parmi les opposants les plus catégoriques. Comme ses conseils n'avaient pas été suivis, il résolut de se retirer; auparavant, il alla présenter ses devoirs à mademoiselle de Montijo. « Vous me permettrez de vous remercier, » dit-elle au ministre, « et cela très sincèrement, du conseil que vous avez donné à l'Empereur au sujet de son mariage. C'est exactement celui que je lui ai donné moi-même. — L'Empereur m'a trahi, à ce que je vois, » repartit Drouyn de Lhuys, assez embarrassé. « Non, reconnaître honorablement votre sincérité, me faire connaître l'opinion d'un serviteur dévoué, qui a exprimé ses propres sentiments, ce n'est pas là une trahison. J'ai dit à l'Empereur, comme vous l'avez fait vous-même, qu'il fallait prendre en considération les intérêts de son trône; mais ce n'est pas à moi de juger s'il a tort ou raison de croire que ses intérêts peuvent s'accorder avec ses sentiments. » En sortant de sa visite, le ministre avait changé d'avis : il gardait son portefeuille.

***

Une note du *Moniteur* fit savoir que le bureau du Sénat, le bureau du Corps législatif et les membres du Conseil d'État auraient à se réunir aux Tuileries le samedi 22 janvier, pour y recevoir de l'Empereur une communication relative à son

mariage; les sénateurs et les membres du Corps législatif pouvaient se joindre à leurs collègues.

Le 22 janvier, aux sénateurs, députés et conseillers d'État qui se pressaient dans la salle du Trône, l'Empereur lut ce discours :

Messieurs,

Je me rends au vœu si souvent manifesté par le pays en venant vous annoncer mon mariage.

L'union que je contracte n'est pas d'accord avec les traditions de l'ancienne politique; c'est là son avantage.

La France, par ses révolutions successives, s'est toujours brusquement séparée du reste de l'Europe; tout gouvernement sensé doit chercher à la faire rentrer dans le giron des vieilles monarchies; mais ce résultat sera bien plus sûrement atteint par une politique droite et franche, par la loyauté des transactions, que par les alliances royales, qui créent de fausses sécurités et substituent souvent l'intérêt de famille à l'intérêt national. D'ailleurs, les exemples du passé ont laissé dans l'esprit du peuple des croyances superstitieuses; il n'a pas oublié que, depuis soixante-dix ans, les princesses étrangères n'ont monté les degrés du trône que pour voir leur race dispersée et proscrite par la guerre ou par la révolution. Une seule femme a semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n'était pas issue d'un sang royal.

Il faut cependant le reconnaître : en 1810, le mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise fut un grand événement; c'était un gage pour l'avenir, une véritable satisfaction pour l'orgueil national, puisqu'on voyait l'antique et illustre maison d'Autriche, qui nous avait si longtemps fait la guerre, briguer l'alliance du chef élu d'un nouvel empire. Sous le dernier règne, au contraire, l'amour-propre du pays n'a-t-il pas eu à souffrir lorsque l'héritier de la couronne sollicitait infructueusement, pendant plusieurs années, l'alliance d'une maison souveraine, et obtenait enfin une princesse accomplie sans doute, mais seulement dans des rangs secondaires et dans une autre religion?

Quand, en face de la vieille Europe, on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se souvenant toujours de son origine, en conservant son caractère propre et en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe la position du parvenu[1], titre glorieux lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple.

1. L'Empereur tenait à cette expression. Il disait un jour à la princesse de Metternich : « N'oubliez pas que je suis un parvenu, dans la véritable acception du mot. »

Ainsi, obligé de s'écarter des précédents suivis jusqu'à ce jour, mon mariage n'était plus qu'une affaire privée. Il restait seulement le choix de la personne. Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône comme, au jour du danger, elle deviendrait un de ses courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au Ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'Impératrice Joséphine.

Je viens donc, Messieurs, dire à la France : J'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte à une femme inconnue dont l'alliance eût eu des avantages mêlés de sacrifices. Sans témoigner de dédain pour personne, je cède à mon penchant, mais après avoir consulté ma raison et mes convictions. Enfin, en plaçant l'indépendance, les qualités du cœur, le bonheur de famille au-dessus des préjugés dynastiques et des calculs de l'ambition, je ne serai pas moins fort, puisque je serai plus libre.

Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Impératrice au Peuple et à l'Armée; la confiance qu'ils ont en moi assure leur sympathie à celle que j'ai choisie. Et vous, Messieurs, en apprenant à la connaître, vous serez convaincus que cette fois encore j'ai été inspiré par la Providence.

Bien des murmures flatteurs avaient salué divers passages de ce discours; à la fin, les applaudissements éclatèrent avec enthousiasme. Certes, l'Empereur avait tenu un langage très habile; mais son discours, pour bien fait qu'il fût, ne pouvait avoir l'approbation de tous. Les orléanistes en particulier, très mal disposés pour le nouveau régime depuis la confiscation des biens de la maison d'Orléans, furent froissés de l'allusion, peu obligeante et peu nécessaire, faite au mariage du fils aîné de Louis-Philippe; ils ne laissèrent pas tomber le passage sur les « vertus » de Joséphine. « Oui, disaient-ils en souriant, elle aura toutes les vertus de Joséphine. »

Un sénateur avait trouvé le discours excellent, mais il ajoutait : « Je préfère la sauce au poisson. » Le mot arriva jusqu'aux Tuileries et n'y fut pas oublié. Ce sénateur dînait quelques semaines plus tard aux Tuileries; l'Impératrice remarqua qu'il prenait du turbot sans sauce. « Monsieur, lui dit-elle d'un air malicieux, je croyais que c'était la sauce

que vous aimiez, et non pas le poisson. » Thiers, que le coup d'État avait brutalement chassé de la vie politique, eut sur le mariage de Napoléon III son appréciation ironique. « L'Empereur, dit-il, m'a toujours paru un homme d'esprit; aujourd'hui, je le reconnais prévoyant : par son mariage, il se réserve la grandesse espagnole. »

Il est certain qu'il y avait bien de la « grandesse » dans l'acte de mariage, tel qu'il figurait sur le registre de l'état civil de la famille impériale, à la date de 29 janvier 1853 [1]. Ce fut le jour du mariage civil, qui fut célébré au palais des Tuileries, dans la salle des Maréchaux. Autour des fauteuils des deux époux avaient pris place le roi Jérôme, le prince Napoléon, la princesse Mathilde, la comtesse de Montijo, le marquis de Valdegamas, ministre d'Espagne, le prince Lucien Bonaparte, le prince Pierre Bonaparte, le prince Lucien Murat, la princesse Bacciochi Camerata, la princesse Murat. La maison de l'Impératrice, constituée depuis deux jours, était là au grand complet : grande maîtresse, princesse d'Essling; dame d'honneur, duchesse de Bassano; dames du palais, comtesse Gustave de Montebello, comtesse Feray d'Isly, vicomtesse de Lézay-Marnezia, baronne de Pierres, baronne de Malaret, marquise de Las Marismas, comtesse de la Tour-Maubourg; grand maître, général comte de Tascher de la Pagerie, sénateur; chambellan, vicomte de Lézay-Marnezia; écuyer, baron de Pierres.

Achille Fould, ministre d'État de la maison de l'Empereur, assisté de Baroche, président du Conseil d'État, remplissait les fonctions d'officier de l'état civil. A ce titre, il donna lecture de l'acte du « mariage entre S. M. l'Empereur Napoléon III, né à Paris le 20 avril 1808 [2], et S. Exc. Marie-Eugénie Guzman y Palafox Fernandez de Cordova, Leyva y La Cerda, comtesse de Téba, de Banos, de Mora, de Santa-Cruz, de la Sierra, marquise de Moya de Ardales de Osera, vicomtesse de la Calzada, etc., grande d'Espagne de première classe, née à Grenade le 5 mai 1826, fille de S. Exc. Cypriano

1. Ce registre n'existe plus; il avait été emprunté aux Archives nationales et déposé ensuite dans les archives du Conseil d'État. Il y fut détruit lors de l'incendie du mois de mai 1871.

2. L'acte de mariage ne donne pas les noms du père et de la mère de l'époux.

Porto-Carrero y Palafox, comte de Montijo, duc de Penaranda, marquis de Valderravano, vicomte de Palencias de la Valduerna, baron de Quinto, etc., grand maréchal de Castille, grand d'Espagne de première classe, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur, décédé à Madrid le 15 mars 1839, et de la comtesse de Montijo et de Miranda, duchesse de Penaranda, grande d'Espagne de première classe, grande maîtresse honoraire de S. M. la Reine des Espagnes, dame de l'ordre royal des Dames nobles de Marie-Louise et dame de la société d'Honneur et de Mérite. »

Le lendemain, dimanche 30 janvier, eut lieu à Notre-Dame la cérémonie du mariage religieux. On avait cherché à reproduire, autant que possible, les somptuosités du sacre de Napoléon et celles de son mariage avec Marie-Louise. La voiture de mariage, attelée de huit chevaux alezan clair, portait l'Empereur et l'Impératrice, seuls; c'était la même voiture qui, en 1804, avait conduit au sacre Napoléon Ier et l'Impératrice Joséphine. Au moment où elle sortait de la voûte des Tuileries, la couronne impériale qui la surmontait tomba à terre; on se hâta de la remettre en place. C'était une journée d'hiver ensoleillée. Le cortège en grande pompe, accompagné par les vivats de la foule, se déroula, au milieu des cordons de la troupe, par la rue de Rivoli, qui venait d'être achevée, la place de l'Hôtel-de-Ville, le quai de Gesvres, le pont Notre-Dame, le quai Napoléon (quai aux Fleurs), la rue d'Arcole, la place du Parvis. La bénédiction nuptiale fut donnée à Leurs Majestés par l'archevêque de Paris, Mgr Sibour[1]. Au retour, le cortège suivit la rue d'Arcole, le quai Napoléon (quai aux Fleurs et quai de la Cité), le pont au Change, les quais de la rive droite, la place de la Concorde, le jardin des Tuileries.

Dans une dépendance du parc de Saint-Cloud, le petit château de Villeneuve-l'Étang avait été préparé pour les nouveaux époux; c'est là qu'ils passèrent les premiers jours de leur union.

Quelques semaines après, la comtesse de Montijo reprenait le chemin de l'Espagne. Son grand ami Mérimée, qui

1. Mgr Sibour devait être assassiné par un prêtre interdit, fou mystique, Jean Verger, à Saint-Étienne du Mont, le 3 janvier 1857.

avait été mêlé à toutes les péripéties de l'extraordinaire aventure, jusqu'à surveiller même la rédaction du contrat, la consola de son mieux. « C'est une terrible chose, lui écrivit-il, que d'avoir des filles et de les marier. Que voulez-vous? L'Écriture dit que la femme doit quitter ses parents pour suivre son mari. Maintenant que vos devoirs de mère sont accomplis (et, en vérité, personne ne vous contestera d'avoir fort bien marié vos filles), il faut songer à vivre pour vous-même et à vous donner du bon temps. » Le bon temps ne dura pas toujours. La mère de l'Impératrice connut — de loin — les splendeurs au milieu desquelles vivait sa fille; elle connut aussi les désastres de 1870 et l'effondrement du Second Empire; elle connut encore la tragédie du Zululand qui coûta la vie en 1879 au Prince impérial. Elle mourut à l'âge de quatre-vingts ans, six mois après la mort de son petit-fils.

G. LACOUR-GAYET

LES PROGRÈS DU COMMUNISME EN GRANDE-BRETAGNE

La victoire que les Conservateurs viennent de remporter aux élections générales du 29 octobre est significative de l'état d'esprit de l'opinion britannique. Au cours de l'expérience d'un ministère travailliste, qui pourtant s'efforça de rassurer les intérêts et sut, au dehors, remporter plus d'une habile victoire, l'inquiétude générale grandit et le pays, étonné un instant de la chute rapide du cabinet Mac Donald, se groupa autour des chefs du vieux parti tory qui lui promettaient un gouvernement stable, conforme aux traditions nationales et capable de le défendre contre la menace grandissante du Communisme. Pour que l'opinion ait ainsi tout à coup pris conscience du danger, il fallait que depuis cinq ans les doctrines de Moscou qu'on ne voulait pas jusque-là prendre vraiment au sérieux aient fait de singuliers progrès. Ce sont ces progrès que nous nous proposons d'étudier.

***

Notons d'abord que le terrain était loin d'être favorable à la propagande bolcheviste. Le Communisme, qui prétend réduire la question sociale de tous les pays, qu'il s'agisse de l'Inde, du Maroc ou de l'Allemagne, à une exploitation du prolétariat par une minorité capitaliste, se trouva en Grande-Bretagne en présence d'une réalité sociale infiniment complexe, à caractères locaux marqués, et nullement disposée à

recevoir tout fait de Russie un bonheur omnibus. L'organisation centralisée que réclame le régime soviétique est nettement contraire aux habitudes de l'esprit anglais « rebelle » à la notion romaine de l'État et respectueuse des « saintes libertés » de l'individu. Le citoyen britannique répugne également à l'idée de militarisation du travail, et, profondément nsulaire, se soucie peu de se soumettre à un régime international, de prendre comme modèle le sort de peuples étrangers qu'il méprise au fond de lui-même. Le Communisme a pu rapidement s'imposer à une masse ouvrière informe comme c'était le cas en Russie. Mais en Grande-Bretagne, où les travailleurs sont depuis un siècle fortement organisés, où la démocratie est depuis longtemps une réalité, avec ses lois et ses traditions, c'est au rempart même de la liberté que venaient se heurter les systèmes soi-disant libérateurs. La modération des Trade-Unions, leur caractère purement professionnel, la discipline de leurs membres, faisaient de la classe ouvrière britannique un terrain très peu favorable à l'apostolat moscovite. N'oublions pas enfin que l'Anglais possède une terreur séculaire de la révolution et de ses violences et un esprit profondément religieux; la bible ouvrait mal les voies à l'évangile de Lénine.

Pourtant la fin de la guerre offrait aux révolutionnaires des conditions inespérées : les soldats s'impatientaient d'une démobilisation trop lente, puis une fois rendus à la vie civile ne trouvaient ni maisons pour se loger, ni travail pour gagner leur vie; la redoutable crise de chômage commençait. Les troupes en revenant de France recevaient au débarquement des tracts révolutionnaires : l'idée soviétique du Conseil d'ouvriers et de soldats était dans l'air.

En février 1919, un violoniste russe, Édouard Soernnes, fait une tournée en Grande-Bretagne et prêche ouvertement le Bolchevisme, préférant Trotsky à Borodine. On l'embarque vers des cieux meilleurs. Cependant le monde ouvrier s'agite, les chantiers de la Clyde sont en grève et l'on peut un instant se croire à la veille du grand soir. Mais les foyers de révolte sont sans liaison et surtout sans argent. Vers la fin du mois de mars la paix intérieure semble renaître. C'est alors qu'intervint le gouvernement des Soviets.

Ses agents de Grande-Bretagne lui assuraient qu'une révolution était certaine avant six mois. L'occasion était trop belle : « Pour la première fois, dans l'histoire, dit Sir Basil Thomson, l'agitateur révolutionnaire n'eut plus besoin d'être un fanatique : sa profession était devenue lucrative, de bons poumons et une langue bien pendue rapportaient de 6 à 10 livres par semaine. » L'agitation recommence : en mai un cortège de démobilisés va manifester devant le Parlement, la police même menace de faire grève, des meetings en faveur de la Russie s'organisent un peu partout, l'anniversaire de l'armistice est marqué par des émeutes à Luton, à Coventry, à Swindon. Moscou croit son heure venue et l'on annonce dans le pays de Galles que Lénine et Trotsky ont désigné M. John Maclean, de Glasgow, comme premier président de la République soviétique en Grande-Bretagne.

La nouvelle est accueillie par un éclat de rire. La Grande-Bretagne a confiance en la solidité de ses institutions et l'activité mystérieuse du Conseil d'Action n'effraye pas l'opinion. Les conservateurs sentent bien que le gouvernement de M. Lloyd George est devenu en fait une véritable dictature, et que l'affaiblissement de la Chambre des Communes encourage le recours aux moyens extra-parlementaires, à la force; mais ils savent que le retour inévitable à la tradition d'un parlement plus puissant et plus représentatif rendra à la vie politique son libre jeu d'avant guerre.

Cette période trouble qui suivit la guerre permit pourtant une première tentative d'organisation parmi les communistes. En juin 1920, quatre d'entre eux, Willis, Murphy, Hodgson et Sylvia Pankhurst, se rendirent en Hollande pour assister à une réunion secrète de Bolchevistes. Ainsi naquit à Amsterdam le « Bureau de la Troisième Internationale pour l'Europe occidentale » et les délégués britanniques reçurent mandat de former un parti communiste unifié en Grande-Bretagne. C'est par ce Secrétariat occidental que furent désormais distribués les fonds qui devaient alimenter les diverses organisations révolutionnaires, et aider à l'unité.

Les rapports directs entre la Grande-Bretagne et la Russie devenaient vers la même époque beaucoup plus fréquents. Après un entretien à Reval entre M. O'Grady et M. Litvinoff,

une délégation des Soviets était en mai arrivée à Londres pour négocier un accord commercial. Tous les membres de la délégation, à l'exception de Krassine, s'étaient engagés par écrit à ne pas intervenir dans les affaires intérieures de la Grande-Bretagne. Est-il besoin de dire que cet engagement ne fut jamais respecté et que les rapports de la délégation russe et du Comité d'action britannique furent constants?

D'autre part, une délégation du Labour Party allait puiser aux sources mêmes la vérité bolcheviste. Partis le 28 avril, les délégués étaient reçus par Lénine le 26 mai et leur retour était salué le 11 juillet au cours d'une réunion importante à l'Albert Hall. Cinq membres de la délégation publiaient aussitôt un manifeste incitant la masse des trade-unionistes à l'action directe.

Dès lors un service régulier de courrier secret fut établi, surtout par l'intermédiaire de marins scandinaves. Toutes les méthodes d'espionnage furent appliquées : communications à l'aide d'un code mystérieux, lettres adressées poste restante, entrevues secrètes à des endroits désignés par des chiffres, des lettres ou des noms de fantaisie. La Délégation russe à Londres fait parvenir des fonds au centre révolutionnaire de Sheffield par l'intermédiaire d'une maison de commerce d'Aberdeen. L'or de Moscou passe, par la Banque Scheel et Cie de Reval, à une banque de Stockholm qui le fait fondre par la Monnaie Suédoise, d'où il est dirigé sur New-York pour arriver enfin à Londres, méconnaissable.

Ainsi Moscou subventionnait largement les multiples organisations révolutionnaires de Grande-Bretagne, mais ne cessait de faire pression sur elles en vue de former un parti communiste unifié sous le protectorat des Soviets russes. La crainte de se voir retirer les subsides russes les poussait à faire bon marché de leurs multiples différends. Les négociations s'engagèrent, dirigées de loin par Lénine, et le 1er septembre 1920 le parti communiste unifié de Grande-Bretagne, dont nous avions vu les premiers jalons posés en juin à Amsterdam, était définitivement fondé. Il englobait 220 groupes d'extrémistes, fournis surtout par le Parti socialiste britannique. En adhérant à la Troisième Interna-

tionale il spécifiait son intention « d'attiser les foyers de mécontentement déjà existants, de fomenter la révolte, et finalement d'amener une action révolutionnaire ».

***

Est-ce à dire que tous les communistes de Grande-Bretagne adhéraient au parti communiste unifié? Ce serait mal connaître l'esprit individualiste britannique et les rivalités qui opposent les uns aux autres les divers centres industriels, ceux d'Écosse à ceux d'Angleterre avant tout. Deux nouveaux partis se formaient pendant ce même mois de septembre 1920, à Glasgow le Communist Labour Party of Great Britain et à Cardiff le South Wales and West of England Communist Party. Suivant le rapport de Fachers au Congrès de Brême, le 26 décembre 1920, la Grande-Bretagne était divisée en 26 départements d'agitation, le nombre des membres inscrits aux divers partis communistes ne dépassait pas 20 000, mais on évaluait à cinq fois ce chiffre le nombre des sympathisants. Quant aux agents de propagande payés par Moscou, ils se répartissaient en 172 de première classe, 430 de seconde classe et 617 de troisième. Telle quelle, cette organisation manquait encore de cohésion; cette répugnance à l'unité faisait le désespoir de Fachers et des chefs de Moscou. Mais le parti est dès lors bien vivant et surtout très agissant.

Il dispose pour sa propagande d'un certain nombre de journaux, tous naturellement inspirés de Moscou. Le plus bel exemple est celui du *Daily Herald*, en principe organe du Labour Party. Au cours du voyage que son directeur, M. Lansbury, fit en Russie, le journal, dit Sir Basil Thomson, « passa du rose au rouge russe ». Le 11 juillet 1920, Litvinof télégraphiait à Tchitchérine : « Si nous ne subventionnons pas le *Daily Herald*, le journal retournera au trade-unionisme. » En dépit de preuves accablantes, M. Lansbury se défendit pourtant toujours d'être à la solde des Soviets. Plus franchement bolchevistes sont le *Workers Dreadnought*, la revue *The Spur*, publiée à Glasgow, l'hebdomadaire *The Red Commune*, *The Communist*, *The Workers' weekly*, organe du Comité des Travailleurs écossais, dirigé par J. R. Campbell, *The*

Vanguard de John Maclean. A ces feuilles il convient d'ajouter la multitude des brochures exportées de Russie ou directement imprimées sur les presses des groupes communistes.

Mais les journaux ne peuvent prêcher que des convertis, entretenir le feu sacré plutôt que l'allumer. Plus pernicieuse et plus redoutable est la propagande que les communistes, dès 1920, firent parmi les enfants. Les diverses organisations qui collaborent à cette propagande, reconnaissons-le, ne sont pas toutes d'origine bolcheviste, mais on y travaille trop évidemment en faveur des Soviets, et partout l'influence du parti communiste est certaine. Il s'agit d'abord de nombreuses écoles socialistes du dimanche, installées dans presque toutes les villes, et dont le nombre atteint plus de 20 à Glasgow, 39 à Londres. Les classes se tiennent dans des débits, dans des salles de réunions politiques, dans des maisons privées : elles commencent par un chœur de tous les enfants, puis les élèves récitent un des dix commandements du prolétariat. Comme livre de lecture, les enfants possèdent « l'Histoire d'un Communiste » qui a pour héros un certain James Muir. Comme recueil de cantiques ils possèdent le « Proleterian Song Book » dont les 60 hymnes sont signés F. van Alstine, Félix Adler, Gustave Spiller, Andréa Schen.

Certaines associations d'enfants, comme la Ligue des Jeunes Socialistes, ont leurs journaux — par exemple le *Drapeau Rouge* — et sont affiliées à l'Internationale communiste de la Jeunesse. La Ligue de la Plèbe s'applique à développer l'éducation indépendante des classes ouvrières. Elle publie la *Plèbe*, qui a pour exergue : « Les classes laborieuses et la classe patronale n'ont rien de commun. »

Le mouvement scolaire du prolétariat international (section britannique) est affilié à la Troisième Internationale communiste et à l'Internationale de la Jeunesse. Il a pour organe *The Red Dawn* (l'Aube rouge). Ce journal publie des poésies. L'une d'elles qui s'adresse au « bel enfant de l'amour né du prolétaire », se termine par cette strophe : « Toi qui aimes la vie, la science et la vérité; toi qui aimes toute l'humanité; architecte des nobles pensées; laissant tous les mythes derrière toi; enterrant les dieux et les christs morts; créant le monde à nouveau; levant l'étendard d'un rouge écarlate; tu es l'enfant de ma vie. »

Quand le jeune communiste est inscrit à l'une de ces associations, il prononce une sorte de serment : « Je jure fidélité et obéissance à ma classe, à ses héritiers et successeurs, au nom de la lutte des classes, sans croire à aucun dieu. »

C'est en effet l'obéissance, la discipline, que les chefs du mouvement soviétique cherchent à obtenir de leurs catéchumènes. Le 15 novembre 1922, au congrès de l'Internationale de Moscou, Zinovief se plaignait de cet individualisme britannique qui contrariait les progrès du Communisme malgré la misère et le chômage grandissants. Une discipline rigoureuse doit être imposée aux membres du parti. Le troisième règlement de l'évangile bolcheviste prévoit un « nettoyage périodique » pour éliminer du parti les éléments indésirables. Sylvia Pankhurst, qui pourtant avait payé de six mois de prison sa foi révolutionnaire, est expulsée pour avoir refusé de soumettre son journal, le *Workers'Dreadnought*, à la censure du parti. R. Williams est expulsé pour n'avoir pas su faire aboutir la grève de la célèbre triple alliance, J. Cooke pour avoir pris au cours d'un congrès une liberté de parole qu'on ne lui avait pas accordée.

On comprend qu'un parti aussi discipliné reçoive avec soumission les ordres de Moscou. Tout se fait non seulement sous l'inspiration des idées russes, mais les méthodes de propagande, la politique du parti, l'intervention dans telle ou telle grève, la tactique précise pour la prise des banques et des bureaux de poste, tout est prévu par Moscou, ordonné par Moscou.

Cette discipline, cette organisation sont nécessaires à un parti dont le nombre des adhérents demeure assez faible. Si actifs qu'ils soient, les communistes comprennent qu'ils ne pourront tenter un coup de force qu'avec des effectifs plus nombreux. Aussi est-ce avant tout vers la propagande que se dirigent toutes les forces du parti. Cette propagande s'est d'abord exercée chez les soldats et les marins, conformément à la « méthode B » des règlements communistes. La propagande dans l'armée, prêchée par le *Workers' Dreadnought*, a provoquée quelques émeutes, à Aldershot par exemple, mais les communistes s'adressent surtout maintenant aux associations d'anciens combattants. C'est ainsi que la National Union of Ex Service Men, la N. U. X., est presque gagnée

à la cause des Soviets. C'est un organe de combat qui a participé à plusieurs émeutes, celle de Whitehall par exemple, et qui comprend plus de 100 000 membres.

La propagande s'exerce naturellement avec plus de vigueur chez les ouvriers. Elle y est organisée maintenant comme en France, sur la base de la cellule.

Qu'est-ce donc que la cellule?

C'est un groupement « ayant pour premier objet, dit un chef communiste, de rapprocher les membres du Parti travaillant dans la même usine et s'ignorant, parce que membres de sections différentes. Ce besoin crée des devoirs aux secrétaires des sections. Ils ont à faire un gros travail de collationnement indispensable qui est la condition de la création des cellules. La cellule va permettre le recrutement de masses inorganisées, le contrôle de l'activité des communistes dans les syndicats, la collaboration des techniciens sympathisants et du personnel administratif avec les ouvriers, l'établissement des prix de revient et de vente, le contrôle des bénéfices, de la marche générale de l'usine. Le secrétaire de la cellule, qui est en relations avec le secrétaire de quelques sections voisines du P. C., peut contrôler ainsi facilement l'activité et la régularité des communistes. »

C'est en réalité un retour aux Conseils d'Usines, qui fonctionnèrent un instant pendant la guerre, mais conseils d'usines réunis en une sorte de Comité Central directeur. Cette organisation qui doit se superposer à l'organisation par districts d'agitation n'existe certes pas encore partout, mais ses progrès continuent. « Il devrait y avoir, dit *The Worker*, dans chaque mine un conseil de puits, dans chaque atelier, un conseil d'atelier, dans chaque garage, un conseil de garage, sur chaque navire, un conseil de navire. » Tous les ouvriers, quel que soit leur âge, leur sexe, leur couleur, leur religion ou leur race, « doivent être organisés sous la protection du Conseil d'Usine » et l'esprit du Conseil d'Usine doit être la lutte de classes... « Le devoir de tous les travailleurs militants est d'infuser dans ces conseils l'esprit vivifiant de la lutte de classes, d'en faire les instruments de combat de la classe ouvrière. La peur d'être renvoyé fait hésiter plus d'un ouvrier à participer au travail du comité... Nous devons créer des

conditions telles que pas un ouvrier ne puisse être embauché ou renvoyé sans la sanction du Conseil d'Usine. »

En avril 1924 des instructions de Moscou au parti communiste britannique insistaient sur la nécessité de développer l'organisation des « cellules » et des Conseils d'Usine, sans lesquels il est impossible de garder avec les masses un contact étroit, de juger leur état d'esprit et de saisir le moment favorable à l'action. « La propagande, ajoutaient les instructions, doit être incessante, ainsi que le travail d'agitation. » Elles prescrivaient en outre « des efforts précis et continus en vue d'obtenir les places importantes dans les ateliers, les trade-unions, les coopératives, les commissions de contrôle ».

La cellule communiste en Grande-Bretagne peut donc être regardée comme le trait d'union entre les différents communistes de l'industrie envisagée, mais chacun d'eux est invité à prendre les places les plus importantes dans chacune des organisations *non communistes* existant déjà. A la même industrie en effet collaborent des ouvriers appartenant à des trade-unions différentes et souvent rivales. Les cheminots proprement dits, par exemple, sont groupés en trois unions différentes. Mais en outre plus de 50 syndicats distincts groupent les ouvriers des divers ateliers de chemins de fer, constructions de locomotives, etc. Le Conseil d'Usine, réunissant dans son sein la minorité révolutionnaire active de chaque trade-union représentée, ne peut se constituer efficacement qu'une fois la pénétration des organisations ouvrières régulières déjà avancée.

Cette pénétration, cette « infiltration » communiste à l'intérieur des trade-unions est maintenant chose faite. Dès le début, Lénine recommandait à ses disciples de ne pas abandonner les organisations officielles, mais de lutter dans leur cadre contre la « maladie du sommeil » dont elles étaient frappées.

La lutte fut si bien menée qu'il existe à l'heure actuelle à l'intérieur des trade-unions officielles, de véritables trade-unions rouges, si vivantes, si bien organisées, qu'elles pouvaient dès 1922 (16 décembre) tenir à Londres une conférence où 21 syndicats, et non des moindres, étaient représentés. Au cours de ce congrès fut adoptée une résolution exigeant

la convocation d'un congrès extraordinaire des trade-unions pour la discussion de la question de l'unification de la lutte de tous les syndicats contre la diminution des salaires. On retrouve là ce désir d'organisation centralisée, idée maîtresse des communistes si contraire à l'esprit des ouvriers britanniques.

Est-ce à dire que le communisme n'est qu'un trade-unionisme avancé? Nullement. Il se soumet à l'organisation ouvrière britannique, d'abord pour y faire sa propagande, puis, une fois la centralisation obtenue, pour substituer son autorité à l'autorité centrale et imposer alors une organisation purement soviétique.

Il s'agit en réalité de ruiner le trade-unionisme en l'attaquant du dedans. C'est contre tous ceux qui se font les défenseurs de la tradition trade-unioniste, contre les « constitutionnels », que sont dirigées les attaques les plus vives des communistes. La tactique consiste à se substituer aux chefs officiels des syndicats.

C'est ce qui explique le nombre des grèves déclanchées non pas sur l'ordre des leaders responsables, mais malgré eux. L'une des plus importantes fut celle des dockers en 1923. Cette année, quelques jours avant l'inauguration de l'Exposition impériale de Wembley, il y eut une grève d'une journée sous le prétexte d'obtenir, pour les ouvriers du bâtiment, une augmentation de salaire de 2 pence par heure, mais au fond d'origine nettement communiste. Le 11 avril, 100 000 ouvriers se trouvaient sans travail par suite de la grève des ouvriers des chantiers maritimes de Southampton, grève non officielle une fois de plus, et due aux communistes. Citons enfin la grève des chemins de fer électriques de juin.

A ces grèves les communistes trouvent plusieurs avantages, d'abord d'entretenir l'esprit de mécontentement chez les ouvriers; et surtout de montrer l'impuissance des chefs trade-unionistes, tous affiliés au Labour Party, de les discréditer aux yeux de leurs troupes. Ce sont les chefs du Labour Party qui sont en effet les adversaires — ou mieux les concurrents — les plus redoutables des communistes. Ils ont derrière eux la masse énorme des ouvriers britanniques, clientèle jalousée par Moscou. Ce sont avant tout des réfor-

mistes, confiants en une évolution lente de la Société britannique vers le socialisme. Écoutons M. Sidney Webb parlant au Congrès du Labour Party de juin 1923 :

« Le parti ouvrier, quand on lui confiera le pouvoir, n'aura pas la prétention de tout faire à la fois... Il est inévitable que tout cela ne se fasse que par degrés. »

A cette politique sage, mesurée, les communistes opposent la doctrine de la révolution, du changement radical et soudain. Ils s'adressent à l'ouvrier et lui montrent son chef reconnu comme un bourgeois déguisé, comme un traître.

L'arrivée au pouvoir, en janvier dernier, d'un Cabinet travailliste, fournissait aux communistes une occasion superbe de prouver à la classe ouvrière que ses leaders étaient des agents du régime capitaliste, qu'elle n'avait rien à espérer d'eux. Murphy, dans la *Communist Review* de décembre 1923, pouvait dire avec un semblant de raison qu'à la place de mesures concrètes dans les questions fondamentales, les travaillistes s'en tiraient avec des phrases. La question cruciale du chômage pour laquelle les travaillistes se vantaient de posséder la panacée, fut à cet égard leur plus bel échec. Enfin, *l'Humanité* du 21 octobre pouvait ainsi dresser le bilan de l'expérience travailliste :

Les mines n'ont pas été nationalisées, le problème du chômage n'a pas été solutionné, le salaire national minimum est resté en suspens. Les grandes grèves ont été sabotées et brisées par les mouchards et la police du gouvernement travailliste.

La politique coloniale d'exploitation et d'oppression a été continuée et renforcée en Égypte, aux Indes, en Afrique, en Mésopotamie, etc. On a refusé le droit d'organisation aux travailleurs des Indes et de l'Égypte.

L'Irlande est encore terrorisée par l'impérialisme anglais et des ouvriers qui ont lutté pour son indépendance « au nom du libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », sont maintenant en prison.

Sous le couvert d'un pacifisme tapageur, la construction de cuirassés, d'avions, et de toutes sortes d'engins de guerre a été poursuivie et accentuée.

On peut s'étonner après cela de voir les communistes s'efforcer de pénétrer dans les rangs du Labour Party. Et pourtant ce fut leur volonté incessante. Tous les ans, à chaque congrès, on les voit demander l'affiliation au parti travailliste. Et tous les ans le parti travailliste leur ferme sa porte.

C'est que le désir des communistes est de s'emparer du mou-

vement ouvrier, corps et âme, de ses syndicats et de son organisation politique. La coopération qu'ils proposent n'est qu'une mascarade : c'est pour la détruire du dedans, comme ils ont déjà commencé à détruire du dedans le mouvement trade-unioniste, que les communistes veulent pénétrer dans le Labour Party.

Cette mascarade ne trompe personne et les travaillistes, fidèles au régime parlementaire et à l'esprit démocratique, ont régulièrement repoussé les agents révolutionnaires de la dictature du prolétariat. Pourtant, au Congrès de 1923, le Labour Party permettait l'admission de tout individu qui individuellement acceptait la constitution et les principes du parti. C'était la porte ouverte au communiste.

Cette grave décision devait peser lourdement sur le sort du Cabinet Mac Donald. Il fut trop aisé aux conservateurs de l'accuser de compromission avec les gens de Moscou. A son congrès de 1924, le Labour Party repoussait une fois de plus les indésirables, individuellement comme en masse. Mais il était trop tard et, quelques jours après, le Cabinet tombait sur l'affaire malheureuse du *Workers' Weekly*, journal communiste.

***

L'opinion britannique, en réagissant violemment aux dernières élections, a montré qu'elle était consciente des progrès du Communisme et du danger que courait la société britannique. Il serait faux de croire que M. Mac Donald ait fait volontairement le jeu des Soviets : il avait pour cela un sens trop aigu de l'impérialisme national et les attaques répétées des communistes à son égard sont trop claires. Mais la présence au pouvoir d'un ministère travailliste a sans aucun doute favorisé les progrès du parti communiste britannique. Ces progrès ont été sensibles lors du Congrès des Trade-Unions à Hull où, pour la première fois, une délégation russe était accueillie, et avec quelle chaleur ! Le nombre des communistes britanniques ne s'est peut-être pas beaucoup accru, mais l'influence de l'esprit du Communisme s'est largement fait sentir dans le trade-unionisme.

Peu à peu le nombre des syndicats diminue; on tend vers l'unification. Déjà à Hull un organisme central, tendant à régler les différends entre unions rivales, à décréter les grèves de sympathie, a été fondé. Surtout l'ouvrier a cessé de regarder son syndicat comme un groupement purement professionnel; les trade-unions sont intervenues dans des questions de politique étrangère.

D'autre part, parce que les communistes ont joué souvent un rôle effectif à l'intérieur des trade-unions, et que les trade-unions soutenaient le gouvernement travailliste, il a parfois été difficile à celui-ci de prendre nettement parti contre les grévistes au cours de grèves pourtant non officielles. On a pu l'accuser de craindre la menace des communistes sans que l'accusation soit absolument fausse, mais en réalité ce fut la crainte des trade-unions où les communistes étaient tout puissants, qui l'empêcha d'agir. Surtout le parti communiste a profité de l'arrivée au pouvoir des travaillistes en attirant à lui toute l'opposition de gauche; tant que les libéraux ou les conservateurs étaient au pouvoir, tout ce que la Grande-Bretagne comprenait de mécontents, se groupait autour du Labour. Quand les travaillistes furent portés au pouvoir, tous les mécontents eurent de grandes illusions : une « ère nouvelle » allait commencer. On lit dans une communication de la Troisième Internationale au prolétariat britannique (février 1924) : « La majorité des travailleurs britanniques nourrit encore des illusions démocratiques; c'est le devoir des communistes de mobiliser la masse, de faire pression sur le gouvernement, d'éveiller les forces latentes du prolétariat. » Les communistes ont suivi le programme, ils ont su ruiner le prestige que les Henderson, les Thomas, les Mac Donald exerçaient sur leurs fidèles et recueillir leur héritage. Les idoles ont eu le tort de ne pas rester immobiles.

***

La Grande-Bretagne a su se défendre. Mais le danger n'est-il pas le même ailleurs?

JEAN ALLARY

COMMENT CHATEAUBRIAND ÉCRIVIT UNE NOUVELLE ESPAGNOLE

Ouvrirons-nous, par un soir de loisir ou de lassitude, un beau livre du temps passé? Reposerons-nous nos yeux, que fatiguent tant de couleurs criardes, sur l'or terni des vieilles gloires? Éveillons l'*Abencérage*, qui dort à côté d'*Atala*, mais d'un sommeil plus profond; demandons-lui s'il est capable de nous émouvoir malgré ses rides, ou s'il appartient, ombre centenaire, au royaume des morts.

I

Pour écrire une nouvelle espagnole, il a fallu que Chateaubriand fût infidèle au Meschacebé, père des fleuves; infidèle à Combourg : rien, dans sa vie antérieure, ne nous fait soupçonner ce caprice andalou. Et d'où vient encore une publication si tardive? *Les Aventures du dernier Abencérage* ne paraissent qu'en 1826 : vingt-quatre ans après *René*; dix-sept ans après que la Muse a reçu, à la fin des *Martyrs*, son congé solennel. Voilà qui pique notre curiosité; cette histoire est à secret, il faut l'ouvrir.

Après avoir traversé la Grèce et l'Orient, après avoir prié sur le tombeau du Christ à Jérusalem, après avoir cherché les traces d'Annibal dans les ruines de Carthage, Chateaubriand avait regagné la France en passant par Cadix, par Grenade, par Madrid, au printemps de l'année 1807. A Grenade, il avait

contemplé l'Alhambra. Et la vue de ces jardins, de ces eaux, de ces structures légères qui portent avec aisance tant de siècles d'histoire et de poésie, avait agi sur lui comme un enchantement. Deux mois après son retour à Paris, dans le *Mercure* du mois de juillet 1807, il avait traduit son impression dans des phrases toutes pleines d'une poésie éclatante et mélancolique à la fois :

L'Alhambra semble être l'habitation des génies; c'est un de ces édifices des Mille et une Nuits, que l'on croit voir moins en réalité qu'en songe. On ne peut se faire une idée de ces plâtres moulés et découpés à jour, de cette architecture de dentelles, de ces bains, de ces fontaines, de ces jardins intérieurs, où des orangers et des grenadiers sauvages se mêlent à des ruines légères. Rien n'égale la finesse et la variété des arabesques de l'Alhambra. Les murs, chargés de ces ornements, ressemblent à ces étoffes de l'Orient que brodent, dans l'ennui du harem, des femmes esclaves. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier fait le caractère de ce singulier édifice, espèce de cloître de l'amour, où sont encore retracées les aventures des Abencérages; retraites où le plaisir et la cruauté habitaient ensemble, et où le roi Maure faisait souvent tomber dans le bassin de marbre la tête charmante qu'il venait de caresser.

Or il le reprit, cet étincelant joyau, que de moins difficiles auraient trouvé parfait; il se plut à le polir encore, à le faire briller de feux plus purs; et lorsqu'il fut enfin satisfait, il l'enchâssa dans une nouvelle comme pour le mieux garder. Dans l'Alhambra désert s'avance le dernier descendant des Abencérages; il contemple, il admire :

Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies; il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit les descriptions dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleurs, des fontaines, des cours solitaires, s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes allongées des portiques, il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier semblait respirer dans ce magnifique édifice, espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois Maures goûtaient tous les plaisirs, et oubliaient tous les devoirs de la vie.

Il l'avait amoureusement travaillé, le beau diamant très précieux; amoureusement, dans le sens le plus précis du terme; car il ne le faisait miroiter que pour plaire à de doux yeux. L'Alhambra, il ne l'avait pas visité seul. S'il avait accompli le long pèlerinage qui l'avait conduit de Paris au Mont Thabor, c'était assurément pour voir les paysages qu'il voulait dépeindre dans *les Martyrs*; c'était pour renouveler, chevalier du Christ, les gestes des Croisés. Mais quel étrange chevalier! et quelles profanes pensées se mêlaient à son pieux dessein! Sainte-Beuve a malignement recueilli une phrase des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui n'a point passé dans la rédaction définitive de l'ouvrage, parce qu'elle est trop confidentielle sans doute, et comme trop sincère; la voici : « Ai-je tout dit dans l'histoire de ce voyage commencé au port de Desdémone et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans des sentiments de repentir? Une seule pensée m'absorbait... Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. » De la gloire pour se faire aimer : s'il revenait par l'Espagne, c'est qu'il voulait mettre aux pieds d'une femme la gloire que les pèlerins rapportent des lointains pays de l'Infidèle; c'est qu'en Espagne, une femme l'attendait.

Elle était belle, et fine, et délicate; elle avait même, comme pour être plus charmante, de l'inquiétude et de l'étrangeté. Elle aimait les lettres; elle avait appris à peindre dans l'atelier de David. Elle était partie pour l'Espagne en 1806, avec l'intention d'illustrer l'ouvrage que préparait son père; car Nathalie Luce Léontine Joséphine, d'abord comtesse de Noailles, ensuite duchesse de Mouchy, était fille de cet Alexandre de Laborde de Méréville auquel nous devons un *Voyage en Espagne* qui est demeuré parmi les meilleurs du genre. Elle s'éprit de l'Andalousie, et des Maures; pendant deux mois, elle s'établit à Grenade pour y dessiner l'Alhambra.

Du coup, toute la nouvelle s'éclaire, et semble rajeunir. Elle devient à la fois très romanesque et très vraie; elle ne fait plus partie de ces récits imaginaires dont nous soupçonnons toujours qu'ils manquent d'âme; elle est riche de souvenirs vécus, riche de souvenirs d'amour. Cet Aben-Hamet

héroïque et beau qui joue le grand premier rôle, cet Aben-Hamet qui se demande avec transport, abordant les côtes d'Espagne, s'il retrouvera un cœur fidèle qui l'attend toujours, nous le reconnaissons sans aucun doute possible : il n'est autre que Chateaubriand lui-même, et son costume mauresque ne nous trompe pas. « Les mois s'écoulent; tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis, l'Abencérage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin; Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne! Blanca l'attend-elle sur ces bords? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert? »

Elle se souvenait encore. Blanca, c'est Nathalie de Noailles, à peine transfigurée. Voix prenante, cou d'une éblouissante blancheur, pied fin, allure aisée : elle était telle, nous le savons; elle était toute séduction, toute grâce. Ils firent ensemble la promenade de l'Alhambra; elle fut « la belle princesse qui se promène dans le jardin, et qui en augmente prodigieusement la beauté »; l'air se parfuma pour avoir touché sa chevelure. Un frémissement de passion est demeuré prisonnier dans chacune des phrases qui évoquent ce moment unique : « L'amour pénétrait dans son cœur de toutes parts; elle sentait chanceler ses genoux; elle était obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide »... Ils échangèrent « les doux serments de s'aimer toujours ». Quelle rencontre! quel décor! quelle heure divine! Ainsi que font tous les amants, les humbles ou les illustres, ils voulurent arrêter cette heure trop brève; et pour lutter contre le temps inexorable, d'un geste puéril ils gravèrent sur le marbre leurs deux noms enlacés. Un sage ami, plus tard, vint effacer, avec les deux noms, ce témoignage qui prétendait durer plus que l'amour.

Car, rentrés en France, l'amour ne dura pas. Ce fut d'abord ce qu'on appelle des malentendus passagers : comme si ce n'était pas l'amour qui passait, et non pas les malentendus. Il y eut les reproches et les aigreurs, les ruptures et les raccommodements, les congés et les rappels, les lassitudes et les

exaspérations — avec un souvenir tendre et persistant, de sa part, pour « cette pauvre Mouche ». Ce n'était pas seulement du dépit amoureux, ainsi qu'il arrivait lorsque l'infidèle René portait ailleurs son cœur inconstant; la tragédie était entrée dans leur vie. Les caprices du caractère de Blanca dépassaient la mesure ordinaire, et manifestaient un déséquilibre qui allait s'aggravant. Elle perdit la raison; on l'enferma; elle vécut, enfermée, pendant de longues années. Et René, vieillissant, pleura sur sa propre infortune, en songeant à l'infortune de celle qu'il avait aimée : « Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore; la raison que je conserve me les rappelle. Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire... »

II

Aben-Hamet aime Blanca; Blanca aime Aben-Hamet; errant tous deux à travers les salles ajourées du palais des Génies, à travers les jardins solitaires où pleurent les fontaines, ils se font l'aveu de leur passion. Cela ne suffit pas à constituer un roman : du moins pour Chateaubriand, qui aimait les intrigues simples, mais qui les voulait richement parées : c'était un romancier fastueux. Dans cette histoire espagnole, il faut bien qu'il fasse intervenir l'Espagne. Voyons maintenant, si nous pouvons, comment il va brosser son décor.

Est-ce en peintre scrupuleux, qui s'arrête devant chaque paysage pour l'étudier à loisir? — Son voyage nous est connu presque jour par jour, grâce à son valet de chambre Julien : lequel, n'ignorant pas que Monsieur passait pour un grand écrivain, résolut d'imiter Monsieur, et d'écrire aussi, pour la circonstance; car on n'a pas tous les jours l'occasion d'aller visiter les Lieux Saints. Ainsi Julien rédigea son journal de voyage; il y mit beaucoup de fautes d'orthographe, des tournures picardes, et une grande ingénuité. Au retour, il le montra même à Monsieur, qui eut la bonté de le lire et de s'en amuser fort. M. Édouard Champion a eu bien raison d'imprimer le journal de Julien : il nous permet de contrôler Don Quichotte par Sancho Pança.

Quelle course! Ce voyageur effréné nous fatigue en parcourant les routes à si vive allure; nous voudrions l'arrêter un peu pour reprendre haleine; nous sommes essoufflés et moulus. «Nous sommes restés à Algésiras depuis le lundi 30 mars jusqu'au samedi 4 avril que nous sommes repartis pour Cadix», note Julien. Déjà Chateaubriand s'est débarrassé des peaux de lion, de tigre et de panthère qu'il rapportait en France; non pas qu'il eût tué lui-même ces animaux féroces; il s'était contenté d'en acheter les dépouilles à Tunis. Il a donné aux matelots du navire qu'il quittait tous ses ustensiles de cuisine, tout le superflu de ses provisions; il laisse aux soins obligeants du consul de France deux malles pleines d'effets, qui seront expédiées directement à Paris. Monsieur ne veut pas d'impedimenta; Monsieur ne veut pas traîner le moindre bagage après lui. Il loue de bons chevaux, et franchissant rivières et montagnes, il arrive à Cadix le 6 avril 1807. A Cadix, on frète au plus haut prix un cabriolet, non pas élégant, mais commode et solide pour deux personnes; l'interprète qu'on loue par la même occasion galopera derrière, comme il pourra. En route! On ne s'arrête pas avant Andujar; soit cinquante-six lieues d'une seule traite. Là, le cabriolet est abandonné, parce que la route d'Andujar à Grenade n'est pas praticable pour les voitures; on prend des chevaux de selle. Monsieur et Julien couchent tout habillés, et sans quitter leurs armes, dans une mauvaise auberge « où il y avait au moins une trentaine de moines qui faisaient un tapage et une débauche qu'aucun militaire n'aurait faits ». Ils partent dès l'aube, et arrivent à Grenade dans l'après-midi, harassés. C'est là que, pour la première et unique fois, ils s'arrêteront; ils ne repartent de Grenade que le surlendemain de leur arrivée. Ils couchent à l'endroit où ils avaient rencontré les moines, dans une autre auberge qui n'est pas meilleure, rejoignent la grande route à Andujar, dorment dans cette localité, et repartent pour Madrid, où ils arrivent le 21 avril 1807.

Le grand homme s'est plu, dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et, plus tard, dans son livre sur le *Congrès de Vérone*, à donner à cette course éperdue l'air d'une flânerie amusée. Il a parcouru, dit-il, la Bétique, lieux où les poètes anciens plaçaient la patrie du bonheur. Il s'est attardé,

voyageur capricieux et indolent, à toutes les rencontres pittoresques de la route. — N'en déplaise à sa mémoire, habituée désormais à de pareils reproches, et qui de toute manière ne saurait s'irriter pour d'aussi pauvres vétilles, la vérité est très différente. Il n'a pas flâné, il s'est précipité; il n'a pas erré, il a galopé. Une jeune érudite, madame Marie-Jeanne Durry, a contrôlé par des chiffres cette impression de hâte frénétique : elle a très ingénieusement calculé que Chateaubriand courait à une vitesse moyenne de plus de quatre-vingts kilomètres par jour. Il n'entre dans aucune maison; il ne visite aucune curiosité; s'il pénètre dans « cette mosquée transformée en église et qui n'est autre que la cathédrale de Cordoue », cela ne peut être que pour quelques minutes, tandis qu'on fait boire les chevaux. Il ne lie connaissance avec personne; il s'agit bien de causer! il s'agit d'arriver à Grenade, le plus vite possible. Après Grenade, le monde est vide, et n'a plus d'intérêt pour lui. Il ne donne pas un regard aux mœurs du présent, à bien plus forte raison n'a-t-il pas le temps d'interroger l'histoire. Voici l'aube, il éveille Julien : les chevaux sont-ils prêts? Il faut repartir. Parfois, l'aube elle-même le trouve sur les routes; son cabriolet impétueux ne s'est pas arrêté de la nuit. Il voit l'Alhambra; il ne voit pas l'Espagne.

Peu lui importe. S'il a besoin de « couleurs locales », suivant une expression dont il s'est le premier servi et qui a fait fortune, il sait comment garnir sa palette. Il aura recours à ses fournisseurs habituels : à ses fidèles amis, les livres.

III

Que de voix l'appelaient! C'était tout le chœur des *Voyages en Espagne*, qui lui demandaient en grâce de les tirer de la poussière où ils risquaient de périr pour toujours. Ils lui offraient, à bon marché, la peinture toute prête du caractère des Espagnols. Ils lui décrivaient leur politesse hautaine, leur galanterie, leur noblesse d'âme, et ce sens de l'égalité des classes qui permettait au plus humble de ne pas s'avilir devant le plus grand. Et leurs défauts, vrais ou supposés : leur susceptibilité; leur cruauté, prouvée par la manière dont

ils avaient traité les populations du Mexique; leur paresse, que distraient les danses et que bercent les chansons. Longue est la liste des écrivains diserts qui, ayant un jour franchi les Pyrénées, avaient mis sur le papier leurs impressions, pour la plus grande joie d'un public qui, en lisant les récits de voyages, se donnait l'illusion de voyager.

Et c'était aussi le chœur des historiens, des nouvellistes, des dramaturges même, qui avaient raconté au peuple de France la tragique histoire des Abencérages : comment ces rois de Grenade avaient perdu leur ville et leur royaume, après des aventures que conduisaient ces personnages redoutables qui s'appellent la Trahison, l'Amour, la Mort; comment les chrétiens les avaient chassés d'Espagne; et comment, réfugiés sur la terre africaine, ils passaient leur temps à regretter leur puissance et leur antique splendeur. Les femmes surtout s'étaient apitoyées sur les Abencérages, cruels à la vérité, mais amoureux et beaux : mademoiselle de Scudéry, madame de La Fayette, mademoiselle de la Roche-Guyon, madame de Gomez, madame de Villedieu, avaient tour à tour évoqué l'antique civilisation mauresque; la *Bibliothèque des romans* et la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, qui offraient aux lectrices insatiables la masse de leurs cent soixante-huit volumes, n'avaient garde d'oublier ce qu'on appelait alors le roman grenadin. Le théâtre aussi faisait revivre les vaillants Abencérages. Au moment même où Aben-Hamet et Blanca vont prendre corps, M. de Jouy fait représenter, le 6 avril 1807, les *Abencérages ou l'étendard de Grenade*. Le mélodrame, ayant eu vent de leur infortune, accourt, et les exploite : costumes étranges, poisons, poignards, quelle aubaine! En 1815, Mélesville tire d'une si belle matière un mélodrame intitulé *Aben-Hamet, ou les deux héros de Grenade*.

Ainsi Chateaubriand n'avait qu'à choisir : il ne s'en fit pas faute, et prit à cœur joie. A celui-ci, un détail de mœurs; à celui-là, un bout d'intrigue; à cet autre, un morceau de phrase : à chacun, le meilleur. Il y avait un livre de madame Cottin, intitulé *Mathilde, ou Mémoires tirés de l'histoire des croisades*, illustre en son temps : trop illustre, puisque les éditeurs l'éditèrent sans prudence, abondamment; et qu'il compte aujourd'hui parmi les hôtes les plus assidus des éven-

taires de bouquinistes, à côté de l'*Art poétique* et de *Télémaque*: sans comparaison. Personne n'aurait prédit pareille infortune, lorsqu'il parut, en 1805. Lamartine adolescent, qui dévorait dans sa province tous les livres de Paris pour y trouver le secret des grandes renommées, tombait en admiration devant madame Cottin. « On prétend que Chateaubriand retouchait ses ouvrages », confie-t-il à son ami Guichard de Bienassis. — Cette fois, c'est *Mathilde* qui a inspiré Chateaubriand.

Il tira bon parti du *Précis historique sur les Maures*, dont Florian avait fait précéder son *Gonzalve de Cordoue*. Florian donnait d'abondants détails sur les Maures en général, et sur les Maures de Grenade, en particulier : leurs annales, disait-il, n'offrent guère que des récits affreux, et montrent cependant des traces de bonté, de justice, de grandeur d'âme; leur galanterie est délicate; ils professent pour les dames un culte voisin de l'idolâtrie. Gens fort civilisés, du reste : ils s'assemblaient, l'automne venu, dans les charmantes maisons de campagne des environs de la ville, où on ne connaissait que des plaisirs : la chasse, la musique, la danse occupaient les jours et les nuits. Architectures mauresques, chansons mauresques, danses mauresques : bref, le bon Florian fournissait, dans son *Précis*, une foule de détails infiniment utiles à qui veut écrire une histoire où il s'agit des Maures et des Espagnols. Il fournissait aussi dans son *Gonzalve* des esquisses de caractères : lorsque Gonzalve de Cordoue a vu l'héroïne que du premier coup il aime, et qu'indifférent à toutes choses, sauf au désir de la revoir, toute sa vie se teinte de mélancolie, il semble le parfait modèle d'Aben-Hamet, qui aime Blanca dès qu'il l'a vue, et qui devient indifférent à toutes choses, sauf au désir de la revoir. Et Florian montrait enfin quel parti on peut tirer de la psychologie espagnole, pour peu qu'on songe à opposer, dans un roman, l'amour à l'honneur : « O vous, généreux Espagnols, peuple vaillant et magnanime, je vous offre des récits où vous trouverez les deux sentiments idoles de vos grandes âmes, l'honneur sacré, le brûlant amour... »

Le voyage d'*Henri Swinburne* en *Espagne*, traduit en français depuis 1787, passait pour excellent. « Aucun voyageur, dit Boucher de la Richarderie, qui donne en 1808 une *Bibliothèque des Voyages* que l'auteur de l'*Itinéraire* con-

naît bien, n'a décrit d'une façon aussi attachante le royaume de Grenade. » C'est l'avis de Chateaubriand, qui ne peut se détacher d'un tel guide. Il lui prend des passages entiers, pour lui faire honneur. Une bonne partie de ses couleurs orientales viennent de lui; de lui vient toute la topographie de Grenade. Quand Aben-Hamet herborise dans la vallée du Douro; quand il gravit, avec Blanca, la montée de l'Alhambra, c'est sous la conduite de Swinburne. Peut-être a-t-il pris à Swinburne l'idée de la scène émouvante qui ouvre la nouvelle : Boabdil pleurant sur Grenade qu'il doit abandonner, et la sultane Aixa, sa mère, lui reprochant de pleurer comme une femme un royaume qu'il n'a pas su défendre en homme. Peut-être a-t-il pris à Swinburne l'étymologie de Grenade, ainsi appelée, déclare-t-il sans hésiter, parce que la ville ressemble au fruit du même nom; et la belle phrase sur le fleuve Xénil et le fleuve Douro, dont l'un roule des paillettes d'argent, et l'autre des paillettes d'or. Mais pour ces détails, il est plus difficile d'affirmer : car ils se retrouvent dans plusieurs *Voyages*; et Chateaubriand, royalement endetté, compte plus d'un créancier.

En 1808, un paisible greffier du douzième arrondissement de Paris, nommé Sané, remit au jour une belle histoire romanesque et passionnée, écrite au XVIe siècle par l'Espagnol Perez de Hita : si captivante, qu'elle avait connu à travers toute l'Europe la plus brillante fortune. Ce Sané la ressuscita, la traduisit et l'embellit à sa manière, puis la présenta, toute parée, à l'admiration de nouveaux lecteurs : *Histoire chevaleresque des Maures de Grenade, traduite de l'espagnol de Ginès Perez de Hita, précédée de quelques réflexions sur les Musulmans d'Espagne, avec des notes historiques et littéraires.* Les longs titres, alors, ne décourageaient pas. Il faut croire que celui-ci allécha Chateaubriand : car il fit à Perez de Hita un sort encore plus brillant qu'à Swinburne. Costumes et devises, à commencer par celle des Abencérages; fêtes éclatantes qui se déroulent au temps de la splendeur de Grenade; duel héroïque entre un Chrétien et un Maure : largement, il a pris tout cela. Il a pris ces mots exotiques et sonores, qui révèlent chez un écrivain la connaissance approfondie du pays et des mœurs : les anafins, les alburnos, et la zambra.

IV

Nous sentons bien le danger que nous courons ici; et en énumérant tous ces titres, dont il serait fort aisé d'allonger la liste, nous sommes pris d'une inquiétude qui s'accroît. On se moque volontiers des chercheurs de sources; ils promènent leur porte-plume, telle une baguette de coudrier, au-dessus des textes qu'ils étudient, et attendent le frisson révélateur. Cette attitude manque de grâce; et quelle joie puérile ils manifestent, lorsqu'ils découvrent, le cœur battant, leur mince filet d'eau profonde! S'ils étaient ridicules seulement, passe encore. Mais on leur prête de noirs desseins. Ne veulent-ils pas diminuer la gloire des grands écrivains? Ne prétendent-ils pas réduire leur mérite à celui d'habiles emprunteurs? Il y a de l'impuissance et de la jalousie dans leur cas. Qu'ils pillent tant qu'ils voudront madame Cottin, Florian, Swinburne, Perez de Hita, vingt autres : on verra bien, après cela, s'ils écrivent comme Chateaubriand.

Excusez-nous. Nous jurons que nos intentions sont honnêtes. Si nous estimons qu'un peintre ne peint pas sans couleurs, qu'un architecte a besoin de matériaux de construction, et qu'un écrivain ne tire pas du néant tout ce qu'il écrit, nous demandons humblement qu'on veuille bien ne pas regarder cette pensée comme impie et sacrilège. Chercher à savoir au juste comment Chateaubriand travaillait; saisir son point de départ, le suivre dans l'élaboration du chef-d'œuvre : ce n'est pas le méconnaître; c'est vouloir le connaître mieux, et remplacer une rhétorique admirative par une admiration raisonnée.

Qui soupçonnerait, chez ce grand seigneur des lettres, tant d'ingéniosité dans la documentation? tant de travail attentif et menu? Soit le passage suivant, qui se place presque au début de la nouvelle : Aben-Hamet arrive devant Grenade; il s'arrête frappé d'admiration, et interroge son guide en ces termes :

— Guide, — s'écria-t-il, — sois heureux! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance, et la lune entrait dans son croissant. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt?

— C'est l'Alhambra, — dit le guide.

Cette interpellation emphatique, cette façon de croire à une correspondance mystérieuse entre les signes du ciel et les actions des hommes, l'emploi de cette surprenante image : voilà qui est parfaitement exotique. Le fait est que Chateaubriand, pour écrire ces courtes phrases, s'est assimilé deux textes, dont l'un appartient à la légende espagnole, l'autre à la tradition arabe. Sané, d'une part, avait traduit cette admirable poésie du Romancero, où l'on voit le roi chrétien Don Juan, arrivant comme Aben-Hamet devant Grenade, s'arrêter, frappé d'admiration : il interroge le Maure Aben-Amar :

Aben-Amar, Aben-Amar — Moro de la Moreria,
El dia che tu naciste — grandes señales avia...

Le roi Don Juan voyageant un jour sur les bords du Xénil adressa ce discours au Maure Aben-Amar : Aben-Amar, Aben-Amar!... Sais-tu que le jour de ta naissance a donné lieu à de grands pronostics? Un calme profond régnait sur les ondes, et la lune entrait dans son croissant. Un Maure qui naît sous de pareils signes ne doit jamais déguiser la vérité (Sané, t. I, p. 39).

Swinburne, d'autre part, avait cité plusieurs pages d'un manuscrit arabe conservé à la bibliothèque de l'Escurial; et il s'y trouvait cette curieuse image :

Les belles tours de l'Alhambra, qui brillent ainsi que d'éclatantes étoiles sur de vertes forêts... (Swinburne, p. 213).

Ainsi Chateaubriand, avec un sûr instinct de la couleur, choisit des phrases parmi les plus brillantes, et les assemble pour donner à son exotisme un caractère indubitable d'authenticité. A qui aurait voulu reprocher trop de fantaisie, trop d'éclat dans les paroles d'Aben-Hamet, il aurait répondu que le discours de l'Abencérage était puisé aux meilleurs textes, et garanti par la meilleure tradition. Prenons un autre exemple de la même méthode.

Temps heureux, où le commandeur des croyants voyait briller autour de lui Zobéide, Fleur de Beauté, Force des cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour...

Que de noms étranges et beaux! Chateaubriand les aurait-il inventés? Non pas; il ne se serait pas permis une telle fantaisie; il les a trouvés dans les *Mille et une Nuits* :

« Sire, il y avait autrefois à Damas un marchand qui... avait un fils et une fille. Le fils fut d'abord appelé Ganem et surnommé depuis l'Esclave d'amour... Et la fille fut nommée Force des cœurs.

» Et Ganem sauva de la mort la favorite du Commandeur des Croyants Haroun al Raschid, et elle lui révéla : Je me nomme Tourmente, nom qui me fut donné au moment de ma naissance à cause que l'on jugea que ma vue causerait un jour bien des maux... Zobéide, femme et parente du calife, n'a pu voir mon bonheur sans en être jalouse... »

L'Abencérage parle ici comme Shéhérazade; comme une Shéhérazade qui serait moins prolixe, et qui confondrait un peu tous les noms. — Ainsi de suite. Bizarre changement! Ce voyageur fiévreux, qui accordait à peine un coup d'œil aux plus beaux paysages, si grande était sa hâte, lit avec une patience d'érudit des livres sans nombre, et déniche dans chacun d'eux les menus détails dont il fait son butin. Nous touchons ici au caractère propre de son art. Ce grand peintre ne s'inspire de la réalité qu'exceptionnellement; la réalité le gêne, parce qu'elle est toujours moins belle que son désir; trop précise, trop concrète, elle paralyse le jeu de son imagination; elle n'est, comme il l'a dit, que « la triste réalité ». Les livres, au contraire, provoquent sa fantaisie sans la brider. Pour écrire, il a besoin de lire, comme d'autres ont besoin d'entendre de la musique ou de boire du café. Plus qu'un paysage, une phrase rencontrée chez un auteur retentit en lui, et se traduit en activité créatrice. Il lui faut d'abord, et impérieusement, ainsi que M. Joseph Bédier l'a montré à propos de son *Voyage en Amérique*, du blanc sur du noir.

Hâtons-nous de dire qu'en même temps, nous assistons au plus prodigieux travail de transformation qui se puisse rêver; et que Chateaubriand, au moment même où il emprunte, reste le plus original des poètes ; car il recrée. Entre les souvenirs livresques qu'il met en chantier, et sa construction définitive, il y a toute la différence de la médiocrité au génie. La substance lourde et terne des récits de voyages s'anime dès qu'il daigne la regarder. La fausse poésie des histoires romancées devient poésie véritable, dès qu'il lui fait l'honneur de l'adopter. Il adoucit l'éclat des couleurs criardes, assortit les nuances, ajuste et polit les pierres de la mosaïque avec tant de sûreté, tant de goût, qu'on ne distingue même plus

la ligne menue qui les séparait; ce n'est plus une mosaïque, c'est une fresque. Il fait siennes, et bien siennes, les phrases qu'il a distinguées; il leur donne cette ampleur dans le pittoresque et cette qualité musicale de l'expression qui n'appartiennent qu'à lui. Il prête à tel personnage l'éclat de son style héroïque, à tel autre le frémissement de son style voluptueux. Du style oriental il prend les fleurs, la cadence ample et molle. Toutes les pensées, il les teinte de son désenchantement; il met dans l'âme de tous ses héros un peu de l'âme de René. Il est le magicien, il est l'enchanteur; d'un coup de sa baguette, il frappe des matériaux informes : et sous nos yeux s'élève la demeure des génies. Il est Apollon lui-même; à sa voix, les pierres s'assemblent, s'ordonnent, et obéissent aux lois secrètes du rythme et de l'harmonie qui sont le privilège des dieux.

V

Antiques souvenirs de la domination mauresque; splendeurs légendaires de l'héroïque Espagne; vallée du Douro, colline du Généralife; cathédrale de Cordoue, jadis mosquée, où l'on peut lire encore un verset du Coran : autour d'Aben-Hamet et de Blanca, Chateaubriand a construit le plus somptueux décor. Chaque page de la nouvelle est illustrée d'éclatantes images. Sur la proue du navire qui fend les flots méditerranéens, un guerrier maure se tient debout; derrière lui, deux esclaves noirs maîtrisent à peine un cheval arabe aux naseaux fumants, aux crins épars. Ou bien une danseuse s'apprête : elle attache à ses mains blanches des castagnettes de bois d'ébène; elle frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la Zambra, et, mêlant sa voix au son de la guitare, elle part comme un éclair.

Ce n'est pas encore assez. Elle serait bien invraisemblable, l'histoire d'un amour qui serait heureux. Il faut qu'Aben-Hamet et Bianca soient séparés par un invincible obstacle, et qu'ils souffrent. Puisque Aben-Hamet est le dernier des Abencérages, pourquoi Blanca ne serait-elle pas la descendante du Cid? Entre eux surgirait ainsi l'antique rivalité des deux races. Encore cette rivalité serait-elle près de s'effacer à

force d'amour, si elle ne se compliquait d'un conflit de croyances que rien ne pourra réduire. « Musulman, je suis ton amante sans espoir; chrétien, je suis ton épouse fortunée », dit Blanca. Et Aben-Hamet : « Chrétienne je suis ton esclave désolé; musulmane, je suis ton époux glorieux ». Ils ne céderont ni l'un ni l'autre. Si Blanca se convertissait, Chateaubriand serait infidèle à ses principes; si Aben-Hamet se convertissait, Chateaubriand serait infidèle à sa poétique. Le conflit de l'amour et de la religion, voilà son ressort dramatique. Il l'a éprouvé dans *Atala*; et aussi dans *René*, non sans courir quelques risques. Il n'en veut pas d'autre dans les *Aventures du dernier Abencérage*, car il est sûr de ses effets.

Il donne à Blanca un frère, l'austère Don Carlos, qui a suivi Cortez au Mexique dès l'âge de quatorze ans; qui, pour avoir vu de près les vicissitudes des empires, s'est laissé aller à son imagination religieuse et mélancolique, et, renonçant au mariage, est entré dans l'ordre chevaleresque de Calatrava. Il donne à Aben-Hamet un rival, le Français Lautrec, galant et brave. Si Blanca faiblissait le moins du monde, Don Carlos serait là, qui lui rappellerait les lois de l'honneur et du devoir. Si Aben-Hamet ne méritait toute estime, Lautrec n'attendrait qu'un signe pour prendre sa place. Mais qu'à Dieu ne plaise! Leur vertu est inébranlable, et presque surhumaine. Dans ces Aventures, point d'aventuriers : rien que des cœurs sublimes. Aucun sentiment bas; ils ont dans leurs propos une pompe soutenue, et ne nous permettent jamais d'oublier que nous avons affaire à des héros. De notre littérature, ils ont recueilli l'héritage le plus magnifique, celui de Corneille. Blanca n'est pas seulement la descendante du *Cid*, mais de *Polyeucte* :

> Je vous aime
> Beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même.

On saisit dans les discours d'Aben-Hamet un écho des vers de Voltaire, quand Voltaire se mêlait d'être cornélien. Il parle comme Orosmane :

> Chrétien, je suis charmé de ton noble courage;
> Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
> D'égaler Orosmane en générosité?

ou comme Tancrède :

> Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
> Les mots en sont sacrés : c'est l'amour et l'honneur.

Il est vrai que ces figures trop uniformément chevaleresques comportent un peu de raideur. La psychologie ne se recommande pas ici par des nuances subtilement saisies. On ne peut même pas dire que les personnages sont tout d'une pièce; ils sont doubles, ils sont faits de deux parties juxtaposées, comme le chœur de la tragédie antique : ils chantent alternativement le devoir ou l'amour. On ne voit pas le déchirement intime des deux passions; on souhaiterait, avec Sainte-Beuve, plus d'humaine faiblesse, une tension moins âpre, un contraste moins appuyé. Au moins Chateaubriand voulait-il faire très exactement ce qu'il a fait. Il y avait pour lui deux réalités; celle de la vie de tous les jours, comme la voient les autres hommes, avec ses vilenies et ses laideurs. Celle-là n'était point la vraie. L'autre était la vraie, celle qu'il créait lui-même au gré de sa fantaisie, toute peuplée d'êtres généreux et beaux, sans traîtres ni félons, fût-ce à titre de repoussoir. Il voulait la peindre dans sa nouvelle; il entendait que rien ne vînt troubler sa volontaire illusion. Puisqu'on était en plein héroïsme, tous suivraient sans défaillance la morale de l'honneur. Ses personnages étaient uniformément chevaleresques : tant mieux, il les voulait tels, c'était son plaisir. « Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel », expliquait-il. Ce qui ne l'empêchait pas, au reste, de considérer lesdits personnages comme parfaitement vrais, « et conservant, avec des passions, les mœurs et les préjugés de leur pays ». Ils étaient Espagnols, Arabes, Français, — et, par-dessus toutes choses, selon son cœur.

C'est pourquoi ils étaient « gothiques » aussi. Châteaux crénelés, vieilles tours, armures d'acier, panaches onduleux, tournois où les guerriers mordent la poussière, duègnes et pages, devises sonores, blasons hauts en couleur, formules naïves et solennelles, quelle joie de rappeler tout ce gothique dont il était l'inventeur! Quelle fête! Écrire les *Aventures du dernier Abencérage*, c'était illustrer un des chapitres de

son *Génie du Christianisme*, celui qui traite de la chevalerie et des preux chevaliers.

A l'époque troubadour, les preux chevaliers passaient une partie de leur temps, ainsi que chacun sait, à chanter des romances. Nous en aurons ici non pas une, non pas deux, mais trois; Chateaubriand met la bonne mesure. Dans le palais du Généralife, tous les personnages se trouvent rassemblés; des flambeaux laissent entrevoir les profondeurs d'une salle déjà romantique, ornée d'armures et de drapeaux; Don Carlos, de velours vêtu, et paré de son collier d'or, Aben-Hamet, habillé comme le sont les princes dans les contes de l'Orient, sont assis sur des carreaux auprès de Doña Blanca, toute belle. Lautrec, qui a ordonné la fête, prend le premier la guitare; il entonne cette douce romance, qui n'est pas encore sortie des mémoires de nos mères grands :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France!
Mon pays sera mes amours
Toujours.

Aben-Hamet ne veut pas demeurer en reste de courtoisie. Sans doute serait-il assez dépourvu, s'il n'avait la bonne idée d'utiliser pour la seconde fois la romance d'Aben-Amar, dont il n'avait pris qu'une petite partie pour interpeller son guide, au moment où il arrivait devant Grenade, dont les tours brillaient comme des étoiles sur de vertes forêts. Il la met donc en vers français, et il chante :

Le roi don Juan
Un jour chevauchant
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain :
Cité mignonne,
Mon cœur te donne
Avec ma main.

Le superbe don Carlos ne peut résister aux prières de Lautrec, saisit la guitare à son tour, et célèbre les exploits du Cid, son illustre aïeul :

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid, armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur...

Elles sont si naïvement artificielles, ces prétendues fleurs de poésie, que nous ne pouvons pas nous empêcher de les regarder avec plaisir. Les fleurs naissaient fanées, sous l'Empire. Chateaubriand a suivi la mode; elle ne lui a pas plus réussi qu'à ses contemporains, Quoi qu'il en pensât, les vers n'étaient pas son fort. Il n'était capable d'exprimer de la poésie qu'en prose.

Enfin, pour parachever la nouvelle, pour mettre sur elle sa marque propre, et comme son sceau, il n'a pas manqué d'y reproduire le plus cher et le plus sûr de tous ses effets de lumière. Il est une sonate qu'il ne s'est jamais lassé de jouer; nous la reconnaissons dès les premières mesures, parce que nous l'avons entendue dans chacune de ses œuvres. « La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinaient, sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes, et celle des arbustes balancés par le zéphyr... » C'est ainsi que, dans les *Aventures du dernier Abencérage*, le prodigieux virtuose a joué pour lui-même et pour nous, une fois de plus, ses variations favorites sur le thème du clair de lune.

VI

Bien lourd, et bien pédant, qui prendrait cette œuvre d'art pour une chronique, et lui reprocherait de manquer d'exactitude. Elle est un divertissement donné à une femme aimée. Il est entendu que le décor de la fête représente Grenade et ses alentours; que les costumes doivent être espagnols et mauresques; que l'époque choisie est le XVIe siècle, ou à peu près. Ne faisons pas les difficiles; sachons nous contenter de cette vision magnifique; et ne demandons pas qu'elle soit exacte, par surcroît : on aurait le droit, cette fois, de rire de nous.

Blanca s'est souciée du costume; elle ne s'est pas souciée de l'époque : c'est qu'à vrai dire le costume des femmes était laid, à l'époque du XVIe siècle; sombre et peu galant. Elle a mieux aimé s'habiller en maja : elle a raison d'en prendre à son aise. Elle semble sortir d'un tableau de Goya; un corset noir, garni de jais, sérre sa taille élégante; un jupon court, étroit et sans plis, découvre une jambe fine et un pied charmant; une mantille est jetée sur sa tête; elle tient avec sa main gauche cette mantille croisée et fermée comme une guimpe au-dessus de son menton, de sorte que l'on n'aperçoit de tout son visage que ses grands yeux et sa bouche de rose. Quel scrupule absurde ferait rejeter d'aussi seyants atours?

La coquette pourrait bien avoir usurpé sa généalogie. Car les historiens prétendent que le Cid n'a pas eu d'héritier mâle; et qu'en conséquence, son nom glorieux n'a plus été porté après lui. Mais dans une fête parée, on rencontre ainsi une foule de personnages illustres, qui jouent leur rôle au naturel. Et n'est-il pas plus beau de supposer que le descendant des Abencérages rencontre justement la descendante du Cid? Nous savons du reste que pour Chateaubriand, c'est la beauté qui crée la vérité. La légende est plus belle : et donc elle est plus vraie.

Lautrec a profité de cette large tolérance pour s'embellir, lui aussi. Brantôme le dépeint comme étant « de son naturel fort bravache du parler, et haut à la main, et rébarbatif toujours ». Avouons qu'ainsi présenté, il aurait fait triste figure; et qu'il a bien fait de s'amender, pour essayer de plaire à Blanca. Aussi bien toutes transformations lui sont-elles permises, puisqu'il est ressuscité d'entre les morts. Le vrai Lautrec étant mort aussitôt après la bataille de Pavie, des suites de ses blessures, il a bien fallu qu'il quittât le royaume des ombres pour suivre François Ier à Madrid, et pousser jusqu'à Grenade en compagnie de Don Carlos.

Le seul tort de Chateaubriand, peut-être, a été de donner quelques indications précises, voire quelques-unes de ces malencontreuses dates que les esprits chagrins s'avisent ensuite de confronter. Les *Aventures du dernier Abencérage* commencent, à l'en croire, vingt-quatre ans après la prise de Grenade, et durent trois ans, de 1516 à 1519. Or elles se

passent, en même temps, à une date postérieure à la bataille de Pavie, qui est de 1525; à l'époque où Charles-Quint commence à faire construire son palais de Grenade, en 1527; au moment où Charles-Quint va entreprendre sa croisade contre Tunis, c'est-à-dire en 1535.

Peu importe; là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est dans le jeu des sentiments, dans leur conflit. S'ils ne gardaient pas, à travers le récit, la noblesse qui est comme leur éclatante parure; si leur haute qualité venait à se démentir; si nous souffrions de quelque discordance devenue tout d'un coup sensible : alors nous aurions le droit de demander des comptes à l'auteur, qui n'aurait pas tenu ses promesses et n'aurait pas réalisé son dessein. Or est-il histoire plus dignement conduite? Est-il caractères plus fidèles à leur propre valeur? Est-il culte de l'honneur plus vaillamment professé? Est-il émotion amoureuse plus intense? Est-il harmonie à la fois plus soutenue et plus nuancée, dans le chant de la passion qui naît, qui s'exhale, qui se magnifie, et qui se désespère? Depuis la première jusqu'à la dernière ligne, le roman est d'une grandiose et magnifique beauté : peut-être même les dernières lignes sont-elles les plus belles. Chateaubriand, s'il avait eu recours aux procédés dont se servent les auteurs vulgaires, aurait supprimé Aben-Hamet ou Blanca; il aurait fait intervenir le poignard ou le poison, suprême ressource des faiseurs d'intrigues lorsque arrive le dénouement. Mais c'est une pauvre solution, que celle qui appelle la mort pour terminer le conte; pauvre, et fausse. Ici, chacun emporte sa douleur pour continuer à vivre avec elle : Aben-Hamet, dans le mystère; Blanca, devant les flots qui lui ramenaient jadis le navire de son amant :

« Chaque année, Blanca allait errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avait coutume de revenir d'Afrique; elle s'asseyait sur les rochers, regardait la mer, les vaisseaux lointains, et retournait ensuite à Grenade : elle passait le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignait point; elle ne pleurait point; un étranger l'aurait crue heureuse... On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet. Lorsqu'on sort de Tunis par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un

cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencérage*. Il n'a rien de remarquable; la pierre sépulcrale en est tout unie; seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel. »

VII

Le récit centenaire s'est animé.

Il nous apparaît, tout d'abord, comme le reflet d'une curieuse époque. L'art classique n'avait pas cessé de régner, depuis si longtemps qu'il était devenu l'art pseudo-classique sans qu'on s'en aperçût. Mais voici que des esprits audacieux se rebellent contre sa royauté. Ils ont recours au passé national, et exhument la chevalerie. Ils ont recours à l'exotisme, évoquent les pays colorés, les races pittoresques, les civilisations disparues. Il y a, dans les *Aventures du dernier Abencérage*, du classicisme qui meurt, et du romantisme en puissance.

Elles représentent en second lieu, ces nobles *Aventures*, la manière achevée d'un artiste de génie : « A Grenade, il écrivit l'*Abencérage* », dit un traducteur espagnol de la nouvelle. Conception un peu bien simpliste, qui nous montrerait Chateaubriand s'installant devant son paysage pour le copier avec fidélité. Il n'a pas écrit à Grenade cette nouvelle hispano-mauresque; il ne l'a pas rapportée dans ses bagages, toute faite, comme on rapporte un bijou, une étoffe, ou un tableau, en souvenir du pays qu'on aima. L'*Abencérage* contient une saisissante vision de l'Alhambra, prise sur le vif; mais la trame du récit est faite de fils nombreux, lentement, soigneusement tissés après le retour. Il a emprunté les éléments les plus divers aux livres les plus disparates; et par la vertu de son art magique, il les a transmutés. Il ne serait pas difficile, après cet exemple, d'écrire sa Poétique avec ses propres citations. — « Lorsque Voltaire s'écrie, dans

l'invocation de son poème : « Descends du haut des cieux, auguste Vérité... », il est tombé, ce nous semble dans une méprise... Là il n'y a point de poésie où il n'y a point de menterie, a dit Plutarque. » — « D'autres ont leurs ressources en eux-mêmes; moi j'ai besoin de suppléer à ce qui me manque par toutes sortes de travaux. » — « L'écrivain original n'est pas celui qui n'imite personne, mais celui que personne ne peut imiter. » — « Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à un autre, et la meilleure part du génie se compose de souvenirs. » — « Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes : Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet; avec les filles de mes chimères : Atala, Amélie, Blanca, Velléda... »

Mais en écrivant cet épisode de sa vie, Chateaubriand n'écrivait-il pas, aussi, une page de l'histoire du cœur humain? Nous avons appris à lire entre les lignes, et à distinguer, sous les couleurs éclatantes dont il lui a plu de parer ses personnages, des sentiments vrais et des passions vécues. C'est la rencontre d'Elle et de Lui, toujours recommencée, toujours nouvelle. La douleur de l'absence et la fièvre qui fait brûler les étapes, pour le retour. L'anxiété de savoir si on retrouvera Blanca telle qu'on l'a laissée, voici déjà deux ans; ou bien sera-t-elle changée, infidèle, oublieuse? repoussera-t-elle un cœur chargé d'amour? La joie de revoir la femme aimée non point dans le terne décor de la vie quotidienne, mais dans les plus beaux lieux du monde à Grenade, à l'Alhambra. Tant de poésie dans ce bonheur si longuement souhaité. La nature, l'art, l'histoire, devenus les serviteurs de leur passion exaltée. Le geste puéril qui les porte à graver au creux des pierres les deux noms enlacés. Le mystère : le plaisir de braver les lois du monde, de loin; et l'autre, plus secret, de penser que seule elle comprendra le sens caché de son récit, quand il écrira sa nouvelle espagnole; et ce qu'il écrira, ce sera pour lui plaire. Et déjà sans doute, dans l'âme frémissante de René, l'impossibilité de goûter pleinement le moment qui passe; l'inquiétude; et la mélancolie qui vient se mêler,

pour les troubler ou pour les renforcer peut-être, aux joies de l'amour.

Il garda le plus longtemps qu'il put la chère confidence. Il ne la publia pas sous l'Empire : c'était, explique-t-il, par raison de prudence politique; Napoléon n'aurait pas admis qu'on fît, en pleine guerre d'Espagne, un si vif éloge du caractère espagnol. Peut-être; mais quand Napoléon fut tombé, et que la guerre d'Espagne fut finie, il ne la publia pas davantage. Il voulait bien la lire devant des auditoires de choix; chez madame de Noailles elle-même, à Méréville; chez madame de Ségur; chez madame de Duras; en présence du roi Louis XVIII. Mais il ne voulait pas la laisser lire au grand public, au public vulgaire. Elle courut de grands risques : toujours à court d'argent, il fut à plusieurs reprises tenté de vendre aux libraires son manuscrit précieux. Dans un moment de détresse, il l'engagea même pour la somme de 7 000 francs. On le dégagea pour lui.

C'est ainsi que menacée, mais toujours sauvée, connue, mais non point divulguée, l'histoire de Blanca demeura pendant des années près de son cœur. Lorsqu'on publia l'édition complète de ses œuvres, il fallut bien qu'il se décidât à la laisser partir. Non sans souffrance : « Ah! mon pauvre Abencérage! Le voilà donc sorti de sa solitude et livré au monde! Cela fait saigner le cœur. » (A madame de Duras, 12 juin 1826.)

PAUL HAZARD

PARMI LES LIVRES

Il n'est que d'avoir la grâce, et le monde s'anime d'un peuple diaphane, invisible aux mortels. M. de Régnier, par un don des Muses, erre distraitement dans un univers enchanté. A-t-il perdu l'amie qui fut son délice? Il s'assied auprès d'une fontaine, et cette fontaine est Aréthuse. Il craint de l'offenser en mêlant ses pleurs à l'eau divine. Mais la Nymphe sort tout exprès. « Ami, lui dit-elle, sache que je compatis à tes peines. Je te permets de rafraîchir dans mes eaux tes yeux douloureux et d'y humecter ta gorge, car j'ai pitié non seulement des pauvres hommes, mais aussi des dieux qui souffrent et dont les douleurs, comme eux-mêmes, sont éternelles. »

Il est bien consolant de s'entendre parler ainsi. Tout d'abord il est divertissant de voir sortir des eaux l'âme même de ces eaux; et le prodige a la forme d'une nymphe, et cette nymphe, tendrement bienveillante, ne fait point de différence entre les chagrins des poètes et les soucis des dieux. Tout cela est fort agréable. — Mais, dites-vous, M. de Régnier croit-il aux dieux? — Eh! vous dirai-je, comment n'y pas croire? Vous les connaissez comme vous connaissez vos amis, par le récit de leurs aventures, dont vous n'avez pas été les témoins, et par l'idée que vous vous faites d'eux. Ils sont rendus manifestes par leurs sentiments, et par les effets de ces sentiments. Nombre d'hommes ne nous sont point connus par d'autres marques. Vous êtes étonné qu'une source ait une âme. Mais vous serez bien plus étonné en lisant les physiciens. Au XIXe siècle, Fechner, que William James cite avec de grands éloges, croyait que la terre était une personne. Au XXe, Svante Arrhénius note d'émou-

vantes ressemblances entre l'univers et une goutte de lait qui fermente. Ainsi l'effort de tant de siècles savants aboutit à renouveler le vieux mythe de la Voie Lactée. Comment douter encore? Un poète s'émerveille de tout et ne s'étonne de rien.

M. de Régnier reconnaît sans surprise Persée au fond du ciel coiffé du casque de Pluton, muni de la cibise et des talonnières. Il rit en secret de voir Vertumne, le dieu de l'été, qui a l'apparence d'un beau jeune homme, soupeser la gorge de Pomone. Si Hercule est trompé par le jeune Hylas, M. de Régnier, balançant longuement une tête pleine de sagesse, s'avoue à lui-même que c'est bien fait, et qu'on n'est pas plus imprudent.

Ce qui le frappe davantage dans les aventures de ses amis divins, c'est justement cette imprudence. Antérieurs à l'homme, ils sont les contemporains de l'Amour, et non de la tardive Sagesse. Prends garde, dit-il à Thétis qui plonge son fils dans l'eau du Styx. « A quoi bon tâcher de le rendre invulnérable? On oublie toujours le talon. » Prends garde, dit-il à Actéon, « ton maître le centaure Chiron t'avait appris les lois de la chasse. Hélas! que ne t'avait-il aussi enseigné qu'il est dangereux de surprendre Artémis au bain, à moins qu'elle ne souhaite d'être surprise. » Prends garde, dit-il à Acis qui emmène dans les bois la blanche Galatée. « Ne crois pas, ô berger imprudent, que l'heure soit propice. Vois l'œil terrible qui s'allume pour vous épier, plein de fureur. L'amour repoussé rend cruel. Prends garde. » Mais, il le sait aussi, ses conseils ne sauveront point les amants qu'un dieu plus fort mène à leur perte. Il se console avec grâce : « Demain sur votre stèle, j'apporterai le lait blanc comme elle et qu'elle aima, le miel moins doux que sa bouche, et les violettes, moins suaves que, ce soir, vos deux corps unis. »

A ces dieux imprévoyants, M. de Régnier demande pourtant des maximes dorées. Devant le corps ensanglanté d'Adonis, il apprend l'indifférence à la mort, si les lèvres ont frissonné sous le baiser d'une immortelle. L'exemple d'Apollon l'incline à composer de nouvelles Géorgiques. Il trouve même un sens à la vie d'Antiope, dont tous les événements sont douteux, sauf celui-ci, que Jupiter l'a contemplée nue. Elle nous apprend ainsi que « l'amour peut naître non seulement des paroles enflammées du désir, mais aussi de l'harmonieux silence

de la beauté. » Ces dieux, M. de Régnier ne craint pas de les interroger. Il veut savoir de Proserpine si elle se souvient du jour dans l'Hadès sans sourires. Il a beau nous dire qu'il faut respecter le secret des amours divines : il soupçonne Daphné, muette dans l'écorce, de se repentir. Le vent sur le laurier est donc comme un regret. Ah! qu'il prenne garde à son tour d'offenser la nymphe captive. N'a-t-il pas vu ces mains encore crispées au bout des branches en bouquets de feuilles éperdues? La colère et la fuite sont encore visibles au plus humble peintre qui dessine un laurier, et la prison végétale est si légère, que la déesse transparaît en grandes fleurs roses et frémissantes. Que M. de Régnier n'irrite pas cette âme éternellement offensée. Je sais qu'elle empoisonne les rivières africaines. Elle est redoutable comme presque toutes les vertus.

En vérité M. de Régnier croit aux dieux, à peu près comme pouvait y croire, au VIIIe siècle de Rome, le poète des *Métamorphoses*. Il s'est amusé, dans une prairie crétoise, du dialogue des deux taureaux, celui qui enleva Europe, et celui dont Pasiphae engendra. Il a percé d'une flèche l'horrible vautour qui traversait le ciel, le bec rouge de sang du Prométhée. Il a assisté, invisible, au concile des Muses. « Je les regardais, retenant mon souffle et tombé sur les genoux. Mon cœur battait à se rompre. Je savais bien qu'aucune d'elles ne pouvait m'apercevoir, que le dieu ignorerait ma présence, mais je savais aussi que, d'avoir contemplé l'assemblée divine, cela me rendait unique parmi les mortels et que rien ne serait plus pour moi comme auparavant, ni le murmure de l'eau, ni le bruit du vent, ni le sourire des femmes. »

M. de Régnier a raison. On ne foule pas en vain le gazon de Tempé. Ceux qui ont vu une fois les dieux dans ce silence agreste, les reconnaissent partout.

M. de Régnier peut revenir dans le monde où nous sommes. Ce monde ne sera plus pour lui qu'une nouvelle mythologie. Les fables l'orneront pareilles à des buissons de roses, qui, nées par enchantement, le masqueront tout entier, ne laissant voir, entre leurs branches en décor, qu'une image voluptueuse : la matineuse qui s'éveille, ou la baigneuse qui presse une éponge dorée. Le poète est si accoutumé à reconnaître Aphrodite, que cette forme aux bras levés lui semble venue du fond des

temps. Il se frotte les yeux, désabusé à regret. « Et cependant elle est bien réelle, la belle baigneuse. Elle ne s'évanouira pas en une vapeur dorée. » Ce sera tout à l'heure une « de ces élégantes dames d'aujourd'hui, dont nous admirons la grâce compliquée et délicieusement actuelle ». Il faut s'y résoudre. Mais M. de Régnier n'admet qu'avec peine cette vérité indécente. Il accorde, puisqu'il le faut, que c'est là une Parisienne de bon ton. Peut-être la regardera-t-il même avec plaisir, parée d'atours éphémères et charmants. Mais il songera seul qu'elle était tout à l'heure une déesse nue. Il veut bien qu'elle soit mortelle, puisqu'il le faut. Mais ce n'est là qu'une apparence. Et, sa robe tombée, elle reprend sa place entre ses sœurs divines, « qui, imitées par le marbre, maintiennent parmi nous la divine présence et le souvenir de la Beauté ».

A ces êtres à demi humains, et mythologiques à demi, qui sont la parure du monde, M. de Régnier donne le même conseil qu'aux déesses elles-mêmes : « Aline, Aline, prenez garde, le moindre souffle de l'aile de l'Amour est plus fort que le plus fort vent d'avril. » Ces conseils sont probablement superflus, car ces petites créatures sont fantasques et vaines. Il leur arrive des aventures merveilleuses. L'une trouve un arc rouge dans le coin d'une salle déserte. Elle sort en le brandissant et elle voit qu'elle est suivie par un petit être pareillement rouge qui lui tend des flèches cramoisies. Elle tire, et elle atteint un pauvre et charmant inconnu, aussi profondément que s'il eût été un ennemi. « Je fus stupéfaite et désespérée. Vous voir souffrir! Ah! quel ennui et que le destin me sembla stupide! Vous n'êtes pas guéri et, depuis ce jour malheureux, vous m'importunez de vos soupirs. Je vous ai blessé, et vous me traitez d'inhumaine. Mais aussi, pourquoi passiez-vous? »

C'est ainsi qu'elles sont tendres et subtilement logiques. L'une d'elles avait un perroquet bleu, dont elle était folle. Il imitait la toux du vieil amant et la chanson du jeune amour. L'oiseau s'échappa. Elle fut si désolée qu'elle chassa le vieil amant dont la toux lui rappelait l'infidèle. Elle chassa aussi le jeune amour. L'oiseau revint. Elle le trouva ridicule, avec sa façon d'imiter la voix du passé. « Retourne d'où tu viens », dit-elle. Tels sont leurs caprices. La sage Shéhérazade elle-même, quand elle eut conquis sa grâce, regretta la menace

de l'acier. Elles sont adroites et fortes. Certes les puissances élémentaires se jouent d'elles. La Nuit d'été, à la robe couleur de l'air, s'amusait à lapider l'une en lui jetant à la figure les roses rouges du passé. « Encore celle-là », souhaitait la victime. La nuit rit silencieusement et répondit : Non. — Et elles sont aussi le jouet du Désir. Le Désir est masqué et vêtu d'un habit de couleur double. Changeant et secret, il a juste la figure d'Arlequin, premier-né des dieux. Tel est l'Olympe de notre temps, l'Olympe éternel, l'Olympe des marionnettes.

***

M. René Boylesve a lié, au fil d'une plume adroite, un roman subtil et singulier, auquel il a donné ce titre parfumé : *Je vous ai désirée un soir*. C'est un conte qui miroite et qui change.

Le premier tableau nous montre M. Boylesve lui-même, le jour qu'il reçut la visite imprévue de mademoiselle de Querrevégant. Cette belle personne a lu, toute jeune, quelques-uns de ses livres. « Oh ! dit-elle, ce n'est pas qu'ils m'aient amusée... Je ne vous flatte pas... Mais ils m'ont obligée à revenir sur certaines pages, et, à la deuxième ou à la troisième fois, j'ai vu des choses qui ne m'avaient qu'à moitié retenue ou bien m'avaient échappé... Enfin j'ai compris que vous pouvez deviner bien des choses et notamment dans certains cœurs de femmes. Vous êtes complaisant pour elles et, malgré cela, parfaitement capable de leur être impitoyable. Vous êtes l'homme qu'il me faut. »

Elle l'a donc choisi, pour qu'il la vengeât, en publiant un dossier qu'elle lui remet : une cinquantaine de pages arrachées à un agenda, une lettre de femme, des coupures de journaux. Les notes de l'agenda ont été écrites par son père, qui, sous le nom de Robert d'Egmont, et directeur d'un journal royaliste à Angers, était, vers 1880, un grand homme dans la province.

M. Boylesve — ou l'auteur anonyme qui parle à la première personne — a bien connu ce d'Egmont. Tout enfant on le lui avait proposé pour modèle. Surtout, le journaliste avait été lié à l'histoire de sa première maîtresse, une femme de la meilleure société qui l'avait attiré chez elle, et brusquement

renvoyé quand d'Egmont lui avait annoncé sa visite. Cette femme se nommait madame de Blou. M. Boylesve, après quarante années, revit pensivement ces souvenirs, et en compose un de ces tableaux de la vie de province où il excelle.

Là-dessus, il lit les notes laissées par Robert d'Egmont. Elles ont été écrites une vingtaine d'années plus tard, vers 1900. Et voici que le drame se noue. Le journaliste raconte, le 5 août, qu'il a rencontré aux Rosiers, à Trouville, cette madame de Blou, qu'il n'avait pas vue depuis quinze ans. « Tudieu, tout de même, écrit-il avec sincérité, qu'elle a changé, madame de Blou! Autant qu'il m'en souvient, elle était plutôt belle femme. » Or cette dame surannée, aux joues couperosées, au cou fané, lui demande, d'une lèvre dont le dessin s'efface, s'il a jamais été tenté de lui faire la cour. Egmont, resté galant, répond d'un ton poli qu'il a désiré madame de Blou, un soir... Que risque-t-il? Seulement le lendemain il décide de ne plus voir cette quinquagénaire compromettante. Naturellement il la rencontre le jour même. Il se rappelle avec effroi ce qu'il sait d'elle. « Elle mourait de l'envie d'aimer, il paraît qu'elle ne pouvait pas. Les premières années de son mariage ne furent qu'un dépit perpétuel, et contre son mari et contre elle-même et contre tous. Un enfant, deux enfants ne l'apaisèrent pas. Les courses, les sports, la vie mondaine ne parvinrent pas à la distraire. Je sais les noms de plusieurs amants qu'elle a eus, aussi discrètement, j'oserai dire aussi correctement que cela devait se faire pour une femme de sa qualité, dans une ville de province; je sais aussi qu'elle les a, presque dès le lendemain, sinon jetés par la fenêtre comme une Marguerite de Bourgogne, du moins écartés. On m'a affirmé qu'elle faisait la maman trop tendre, la madame de Warens, elle a été le maîtresse de potaches. »

A cette femme avide d'aimer il a eu l'imprudence de dire qu'il l'avait désirée un soir. Elle va le prendre au mot. Eh bien non. C'est bien pis. O stupeur! Toute flétrie et hardie, voilà madame de Blou changée en jeune fille. Elle est timide, elle est chaste, elle rougit. Cette phase juvénile dure quarante-huit heures. Mais le troisième jour, comme Egmont fait la bête, il reçoit la plus belle bordée d'injures, suivie d'une lettre ter-

rible où on lui raconte qu'il a été aimé dès le premier coup d'œil. Madame de Blou n'était alors mariée que depuis quatre ans. « Je jure sur ma tête, écrit-elle, que je n'étais pas sensuelle avant d'entrer dans ce salon sérieux où l'on parlait politique. Je ne l'ai pas été, d'ailleurs, après, quand je vous ai perdu sans retour. Eh bien! si votre regard, qui ne s'est pas animé à ma vue, m'avait manifesté quelque intérêt, le soupçon d'un désir, et s'il vous avait plu de me donner un rendez-vous à la sortie, j'irais à vous. »

Cette lettre brûlante, où madame de Blou raconte la torture de son amour ignoré, c'est le centre même du livre. « Mon désir de vous..., dit-elle, a été si violent, que je serais morte, je le pense, si je n'avais cherché de pervers dérivatifs à l'obsession qui me consumait. Pervers, oui, et je n'avais pas en moi un soupçon de perversité. » Et voilà expliquée la première partie du roman. Nous avions vu madame de Blou par les yeux d'un potache ignorant, nous la voyons maintenant telle qu'elle était, et dans le secret. Et la même lettre explique encore le dénouement. Madame de Blou a parfaitement vu qu'Egmont mentait en feignant de l'avoir désirée. Son amour vorace se fût repu de cette illusion, si Egmont avait daigné soutenir son mensonge. « Seulement vous l'avez arrêté et comme coupé net... Courte vision céleste, à l'instant de la mort, suivie de la plongée brutale dans le néant éternel. *De profundis*... C'est là que j'en suis. De là, je vous écris. Je ne croyais pas l'amour si terrible. Des profondeurs où je gis — où je ne suis même pas, car je ne suis plus rien — je vous aime encore. »

Il faut tout craindre de cette désespérée. Une première fois, le 13 août, huit jours exactement après leur rencontre, elle essaie d'entraîner Egmont dans un accident d'automobile qu'elle provoque. Le journal s'arrête là. On sait seulement que madame de Blou a placé chez Egmont un métayer à elle, et qui lui est tout dévoué, Taurin. Or le 13 janvier, au moment même où Taurin revenait d'une visite à madame de Blou, Egmont a été tué d'un coup de fusil à bout portant. C'est ce drame que racontent les journaux apportés par mademoiselle de Querrevégant.

L'analyse peint mal la variété inquiète du livre. Il com-

mence par des souvenirs aimables de la vie d'Angers, et il finit par le drame le plus pathétique. La passion qu'on y entrevoit d'abord éclate brusquement, et de nouveau disparaît pour n'être plus reconnaissable qu'à ses effets. Mais c'est justement ainsi que nous la voyons presque toujours. Elle est présente et masquée. Elle découvre le temps d'un éclair son pâle visage, et se perd dans le mouvement de la vie. Seul son compagnon le Malheur demeure visible et atteste par sa présence visible la présence cachée.

En même temps qu'il publiait ce roman, M. Boylesve donnait une suite au plus célèbre de ses livres, et faisait imprimer les *Nouvelles leçons d'amour dans un parc*. L'histoire est gracieuse et galante. Jacquette que nous avons connue enfant est devenue grande. Elle aime un poète, et comme elle prend un confident bien fait, elle finit par aimer le confident. Il y a beaucoup de sagesse et d'esprit dans cette petite aventure.

***

Après avoir lu *Juliette au pays des hommes*, on reconnaît le vrai talent de M. Giraudoux, qui est celui d'un maître de ballet. Ce qu'il touche s'anime et commence à danser. Aussi faut-il aborder son œuvre avec un esprit ingénu, et de l'œil dont on considère une féerie. M. Bourget le déclare obscur; mais M. Bourget est perverti par le médecine et par la philosophie; M. Bourget est un romancier pénétrant, un critique entre les plus subtils et les mieux instruits, un sociologue en même temps qu'un artiste; M. Giraudoux, qui vit dans les prestiges d'un éternel miracle, n'est vraiment accessible qu'aux enfants.

Le sujet de son livre est fort simple. Juliette, qui est une jeune fille, vient à Paris et interroge diverses personnes sur le sens de la vie. Voici sa visite à Daudinat, jeune assyriologue. Cet assyriologue habite quai Malaquais, au-dessus de deux antiquaires. Une fouille entreprise à travers un plancher lui donnerait plus de trésors que tous les tells. Juliette l'a connu en 1910, quand, adolescent encore, il a passé une heure dans la chambre de madame Servan, à extraire, aidé

de cette aimable femme, un trésor qui sonnait dans le plancher, et qui se trouve être un sou du Chili. On dit que ce sou fut le prix de madame Servan. Après dix années, Daudinat, loin de reconnaître Juliette, la prend pour Mrs. Bates, une Assyrienne qui doit lui apporter ce même jour un plat sassanide en or massif. Comme il a déjà réservé et orienté toutes ses facultés critiques pour l'examen du plat, il ne lui en reste plus pour reconnaître que Juliette n'était pas née en Assyrie. Au contraire, les associations d'idées privées de critique et fonctionnant agilement, appuyaient l'idée préconçue et le fortifiaient dans l'erreur. « Juliette possédant un œil bleu et un œil brun, il eut immédiatement à l'esprit les chats d'Erzeroum qui ont un œil bleu et un œil gris, et il haussa instinctivement la voix, les chats d'Erzeroum étant sourds. »

Nous saisissons là un des procédés élémentaires de M. Giraudoux. Il substitue un objet à un autre, et tire un effet de la surprise. Tantôt c'est la cause qu'il substitue à l'effet. Il remplace les gens par leur histoire. Le plat sassanide devient une suite de conjonctions entre rois et padichas, de mariages entre vierges persanes et conquérants mongols. Le sou du Chili devient la forme d'une suite de vils négoces roulant sur des souliers à cirer, des bananes peu fraîches, des cornets à priser.

Tantôt, par une opération semblable, mais dans l'espace, il multiplie une image comme dans un jeu de miroirs, et fait surgir un peuple de figurines. Le regard de Daudinat se dérobe au regard de Juliette. Explication par contraste : Daudinat a regardé pendant deux ans les yeux sans prunelle des statues grecques. Explication de l'explication : il guettait le moment où les dieux ont cessé d'être impassibles. Développement : il a couru tous les musées à la poursuite du premier signe de sentiment chez les statues. Énumération : c'est à Daudinat que nous devons l'ouvrage où est décrit, dans la sculpture grecque classique, le passage de l'impassibilité des dieux à leur souffrance, avec les dates exactes où un sculpteur s'avise d'introduire la crainte du chatouillement dans Junon, le doute de soi dans Jupiter, le mal du pays dans Mercure. Comparaison : ainsi un médecin illustre

va de capitale en capitale ausculter les hommes d'État. Effet final : confusion des deux images, l'archéologue devenant le médecin consultant des angoisses divines, le spécialiste du cœur immortel : « Que de fois il partit pour... chaque musée ou champ de fouilles d'où lui avait été signalé un chagrin, une inquiétude, fût-elle légère comme la crainte de la pluie ou des guêpes, sur un visage olympien, — avec sa petite valise de spécialiste du cœur qui le faisait prendre dans l'Orient-Express pour le médecin qui allait ausculter Venizelos, Abd ul Hamid ou M. Carp. »

Procédé, dites-vous. Assurément. Mais le procédé n'est que le gâteau de cire. Pour remplir les alvéoles, il faut infiniment d'imagination et d'esprit. Il faut à chaque moment créer un cortège nouveau de génies dansants, évanouis la minute d'après. Il faut traduire chaque idée en personnages costumés diversement. Il faut être né auteur de revues. C'est un métier qui demande de la fantaisie, le sens philosophique et une vaste culture. Celle de M. Giraudoux est brillante et diverse. Je l'ai vu qui tirait de la géologie même des effets divertissants. Il m'inquiète pourtant quand il croit voir des marnes liasiques entre Chantilly et Paris. Écrirait-il les mots techniques au petit bonheur! Qu'il m'éblouisse avec des plats sassanides, j'y consens. Mais de l'infra-jurassique, en plein bassin parisien? Il n'y pense pas.

HENRY BIDOU

LE PRÉLÈVEMENT SUR LE CAPITAL

Il y a des questions qui sont dans l'air, alors même qu'elles ne font pas l'objet actuel d'une initiative gouvernementale. La question du prélèvement sur le capital est de celles-là.

Il n'est pas sans doute trop tard, mais il n'est pas trop tôt non plus pour l'examiner.

Dans l'esprit du public il peut se faire une confusion entre le prélèvement sur le capital et l'impôt sur le capital. Ce sont deux choses distinctes. L'impôt sur le capital, au sens ordinaire de l'expression, c'est un impôt assis sur le montant du capital mais payé sur le revenu, c'est-à-dire calculé à un taux tel que le contribuable puisse s'acquitter sans entamer son patrimoine. Ainsi compris, l'impôt sur le capital, toutes réserves faites sur ses mérites ou ses défauts, peut figurer comme élément permanent dans un système fiscal, puisqu'il n'épuise pas la matière imposable. Le prélèvement sur le capital, ce que les Anglais appellent *capital levy*, c'est autre chose; c'est une contribution extraordinaire dont l'objet est de faire passer des mains des capitalistes dans les caisses du Trésor une fraction des patrimoines privés. Opération d'expropriation partielle, à laquelle l'État a recours dans un cas grave et qui évidemment ne peut pas être un élément normal du système d'impôts.

Nous avons en France un impôt qui est un mode particulier de prélèvement sur le capital : c'est l'impôt successoral. L'impôt successoral, au taux où il est maintenant, ne peut pas dans la plupart des cas être payé sur le revenu; il est bien un prélèvement sur le patrimoine même. Mais c'est un prélève-

ment opéré à l'occasion d'une mutation par décès, et qui, ne frappant chaque année qu'une petite partie de l'ensemble des patrimoines privés, fournit à l'État des ressources régulières et renouvelables. L'impôt successoral est très productif : dans le projet de budget de 1925, le produit en est évalué à 1 774 millions de francs; à ses taux actuels, c'est un impôt qui a de très graves conséquences économiques et sociales; mais ce n'est pas notre sujet. Le prélèvement dont nous voulons parler est celui qui serait opéré sur l'ensemble des patrimoines privés existant à un moment donné.

***

Avant la guerre, et au moment où elle en poussait à fond, dans tous les domaines, la préparation, l'Allemagne avait institué un prélèvement sur le capital, le *Wehrbeitrag*. Le taux en était d'ailleurs assez modique (de 0,15 à 1,50 p. 100 selon la grandeur du patrimoine); il pouvait être en fait payé sur le revenu. Le produit a été de 977 000 000 de marks or. Au cours de la guerre et dans les premières années qui ont suivi, en présence des immenses besoins d'argent des belligérants et de la croissance des dettes publiques, l'idée d'un prélèvement sur le capital a surgi un peu partout; en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France.

En Angleterre, cette question a été, dans la littérature économique, très sérieusement étudiée; on y trouve les deux thèses, pour et contre le prélèvement, exposées avec éclat. Il a semblé à certains moments, en 1917 et 1918, que le Gouvernement était disposé à considérer avec sympathie l'idée du *capital levy*. Mais en 1919 il l'a catégoriquement rejetée, et un amendement travailliste en faveur du prélèvement a été repoussé par les Communes à une très forte majorité.

En Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Italie, en Tchéco-Slovaquie, en Pologne, sous des formes d'ailleurs différentes et parfois assez atténuées, le prélèvement sur le capital a été institué. Nous aurons à faire état de quelques-unes de ces expériences.

En France un livre de M. Haristoy, *Finances d'après-guerre et conscription des fortunes*, a posé la question en 1918.

Comme en Angleterre, on a pu croire un moment en 1919 que le Gouvernement — ou tout au moins tel ou tel membre du Gouvernement — était favorable au prélèvement. Mais ce n'était probablement qu'une fausse apparence. La question n'a jamais été sérieusement posée et discutée devant le Parlement dans la dernière législature. Depuis les dernières élections de 1924, la question a repris une vie nouvelle et il faut s'attendre, d'un moment à l'autre, à la voir surgir au Parlement, non pas du tout comme une de ces questions qui ne sont qu'occasion de belles joutes oratoires, mais comme une proposition posant de la façon la plus pressante sa candidature à l'application pratique immédiate.

***

Quels sont les arguments produits en faveur du prélèvement? Ce qu'on peut dire de plus fort, si l'on veut présenter la thèse sous son meilleur aspect, c'est que le prélèvement donnerait à l'État le moyen d'amortir en un très court délai la dette publique ou tout au moins une fraction importante de la dette. L'énormité de la dette est certainement un des caractères les plus frappants de la situation financière de la France et elle n'est pas sans susciter de sérieuses inquiétudes. Non seulement la dette publique est démesurée, mais elle est en partie constituée par des engagements à court terme qui font peser sur l'État, à tout moment, une menace grave. Notre dette intérieure a passé d'une trentaine de milliards en 1914 à tout près de 271 milliards à la fin de 1923; dans ce total la dette flottante compte pour 63 500 millions et la dette à court terme pour 40 milliards. Il faut y ajouter une dette extérieure qui, à la fin de 1923, dépassait 38 milliards de francs or. Ne serait-ce pas un grand avantage pour notre pays que de pouvoir, par l'effet d'un prélèvement qui mettrait à la disposition de l'État de grandes ressources immédiates, amortir en deux ou trois ans une partie de cette énorme dette, au moins la partie qui est la plus grosse de menaces, la dette flottante et la dette à court terme? Quel assainissement de la situation financière! quel bienfait pour tous les Français, même, nous dit-on, pour ceux à qui le sacrifice d'une partie

de leur avoir serait demandé, mais qui trouveraient leur récompense dans la sécurité et la valeur accrue de ce qui leur serait laissé!

Observons tout de suite, et l'observation est importante, que dans aucun des pays qui en ont fait l'expérience le prélèvement n'a produit cet effet massif et bienfaisant que ses partisans lui attribuent. Dans quelques-uns de ces pays, il a été une mesure tout à fait inefficace. C'est le cas, par exemple, de l'Allemagne, où le Reichsnotopfer a été entraîné dans la débâcle monétaire; institué en 1919, il a été aboli en 1922 sans avoir donné de résultats appréciables. Dans d'autres, le produit du prélèvement s'est perdu dans la masse des recettes publiques et n'a servi qu'à alimenter les budgets annuels, sans qu'il ait été possible de l'affecter à l'amortissement de la dette : c'est le cas de l'Italie. Voilà donc une machine fiscale dont on se promettait merveille et qui, dans l'application, ou ne donne rien, ou donne des résultats extrêmement au-dessous de ceux qu'on attendait. Les laboratoires sont pleins de ces instruments dont la conception est ingénieuse, mais qui ne sont pas propres aux applications industrielles. Rien d'étonnant à ce qu'il s'en trouve aussi dans les laboratoires de la fiscalité.

***

Voyons donc d'un peu près cette mécanique fiscale; tâchons d'en discerner les points faibles et de comprendre pourquoi elle fonctionne mal, bien que la conception en puisse paraître ingénieuse.

On peut tout d'abord observer qu'il y a dans la notion même du prélèvement sur le capital quelque chose qui n'est pas satisfaisant pour l'esprit. S'il y a un sacrifice exceptionnel à demander aux contribuables, est-il juste de ne le demander qu'aux possesseurs d'un capital? Voici deux Français : l'un a un capital de 500 000 francs; l'autre gagne chaque année ces 500 000 francs mais, comme il a la sagesse de les dépenser en même temps qu'il les gagne, il n'a pas de capital. Au premier l'État va demander peut-être 20 p. 100 de son avoir parce qu'il est un capitaliste; au second, rien, parce que, n'ayant

pas de capital, il fait figure de prolétaire. Voltaire a conté, à propos des physiocrates et de leur impôt unique, une histoire de ce genre.

Mais cette observation est de l'ordre de la justice, et les questions de justice, outre qu'elles sont fort sujettes à dispute, n'intéressent qu'un très petit nombre de théoriciens. Venons-en à des critiques d'ordre pratique. Il y a au prélèvement sur le capital de très grandes difficultés pratiques; les unes se rencontrent, quand il s'agit pour le fisc d'évaluer le capital, et les autres, quand il s'agit pour le contribuable de payer la part qui lui a été assignée.

Au point de départ du prélèvement il y a une sorte de cadastre des fortunes, une détermination aussi exacte que possible de ce que chacun possède. Il faut demander au contribuable une déclaration de la grandeur et de la consistance de son avoir. Les lois allemande, autrichienne, italienne, formulent à ce sujet des règles précises et sévères. La déclaration implique nécessairement un contrôle et le contrôle s'accompagne de sanctions en cas d'omission ou d'inexactitude; il faut que les sanctions soient sévères, et les lois qui ont institué en divers pays le prélèvement sont en effet munies d'un appareil impressionnant de pénalités.

Mais il ne suffit pas de formuler sur le papier des règles rigoureuses pour mettre le fisc en possession d'un cadastre exact des fortunes. Qu'est-ce que la machine à évaluer le capital peut donner dans la pratique?

A supposer même que le contribuable fût prêt à apporter dans l'affaire le maximum de sincérité, il y a des catégories de biens pour lesquelles l'évaluation en capital est malaisée; c'est le cas notamment des bien fonciers. La seule réalité économique, c'est le revenu; la valeur en capital se tire du revenu que le bien peut donner et il y a bien des façons d'opérer le passage de l'un à l'autre. Dans la loi allemande et la loi autrichienne, il y a des règles fort compliquées pour l'estimation de la valeur en capital des biens fonciers, et sur ces règles elles-mêmes et leur application beaucoup de critiques ont été faites.

L'état d'instabilité économique où se trouve une partie du monde fait naître d'autres difficultés. Les cours des

valeurs mobilières à la Bourse reflètent cette instabilité; en l'espace de quelques semaines et parfois de quelques jours, il y a de très fortes différences de cours, et cela non seulement pour les valeurs à revenu variable, mais aussi pour les valeurs à revenu fixe. Si l'État demande une évaluation faite une fois pour toutes à une date fixée — et cela est tout à fait dans la logique du prélèvement sur le capital — l'évaluation faite le 1er janvier ne sera plus exacte en mars ou en avril, et cependant c'est sur l'évaluation faite le 1er janvier que le contribuable sera taxé. Comme la période de paiement est longue, par la force des choses, ainsi que nous le démontrerons tout à l'heure, le risque est sérieux que le contribuable ait à payer sur la base d'une évaluation qui, en la supposant exacte au début, ne répond plus à l'état présent de ses affaires. Dommage pour l'État ou dommage pour le contribuable : dans les deux cas une situation profondément choquante. L'État peut-il espérer que l'évaluation sera, au moment même où elle est faite, d'une exactitude suffisamment approchée? Comment y croire sans une dose excessive d'optimisme officiel? Nous avons en France sous les yeux ce qui s'est passé pour l'impôt sur le revenu. Que de fissures dans l'impôt, que d'inégalités par suite entre les citoyens! Les uns, en petit nombre, n'ont pas su ou n'ont pas pu dissimuler; ils sont taxés sur leur revenu compté jusqu'au dernier franc. D'autres, bien plus nombreux, ou bénéficient de dispositions légales qui font échapper à l'impôt une partie de leurs revenus — car il y a aussi un favoritisme fiscal, — ou s'accordent à eux-mêmes, par le moyen d'une déclaration incomplète, une large atténuation d'impôts. Un politicien connu a pu dire à la tribune que l'impôt sur le revenu était « l'impôt des poires ». La fraude est difficile déjà à refouler quand il s'agit de l'impôt sur le revenu; combien ne serait-elle pas plus à l'aise dans le mécanisme du prélèvement! Une évaluation faite à jour donné, une fois pour toutes; l'administration fiscale chargée de l'énorme tâche de vérifier l'évaluation de tous les patrimoines; un intérêt énorme à frauder, car l'enjeu pour le contribuable sera d'échapper à la confiscation d'une partie de son avoir : ce sont là des conditions de choix pour le développement de la fraude. Quelle que soit la sévérité des textes, il n'y a pas de doute

que dans beaucoup de cas l'évaluation sera truquée et que, par suite, le poids de l'impôt sera extrêmement inégal, lourd pour les uns, les honnêtes ou les malchanceux ou les malhabiles, léger pour les autres. L'inégalité de l'impôt est un agent actif de démoralisation sociale.

Après les difficultés de l'évaluation, celles du paiement. L'objet propre du prélèvement, c'est de donner à l'État de grandes ressources immédiates, une sorte de « masse de manœuvre » qui lui permettra d'assainir en un temps très court la situation financière. Cela suppose que le redevable va s'acquitter, en quelques termes proches les uns des autres, d'une contribution égale à une fraction importante de son patrimoine, un cinquième, un quart, peut-être plus pour quelques-uns, si le prélèvement est progressif. Mais cela est impossible. Il semble que certains des partisans du prélèvement se représentent le capital privé comme une espèce de gâteau que le capitaliste peut découper en tranches pour offrir à l'État autant de tranches qu'il en demande. C'est une conception enfantine et un peu comique. L'État a besoin de ressources liquides, de monnaie légale. Or le capitaliste n'a, en monnaie légale, qu'une très petite partie de son avoir. Un patrimoine est formé de biens fonciers ou mobiliers, terres, maisons, valeurs mobilières, créances; pour transformer ces diverses sortes de biens en monnaie, il faut les vendre, les hypothéquer, les donner en gage. Si tous les capitalistes à la fois veulent le faire, l'opération devient impossible.

L'État, dit-on, instituera des caisses de prêt dans lesquelles les redevables pourront trouver le crédit qui leur serait nécessaire. Cela peut s'organiser aisément sur le papier, mais c'est le fonctionnement pratique qu'il faudrait voir. Ces caisses de prêt elles-mêmes, où trouveront-elles les ressources qu'il leur faudra pour faire leurs opérations? Et puis est-ce une situation économique désirable que cette mise au Mont-de-Piété des patrimoines privés? Est-il raisonnable d'introduire dans l'économie nationale ce nouvel élément d'instabilité, alors que c'est de sécurité et de confiance que nous avons besoin pour travailler à refaire et à accroître la richesse de la France?

Il y a un raisonnement spécieux qui a été parfois formulé. On

a dit que le prélèvement n'avait pas pour effet de détruire une partie du capital existant; que les sommes versées au Trésor, au titre du prélèvement, étaient reversées par lui aux porteurs de rentes si l'État amortissait sa dette, qu'elles passaient en dépenses de toutes sortes si le prélèvement remplaçait un emprunt ou servait à couvrir les besoins budgétaires courants. Il y aurait donc dans le pays la même somme de capitaux après qu'avant; une partie de ces capitaux aurait seulement changé de possesseur. Mais c'est raisonner dans l'abstrait et ne pas tenir compte de la diminution de richesse qu'implique toute perturbation des situations existantes. La nécessité d'hypothéquer les propriétés foncières, de diluer le capital des exploitations industrielles, de liquider à vil prix des valeurs mobilières, ébranlerait gravement l'économie nationale. Tout ce va-et-vient d'argent, ce serait une occasion de ruine pour beaucoup, de gains rapides et faciles pour quelques hommes habiles et sans scrupules, un aliment nouveau à l'esprit de mercantilisme et de spéculation.

Si le contribuable ne peut pas s'acquitter en espèces, il faudra donc que l'État accepte en paiement les biens mêmes qui composent les patrimoines privés : biens fonciers, valeurs mobilières, etc. C'est ce qu'on appelle en langage juridique la dation en paiement. Il y a une catégorie de titres pour lesquels la dation en paiement n'offre pas de difficultés apparentes : ce sont les titres émis par l'État lui-même, bons, obligations, rentes. L'État reçoit ces titres, les annule et se trouve libéré de sa dette. Le prélèvement revêt alors le caractère simple et brutal d'une opération qui consiste pour l'État à reprendre d'autorité et sans compensation pécuniaire, entre les mains des porteurs, les titres qu'il leur avait cédés contre argent. Mais pour toutes les autres catégories de biens la dation en paiement a deux inconvénients graves. Elle donne à l'État, au lieu des ressources liquides dont il a besoin, des biens qu'il faut vendre; s'il ne les vend pas et préfère les gérer, ce sont alors les embarras, les frais, les risques d'une gestion de patrimoine par l'État. En tant que l'État se trouve ainsi avoir en mains des actions ou des parts d'intérêts dans des sociétés industrielles, il devient copropriétaire d'une foule d'entreprises; il participe à leur gestion, à leurs bénéfices, à leurs pertes.

Situation dont prendront avantage ceux qui voudraient que l'État étendît son emprise sur toutes les affaires économiques, mais bien faite pour donner des alarmes à ceux qui n'augurent rien de bon d'une telle ingérence.

Ou l'État doit tenir le rôle de copropriétaire d'une partie notable des capitaux privés sous forme de terres, de maisons, d'usines, d'actions ou de parts d'associé; ou, s'il veut être payé en monnaie légale, il faut qu'il étende la période de paiement assez loin. Le prélèvement devient alors en fait un impôt annuel dont le produit risque de se fondre dans la masse des recettes et des dépenses budgétaires.

En Allemagne la loi du 31 décembre 1919, instituant le *Reichsnotopfer*, prévoyait le paiement de la contribution en annuités dont le nombre était compris entre vingt-sept et quarante-six. Une loi du 22 décembre 1920 a exigé le paiement immédiat du tiers de l'impôt, mais l'allure rapide prise par la dépréciation du mark a supprimé la difficulté que le contribuable aurait éprouvée à faire ce paiement.

En Italie la période de paiement de l'impôt sur le patrimoine a été fixée en principe à vingt ans et réduite à dix ans pour les patrimoines comprenant au moins trois cinquièmes de valeurs mobilières. Le prélèvement sur le capital change alors de caractère et devient un supplément d'impôt sur le revenu. En Italie l'État tire de ce supplément d'impôt une ressource annuelle de sept cents à huit cents millions de lires.

***

Si l'expérience du prélèvement devait être faite en ce moment en France, elle le serait dans les conditions les plus mauvaises. Une expérience de ce genre est une aventure; mais une aventure offre des risques plus ou moins grands selon le moment où elle est tentée. En ce moment la courbe des risques serait au point culminant.

Il y a visiblement un ébranlement de la confiance dans une partie notable de la population. Il se traduit par la tenue des cours à la Bourse, par l'allure des devises étrangères, par l'exode des capitaux; sur ce dernier point les témoignages des hommes qui, par profession, reçoivent les confidences

et les demandes de conseils des capitalistes, grands ou petits, ne laissent aucun doute. Ébranlement déjà sensible, qu'une politique de sagesse arrêterait, que des mesures imprudentes peuvent transformer en panique.

Le public ne croit pas beaucoup à l'esprit de sagesse du Parlement. Peut-être a-t-il tort. Mais une expérience déjà longue lui a appris que le vent des surenchères souffle souvent sur les assemblées et que, lorsqu'il vient à souffler, la sagesse s'enfuit en quelque coin retiré et ne se laisse plus voir. Il sait que des promesses imprudentes ont été faites, qu'une clientèle dont les appétits ont été surexcités est prête à la curée, que la « richesse acquise » est désignée comme une proie. Il sait aussi que l'occasion paraîtra bonne d'isoler fiscalement une minorité de contribuables et de prendre, pour ainsi dire, des otages. Tout cela n'est pas fait pour entretenir ou restaurer le sentiment de la sécurité.

Le prélèvement a toujours été présenté comme une mesure exceptionnelle, faite pour rétablir en un moment critique le bon ordre dans les finances et qui ne doit pas être renouvelée. Personne ne peut douter qu'en France c'est avec la même figure qu'il serait introduit sur la scène et que les pouvoirs publics promettront solennellement qu'une fois l'ablation pratiquée ce qui restera du capital aura la vie sauve. Il n'est même pas improbable que quelques-uns de ceux qui feront de telles promesses soient sincères. Certes les victimes désignées du prélèvement ne demanderaient pas mieux que de croire que le sacrifice ne sera pas renouvelé. Mais le moyen d'y croire tout à fait? Les parrainages du prélèvement rendent ici l'acte de foi bien difficile. Il a ses plus chauds partisans parmi les hommes qui désirent la chute prochaine du régime capitaliste, qui s'emploient à la provoquer et qui veulent substituer la propriété collective à la propriété individuelle. Même si, par tactique, ils cherchent à rassurer les victimes éventuelles, à présenter le prélèvement comme une opération de pure technique financière, il y a bien des chances pour que le public des capitalistes y voie autre chose, la préface, et le premier acte de la socialisation annoncée. Les choses ne prennent pas la figure que nous voudrions leur donner, mais celle que leur façonnent le milieu et les circonstances.

Un auteur anglais, traitant la question du *capital levy*, disait que sans doute il y a des femmes qui n'ont jamais eu d'amant, mais qu'il n'y en a pas qui n'en aient eu qu'un seul, et il ajoutait que pour le *capital levy* ce serait la même chose. Alors même qu'il y aurait là trop de pessimisme et que la probabilité doive être que les peuples qui auront tenté l'expérience du prélèvement ne soient pas de sitôt disposés à recommencer, la seule crainte que le public aurait, pendant longtemps, du renouvellement possible de l'opération pèserait sur les affaires, ralentirait les initiatives et serait un redoutable dissolvant de l'esprit d'épargne.

De toutes les catégories sociales qui forment la nation française, celle qui serait le plus durement frappée par le prélèvement serait la bourgeoisie moyenne et surtout la bourgeoisie des villes.

Tel qu'on peut imaginer le prélèvement, il laisserait hors de ses prises les petits capitaux. Le Parlement ne voudra certainement pas mécontenter trop d'électeurs et, au lieu d'étendre le sacrifice fiscal â la masse des possédants, il ne frappera parmi eux qu'une minorité. On peut d'autre part tenir pour certain que la propriété rurale sera ménagée, parce que les assemblées craignent la colère des ruraux. Il y aura un effort bruyant et ostentatoire pour frapper avec une rigueur particulière les grandes fortunes : d'abord parce que cela est démocratique, ensuite parce qu'il faudra bien chercher à compenser, par l'immolation de quelques victimes de choix, l'effet des dégrèvements à la base et des ménagements que la raison électorale, qui est la raison du plus fort, aura conduit le Parlement à instituer. Mais il faut se persuader que les grandes fortunes se défendront. Avec des relations bancaires discrètes et étendues dans les principaux pays, avec les conseils utiles et bien payés de spécialistes éminents, les grandes fortunes ont des moyens d'échapper à l'étreinte que n'ont pas les fortunes moyennes. D'ailleurs les taux qu'atteindra vraisemblablement le prélèvement pour les grandes fortunes rendra la dissimulation assez attrayante pour faire accepter les risques, même graves, d'une lutte contre le fisc.

Resteront les fortunes moyennes, celles notamment qui

sont aux mains de la bourgeoisie des villes. Cette partie de la classe moyenne est celle qui a été le plus éprouvée par les conséquences économiques de la guerre. Elle a senti durement la répercussion des événements dans ses revenus professionnels, sauf d'assez rares exceptions, et plus durement encore dans ses placements. Elle a vu fondre la valeur en capital de ses titres à revenu fixe, obligations, fonds de l'État français, fonds de certains États alliés; même si certains de ces titres continuent de donner le même revenu nominal qu'auparavant, c'est un effondrement du revenu réel, par suite de la dépréciation de la monnaie. Si par ailleurs des plus-values ont pu se produire sur les titres à revenu variable, elles sont loin de compenser les pertes subies. C'est cette classe moyenne si éprouvée déjà qui serait encore, en fait, le plus lourdement frappée par le prélèvement sur le capital. Cela est grave, car elle est l'élément le meilleur de la nation, le soutien le plus ferme de la culture et de la moralité françaises.

Il ne faut pas se payer de mots. Le prélèvement a été fait. La baisse de la valeur du franc a été l'équivalent d'une confiscation. Dans les patrimoines antérieurs à la guerre, tous les éléments qui consistaient en une somme fixe, rentes sur l'État, obligations industrielles, créances, ont fondu comme neige au soleil. Cette consommation d'une partie de la richesse ancienne, cela a été un moyen d'alimenter la guerre; par l'inflation il s'est fait une sorte de mobilisation de la richesse, et cette richesse mobilisée a pu être jetée dans la lutte. Le prélèvement ainsi opéré n'a pas frappé tous les possesseurs de capital, et ceux qu'il a frappés l'ont été très inégalement. Mais le prélèvement nouveau que l'on ferait maintenant n'effacerait ni les injustices du premier, ni les troubles de toutes sortes qu'il a apportés dans l'économie nationale. Il en ajouterait d'autres à ceux dont l'effet est encore si sensible. Ce serait une faute grave que de courir cette aventure.

H. TRUCHY

FRANCE ET GRANDE-BRETAGNE

La visite que M. Austen Chamberlain, ministre des Affaires étrangères de la Grande-Bretagne, a faite il y a quelques jours à M. Herriot est la préface d'entretiens plus approfondis. Le Cabinet britannique qui a été constitué après les élections a toute raison de croire qu'il gardera longtemps le pouvoir. Il a le souci naturel d'examiner l'ensemble des problèmes pendants et de définir son dessein politique. Au premier rang de ses préoccupations figurent la question méditerranéenne et les affaires d'Orient. D'autres sujets, qui sont pour nous très importants, sont devenus pour les Anglais secondaires. Depuis que le plan Dawes est accepté et que nous avons décidé d'évacuer la Ruhr, l'Allemagne a perdu pour l'Angleterre beaucoup de son intérêt. Il reste à régler la question de l'occupation de Cologne : mais le gouvernement britannique paraît disposé à la prolonger, et la conversation avec la France demeure ouverte sur ce sujet. Si le gouvernement français a une politique, il a l'occasion d'avoir avec la Grande-Bretagne un de ces entretiens d'ensemble qui peuvent être poursuivis dans un esprit d'entente et de cordialité, parce que chacun connaît ses intérêts propres et ceux d'autrui, et parce que chacun des deux a besoin du concours de son allié.

Nous avons toujours soutenu pour notre part que l'entente franco-britannique était nécessaire à la paix du monde comme à la sauvegarde de la civilisation. Les relations entre les deux nations, au cours de ces dernières années, ont été parfois difficiles. Il nous a paru, en différentes circonstances, que l'Angleterre méconnaissait nos intérêts les plus légitimes et

nous demandait des concessions excessives. La politique à l'égard de l'Allemagne et la politique à l'égard de l'Orient ont été trop souvent l'occasion de malentendus. Ni l'Europe, ni la paix générale n'ont rien gagné à ces querelles, dont nos adversaires communs ont seuls bénéficié. En dépit des désaccords qui sont survenus, la grande majorité des deux peuples a toujours été attachée à l'idée de l'entente; elle a toujours cru aux bienfaits d'une collaboration loyale. On a entendu parfois, ici et là, des voix isolées parler de combinaisons nouvelles, de rapprochement avec l'Allemagne et la Russie, ou selon la formule qu'on employait au temps de M. Caillaux, d'amitiés de rechange. Ces conceptions, qui ont toujours été déraisonnables dans le passé, n'ont pas cessé de l'être dans le présent : on peut même dire qu'elles sont devenues plus dangereuses que jamais. Si dans la crise grave que le développement des nationalismes et du bolchevisme prépare au monde, il y a une chance pour les traditions européennes de demeurer intactes et de continuer leur œuvre, elle est dans l'entente étroite de la France et de la Grande-Bretagne. La perspective des conventions franco-britanniques éveille dans le monde entier une attention à laquelle les deux gouvernements auront à cœur de répondre honorablement. Sans rien sacrifier des intérêts particuliers de chaque nation, ils peuvent beaucoup pour la défense des intérêts européens et de la civilisation.

***

C'est l'Orient qui est pour l'Angleterre la question principale et elle pense qu'il serait utile pour elle et pour nous d'avoir à cet égard une action concertée. Au cours des dernières années, les gouvernements français et britanniques ont agi comme s'ils cherchaient à se contrarier. A l'époque où nous combattions résolument les Soviets et où nous refusions de les reconnaître, l'Angleterre entrait en conversation avec eux : aujourd'hui qu'elle sait à quoi s'en tenir sur leur compte et qu'elle dénonce le traité Rakovski-Mac Donald, nous les reconnaissons. Alors que nous cherchions à établir la paix avec les Turcs, l'Angleterre suscitait contre la Turquie la campagne malheureuse de la Grèce en Asie mineure, et l'oppo-

sition des conceptions se manifestait jusqu'à Lausanne. Pendant que ces désaccords nous occupaient, la situation s'est aggravée partout. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rivalités : il s'agit d'une action commune en présence d'un péril commun.

Les Soviets ont fait dans tout l'Orient une propagande qui a eu d'autant plus de succès qu'elle s'adressait à des masses de caractère mystique et faciles à fanatiser. Sous des formes variées, ils ont réussi à développer l'agitation nationaliste. Les troubles qui éclatent tantôt en Asie, tantôt en Afrique, sont encouragés par des émissaires venus de Moscou. Le plan des bolchevistes consiste à provoquer la révolution dans l'univers entier, et c'est un des éléments du bouleversement général que d'organiser la révolte des régions asiatiques ou africaines contre les nations européennes qui ont formé leur administration, qui les ont aidées à vivre et à prospérer. L'Islam tout entier s'agite de plus en plus : mais tous ces mouvements se tiennent. Ce qui se passe en Égypte a sa répercussion en Tripolitaine, en Cyrénaïque, à Tunis, au Maroc. Les Jeunes Tunisiens sont en rapport avec le Caire et communiquent avec Abd-el-Krim. Le chef riffain a des amitiés agissantes au Caire. Toute faiblesse en Tunisie, toute concession à Angora a sa répercussion chez tous les musulmans. On ne peut plus considérer isolément ce qui se passe en un point de la Méditerranée : la propagande bolcheviste et la propagande nationaliste ont assuré la liaison des mouvements révolutionnaires et l'unité de l'action.

La pensée de l'Angleterre est de proposer aux autres nations qui ont des intérêts méditerranéens une conversation diplomatique destinée à mettre leur politique en harmonie. L'Espagne semble adopter au Maroc une attitude d'expectative, et elle a opéré un repli. L'Italie est maîtresse de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque et se trouve donc intéressée au problème. Mais c'est surtout la France et l'Angleterre qui demeurent les deux grandes puissances musulmanes à qui incombe la garde de l'Afrique du Nord. Elles ont des difficultés, qui ne sont pas de même importance, mais qui sont de même nature. Elles subiront les mêmes destinées. Ce serait une grande erreur de croire que les indigènes distinguent entre les Anglais et les Français. Si une forte partie de la

population demeure attachée aux nations européennes, qui lui ont rendu des services qu'elle connaît, il y a partout des agitateurs, dont beaucoup ont été formés par nos écoles et qui prêchent l'indépendance contre nous. Entre les intérêts britanniques et les nôtres, il y a une solidarité manifeste.

Ce que l'Angleterre paraît souhaiter, c'est un accord sur les directions à donner à Angora, c'est l'établissement dans la capitale politique de la Turquie d'un front diplomatique, c'est une collaboration continue dans les questions orientales, et en particulier dans tous les pays musulmans, où nous avons les mêmes choses à conserver et où les circonstances rendent notre union utile.

***

On ne peut juger des événements qui se sont déroulés en Égypte que si on les replace dans cet ensemble de faits. Notre pays a pour les Égyptiens une amitié traditionnelle; il suit avec sympathie le développement pacifique de leur indépendance; il a en Égypte de puissants intérêts moraux et matériels. Ces causes multiples expliquent assez que nous ayons prêté une grande attention à ce qui vient de se passer. Mais nos sentiments ne sauraient nous faire oublier les réalités politiques. Nous avons avec l'Angleterre des accords auxquels nous entendons demeurer fidèles, et d'autre part nous ne devons pas nous dissimuler les erreurs commises par certains gouvernants égyptiens, et le besoin qu'ils ont d'un apprentissage progressif de la liberté.

L'Angleterre en 1922 a accordé à l'Égypte son indépendance. C'était la conclusion d'une période d'agitation et d'hésitation, où depuis la conclusion de la paix le gouvernement britannique s'était trouvé aux prises avec des difficultés multiples. L'Égypte jusqu'en 1919 était province turque. Pendant la guerre, elle a été sauvée de l'invasion germano-turque par les troupes alliées, Le traité de paix a donné à l'Angleterre le protectorat et d'une manière générale les droits qu'avait la Turquie. Pendant plus de deux ans, il y a eu des troubles et de l'agitation, et l'Angleterre a cru le moment venu en 1922 de donner à l'Égypte l'indépendance qu'elle réclamait. Mais elle

a mis des conditions et elle a réservé quatre points essentiels : la défense militaire du canal de Suez, le régime du Soudan, le régime des capitulations, et la protection des étrangers. Il est à peine besoin de dire que dans son intérêt, comme dans l'intérêt européen, elle ne pouvait céder sur aucun de ces sujets. La défense militaire du canal de Suez ne peut être assurée qu'avec des troupes et avec la certitude d'avoir le Caire, en raison des approvisionnements d'eau. En ce qui concerne le Soudan, l'Angleterre avait admis un condominium avec l'Égypte, mais elle n'a pas considéré qu'il y eût un lien, une identité géographique entre le Soudan et l'Égypte, séparés dans le passé par des antagonismes constants.

A la suite de la proclamation de l'indépendance, l'Angleterre a eu soin de tenir ses promesses. Elle a retiré ses fonctionnaires, un à un. Elle n'a jamais considéré que l'Égypte eût pour elle un intérêt administratif. Elle n'y trouve même pas un intérêt économique de premier ordre, la plupart des grandes entreprises étant françaises. L'Égypte a surtout pour elle un intérêt stratégique : c'est la route des Indes, c'est aussi la route du Caire au Cap. Les Égyptiens se sont donc réellement trouvés les maîtres des destinées de leur pays. En ce sens, l'œuvre de Zagloul pacha en faveur de l'indépendance était terminée. Zagloul, apôtre, tribun, sachant haranguer les foules, déchaînant par sa parole les ovations et les aimant, a certainement joué un rôle considérable dans l'évolution de l'opinion égyptienne. La proclamation de l'indépendance, réclamée par lord Allenby, et accordée par le gouvernement britannique a été le triomphe de son apostolat.

Restait à gouverner et à prouver que le parti de Zagloul était mûr pour cette liberté qu'il réclamait. Mais l'exercice du gouvernement ne s'improvise pas, et la vie publique veut un long apprentissage. L'Égypte est certes bien excusable, si l'on songe qu'elle n'a jamais été depuis deux mille ans, une nation indépendante; elle a toujours été gouvernée avec l'aide d'une autre puissance, la Turquie longtemps, l'Angleterre depuis 1882. Les nationalistes égyptiens depuis deux ans qu'ils sont au pouvoir ont montré beaucoup d'intransigeance à l'égard des étrangers; ils ont troublé les sympathies qui les avaient accueillis; ils ont même parfois donné aux colonies

européennes l'occasion de se demander si elles n'étaient pas devenues indésirables et si l'avenir n'était pas dépourvu d'inquiétude. Au lieu de s'assagir le jour où il a eu la responsabilité du pouvoir, le gouvernement a paru débordé. Après avoir établi rapidement une constitution, il a réuni un Parlement et lui a tout soumis au risque de se perdre dans d'interminables discussions. L'exaltation nationaliste, entretenue par la propagande de Moscou, n'a pas diminué. Zagloul a vu sa position compromise et, pour se soutenir, il avait besoin de ces manifestations de la rue, qui risquent fort de préparer les révolutions et les mouvements xénophobes.

L'Angleterre assistait avec tristesse aux atteintes que subissait la grande œuvre de lord Cromer. Peut-être cependant n'était-elle pas très sensible au désordre administratif qui commençait de régner. L'Égypte, grâce à sa situation exceptionnellement favorable, pouvait supporter quelques troubles et elle restait un des rares pays dont le budget était en excédent. Mais deux faits étaient graves et retenaient son attention. Zagloul se montrait intransigeant au sujet des quatre réserves formulées par l'Angleterre, et finissait par considérer, contre l'évidence de la lettre et de l'esprit des conventions, que l'indépendance était sans condition. Pouvait-il imaginer que la Grande-Bretagne renoncerait à ses droits sur le canal de Suez? ou cédait-il à la passion de ses partisans? Toujours est-il que la conversation n'aboutissait pas. D'autre part, la pratique des assassinats devenait courante; les crimes contre les Anglais et contre les Européens se multipliaient et restaient souvent impunis. Au désordre administratif s'ajoutait peu à peu un état d'esprit qui pouvait dégénérer en anarchie politique et sociale. L'assassinat de sir Lee Stack, sirdar de l'armée égyptienne, n'a été que l'aboutissant d'une longue série d'actes. Alors l'Angleterre s'est décidée à agir : elle l'a fait un peu brusquement; elle a envoyé un ultimatum, Zagloul a démissionné, et il a été remplacé par Ziwar pacha.

Par les accords de 1904, nous nous sommes désintéressés de l'Égypte. Nous n'avons donc aucune raison d'intervenir. Il nous importe cependant de concilier notre amitié avec l'Angleterre et les sentiments de sympathie qui nous unissent aux Égyptiens. Ziwar pacha, le nouveau ministre, est un ancien

élève des Jésuites du Caire, il a fait son droit à la faculté d'Aix; il connaît et il aime notre pays, et il ne se méprendra pas sur nos dispositions. Il poursuit les entretiens avec l'Angleterre; il a assez de réputation et d'autorité pour faire accepter à son pays un accord qui est nécessaire et que le roi d'Égypte, qui a de la finesse et du sens politique, ne doit pas moins désirer. Nous faisons des vœux pour le succès de cet accord, auquel l'Angleterre travaillera utilement par sa modération. Ni la Grande-Bretagne ni la France ne prétendent empêcher les peuples de se gouverner eux-mêmes en respectant les droits d'autrui, quand ils se montreront en mesure d'exercer leur liberté. Mais il y a pendant un certain temps encore des institutions bienfaisantes à sauvegarder, un contrôle salutaire à assurer, pour le plus grand bien des peuples eux-mêmes, que menacent des forces de destruction.

***

Il serait très fâcheux que dans les conversations franco-britanniques qui se préparent, le gouvernement français se laissât entraîner à un attachement excessif pour le protocole de Genève. L'Angleterre n'en veut pas, du moins sous sa forme présente. Nous ne parlons même pas de l'idée, exprimée par quelques représentants du Cartel des gauches, de saisir la Société des Nations de l'affaire égyptienne : ce serait une faute grave, que M. Herriot, qui doit connaître les accords de 1904, ne voudra pas commettre. Notre gouvernement a une politique intérieure, qui est d'ailleurs fort critiquable : mais ce n'est pas une raison pour qu'il fasse intervenir dans les entretiens diplomatiques les idées de partisans, qui lui servent à rassembler une majorité à la Chambre.

Avant tout, les conversations franco-britanniques porteront sur Moscou et sur la Turquie. Le gouvernement d'Angora subit une crise sérieuse; il est très affaibli; il peut durer encore cependant en raison du trouble qui résulte des dernières années et de la difficulté de le remplacer. Ce n'est pas notre affaire que de nous mêler des affaires intérieures turques. Ce que l'Angleterre et la France peuvent décider, c'est de s'accorder sur le langage qu'elles tiendront toutes deux et sur les

mesures qu'elles décideront. En ce qui concerne Moscou, notre gouvernement s'est engagé à l'aventure. Il est évident que la reprise des relations avec les Soviets arrive à contretemps. Il est plus évident encore que les Soviets se moquent des gouvernements européens et le coup de main d'Esthonie, la brusque arrivée du révolutionnaire Sadoul à Paris sont des preuves supplémentaires du complot permanent organisé par Moscou contre toutes les nations. Dans ces conditions une politique franco-britannique un peu ferme à l'égard des Soviets et de la propagande communiste répandue dans le monde entier s'impose.

Un gouvernement français, sachant bien ce qu'il veut, a l'occasion d'un renouvellement favorable de l'entente cordiale. C'est par le règlement des affaires orientales que nous pouvons amener l'Angleterre à reconnaître les soucis légitimes que nous inspire notre sécurité. Des hommes politiques, tenant une grande place en Angleterre, prennent peu à peu intérêt à l'idée d'un accord anglo-franco-belge. En attendant que la vaste entente dont M. Herriot rêvait à Genève puisse s'établir, nous devons nous tenir à ces unions restreintes composées d'États ayant des intérêts communs et résolues à remplir les mêmes devoirs. L'Angleterre sait très bien que le pacte de garantie, promis par le traité de Versailles, ne nous a pas été consenti, et que par conséquent elle a envers nous une dette d'honneur. Mais c'est à nous de savoir que, si des raisons trop précises, et de redoutables expériences nous obligent de regarder sans cesse vers l'est, elle a un horizon plus vaste, c'est à nous de savoir que la politique britannique s'étend sur l'univers et que son action conjuguée à celle de l'Amérique a créé une politique anglo-saxonne infiniment plus complexe que les affaires européennes. C'est l'Orient qu'il faut considérer avec elle. La protection du canal de Suez aidera nos amis Anglais à comprendre quelle est pour nous l'importance de la protection du Rhin.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1924

		Pages
ANATOLE FRANCE	Ernest Renan — Victor Hugo	5
HENRY BIDOU	Anatole France	22
H. DE MONTHERLANT	Le 2 Novembre à Douaumont	30
H. DUPUY-MAZUEL	Le Miracle des Loups. — II	47
JEAN DIETZ	Ernest Psichari	90
NANCY GEORGE	Les Esclaves de Méquinez. — II	115
J. LUCAS-DUBRETON	La Princesse captive : la Duchesse de Berry (*fin*)	143
JACQUES DELAMAIN	Pourquoi les Oiseaux chantent	174
RENÉ JOUGLET	Le nouveau Corsaire. — IV	185
JULES DECAMPS	Chronique financière : Capitaux pour l'Allemagne	217
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Crise politique de l'Allemagne	231

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1924

FRANÇOIS MAURIAC	Le Désert de l'amour. — I	241
B. MAKLAKOFF	La Russie de 1900 à 1917	271
LANZAC DE LABORIE	L'Instruction secondaire sous Napoléon	292
H. DUPUY-MAZUEL	Le Miracle des Loups (*fin*)	325
F. BALDENSPERGER	Le Séjour de Talleyrand aux États-Unis	364
MAX HOSCHILLER	Comment on travaille en Russie soviétique	388
RENÉ JOUGLET	Le nouveau Corsaire (*fin*)	403
NANCY GEORGE	Les Esclaves de Méquinez. — III	429
ALBERT DREYFUS	Chronique financière : La Réserve légale	448
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	459
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Élections d'Angleterre et d'Amérique	472

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1924

		Pages.
LOUIS BARTHOU	Anatole France, commis-bibliothécaire au Sénat	481
COMTE DE FELS	La Révolution en marche	491
RUDYARD KIPLING	Le Fils de son Père	528
VICTOR BÉRARD	Pour traduire Homère	551
FRANÇOIS MAURIAC	Le Désert de l'amour. — II	576
B. MAKLAKOFF	La Russie de 1900 à 1917	609
GÉRARD D'HOUVILLE	Lucien Guitry dans Arnolphe, Alceste et Tartuffe	632
J.-M. BOURGET	Les Bases de la Défense nationale	642
JULES DECAMPS	La Vie financière : L'Avenir du franc	666
A. ALBERT-PETIT	Les Lettres : Les Livres d'histoire	681
JEAN CAVALIER	Le Cinéma : Le Théâtre et le Cinéma	692
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	699
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Affaires extérieures	709

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1924

PIERRE BENOIT	Le Puits de Jacob. — I	721
CH. DE LASTEYRIE	Le Bilan du Bloc National	756
Cte DE SAINTE-AULAIRE	Souvenirs de mon Ambassade à Vienne	783
CLAUDE FARRÈRE, PAUL CHACK	Le Combat de Coronel	810
FRANÇOIS MAURIAC	Le Désert de l'amour. — III	839
G. LACOUR-GAYET	L'Impératrice Eugénie avant son règne	879
JEAN ALLARY	Les Progrès du Communisme en Grande-Bretagne	893
PAUL HAZARD	Une Nouvelle espagnole de Chateaubriand	906
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	929
H. TRUCHY	La Vie financière : Le Prélèvement sur le capital	939
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : France et Grande-Bretagne	951

Un chef-d'œuvre de NICOLAS LANCRET

SCÈNE CHAMPÊTRE

" Que le cœur d'un amant est sujet à changer "

Collection EDOUARD JONAS, 3, Place Vendôme

BICHARA

PARFUMEUR SYRIEN

10, *Chaussée d'Antin - Paris*

Téléph. : Louvre 27-95

Ses parfums sont
les plus enivrants

Son Cillana et son Mokoheul
charme et beauté des yeux

Ses charbons odorants
parfument délicieusement

LONDRES, 14, GRAFTON STREET
LYON - BRUXELLES - BARCELONE
NEW-YORK - LA HAVANE
BUENOS-AYRES

CURIEUSE DOCUMENTATION
SUR LES
MYSTÉRIEUSES BULLE-CLOCK

Les nouvelles pendules d'appartement donnent l'heure exacte sans jamais être remontées

L'électricité qui n'avait pas jusqu'à ces dernières années occupé la place prépondérante qui aurait dû lui revenir dans l'industrie horlogère, vient de prendre depuis peu une revanche éclatante.

En effet, si les premiers instruments horaires mûs par l'électricité datent de l'invention du télégraphe électrique, chacun sait que la généralité des nombreux systèmes proposés depuis plus d'un demi-siècle ne répondaient nullement aux besoins du public. On doit en conclure que le problème était très complexe et difficile à résoudre. Il fut cependant réalisé par deux inventeurs français très connus dans les milieux horlogers, MM. MOULIN, ex-professeur de chronométrie à la Faculté des Sciences de Besançon, et Maurice FAVRE-BULLE, horloger de la Marine.

Les caractéristiques de cette invention sérieuse et importante qui ont été relatées par la presse scientifique et quotidienne viennent d'être une fois de plus mises en évidence d'une façon intéressante par une conférence qui a eu lieu ces jours-ci à l'Union Corporative horlogère, à l'hôtel de la Chambre Syndicale de la Bijouterie, rue du Louvre, à Paris.

L'ingénieur GARLANDIER, ancien élève de l'École Polytechnique, auteur de cette conférence, a montré devant un nombreux public de professionnels, comment toutes les conditions requises pour l'horloge pratique idéale avaient été résolues avec la *Bulle-Clock*, marque sous laquelle est connu aujourd'hui dans le monde entier, le système MOULIN-FAVRE-BULLE,

Sans entrer dans aucun détail qui ne trouveraient pas leur place ici, nous nous contenterons d'énumérer les principales dispositions de la *Bulle-Clock* qui établissent son incontestable supériorité. A savoir :

Son dispositif spécial électro-magnétique à rendement très élevé (breveté S. G. D. G.) ;

Son contact indéréglable et inoxydable à balayage automatique (breveté S. G. D. G.) ;

Son mécanisme d'horlogerie spécial fonctionnant à la façon d'un véritable vérin en miniature (breveté S. G. D. G.).

De l'ensemble de ces caractéristiques découle la fabuleuse durée de marche, sans intervention, de la *Bulle-Clock* ; son extraordinaire sûreté de fonctionnement, la précision de son réglage son incomparable commodité d'utilisation.

Ajoutons que la *Bulle-Clock* est également dotée de l'importante propriété de se remettre en marche seule si on l'arrête accidentellement et que son fonctionnement n'est nullement influencé par les trépidations auxquelles elle pourrait être soumise... et Dieu sait si les autres horloges ont à en souffrir aujourd'hui, à Paris surtout.

Nous avons vu que la *Bulle-Clock* était actionnée par une pile de petite dimension dissimulée dans l'horloge. Notons que l'énergie électrique fournie par cette pile est transformée dans d'excellentes conditions en énergie mécanique. Or, on sait qu'une pile du même type, Leclanché ou Féry, est susceptible d'atteindre 50 watts heure et que le watt heure équivaut à 3.600 joules, celui-ci valant lui-même un 9/81 de kilogramètre ; cela revient à dire que la transformation d'énergie de la pile produit par petits acoups une énergie mécanique qui, en fin de compte, se totalise par 18.000 kilogramètres, capables théoriquement d'élever un poids d'un kilog à la hauteur de 18.000 mètres !...

Que sont à côté de cela les poids ou ressorts qui actionnent les pendules à remontage.

La *Bulle-Clock* est fabriquée en grandes séries dans ses usines spéciales de Boulogne-sur-Seine en 28 types différents, qu'il s'agisse de modèles muraux ou à poser ; de genre classique ou artistique en passant par les articles du plus grand luxe.

Il est intéressant de retenir que son prix varie dans les limites de 195 francs à 5.000 francs et plus.

Au surplus, la *Bulle-Clock* n'est autre que l'horloge électrique que l'on voit partout dans les intérieurs élégants et aux vitrines d'horlogerie du centre de Paris, sur les boulevards aussi bien qu'en province.

La *Bulle-Clock* est en effet vendue par plus de 3.000 horlogers. C'est là évidemment sa meilleure référence.

(Voir **Bulle-Clock** *page 8)*

GALIÉRY.

VAN CLEEF & ARPELS
JOAILLIERS
22. PLACE VENDÔME
PARIS

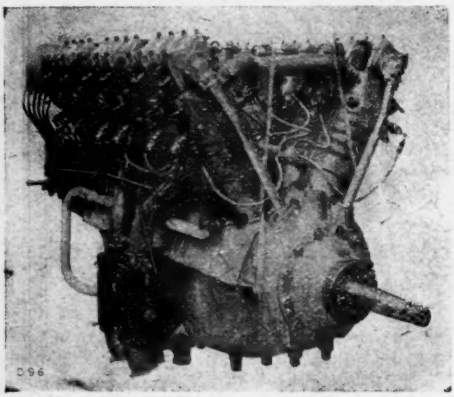
SOCIÉTÉ LORRAINE DIETRICH

Route de Bezons — Argenteuil (S.-et-O.)

LA TECHNIQUE ET L'EFFORT INDUSTRIEL DE " LORRAINE "

La Société LORRAINE a fourni durant les cinq dernières années un effort ordonné et soutenu et si le succès a couronné son œuvre elle le doit à la maîtrise de sa technique, à l'opportunité de ses formules et aux travaux de spécialisation poursuivis rigoureusement et méthodiquement.

Elle a ainsi doté la France d'ateliers spécialisés, puissamment outillés qui sont aujourd'hui le centre de production le plus important du monde. La production de ces derniers mois a atteint 30 moteurs par jour, dans les Usines d'*Argenteuil* qui n'ont pas cessé un seul instant de perfectionner leurs moyens de fabrication.



Le Moteur " LORRAINE " 400 CV.

Les deux types de moteurs les plus connus, le 400 CV. en V et le 450 CV. en W. sont construits en grande série pour l'Aéronautique française et un grand nombre d'Aéronautiques étrangères et leur succès à travers le monde ne fait que s'affirmer chaque jour davantage.

Le 400 CV. est largement expérimenté par la Société *Franco-Roumaine* où une grande partie des moteurs en service compte de 300 à 600 heures de marche.

Ce moteur s'est affirmé au Concours International de *Madrid* où il a permis aux avions français *Bréguet* 19 et *Goliath-Farman* de prendre la première place.

Son endurance donne entière satisfaction à l'Aviation Militaire française. Il a couvert de gloire l'Industrie Aéronautique française par le raid magistral du capitaine *Pelletier-Doisy*.

Il a permis à des escadrilles constituées de rejoindre sans incidents le *Maroc* espagnol, le *Danemark*, la *Pologne*.

SOCIÉTÉ LORRAINE DIETRICH

Route de Bezons — Argenteuil (S.-et-O.)

LA TECHNIQUE ET L'EFFORT INDUSTRIEL DE " LORRAINE "

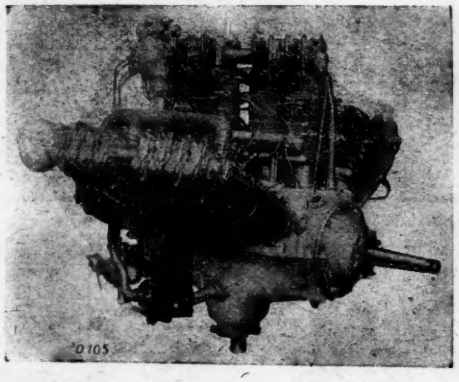
Le 450 CV. a été établi pour une endurance, particulièrement remarquable et pour répondre à tous les besoins généraux d'une aviation puissamment outillée.

Son faible poids, son encombrement et ses qualités le destinent en effet aussi bien à l'aviation de combat (chasse mono et multiplace) qu'à l'aviation d'observation, de bombardement et de transport rapide et à gros rendement.

Il a été largement expérimenté par des séries d'essais de 50 heures exécutées pour le compte des Services français et par des Gouvernements étrangers.

Il compte actuellement 180 heures de fonctionnement sur un avion en service.

Il s'est adjugé le record de vitesse sur hydro-glisseur *Farman*.



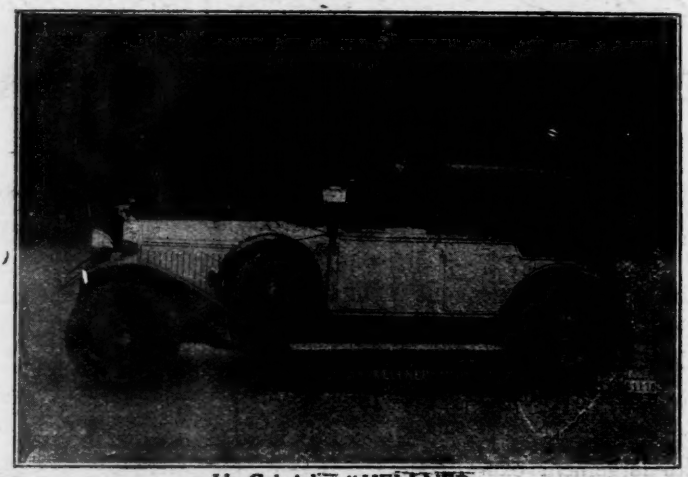
Le Moteur " LORRAINE " 450 CV.

Il équipe une grande partie des avions nouveaux, dernièrement réalisés ou en cours de construction.

Cependant la Société LORRAINE ne saurait ralentir son effort et pour répondre éventuellement aux besoins particuliers de l'avenir, elle étudie et poursuit l'élaboration de nombreux moteurs plus puissants ou de conception nouvelle. Ce faisant, elle veut rester à la tête de l'Industrie Aéronautique française des moteurs et maintenir celle-ci au premier rang dans le monde.

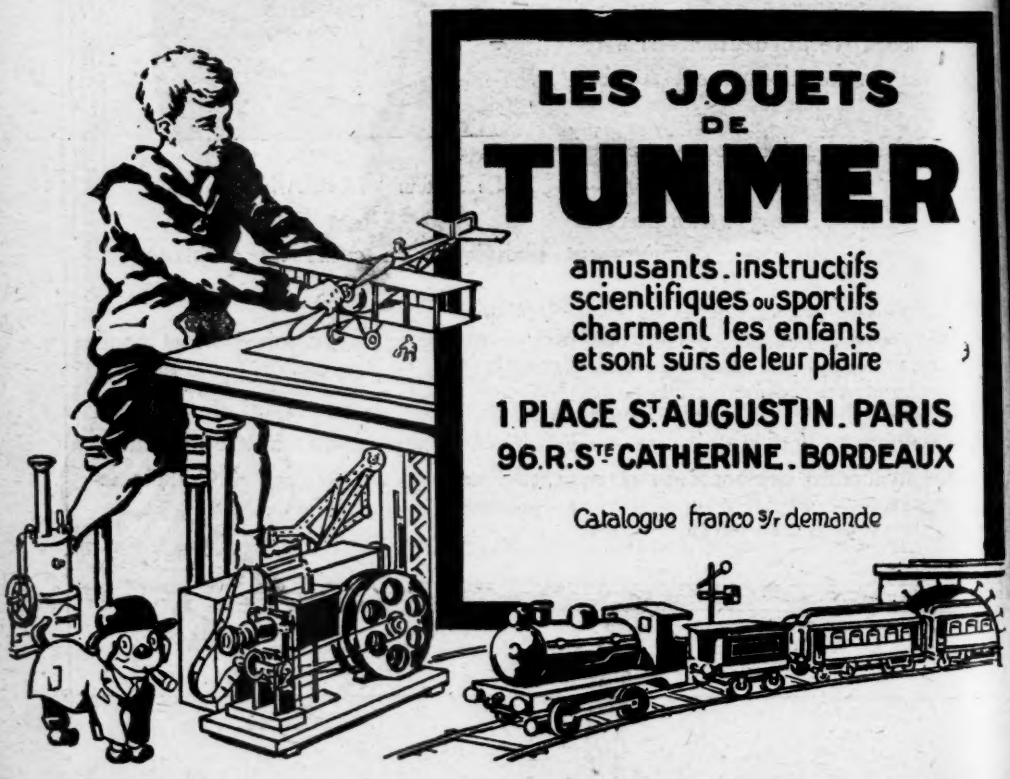
Carrosserie KELLNER

KELLNER Frères — GEORGES KELLNER et FILS, Succrs



Un Cabriolet "KELLNER".

Salons d'Exposition : **127, Avenue des Champs-Elysées — PARIS**
— *Usine* ; **187, Avenue Edouard-Vaillant — BILLANCOURT** —



Chez la Le Choix des Etrennes

MARQUISE DE SÉVIGNÉ

11, BOULEVARD DE LA MADELEINE
PARIS

Voici la création la plus originale la plus spirituelle, la plus parisienne, la plus évocatrice de l'art charmant du cadeau: MADRIGAL "bonbonnière de velours noir habillée, timbrée de vœux personnels sous le sceau du secret.....ou de la gourmandise ! Est-il au monde plus spirituelle carte de visite?

Quelques devises inscrites sur les boites "MADRIGAL"
Qui m'aime, j'aime.....Parlez pour moi.....
M'avez-vous deviné?.. A belles dents croquez-les tous
Mon cœur et des bonbons ..Devinez qui l'envoie?..
Un peu....beaucoup...passionnément.....
Comment vous plaire?.....etc.

Nos succursales possèdent un choix de cent devises qui sont aussi adressées en plaquettes illustrées sur demande à SÉVIGNÉ - ROYAT

JEAN CHARPENTIER

PARIS — 76, Faubourg Saint-Honoré — PARIS

❀ ❀ ❀

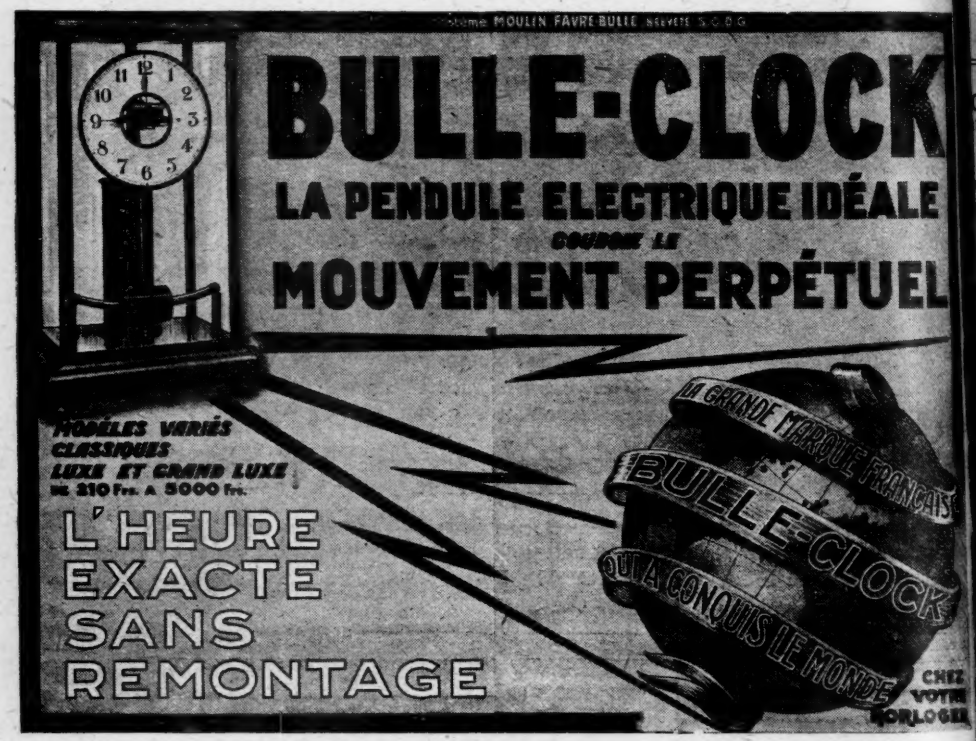
TABLEAUX DE MAITRES

ET

OBJETS D'ART

❀ ❀ ❀

EXPOSITIONS



Voir page 2 la curieuse documentation sur les mystérieuses BULLE-CLOCK

1200-24. — Imp. L. Pochy et Fils, Paris

l'ÉLECTRICITÉ

Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

De nos jours, le traitement par l'électricité est sans contredit le plus populaire Il offre des avantages tels que sa vogue n'a cessé de s'accroître depuis 20 ans et l'on peut envisager l'époque ou les médecins prescriront exclusivement l'électricité pour le traitement de toutes les affections chroniques

Indépendamment de sa grande efficacité thérapeutique, ce qui fait surtout sa grande vogue c'est la facilité avec laquelle le malade suit le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime ou ses occupations Le courant agit sur l'organisme d'une façon puissante et douce à la fois, tonifie les nerfs et les muscles fortifie les organes essentiels de l economie, facilite les échanges organiques et rend vraiment la vie aux débilités nerveux et deprimés

La guérison radicale et permanente est obtenue des affections suivantes :

Neurasthénie sous ses diverses formes, Faiblesse et Débilité nerveuse, Asthénie générale, Varicocèle, Régénération graduelle et durable des fonctions masculines, Affections arthritiques telles que : Rhumatisme, Goutte, Sciatique Gravelle, Calculs néphrétiques, Obésité, Eczéma, Artério-Sclérose, etc., Maladies des voies digestives, Dyspepsie, Gastralgie, Gastrite, Entérite Constipation opiniâtre, etc.

L'Institut Moderne du Dr Grard, a Bruxelles tient à la disposition des malades 20 000 brochures qui seront envoyées GRATUITEMENT à tous ceux qui, désireux d'y puiser les connaissances nécessaires pour se guérir, et pour jouir d'une bonne santé en feront la demande

Une simple carte adressée ce jour a Mr le Dr L. N. GRARD, Institut Moderne 30, Avenue Alexandre-Bertrand, Bruxelles-Forest, suffira pour recevoir gratuitement une superbe brochure illustrée valant 5 francs, ainsi que tous renseignements par retour

0 fr. r An **LE RENTIER** 56e Année

Journal Financier et Économique

ndé par Alfred NEYMARCK, Directeur : Pierre EYMARCK, Paraît les 7, 17 et 27 de chaque mois.

Le Rentier publie tous les dix jours : **Que doit-faire de son argent?** véritable guide des capilistes grands et petits depuis plus de 55 ans. Ses rêmes de **placements** sont étudiés avec soin.

Le Rentier publie les principaux tirages des leurs françaises et étrangères.

Le Rentier *ne reçoit ni fonds, ni valeurs en pôt, report ou participation, n'exécute aucune ération de banque ou de bourse et ne fait aucune nission.*

Le Rentier répond aux demandes de renseignements que ses abonnés ont à lui adresser sur la mposition de leur porte-feuille.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous s bureaux de poste, au compte Paris n° **387-58**, et l'Administration du journal, **33, rue Saint-Augusn, Paris-2e** (*France et Colonies* : **30** fr. ; *Étran-r* : 40 fr.).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez **MM. PERDRIX et BURIN** *14, rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

VENTE au Palais à Paris, le 17 décembre 1924, à 2 heures. — **MAISON à PARIS**

R. du Faub. du Temple, 59

Contenance : 1.445 mètres. Revenu brut environ : 55.639 fr. 60. **MISE A PRIX 450.000 francs.** S'adresser à Mes **Michel-Dansac**, Jardot, Castaignet, avoués ; Brunel, notaire à Paris.

MAISON à PARIS **R. Charlot** 13, Rev. br. 14.650f. **M. à P.: 145.000 francs.** Adj. Ch. Not. 16 décembre. Me **Cottenet**, not. 25, Bd Bonne-Nouvelle.

MAISON à PARIS **RUE DE Belleville** 40. Ces 991m. Rev. br. : 50.640f. **M. à P.: 380.000f.**

Le Vésinet (S et O. . Bds **Propriété, av. Princesse, 30.** Ces 7 624m. **LIB. LOC. M. à P.: 350.000 fr. Propriété av. Princesse, 24.** Ces 1.628m. Rev. br.: 3.046f. **M. à P.: 130.000 fr,** Adj Ch. Not. Paris 16 decembre. S'adr. Me **Cottenet**, notaire, 25, Bd Bonne-Nouvelle.

CUSENIER LIQUEURS DE LUXE

PRUNELLIA
EXTRA SEC
(CURAÇAO ORANGE)
MANDARINETTE
FREEZOMINT
(MENTHE GLACIALE)

M. BOISSELOT, rue du Rocher, 56, Paris, envoie contre 1 fr. liste de

1.500 PROPRIÉTÉS

Maisons, villas, châteaux, domaines, fermes et usines à vendre ou à louer dans toute la France.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et autres objets

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, Rue Hautefeuille, PARIS (VIe) — R. C. : Seine 100.412

VIENT DE PARAITRE :

Le livre LE PLUS EXACT
LE PLUS VIVANT
LE PLUS DOCUMENTÉ
sur ANATOLE FRANCE

Jean-Jacques BROUSSON

ANATOLE FRANCE
EN PANTOUFLES

Un volume in-16 . . . . . 7 fr. 50

50.000 EXEMPLAIRES
VENDUS EN
UN MOIS

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS
R. C. Seine 76035

NOUVEAUTÉS

M. BUSSET

LA TECHNIQUE DU BOIS GRAVÉ

ET LES PROCÉDÉS ANCIENS DES XYLOGRAPHES DU XVIe SIÈCLE
ET DES MAITRES JAPONAIS

recueillis et mis à la portée des artistes et des amateurs

Édition ornée de bois gravés par l'auteur et de nombreuses reproductions de gravures de maîtres, 6 planches en couleurs. — Un volume in-8°, broché . . . . . 18 fr.

A. FAGE

Anthologie des Conteurs d'aujourd'hui

(Coll. Pallas). In-16, br. 7 fr. 50 ; mouton. 17 fr.

H. HOVELAQUE

Anthologie de la Littérature irlandaise

(Coll. Pallas). In-16, br. 7 fr. 50 ; mouton, 17 fr.

J. H. FABRE

SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES

Édition définitive illustrée en 11 volumes

Chaque volume in-8°, broché. . . . . 20 fr. — Relié . . . . . 45 fr.

G. E. PETIT et L. BOUTHILLON

T. S. F. Télégraphie sans Fil

Téléphonie sans fil - Applications

Préface par P. D'ARSONVAL

Un vol. in-8° illustré, br. 36 fr. ; relié. 45 fr.

H. BOUASSE

Oscillations Électriques

(Bibliothèque de l'Ingénieur et du Physicien)

(Prospectus sur demande)

Un vol. in-8° illustré, br. 25 fr. ; relié. 33 fr.

LIONEL DE LA LAURENCIE

ÉCOLE FRANÇAISE DE VIOLON

de LULLY à VIOLLI

Tome III, in-8° illustré, 15 reproductions et exemples, broché. . . . . 30 fr.
Rappel : Tome I, broché . . . . . 30 fr. — Tome II, broché . . . . . 35 fr.

J. G. PROD'HOMME

MOZART

Un volume in-8°, broché . . . . . 15 fr.

ŒUVRES en PROSE de R. WAGNER

13 volumes. — Chaque volume in-18, broché . . . . . 6 fr.

Encyclopédie de la Musique (A. LAVIGNAC, L. DE LA LAURENCIE)

En cours de publication

DEUXIÈME PARTIE

TECHNIQUE - ESTHÉTIQUE - PÉDAGOGIE (5 vol.)

10 *fascicules parus :* LES TENDANCES DE LA MUSIQUE CONTEMPORAINE ALLEMANDE, TCHÈQUE, ANGLAISE, FRANÇAISE, ITALIENNE, RUSSE.... — TECHNIQUE GÉNÉRALE : THÉORIE MUSICALE ET HISTOIRE DE LA NOTATION (P. Rougnon), ACOUSTIQUE (C. M. Gariel), THÉORIES HARMONIQUES (L. Chevaillier et Ch. Koechlin).

Prix de souscription :

En fascicules et en 5 volumes brochés. 200 fr. — En 5 volumes reliés. . . . . 325 fr.

Port en sus. — Demander le prospectus.

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS
R. C. Seine 76035

ÉTRENNES 1925

CH. PERRAULT
CONTES DU TEMPS PASSÉ
Illustrations en noir et 15 planches en couleurs
de MAURICE BERTY
Un volume in-4°, broché. . . . . **32** fr. — Relié toile, fers spéciaux, tête dorée. . **45** fr.

E. HINZELIN
Les Animaux historiques
Illustrations en noir et en couleurs
de Benjamin RABIER
Album in-4°, reliure artistique . . . . **18** fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LUCE ET COLAS
Luce et Colas font du Sport
Illustrations de
P. LISSAC
Album in-4°, couverture artistique. . **7** fr. **50**

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
PAUL et VIRGINIE - LA CHAUMIÈRE INDIENNE
Un volume illustré de bois, in-8°, broché. **10** fr. — Relié toile, fers spéciaux, tête dorée. **16** fr.

A. TURPAIN
La Lumière
Nombreuses photos
Un vol. in-8°, broché. **15** fr. ; relié toile. **25** fr.

L. RIVIÈRE
Au Pays de la Science
Nombreuses photos
Un vol. in-8°, broché. **15** fr. ; relié toile. **24** fr.

J. CHANCEL
L'ÉTREINTE DE LA MAIN DE FER
Illustrations de L. BOMBLED
Un volume in-8°, broché . . . . . **20** fr. — Relié toile, fers spéciaux . . . . . **30** fr.

J. CHANCEL
Le Moucheron de Bonaparte
Illustrations de LA NÉZIÈRE
Un vol. in-8°, broché. **12** fr. ; relié toile. **22** fr.

F. DUBOISGOBEY
Un Cadet de Normandie
Illustrations de A. MARIE
Un vol. in-8°, broché. **20** fr. ; relié toile. **32** fr.

R. FLEURY
BRANCHE DE LIERRE
Préface de Ernest PÉROCHON. — *Illustrations* de L. BOMBLED
Un volume in-8°, broché . . . . . **10** fr. — Relié toile, fers spéciaux . . . . . **16** fr.

M. GIRARDET
Petite reine de Balkanie
Illustrations de L. BURRET
Un vol. in-8°, broché. **11** fr. ; relié toile. **19** fr.

E. PECH
Les Caprices de Camille
Illustrations de M. LECOULTRE
Un vol. in-8°, broché. **12** fr. ; relié toile. **22** fr.

A. LE BRAZ
CONTES DU SOLEIL ET DE LA BRUME
Illustrations de DUDORET
Un volume in-8°, broché? . . . . . **8** fr. — Relié toile, fers spéciaux. . . . . **16** fr.

LA QUINZAINE LITTÉRAIRE CHEZ GRASSET

ANDRÉ MAUROIS
Dialogues sur le Commandement.

GUSTAVE GEFFROY *(de l'Académie Goncourt)*
Images du Jour et de la Nuit.

GAUMENT & CÉ
Largue l'Amarre.

NICOLE STIEBEL
Jacqueline ou le Paradis deux fois perdu.

CHAQUE VOLUME 7 fr. 50.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

ETRENNES

MISTRAL

MIREILLE

TEXTE ET TRADUCTION

Édition illustrée par les peintures de FRÉDÉRIC MONTENARD
reproduites en couleurs

UN BEAU VOLUME IN-4° COURONNE

PRIX :
Broché . . . . . 40 fr.
Relié toile pleine, fers spéciaux, tête dorée . . . . . 50 fr.
Relié demi-chagrin, coins, tête dorée . . . . . 75 fr.

E. & J. DE GONCOURT

GAVARNI

L'HOMME ET L'ŒUVRE

Préface de GUSTAVE GEFFROY, de l'Académie Goncourt

Édition illustrée de 32 planches, d'après les dessins de GAVARNI

UN BEAU VOLUME IN-4° COURONNE

PRIX :
Broché . . . . . 40 fr.
Cartonné . . . . . 50 fr.
Relié demi-chagrin, coins, tête dorée . . . . . 75 fr.

Il a été tiré 100 exemplaires sur Hollande. — Prix : Broché . . . . . 120 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 fr. 50 en sus pour le port et l'emballage)

R. C. Seine, 242.553

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, Paris

R. C. Seine 98.818

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ANDRÉ SAVIGNON
(Prix Goncourt en 1912)

La Tristesse d'Elsie
ROMAN

PIERRE DE NOLHAC
de l'Académie française

Le Trianon de Marie-Antoinette

JACQUES FONTELROYE

Constantinople sous les Barbares
ROMAN

JOHN GALSWORTHY

Fraternité
ROMAN
Traduit de l'anglais par MICHEL CÔTE

LOUIS MERCIER

Les Demoiselles Valéry

YVON LAPAQUELLERIE

Sept Pécheresses, l'Hymen et Barbe-bleue
ROMAN

DMITRY MÉREJKOWSKY

La Naissance des Dieux
Toutankhamon en Crète
ROMAN
Traduit du russe par M. DUMESNIL DE GRAMONT

BLASCO IBÁÑEZ

Mare Nostrum
ROMAN
Traduit de l'espagnol par MARCEL THIÉBAUT

Chaque volume, format in-18. — Prix . . . . . **6 fr. 75**

1170-24. IMP. L. POCHY ET FILS, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — Registre du Commerce : Seine 19.328

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les romans historiques de **Dmitry Merejkowsky** sont, on le sait, groupés par séries. Trois d'entre elles ont déjà remporté en France un grand et légitime succès : *Mort et résurrection des dieux*, *Pierre le Grand*, *La Russie au* XIXe *siècle et les prérévolutions* (à ce dernier cycle appartient *la Fin d'Alexandre Ier* publiée cette année dans la *Revue de Paris*). **La Naissance des dieux** (traduction de M. Dumesnil de Gramont) constitue la première partie d'une nouvelle trilogie, dont l'intérêt, semble-t-il, ne le cédera en rien aux œuvres précédentes de l'auteur. Le récit nous transporte en Crète, au deuxième millénaire avant l'ère chrétienne, exactement à l'époque où le gendre du roi d'Egypte Akhenaton, le futur pharaon Toutankhamon — Touta pour simplifier — exerce auprès du roi de Knosse, première cité crétoise, les fonctions d'ambassadeur. Une jeune et belle prêtresse, Dio, est aimée d'un marchand chaldéen Tammouzabad; par ailleurs, une très tendre amitié la lie à la douce Eoïa, prêtresse comme elle; enfin l'ambassadeur Touta éprouve pour Dio sympathie et curiosité. Tel est le point de départ du roman au terme duquel, Eoïa et Tammouzabad ayant trouvé la mort dans des circonstances tragiques, nous voyons Dio s'embarquer pour l'Egypte avec Touta, enchanté de ramener dans son pays une aussi brillante danseuse sacrée. Nous passons sur les aventures intermédiaires dont l'agencement romanesque ne laisse rien à désirer, mais qui présentent surtout cet avantage d' « accrocher » de brillantes descriptions de la vie crétoise. Pour beaucoup de lecteurs sans doute *la Naissance des dieux* sera une véritable révélation, les extraordinaires découvertes faites en Crète par Evans il y a une vingtaine d'années, n'ayant pas — jusqu'à la récente publication du livre de M. Glotz tout au moins — été l'objet d'une étude d'ensemble facilement accessible au grand public. Les descriptions si colorées de M. Merejkowsky, les scènes étranges qu'il évoque vaudront certainement à l'archéologie égéenne quelques nouveaux clients... désireux de pouvoir démêler la part de l'histoire et celle de la fantaisie dans l'œuvre nouvelle du romancier. Dans l'ensemble cette peinture de la vie crétoise nous semble fort exacte et tout à fait conforme aux données archéologiques ayant cours aujourd'hui. Le roi de Crète, le Minos, était bien un roi prêtre, chef du culte du taureau; il habitait dans un magnifique palais-sanctuaire le labyrinthe (ce nom étant tiré de la labrys, la double hache sacrée, dont le culte était étroitement lié à celui du taureau). Le souverain — laissons de côté sa tâche administrative — présidait aux cérémonies et aux jeux : parmi ceux-ci les plus appréciés par les habitants étaient les courses de taureaux, corridas sans mise à mort, où des esclaves — peut-être des prêtres et des prêtresses, comme le suppose Merejkowsky — sautaient avec une légèreté d'acrobate sur le dos des animaux furieux. Une foule enthousiaste assistait à ces jeux : dans les loges se faisaient remarquer les élégantes, aux belles jupes à volants (les Crétoises, les peintures de Knosse en font foi — avaient un goût marqué pour la toilette; les lignes de leurs robes ressemblaient beaucoup à celles des Parisiennes sinon d'aujourd'hui, tout au moins d'hier : la jupe cloche était très à la mode. Le décolleté seul était soumis à des règles différentes, les seins étant laissés découverts). A quelque distance de Knosse, sur le mont Dycté, s'élevait le sanctuaire de la Grande Mère, reine du ciel et de la terre, déesse à la colombe et aux serpents, mère du grand dieu crétois. Celui-ci apparaît sous des formes diverses : il est tantôt le Minotaure, tantôt une sorte de Dionysos, d'Adonis qui meurt chaque année et dont les prêtresses célèbrent la résurrection par des danses orgiaques. Il est très exact que dans le sanctuaire de la déesse aux serpents plusieurs croix ont été retrouvées; mais il n'est nullement certain que ces croix aient joué dans le culte le rôle essentiel que leur attribue Merejkowsky : incertain aussi, s'il faut en croire M. Glotz, que l'on ait proclamé en Crète le dogme de la Trinité, ainsi que le fait la grande prêtresse de *la Naissance des dieux* (et pourtant le nombre trois semble bien avoir été revêtu d'un caractère sacré). Mais si les savants se réservent sur la Croix et la Trinité crétoises, on comprend très bien qu'un romancier s'abandonne à de séduisantes hypothèses. Le culte crétois, cela est incontestable, impose à l'esprit de curieuses comparaisons, du point de vue des religions. Ce ne sont pas seulement les dieux de l'Egypte, de la Syrie, de la Grèce qui peuvent être rapprochés de la Grande Mère et de son Fils, mais peut-être même Krishna, le dieu de l'Inde, où la croix (svastika, croix gammée) était également un signe mystique. Presque tous ces rapprochements, les personnages de Merejkowsky les font eux-mêmes, ce qui est peut-être utile pour guider le lecteur, mais semble, de la part de Chaldéens ou d'Egéens, assez invraisemblable. Et sans doute faudrait-il faire de semblables réserves sur la plupart des sentiments prêtés aux personnages : aucun document historique ici ne peut nous fournir d'indication, tout est conjecture; et si les Crétois minoens réapparaissaient, ils seraient bien certainement stupéfiés des propos qu'on leur prête. Mais c'est là le postulat premier de semblables romans et l'on peut facilement l'admettre, pour s'abandonner sans arrière-pensée au plaisir de lire les belles descriptions de M. Merejkowsky. Nous ne pouvons pas pourtant ne pas signaler une petite énigme chronologique dont M. Merejkowsky donnera sans doute un jour la solution : une gigantesque catastrophe anéantit la civilisation crétoise en 1400. Le règne d'Akhenaton se place de 1380 à 1362. Touta fut-il ambassadeur parmi des ruines ou la chronologie de M. Glotz est-elle inexacte? D'après cet auteur le prédécesseur d'Akhénaton lui-même, Aménophis III s'était tourné vers Mycènes, la rivale des Crétois, à la suite de la destruction de Knosse. Nos modernes archéologues ont même retrouvé à Mycènes les présents envoyés à cette occasion par le célèbre époux de la reine Taïa.

Un saut de 3 400 ans nous ramène à l'année 1924 et à ses aventures politiques. MM. **Kessel et Suarez** ont groupé sous le titre **Au camp des vaincus ou la critique du 11 mai** une série d'entretiens avec des hommes politiques appartenant au Bloc national et des journalistes modérés. Inutile de dire que les journalistes jouissent d'une bien plus grande liberté de parole que les hommes d'Etat, ce qui donne à leurs propos plus de vigueur et d'attrait. Les interviews de M. Buré, de M. Lucien Romier sont d'un intérêt exceptionnel. De M. Buré, retenons cette phrase lapidaire sur la situation actuelle : « Kerensky est au pouvoir; Lénine joue son jeu... » A tous leurs « interrogés » MM. Kessel et Suarez ont posé la même question avec une pointe d'ironie peut-être : « Dans la minorité d'aujourd'hui, croyez-vous que des chefs vont se révéler? » Question généralement éludée avec des sourires ambigus... Cette nouvelle enquête — si elle n'apporte point de lumière très nouvelle sur l'état actuel des partis politiques — n'en est pas moins fort intéressante par ce qu'elle révèle ou laisse deviner sur le caractère de quelques-uns de nos ex-dirigeants. Beaucoup de tact et de finesse dans toutes ces pages où l'on est surpris de trouver intercalées des caricatures dont la brutalité ne s'accorde guère avec le texte nuancé qu'elles sont censées illustrer.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913) *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.